

University Library



80215435

1513
121
76
v. 21

Library of



Princeton University.



REVUE D'ALSACE



MULHOUSE — IMPRIMERIE DE L. L. BADER.

REVUE D'ALSACE

11



21. année

PREMIÈRE ANNÉE

—

NOUVELLE SÉRIE

—

TOME PREMIER



COLMAR

AU BUREAU, PLACE DU MARCHÉ AU PETIT BÉTAIL, N° 23

1870

(RECAP)

1513

.121

.76

2.21

LA COMMANDERIE DE S^T-JEAN

(MAISON RICHART)

A COLMAR

(1210—1809)

Les croisades, que quelques esprits étroitement exclusifs ont représentées comme une œuvre de fanatisme, furent, au contraire, tout esprit impartial en conviendra sans peine, l'inspiration d'une grande idée politique : interdire l'Europe occidentale aux hordes barbares de l'Orient ; d'une touchante idée religieuse : arracher aux infidèles les possessions des lieux saints qui avaient été le berceau du christianisme. En un mot, il est difficile de méconnaître que si les croisés, après leurs premiers succès, avaient eu autant de sagesse que de vaillance ; s'ils avaient su garder le fruit de leurs victoires, ils auraient par là même, étouffé dans son germe, tranché dans sa racine cette redoutable *Question d'Orient*, qui, depuis huit siècles, renaît périodiquement sous une nouvelle forme et menace, encore aujourd'hui, le repos de l'Europe.

Une des conséquences naturelles et forcées des croisades, fut la création de ces milices sacrées, de ces moines soldats, dont les vastes communautés devaient, en moins d'un siècle, s'élever au rang de puissances européennes, et dont deux, les plus anciennes et les plus connues, furent des œuvres, éminemment françaises.

C'est d'abord la *milice du Temple* fondée à Jérusalem sous

les auspices du roi Baudouin II, par Hugues des Payens, Geofroy de St.-Adhémar et sept autres croisés *français* (1118), pour protéger les pèlerins et défendre les saints lieux. Après la chute du royaume de Jérusalem, les templiers se retirèrent à St.-Jean d'Acre (1187); lorsque cette ville retomba aux mains des infidèles, ils passèrent dans l'île de Chypre (1291), puis se répandirent dans l'occident, où ils comptèrent jusqu'à neuf mille maisons de leur ordre; il n'est guère d'Etat de l'Europe où ils ne possédassent de nombreuses commanderies, mais c'est en France qu'étaient situés les plus considérables de leurs biens, et parmi les nombreux *grands-maîtres* qui commandèrent l'Ordre, le plus connu est encore un Français, *Jacques de Molay*, brûlé à Paris (1312), avec les plus éminents de ses frères d'armes, Français comme lui. En même temps qu'eux, périssait l'Ordre même qui fut supprimé, la même année, par le pape Clément V. La plus grande partie de ses biens passa aux *frères hospitaliers de St.-Jean de Jérusalem*.

Ceux-ci, connus aussi sous le nom de chevaliers de Rhodes et de chevaliers de Malte, constituaient un ordre d'abord purement religieux et charitable, fondé à Jérusalem (1099), par Gerard Tom, né à Martigues *en Provence*, pour recevoir les pèlerins, pourvoir à leurs besoins, et les soigner dans leurs maladies ¹. Une vingtaine d'années plus tard, alors que les Templiers ne comptaient que trois ans d'existence (1121), et sur la proposition de *Raymond du Puy*, son second grand-maître, l'Ordre joignit à la mission charitable et hospitalière d'où lui venait son nom, un rôle actif dans les luttes incessantes que les chrétiens de Terre-sainte avaient à soutenir contre les infidèles. Après la prise de Jérusalem par Saladin, les Hospitaliers se retirèrent, comme les Templiers, avec lesquels on les confond quelquefois, d'abord à St.-Jean d'Acre

¹ Ce caractère ressort surtout de cette particularité qu'il comptait dans son sein des *sœurs hospitalières*, partageant avec les frères la pieuse mission de soigner et de consoler les pèlerins et les malades.

(1188), puis dans l'île de Chypre, et (1310) à Rhodes. C'est alors qu'ils commencèrent à devenir une puissance maritime, sillonnant la Méditerranée de leurs galères bien armées, faisant une chasse continue aux pirates barbaresques et repoussant, pendant deux siècles, du haut de leurs murailles, les attaques réitérées que les Sarrazins dirigeaient contre leur île. Cependant, en 1522, attaqués par Soliman, à la tête d'une flotte de 400 bâtiments de guerre, portant une armée de 200,000 hommes, alors qu'ils n'étaient, pour défendre l'île, que 600 chevaliers et 4,500 hommes de troupes soldées, ils durent, après un siège héroïquement soutenu pendant une année entière, céder la place, et se retirèrent d'abord à Candie, puis en Sicile et enfin, en 1530, à Malte, qui leur fut concédée par l'empereur Charles-Quint. Dans cette île qui donna définitivement son nom à l'Ordre, ils continuèrent le rôle par eux commencé à Chypre et à Rhodes, de protecteurs de la navigation dans la Méditerranée, renouvelant leurs courses contre les galères turques, et repoussant victorieusement leurs attaques. Cet état de choses se continua jusqu'en 1798, époque à laquelle Bonaparte, se rendant en Egypte, s'empara de l'île, et obtint l'abdication du dernier grand-maître (Homspech, né à Dusseldorf, mort à Montpellier, en 1803). Depuis lors, l'Ordre de Malte n'exista plus que comme institution de bienfaisance, ou comme décoration honorifique.

Mais pendant sept cents ans, cet Ordre, comme celui des Templiers pendant les deux siècles de son existence, vit dominer dans son sein l'élément français. Parmi les *huit* provinces ou *langues* qui en formaient les grandes divisions, *trois*, par leurs noms : *Provence*, *Auvergne* et *France*, attestaient hautement son origine ; les plus illustres de ses grands-maîtres, outre ses fondateurs Gerard et Raymond, les Pierre d'*Aubusson*, les Villers de *l'Isle-Adam*, les *Rohan-Polduc* étaient tous Français ; enfin de nos jours encore, la capitale de l'île, bien qu'appartenant à l'Angleterre, continue de porter le nom français de *Cité-Valette*, du nom de son fondateur *Parisot de la*

Valette, issu d'une ancienne famille du Languedoc, qui avait donné les capitouls à Toulouse, élu grand-maitre en 1557, vainqueur des Turcs dans vingt batailles navales, et qui en 1565 repoussa victorieusement, après un siège de quatre mois, les forces de Soliman, composées de 40,000 hommes et de 200 vaisseaux.

Dans cette rapide esquisse des ordres militaires, nous ne mentionnerons que pour mémoire, ceux du *Saint-Sépulcre*, des *Porte-glaives*, et des Chevaliers Teutoniques. Le premier, fondé en 1099, par Godefroy de Bouillon, ne se composa jusqu'en 1484, que de *chanoines réguliers*. Supprimé par le pape Innocent VIII, il fut rétabli, par Alexandre VI, comme *ordre militaire*, mais à une époque où les puissances chrétiennes n'avaient plus aucune possession en Orient; enfin, au XVII^e siècle, Paul V le réunit à l'Ordre de Malte. Quant à celui des chevaliers *porte-glaives*, appelés aussi *Frères de la milice du Christ*, bien que fondé en 1201, il ne se rattache par aucun lien aux croisades d'Orient; ses membres eurent pour mission de combattre et soumettre les payens de *Livonie* et d'*Esthonie*; à la suite de longues dissensions avec les évêques de Riga, son second grand-maitre Volquin, le fonda, après 36 ans d'existence, dans celui des Chevaliers Teutoniques.

Ceux-ci, à leur début, avaient une grande analogie avec les Hospitaliers et les Templiers; ils suivaient la règle des premiers pour les devoirs de charité, et celle des seconds pour les devoirs militaires. Ils avaient pour point de départ un hôpital fondé en Terre sainte (1128), par des bourgeois de Lubeck et de Brême, et desservi par des Allemands, sous le nom de *Frères de Ste.-Marie*. En 1190, ils furent transférés à St.-Jean d'Acre, et en 1230 vinrent s'établir en Europe, où ils acquirent d'immenses possessions et devinrent maîtres de la Prusse. Après plusieurs défaites que leur firent éprouver les Polonais, la conversion de leur grand-maitre Albert de Brandebourg, à la réforme de Luther, leur porta le dernier coup;

depuis lors jusqu'à leur suppression définitive, par décret de Napoléon (1809), ils n'existèrent plus que comme une milice que chaque puissance pouvait prendre à la solde.

Un dernier mot, avant d'entrer en matière, sur l'organisation des Hospitaliers. Ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, l'Ordre se divisait en huit langues ou provinces, savoir : Provence, Auvergne, France ¹, Italie, Aragon, Allemagne, Castille et Angleterre ². Il comprenait trois classes de membres : 1° les chevaliers qui devaient être nobles ; 2° les chapelains ; 3° les frères servants ; les membres de ces deux dernières classes devaient seulement être nés de parents honorables. Chaque langue formait un ou plusieurs prieurés ; les prieurés se subdivisaient en préceptories ou baillages et ceux-ci en commanderies.

Toutefois les qualifications hiérarchiques des frères placés à la tête de ces différentes divisions varièrent selon les époques. *Prieur* et *provincial* ou *procurateur*, sont souvent employés l'un pour l'autre ; il en est de même de *précepteur* et *commandeur*. Souvent aussi, surtout aux XIII^e et XIV^e siècles, les chartes que nous avons sous les yeux appliquent à tous les dignitaires la qualification de maître (*magister... provincie... domus... conventus*) ; il est probable que c'était là le titre originaire qui ne s'est conservé que pour le chef de l'Ordre, le grand-maître (*Summus magister*). Celui-ci était élu par les chevaliers. Tous les membres de l'Ordre faisaient vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, ou tout au moins de célibat. Ils portaient, dans l'intérieur de leurs commanderies, la

¹ L'ordre dans lequel sont nommées ces trois langues, ne nous semble pas arbitraire ou indifférent. La *Provence* était la patrie du fondateur ; Clermont (*en Auvergne*) le siège du Concile qui avait décrété la Croisade ; la *France*, la langue à laquelle appartinrent les premiers et les plus illustres parmi les croisés et les membres de l'Ordre.

² Lorsque l'Angleterre eut embrassé la réforme, le nombre des catholiques qui pouvaient recruter l'Ordre, s'y trouvant extrêmement réduit, on y joignit la Bavière, sous le titre collectif de *Anglo-Bavière*.

robe et le manteau noir, et en campagne une cotte d'armes rouge¹. Les frères servants, à la guerre, étaient assimilés aux écuyers, et dans les hôpitaux, aux frères convers des monastères.

Du XIII^e au XV^e siècle, le *grand prieur d'Allemagne*, duquel dépendaient les maisons de la Haute- et de la Basse-Alsace, résida indifféremment à Strasbourg, à Wissembourg et à Spire; pendant la première moitié du XV^e siècle à Fribourg en Brisgau et à Heitersheim (aujourd'hui petite ville du grand-duché de Bade), et depuis 1546, dans cette dernière ville.

L'époque *précise* de l'établissement des Hospitaliers à Colmar est assez incertaine. Elle l'était déjà au XVII^e siècle. Dans une lettre datée de Soultz², 7 Septembre 1631, répondant au *Stettmeister* Mathieu Joner qui le consultait à cet égard, le commandeur Hartmann *von der Than* s'exprime en ces termes : « La fondation de la maison de Colmar peut être attribuée, sinon pour le tout, du moins pour une grande partie (*wo nit alles, doch vill*) à un certain . . . *von Melchgingen*, d'après son épithaphe gravée sur une pierre encastrée dans le mur de l'église, près de la sacristie (*bei dem Sacratio sein Epitacium*

¹ C'est sans doute par allusion à cette cotte de guerre que tous les édifices appartenant à l'Ordre, étaient peints en rouge; à Colmar, du moins, cette particularité est constante, et se remarque encore sur quelques-uns des bâtiments qui proviennent des Hospitaliers.

² A propos de Soultz, on a souvent dit et imprimé que la Commanderie de Colmar *dépendait de celle de Soultz*; nous l'avons répété nous-même, d'après Schœpflin, dans notre livre : *Des Vosges au Rhin*; c'est une erreur. Jusqu'en 1541, la maison de Colmar eut des Commandeurs particuliers; à cette époque on voit, pour la première fois, le même dignitaire dirigeant les maisons de Soultz, Muhlhouse, Friesen et Colmar, et résidant dans la première de ces localités; mais tandis que *Muhlhouse* et *Friesen*, sont qualifiées de filiales (*membrum*), Colmar est qualifiée, comme *Soultz*, de Commanderie (*Commenda*); seulement elles avaient, toutes deux, le même Commandeur; mais elles ne dépendaient pas, pour cela, l'une de l'autre, pas plus que les diverses abbayes qui avaient le même abbé commandataire.

het)¹ ». Ecrivain de Soultz, il ne donne, naturellement, ni le texte, ni la date de cette épithaphe, que Mathieu Joner était à même de constater lui-même. Nous ne pouvons en faire autant, les nombreuses pierres funéraires dont la chapelle St.-Jean était tapissée et pavée ayant *toutes* disparu depuis longtemps.

Nous croyons, toutefois, qu'il est facile de fixer, approximativement, en se basant sur des inductions sérieuses, à quelle époque remonte notre Commanderie.

Et d'abord, il convient d'écarter l'hypothèse d'une création contemporaine de l'origine de l'Ordre lui-même. Dans les premières années de leur existence, les Hospitaliers, aussi bien que les Templiers ne fondèrent en Europe qu'un nombre assez restreint d'établissements, et cela est tout simple, surtout en ce qui concerne les Hospitaliers; leur œuvre avait pour but de secourir et de protéger les pèlerins et les croisés, qui arrivaient en Orient, pour la plupart, en assez triste état; de soigner ceux que frappaient chaque jour le fer de l'ennemi, le climat, les privations, les maladies; mais dans cette période où les succès égalaient au moins les revers, où des princes français régnaient à Jérusalem, le nombre était bien petit, de ceux qui songeaient au retour; la plupart, au contraire, faisaient des *châteaux en Palestine*, comme on fit plus tard des *châteaux en Espagne*; on ne devait pas songer à des hôpitaux européens, pour cette féodalité d'Orient qui ne faisait que de naître, mais qui ne demandait qu'à grandir.

Lors de la prise de Jérusalem par Saladin (1187), lors de la chute définitive du royaume de Baudouin (1209), l'état des esprits changea et devait changer; plus d'un comprit alors que le but des croisades était manqué, et qu'il ne fallait plus songer à arracher les saints lieux aux peuples de l'Orient. Ceux qui appartenaient aux milices sacrées, purent, sans rompre leurs vœux, remettre leur épée au fourreau et rentrer

¹ Arch. du Haut-Rhin. — Fonds : *Ordre de Malte*.

en Europe. Là, il n'y avait plus de Sarrazins à combattre, mais il y avait encore du bien à faire. Parmi les croisés, aussi bien que parmi les Templiers et les Hospitaliers, tous ceux qui ne possédaient qu'un patrimoine médiocre, l'avaient vu absorbé par les dépenses énormes que nécessitait alors une expédition en Orient, et plus encore par l'usure des marchands de Venise; un grand nombre avaient reçu des blessures graves et mal guéries, contracté des maladies incurables, telles que l'ophtalmie et la lèpre. Pour ceux qu'atteignait cette dernière, la charité de nos pères ne tarda pas à créer partout des établissements spéciaux, mais les autres! qu'allaient-ils devenir? Ceux qui avaient été épargnés, ceux qui, possédant de vastes domaines, n'en avaient employé qu'une partie dans ces expéditions lointaines, pensèrent, sans doute, que, renonçant à combattre les infidèles, c'était un devoir pour eux de venir en aide à leurs anciens compagnons d'armes, en ouvrant, dans leurs patries respectives, de pieux asiles pour ceux à qui il conviendrait, ou qui seraient forcés d'y retourner. C'était là, du reste, on l'a vu plus haut, le but primitif des Hospitaliers. En agissant de la sorte, ils rentraient complètement dans l'esprit de leur fondation. La seule différence, c'est qu'au lieu de créer des hôpitaux pour ceux qui arrivaient en Terre-sainte, ils en établissaient pour ceux qui en revenaient ruinés pécuniairement, physiquement et moralement.

Nous n'avons pu découvrir aucun document sur le Milchingen, indiqué dans la lettre de 1631, mais on sait que la noblesse d'Alsace fut largement et noblement représentée en Terre-sainte. Les *croisés* proprement dits, ainsi que les milices du Temple et de l'hôpital de Jérusalem, comptèrent dans leurs rangs des Andlau, des Rathsamhausen, des Muhlenheim, des Girsbaden, des Landskron, des Rappolstein, des Girsberg, et bien d'autres. Les Girsberg possédaient des propriétés à Wihr et à Colmar, où ils résidaient à la fin du XII^e siècle. Deux d'entre eux figurent comme témoins au bas d'une sentence rendue par

l'empereur Frédéric II, à son passage à Colmar, en 1185. Trois autres figurent également en tête d'une charte de 1264, et ajoutent à leur titre de chevaliers, celui de bourgeois de Colmar (*burgenses Columbarienses*); dans le cours des XIII^e et XIV^e siècles, ils fournirent plusieurs Commandeurs aux Hospitaliers de cette ville; il est donc permis de supposer qu'ils contribuèrent à la fondation de leur Commanderie, que nous placerons, au plus tard, en 1210, année qui suivit la chute du royaume de Jérusalem.

Toutefois, il serait possible qu'elle datât même de la fin du XII^e siècle. Billing, qui écrivait vingt-cinq ans avant sa suppression, à une époque où existaient encore, dans la chapelle, les tombes et les inscriptions qui en résumaient l'histoire, la fait remonter au pontificat de Célestin III (1191-1198). Il est vrai qu'il fixe à la même époque la fondation de l'Ordre qu'il qualifie, à tort, d'Ordre *allemand*. Le confondant avec celui des Chevaliers Teutoniques, il se trompe également sur l'époque de leur création, qu'il place à la fin du XII^e siècle, tandis qu'elle est du commencement; mais cette double erreur semble confirmer la date qu'il attribue à notre Commanderie. Supposant celle-ci contemporaine de l'Ordre lui-même, dont il ignore la date, il attribue à ce dernier celle de 1191-1198, vraisemblablement parce que, de son temps, on plaçait à cette époque la fondation de la maison de Colmar ¹.

Du reste, c'est là un détail qu'il n'est pas nécessaire de préciser. Peu importe que la fondation soit de 1191 ou de 1210, ces deux dates sont assez rapprochées l'une de l'autre, pour être considérées comme contemporaines, et ce n'est qu'après la seconde que nous trouvons des actes concernant

¹ DER PATRIOTISCHE ELSASSER. — XXVI. STÜCK. — *Donnerstag, den 26ten Junius 1777*: « Sobald der deutsche Ritterorden des h. Johannes von Jerusalem, von Herzog Friedrich von Schwaben ... und Pabst Cælestin III, gestiftet worden, hat derselbe auch in Colmar einen Sitz erhalten. »

notre Commanderie. Depuis le commencement du XIII^e siècle jusqu'à la Révolution, elle subit les phases de toute institution humaine, et ses destinées peuvent se diviser en trois périodes distinctes qui formeront les divisions de notre travail.

PAUL HUOT.

(La suite à la prochaine livraison.)

DELLE

ET LE BARON NICOLAS DE MONTJOIE

ÉTUDE HISTORIQUE

Le 16 Août 1733 fut le moment de crise. Un cri désespéré était venu de la Pologne. C'était un de ces jours où, dans un Etat sérieux, les Conseils restent en permanence, siégeant le jour, la nuit, mettant les minutes à profit.

La France est d'autant plus brisée, découragée alors, qu'elle n'est nullement innocente de sa ruine.

MICHELET.

I.

Nous étions dans la première moitié du XVIII^e siècle; les finances étaient dans un grand désordre. Les insouciantes prodigalités de Louis XV, la rapacité des ministres et des favorites, les malheurs et l'inutilité des guerres, avaient amené la ruine du pays. De déplorables désastres, mêlés de quelques vains succès, signalaient notre décadence, et de ce moment on pouvait apprécier à quel point l'esprit national était déchu en France. La nouvelle d'une défaite n'excitait plus, comme aux nobles temps de la monarchie, le deuil où la colère publique,

mais plutôt une joie maligne. Tous les anciens ressorts étaient brisés; chacun, sentant vaguement qu'une dissolution générale était proche, avait jeté là les préjugés.

Le gouvernement imposait d'année en année des charges à l'Alsace. Non-seulement les contributions augmentaient, mais les baillages étaient surchargés de réquisitions de toutes espèces. Les villes et les bourgeois étaient endettés et avaient à supporter tous les fardeaux et toutes les calamités de la guerre.

D'un autre côté, les droits féodaux avaient une grande autorité; partout se faisait sentir cette sujétion du vassal à l'égard du seigneur. Le peuple était généralement assujéti aux droits de dîme, de guet et de garde, de corvées arbitraires, et cet état s'est malheureusement perpétué jusqu'en 1789, époque où les dernières traces de ce régime odieux disparurent complètement.

C'était par une fraîche matinée d'automne de l'année 1733, dans la petite ville de Delle. Connaissez-vous Delle? Si vous avez parcouru la route de Belfort à Délémont, vous avez remarqué, à moitié chemin de ces deux cités, la première en France, la seconde en Suisse, au coude que décrit la route, un bouquet de maisons, groupées sur la pente d'une colline, une petite ville échelonnée comme une allée d'arbres, et couronnée par la flèche pointue d'une église et la toiture presque ambitieuse de quelques habitations plus considérables; c'est Delle. Delle avec ses belles promenades, avec ses vertes forêts qui l'entourent, avec sa rivière poissonneuse, avec ses belles soirées, alors que la sombre verdure des haies et l'ombre vigoureuse des arbres contrastent si vivement avec les prairies d'un vert plus pâle. La terre étale ici sa fertilité et le brillant soleil d'automne poursuit sa carrière, dans les profondeurs azurées du ciel, à travers ces blancs flocons de nuages que caractérisent la plus ardente et la moins variable des saisons. Ici le silence du promeneur n'est pas interrompu pendant cette réjouissance générale de la nature, malgré le murmure confus des mon-

tagnes et des vallées, cette mélodie délicieuse de cris d'enfants, de cloches, de voix qui se perdent dans le fond, qui s'appellent et se répondent.

Revenons à Delle, agréable petite ville et pourtant n'ayant à vous offrir le moindre petit monument; mais si vous aimez l'archéologie, si vous avez soif d'antiquités, si, par de patientes études, vous voulez découvrir des lumières nouvelles, venez recueillir les riches moissons que l'on rencontre dans les environs de Delle. Combien est intéressante l'histoire de ce sol que de nombreuses recherches nous ont déjà fait connaître; mais ce sujet n'est point épuisé.

Une route romaine, dont les restes sont fort beaux dans la forêt de la Hard, suit les hauteurs, descend rarement dans les ravins, ne se montre guère qu'en arrête prolongé dans les banlieues de Baldenheim, de Geispitzen, de Kœtzingen, où elle passe sous les murs d'une chapelle. A Rantzwiller, elle s'approche d'un tumulus; elle prend ensuite la direction de Hirsingue; à Courte-Levant, elle vient donner sur la route, gagne Delle à travers la forêt de Saint-André, monte sur les hauteurs, après avoir traversé les prairies qui sont au sud de Delle, et rejoint Fèche-l'Eglise, où ces restes viennent aboutir à la route. Elle sort ensuite du département du Haut-Rhin pour aller à Mandeure, par les hauteurs de Delle, Beaucourt, Audincourt et le moulin de Bellien. A Fèche-l'Eglise, on l'appelle Viletti, ce que l'on pourrait expliquer par Vialentula, Lentulus Gétulicus, qui périt victime de la férocité de Calicula, ayant été gouverneur de la Germanie supérieure, où il s'était distingué par la sagesse de son administration.

Partout vous trouvez des vestiges du séjour des conquérants de la terre et du passage des soldats de César. L'origine même de Delle, que les latins appelèrent Datira, nous montre sa haute antiquité.

En 728, cette ville fut donnée, avec l'Eglise de Saint-Dizier, à l'abbaye de Murbach, par le comte Eberhard, fils du duc

d'Alsace. Adelbert Hugon, abbé de Murbach, l'offrit en fief, en 1232, au roi Henri, fils de l'empereur Frédéric II, à condition d'en faire un lieu fortifié. L'on ignore comment Delle sortit des mains de l'abbaye; mais à la fin du ^{xiii}^e siècle, elle était dans la possession des comtes de Monbéliard, de là elle passa dans celle d'Albert I^{er}, roi des Romains. En 1320, Léopold, fils d'Albert, la donna en fief à Ulric II, comte de Ferrette, transmissible à ses héritiers des deux sexes, ce qui fit passer Delle, avec le comté de Ferrette, par le mariage de la dernière héritière de ce comté, au pouvoir des princes d'Autriche.

Plus tard, Delle devint une seigneurie, qui comprenait Florimont, Grandvillars, Montreux, Montjoie et Morimont.

Delle est la patrie du président de Boug au conseil souverain d'Alsace, auteur du recueil des ordonnances d'Alsace, commencé par le président de Corberon. C'est aussi dans cette ville qu'est né Schérer, général des armées de la république, dont les revers furent nombreux, mais qui se signala dans ses belles campagnes contre les Espagnols et surtout dans son immortelle journée de Loano. Non-seulement il a donné des gages nombreux de sa valeur et de ses talents militaires, mais il s'est aussi fait remarquer comme administrateur au ministère de la guerre.

Aujourd'hui, Delle a bien changé; le progrès a pénétré là comme partout. Sur la place de l'église, la ville a fait construire un beau et grand bâtiment, destiné aux écoles de la ville et à une halle au blé.

La vieille église, incendiée en 1857, vient d'être reconstruite. Cet édifice, du style gothique, dans de belles proportions, attire l'attention par son élégance et son ornementation délicate. Le plan en a été confié à M. Schacre, enfant de Delle, architecte de la ville de Mulhouse, travailleur infatigable et intelligent, à qui l'Alsace et la ville de Mulhouse doivent plus d'un monument remarquable.

En 1865, on a construit, près la caserne de la gendarmerie,

un hospice pour les vieillards du canton, fondé par la maison Vieillard-Migeon de Morvillars. L'égalité et l'indépendance d'opinion, la tolérance, ont toujours fait un devoir à M. Vieillard de récompenser le travail et la vertu ; malgré les grands travaux qui l'occupent sans cesse, il trouve le temps de soulager les pauvres. Il ne lui suffisait pas de faire du bien, il voulait encore assurer l'existence des ouvriers infirmes et âgés.

Delle, par sa proximité de la frontière, n'était pas destiné jusqu'à ce jour à voir les établissements industriels s'accroître ; mais le commerce a pris depuis vingt ans un développement considérable. Les petites boutiques ont fait place à de beaux magasins, qui peuvent rivaliser avec ceux de villes plus importantes, et tous les jours il s'en construit de nouveaux. La distribution de ses rues, mal pavées, ne répondait pas assez à sa belle situation, mais avec des trottoirs en asphalte, avec des pavés équarris, avec une magnifique salle d'asile publique, qui a été inaugurée en 1868, avec un bureau télégraphique, l'adminisiration a su apporter des améliorations utiles et nécessaires, qui ont été appréciées par les habitants.

Le chemin de fer, qui a été construit de Montbéliard à Delle, passant par Audincourt, Beaucourt, Morvillars et Grandvillars, a déjà une grande importance pour le commerce et l'industrie agricole et manufacturière ; mais le progrès ne sera complet que lorsque la ligne sera prolongée jusqu'à Porrentruy et Délémont, et mettra ainsi la Suisse directement en communication avec la France. En attendant que ces avantages se réalisent dans toutes leurs conséquences, il en est d'autres dont Delle peut jouir dès à présent.

En un mot, les progrès ont été nombreux, et depuis l'établissement du chemin de fer et de la nouvelle route de Delle à Montbéliard, un grand nombre de bâtiments ont été construits, principalement sur la route de Delle à Porrentruy, jusqu'à la frontière Suisse. Les étrangers ont toujours affectionné le séjour de cette petite ville, en raison de la magnificence du pays

qui l'entoure, de sa parfaite salubrité et des ressources qu'elle offre, hors de toute proportion avec la petitesse de sa population.

II.

A l'époque ou commence ce récit, c'es-à-dire en 1733, le baillage de Delle était dans un déplorable état : le bas peuple était ignorant, misérable, plus misérable, à certains égards, qu'il n'avait été dans le moyen-âge. L'industrie était gênée par les corporations, les maîtrises, les jurandes, un arsenal de tyrannie; l'agriculture était embarrassée par les redevances féodales, la dime, les corvées, le droit de chasse, une foule d'absurdes privilèges. Ouvriers et paysans avaient conservé leur foi religieuse, parce qu'ils n'avaient affaire qu'à la partie pauvre du clergé; ils détestaient les seigneurs, parce qu'ils trouvaient en eux leurs tyrans immédiats; ils n'avaient nulle affection pour le gouvernement, où ils ne voyaient que collecteurs dévorants et impitoyables, une police despotique.

Les réquisitions de vivres, d'armes, de munitions, se renouvelaient à chaque instant. Nous trouvons dans les registres de correspondance du baillage de Delle à cette époque, que ce mode d'approvisionnement, qui consistait à tirer de gré ou de force, les objets nécessaires à l'entretien des places fortifiées de l'Alsace et des corps d'armée campés sur nos frontières, était permanent. Il était impossible qu'il y ait de l'ordre et de la régularité dans toutes ces distributions de vivres, de fourrages ainsi faites; le pays souffrait énormément et se trouvait complètement épuisé. Les réquisitions allaient toujours au-delà du nécessaire; de là beaucoup de gaspillages et la démoralisation des troupes et des subdélégués de l'intendant, contractaient des habitudes de pillage et se livraient à des excès de tous genres¹.

¹ Pour donner une idée du grand nombre de réquisitions que le gouvernement faisait à cette époque dans le baillage de Delle, nous avons cru intéressant de faire un extrait de celles qui ont eu lieu pendant l'an-

Des évènements immenses étaient survenus en France; des idées de lutte avaient choisi leur terrain en Alsace, les nations entraient dans une agitation extrême, la guerre était déclarée. Des bataillons Français et Allemands couvraient les deux rives du Rhin.

née 1734, et que nous avons trouvées consignées dans le registre de Correspondance du Baillage, tenu pendant les années 1733 à 1741. Une année permettra de juger combien, au début de la guerre de la succession de Pologne et de la ligue contre l'Autriche, l'Etat fut contraint de recourir à cette ressource extrême, car tout manquait alors : vivres, armes, munitions. Voici cet extrait :

Le 11 Février. 4,000 palissades, pour être employés aux nouveaux ouvrages des fortifications de la place de Huningue.

Le 14 Février. 50 pionniers, dont un tiers armés de pioches et les deux autres tiers de pelles, pour être employés aux travaux de la place de Huningue.

Le 11 Mars. 16,000 rations de fourrages, composées chacune de dix-huit livres de foin et de deux tiers de boisseau d'avoine, à faire voiturer dans les magasins du Roi à Huningue.

Le 17 Mars. 45 arbres de chêne, d'une longueur de 18 pieds, sur une grosseur de 12 à 13, pour la place et fortifications de Belfort.

Le 15 Avril. 60 toises de bois de chauffage, pour le service du gouvernement à Belfort.

Le 16 Avril. 1840 quintaux de foin, pour les magasins du Rhin à Huningue.

Le 9 Mai. 200 pionniers avec pelles et pioches pour les travaux du camp de Bantzenheim.

Le 25 Mai. 18 chariots, attelés chacun de 4 bons chevaux, pour le service de la place de Strasbourg.

Le 31 Mai. 20 chariots attelés chacun de 4 chevaux, pour le service de l'armée à Rouffach

Le 7 Juin. 100 pionniers avec pelles et pioches, pour les travaux du camp de Bantzenheim.

Le 8 Juin. 110 chariots, attelés de 4 chevaux chacun, dont 80 pour les convois militaires à Belfort, et les 30 autres pour le transport des poudres à la frontière.

Le 2 Juillet. 30 chevaux de trait, pour conduire cinq affûts et canons de Belfort à Colmar.

Le 15 Juillet. 15 chariots, attelés de 4 chevaux chacun, pour conduire de Belfort à Huningue 2062 boulets de 16.

Le 15 Juillet. 80 chariots, attelés de 4 chevaux chacun, pour charger 800 sacs de farine et les conduire à Guermersheim.

Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, était mort le 1^{er} Février 1733. Stanislas Leczinski avait été élevé au trône, sous la protection de Charles XII, et il fut forcé d'en descendre, lorsque le roi de Suède cessa de pouvoir le soutenir. Il était naturel que Louis XV souhaitât d'y voir remonter son beau-père. La plus grande partie de la Pologne penchait pour lui; il se rendit à ses vœux, et à l'aide d'un déguisement, parvenu à Varsovie, il fut proclamé roi. Mais pour soutenir le fils d'Auguste, une armée russe était entrée en Pologne, et parvint sans obstacle jusqu'au lieu de l'élection, força les partisans de Stanislas à se dissiper, et fit élire Frédéric-Auguste III roi de

Le 20 Juillet. 32,000 rations de foin, de 18 livres chacune, pour les conduire dans les magasins du Roi à Belfort.

Le 20 Juillet. 18 chevaux de trait, avec leurs colliers et harnais, pour conduire des affûts à canons de Belfort à Huningue.

Le 1^{er} Août. 50 pionniers pour les travaux de la place de Huningue et pour réparer les dégâts causés par les eaux du Rhin

Le 10 Août. 30 pionniers, avec pelles et pioches, pour travailler au camp de Chalampé.

Le 17 Août. 50 pionniers, avec pelles et pioches pour les travaux de la forteresse de Huningue.

Le 18 Août. 49 voitures, attelées de 4 à 5 chevaux, pour transporter à Huningue la quantité de 49 pièces de bois de pin à prendre à Morimont.

Le 21 Août. 30 pionniers, avec pelles et pioches, pour les travaux du camp de Bantzenheim.

Le 25 Août. Ordre à tous les prévôts du baillage, d'acheter des armes pour armer tous les paysans.

Le 25 Août. 105 chariots, attelés de 4 chevaux chacun, pour charger 1075 sacs d'avoine à Huningue, et les conduire à Colmar.

Le 8 Septembre. 113 hommes armés pour renforcer le camp de Chalampé.

Le 17 Septembre. Le nombre de chariots nécessaire pour charger de pierres et graviers 1200 toises de longueur la nouvelle chaussée de Belfort à Challonvillard pour le passage des troupes.

Le 25 Octobre. 200 chariots nécessaires pour la quantité de 59,768 rations de foin, venant du comté de Bourgogne, pour l'armée du Rhin.

Le 30 Octobre. 50,000 rations complètes de foin, pesant chacune au moins 15 livres, et 36,000 bottes de paille, pesant chacune de 10 à 12 livres, et les faire voiturer dans les magasins de l'Etat à Neuf-Brisach.

Le 27 Novembre. 100 pionniers, avec pelles et pioches, pour fortifier les corps-de-gardes de Bourgfeld et de Saint-Louis

Pologne. Stanislas, réfugié à Dantzick, y attendait les secours qui lui avaient été promis par la France, lorsque la place fut investie par les Russes. Le courage des Dantzickois, exaltés par l'amour qu'ils portaient à leur prince, leur faisaient supporter, depuis trois mois, les privations et les travaux de tout genre, lorsque parut, à l'embouchure de la Vistule, le secours de quinze cents Français, que le cardinal de Fleury faisait passer au roi de Pologne.

L'empereur de Russie fit ce qu'il put pour engager l'Allemagne dans sa querelle et faire déclarer cette guerre qui lui était personnelle, guerre de l'empire. Il y réussit, mais n'y

Le 4 Décembre. Le nombre de chariots nécessaires, attelés de 4 chevaux chacun, pour charger 2988 sacs de bled et les conduire à Colmar.

Le 19 Décembre. 56 pionniers, avec pelles et pioches, pour achever les ouvrages qui restent à faire aux fortifications de la place de Huningue.

Ainsi pour la seule année de 1734, le baillage de Delle avait reçu trente réquisitions d'hommes, de chevaux, d'armes, chariots, pallissades, bois de chauffage et de construction, fourrages, froments, avoines, pailles, et cela dans des proportions inouïes. Toutes ces réquisitions étaient faites par le Conseiller d'Etat, Intendant de Justice, Police et Finances en Alsace et de l'armée du Roi en Allemagne; par les Intendants et Ingénieurs militaires; les Commissaires des Guerres; les Généraux et Commandants de corps des villes de Guerre en Alsace et des camps sur la frontière.

Ces réquisitions de toutes espèces n'empêchaient pas les charges et les impôts ordinaires, car les frais communs du baillage se montaient encore de 53,000 à 55,000 livres par an, somme énorme pour l'époque. Aussi la Seigneurie de Delle était mangée par l'impôt et les réquisitions. Rolland, qui est cité dans le *Dictionnaire topographique, historique et statistique du Haut- et du Bas-Rhin*, de Ristelhuber, écrivait dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, une notice sur la Seigneurie de Delle, et disait que « les habitants du baillage étaient pauvres, parce qu'ils étaient naturellement paresseux, que le sol était ingrat, puisqu'il ne produisait pas de froment. » Rolland était complètement dans l'erreur; les habitants n'étaient pas paresseux, mais découragés, épuisés, ruinés. Le sol n'était pas ingrat; car il produisait du froment, comme le constatent les nombreuses réquisitions de froment, avoines, fourrages et pailles faites par l'autorité publique, pour le service de l'Etat; mais les suites déplorables ne tardèrent pas à se faire sentir; le baillage se trouva bientôt épuisé, les bestiaux avaient disparu et avec eux l'engrais et la fécondité. L'agriculture éreintée, ne produisait plus rien.

gagna que d'ouvrir un plus large champ de victoires aux Français.

Les cours de Londres et de la Haye, intéressées à la tranquillité des Pays-Bas, obtinrent un traité de neutralité, en sorte que les principaux efforts se portèrent sur le Rhin.

Le 12 Octobre 1733, le maréchal Berwich passa le fleuve, s'empara de Kehl, et s'assura de trois positions pour la campagne suivante.

III.

C'était à la fin d'un des premiers jours d'automne, où la nature, dans le rayon de montagnes du Jura, sur les frontières de la Suisse, se réveillait de son sommeil, et où l'air du moins, sinon la végétation, donnait cette promesse d'un adoucissement dans la rigueur de la saison. Les dernières étoiles s'éteignaient sur les hauteurs, le jour se levait lentement; un homme d'une quarantaine d'années, petit, mais nerveux, paraissant déjà bien fatigué, gravissait seul, à pied, un chemin sinueux, qui conduisait de Huningue à Delle. Son costume se composait d'un juste-au-corps de couleur bleue, avec des revers rouges, d'un large chapeau de feutre, de guêtres très-longues et de gros souliers ferrés; mais tous ses vêtements paraissaient si usés, qu'il était facile de s'apercevoir que depuis longtemps il faisait le rude métier de la guerre. De temps en temps il s'arrêtait, regardait autour de lui, comme pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé de chemin. Il était fatigué et cependant il ne prenait pas le temps de se reposer. Il avait marché pendant toute la nuit, car il était pressé d'arriver au terme de son voyage. Un sabre suspendu à un ceinturon de cuir jaune et une carabine qu'il portait sur l'épaule prouvaient qu'il avait pris certaines précautions contre une attaque imprévue. Cependant, malgré son attirail farouche et ses manières rudes, un observateur exercé eut reconnu en lui une certaine noblesse de sentiment et un cœur élevé.

Cet homme était André Dupré, milicien de Delle, qui, à l'âge de vingt ans, s'était trouvé au siège de Landau, commandé par le maréchal de Bezons. Il arrivait du camp de Chalampé, porteur d'une dépêche de M. le chevalier de Giury, maréchal de camp, commandant l'armée du Haut-Rhin, pour M. Taiclet, bailli et prévôt du bailliage de Delle. Il était huit heures du matin quand il arriva. Sa présence fit sensation dans la petite ville, où Dupré avait reçu le jour, où il était aimé, et qu'il avait quittée si jeune pour le métier des armes. Il fut fêté; c'était des cris de joie, des larmes, des verres qui s'entrechoquaient à son arrivée; mais ces moments de fête étaient de courte durée; après avoir remis ses dépêches, s'être reposé pendant quelques heures, il embrassa ses parents, ses amis, essuya de sa main rude et noircie par le soleil une grosse larme qui se montrait à ses paupières, et regagna le camp de Chalampé.

Il n'était bruit alors que de l'époque probable d'entrée en campagne; les cités, les bourgs et les villages de l'Alsace commençaient vers cette époque à s'emplir de troupes de toutes armes, qui toutes se dirigeaient sur les camps de Chalampé et Kembs. Les routes étaient sillonnées de fourgons, de canons, de voitures de toute forme et de toute couleur; les régiments se croisaient. C'était chaque jour, dans les baillages, des appels d'hommes, de munitions de tous genres, et l'arrivée d'un message dans les petites localités, jetait toujours de l'effroi parmi les habitants.

La lettre, dont André Dupré était porteur, étoit conçue en ces termes :

« Au camp de Chalampé, le 8 Septembre 1733.

« *Paul Esprit Feydeau, chevalier, seigneur de Brou, conseiller
d'Etat, Intendant de justice, police et finances en Alsace, et
de l'armée du Roi en Allemagne,*

« *Au sieur Taiclet, bourguemestre, magistrat et officier du
baillage de Delle.*

« Je n'ai pu finir, Monsieur, que depuis trois jours l'arrangement du projet d'une assemblée d'hommes, improprement dite milice, puisqu'il ne s'agit que de rassembler un certain nombre d'habitants de la haute Alsace, pour pouvoir se porter sur les bords du Rhin, si, pendant le cours de cette guerre, les ennemis venaient s'y présenter pour le passer. Des 1,200 hommes armés, que vous avez désignés dans votre baillage comme étant propres à porter les armes, je ne vous en demande que 720. Vous en formerez 18 compagnies, de 40 hommes chacune, vous en armez 520, et le roi 200. Vous en formerez trois corps, que vous m'enverrez le plutôt possible.

« Vous aurez soin de nommer pour chaque compagnie un capitaine, que vous choisirez parmi ce qu'il y a de plus instruit et de plus noble parmi la levée. Vous nommerez aussi un sergent et deux caporaux par compagnie.

« Je crois ne pouvoir vous donner un meilleur projet d'organisation que celui employé par M. le bailli de la ville de Thann. Il a pris les sergents et les caporaux parmi les anciens miliciens, retirés dans leurs foyers, et les capitaines parmi la noblesse du pays.

« Veuillez vous conformer le plus exactement possible à ces dispositions ¹. »

Il fallut sur-le-champ obéir à cet ordre, organiser cette troupe de la glèbe, cette armée de la roture, qui s'est effacée de nos institutions depuis 1789.

Le tirage de la milice était le mode légal de recrutement de cette époque; mais il se faisait d'une manière arbitraire. Il eut pu suffire, et au-delà, à compléter les cadres; mais les exemptions étaient si multipliées pour la classe aisée, que la milice n'atteignait que les ouvriers, les cultivateurs et les hommes de peine : pas un petit fonctionnaire dont le fils ne fut exempt de

¹ Registre de correspondance du baillage de Delle, année 1733 à 1741.

plein droit; et ces exemptions étaient si nombreuses, que la plus grande partie du contingent était fournie par les communes rurales.

Les bords du Rhin étaient dégarnis, car le vieux Villars s'était emparé des meilleures troupes, et, uni au roi de Sardaigne, poursuivant le plan d'invasion qu'il avait proposé au conseil, dès le mois de Juin, s'emparait de Pavie, de Lodi, de Milan et de son château, qui capitula le 30 Décembre.

Les seigneurs de Montreux, de Morimont, de Florimont, de Foussemagne, de Grandvillars, de Morvillars et de Montjoie furent contraints de fournir leur contingent dans cette levée d'armes et d'hommes ¹.

IV.

Lorsque l'on quittait Saint-Hippolite, vers le milieu du *xvii^e* siècle, et que l'on remontait la rive gauche du Doubs, encaissé au fond d'une gorge étroite et profonde, formée par deux chaînes de montagnes élevées, dont les sommets présentaient de tous côtés des masses de rochers, et que l'on suivait les contours de cette vallée solitaire et sauvage, on arrivait au village de Vaufrey, qui occupe la partie supérieure d'un petit vallon. Du même côté, cette montagne présente une coupure en forme de ravin; c'est là qu'existait alors la forteresse de Montjoie.

C'était un magnifique château moyen-âge, de forme circulaire, d'une grande étendue. De toute part il était entouré de murs épais et élevés, dans lesquels étaient pratiquées des meurtrières. L'entrée principale était flanquée de deux tou-

¹ Une ordonnance du 12 Novembre 1733, avait encore augmenté de trente bataillons les miliciens levés en exécution de l'ordonnance du 25 Février 1726. La milice formait ainsi cent vingt-trois bataillons de douze compagnies, fort chacun de six cent quatre-vingt-quatre hommes, ce qui portait le nombre total des miliciens à quatre-vingt-quatre mille cent trente-deux.

relles. Deux autres tours étaient au-devant de la chapelle : c'est là qu'existait le manoir seigneurial des Monjoie, qui figuraient parmi les dynastes d'Alsace.

Ce château subsista jusqu'en 1635, époque où il fut détruit par le maréchal de la Force, commandant un corps français de 12,000 hommes, qui vint y mettre le siège à la fin du mois de Mai 1635.

Les vainqueurs firent sauter les tours et les murailles du château, en brûlèrent les maisons, ainsi que celles du bourg; la chapelle seule fut épargnée, et ses murailles attestent encore de nos jours l'intensité de l'incendie.

Après la destruction de la forteresse, le baron de Montjoie habita son château de plaisance de Vaufrey, et prit le nom de Montjoie-Vaufrey.

Au commencement du XVIII^e siècle, cette famille fit sa déclaration de vassalité à la couronne de France et fournit son dénombrement.

En 1669, le comte Bêat Albert de Montjoie-Vaufrey, le descendant de cette belle et nombreuse famille avait épousé Pauline, baronne de Rheinach-Hirtzbach, et il eut de ce mariage trois enfants, dont l'un, Nicolas, avait été désigné pour commander les milices qui devaient se rendre à l'armée du Rhin.

La lune roulait silencieuse sur les plaines du ciel, ses reflets venaient frapper sur les vitres gothiques du château et éclairaient faiblement le visage du jeune homme; sa taille élevée est imposante; son maintien calme est majestueux; la beauté de sa personne, la noblesse de sa démarche, tout annonce en lui la supériorité. Son attitude était triste cependant, et tout ce que le pressentiment d'un malheur a de plus déchirant, était renfermé dans son regard sublime. On venait de lui apporter un ordre de départ, en qualité de capitaine d'une compagnie de la seigneurie de Monjoie.

Il y a des jours où le cœur, ce centre de toutes les spiritua-

lités qui nous exaltent, cette voix intime de nos harmonies et de nos tendresses, se tait comme la harpe pendue au chevet du trouvère. Il y a des jours où l'âme est léthargique, où la raison, qui est un de ses plus nobles attributs, sommeille et fléchit, je ne sais sous quel poids de néant et de doute.

Hélas ! lui aussi, le jeune capitaine, venait de connaître ces jours négatifs où l'âme semble s'exiler de nous-même, où le cœur est mort, où la sensation triomphante supplée le sentiment et le voile de ses fleurs étiolées.

Lui qui, d'ordinaire, enveloppait de tant de sublime lointain son existence, lui qui se plaisait à aspirer la poésie la plus pure et la plus élevée, lui qui aimait tant à s'assoupir en de délicieuses extases, en des ravissements incroyables, en des rêves pleins de fraîcheur et de virginité, il allait être obligé de s'éloigner.

Et cependant, la veille de ce jour il avait vu sa fiancée, sa belle et caressante amie, aux affections si transparentes et si limpides ; il avait causé avec elle sous les yeux d'une famille indulgente et vertueuse ; il avait lu toute une épopée d'amour dans les regards si suaves de Jeanne ; il avait dérobé un parfum sur sa lèvre ; il avait compté les frémissements indécis de son sein ; il avait bercé dans la brise, sur le flexible coudrier, ce front si blanc, si candide et si reposé, au bord du ruisseau murmurant et plaintif.

Fille du baron de Vernon, qui avait passé ses premières années à la cour de Louis XIV et illustré son nom dans les camps, sous les ordres du maréchal de Boufflers, au siège de Lille, où il fut tué, Jeanne n'avait jamais connu de la vie que les malheurs ; sa mère était morte en lui donnant le jour et toute jeune, elle avait été recueillie par le père de Nicolas, Bât Albert de Montjoie.

Oh qu'elle était belle cette jeune orpheline ! la grâce de ses mouvements égalait la perfection de ses traits ; elle semblait une vierge céleste en prière ; c'était une image idéale, un songe

merveilleux, on eut dit une ombre, tant elle paraissait frêle, délicate et blanche.

Les jours qui suivaient les événements que nous venons de raconter, toute joie avait disparu du château. Les apprêts du départ de Nicolas se faisaient en silence; le 20 Octobre était fixé pour les adieux à sa famille.

Le vieux manoir était devenu solitaire et triste, les chants avaient cessé. Jeanne surtout ne se montrait plus; elle n'allait plus à travers la campagne, visiter les malades et porter ses aumônes dans les chaumières voisines. Et cependant l'aumône était un puissant remède pour la calmer. Quand son cœur saignait, elle versait du lait sur ses blessures; quand son âme était souffrante, elle la soulageait avec un baume bienfaisant : l'aumône. Elle était pâle la pauvre orpheline, en proie à de douloureuses émotions; ses yeux étaient cernés, rouges de larmes; une maigreur effrayante avait remplacé sa fraîcheur d'autrefois.

Le 20 Octobre arriva. Le baillage de Delle présentait un aspect inaccoutumé; partout c'était des cris, des pleurs, des adieux; la nouvelle de l'arrivée d'une armée ennemie sur les bords du Rhin rendait encore plus terrible le moment de la séparation.

Mille projets sinistres et confus roulent dans l'âme du jeune capitaine; sa générosité combat en vain l'honneur dont il est animé; vainement il implore le Ciel et lui demande un appui contre ses passions; rien ne peut calmer ses transports. Il s'éloigne du château, Jeanne le suit du regard et remarque avec effroi la brièveté de ses discours et le feu terrible de ses regards. Il franchit lentement l'espace qui le sépare de Delle, où toutes les compagnies du baillage devaient se rassembler.

La matinée était noire, humide, le brouillard avait envahi les montagnes et se déroulait sur les rivières, les clairières et les marais; le vent n'était pas assez fort pour soulever le voile, quoique, à en juger par les sons aigus qui retentissaient de

temps à autre le long des flancs des collines ou à travers les vallons, on pût cependant croire qu'il déplorait son impuissance. Le soleil, tentant à plusieurs reprises d'infructueux efforts pour paraître, lançait de temps à autre un rayon qui allait dorer la cime des montagnes; mais il ne pouvait pas activer la lenteur du lever du jour. Le spectacle de la nature était monotone et attristant.

Jamais la petite ville de Delle n'avait vu un mouvement aussi tumultueux; le bruit du tambour, le hennissement des chevaux, la voix des miliciens retentissaient dans les rues. Il y avait surtout foule ce jour là au cabaret de la Pomme-de-Pin, que l'on apercevait près du vieux pont, décoré des armoiries de la ville, sculptées dans la pierre, et qui sont *d'or à neuf tiges de joncs étêtés et appointés en pointe, de sinople*. Ce pont, jeté sur l'Allaine, qui arrose la vallée, séparait la ville du faubourg. La Pomme-de-Pin était à cette époque le lieu de rendez-vous le plus fréquenté; les nobles et les bourgeois s'y trouvaient réunis. Beaucoup de miliciens du baillage, accompagnés de leurs parents, de leurs amis, s'étaient réfugiés dans d'autres cabarets borgnes, sales, obscures et enfumés, situés dans des rues détournées, et qui n'avaient pour unique enseigne qu'un bouchon de lierre suspendu au-dessus de la porte; ils attendaient là, en buvant plutôt pour s'étourdir que pour se distraire, le moment de départ.

Lorsque toutes les milices du baillage furent réunies, elles se mirent en route pour le camp de Chalampé, où elles devaient former une armée d'observation. Mais elles ne restèrent pas longtemps sur les bords du Rhin.

Le marquis de Mallebois, fils du contrôleur général Desmaretz, s'en empara pendant l'hiver, pour soumettre le reste des villes du Milanais, et, à la faveur de cette faute grossière, quarante mille impériaux, au retour du printemps, purent se trouver rassemblés sur la frontière.

Laissons le baron Nicolas de Montjoie s'exposer aux dangers d'une campagne aventureuse; laissons-le, sous les ordres du maréchal de Villars, cueillir des laurriers en Allemagne, et revenons au château de Vaufrey.

SABOURIN DE NANTON.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA CHATELAINE D'UFFHOLTZ

De tous ces vieux châteaux, plus ou moins en ruines,
Qui partout en Alsace, au penchant des collines,
Dans la plaine ou le val, sur les monts, les rochers,
Dressent leurs donjons ébréchés,
La plupart, sous le lierre ou la ronce touffue
Qui couvre leurs débris croulants,
Ne présentent plus à la vue
Que des restes de tours et de murs chancelants.
Cependant il en est quelques-uns dont la masse
Au temps a mieux su résister,
Et dont les escaliers, bien que durs à monter,
Les salles, les perrons, les arcs restés en place,
Font encore aujourd'hui plaisir à visiter.
Enfin un petit nombre, en changeant de nature,
Sont devenus école, hôtel, manufacture.
Ainsi, près de Cernay, certain bourg bien famé
Pour ses goujeons exquis, ses carpes en friture,
Uffholtz, nous offre encore un bâtiment nommé
La Burg, et qui n'est plus maintenant qu'un tissage;
Mais c'était autrefois des seigneurs du village,
Ou plutôt de l'humble hameau,
Le somptueux manoir, le splendide château.

Or donc, un beau printemps, raconte la légende,
Rodolphe, le seigneur et maître de céans,

Pour guerroyer au loin, partit avec ses gens.
Dans quel pays d'abord, et puis combien de temps,
Le chef audacieux, l'aventureuse bande,
Devaient-ils batailler? Je ne sais; mais les ans,
Après les mois, les jours, passent, sans qu'on entende
Aucun bruit rassurant de l'expédition;

Sur le comte et ses hommes d'armes
Rien ne vient dissiper de trop justes alarmes.
De la comtesse Eva le deuil, l'affliction.
Est par toute sa cour, autour d'elle rangée,
Par ses nombreux vassaux, dès longtemps partagée.

Plus de fêtes ni de plaisirs;
La joie et ses accents, dans la vallée entière,
Les ris ont fait place aux soupirs.
La mère pleure un fils, la jeune fille un père,
Les sœurs regrettent le grand frère,
Les promises leurs fiancés;
Que de larmes au ciel, de cris sont adressés!
C'est ainsi que pour tous s'écoule la journée;
Mais sitôt que le soir rappelle à son réduit
La famille aux labeurs incessants condamnée,
Au pied du mont l'on voit briller toute la nuit,
Dans l'obscur chapelle, une vive lumière.
C'est la constante Eva, dont le fidèle amour,

Dont l'infatigable prière
De son vaillant époux implore le retour.
Mais, hélas! sans trouver de remède à sa peine,
La malheureuse châtelaine

Fatigue en vain les saints, la Vierge de ses vœux!
Elle comprend alors qu'il faut à la neuvaine
De l'aumône ajouter le complément pieux;
Et, sans se contenter de répandre en largesses,
Selon le précepte divin,
Le superflu de ses richesses.

Par un serment formel elle s'engage enfin,
Si le ciel, démentant la triste renommée
Et calmant son trop long courroux,
A la tête de son armée
Lui ramène un jour son époux,
Elle promet à deux genoux
D'abandonner au pauvre, au manant dans la gêne,
La moitié de ses biens, de son propre domaine...

Aussitôt sur la grande tour
Du château sonne la trompette;
Prêtons l'oreille à notre tour,
Suivons le doigt de la vedette,
Voyez, au bout de l'horizon,
La poussière en noir tourbillon
S'élever dans les airs; sous le vent qui la fouette,
L'épais nuage approche, arrive, en un clin d'œil
Il se déchire; ah! plus de larmes ni de deuil,
Plus de doute; écoutez la fanfare joyeuse,
C'est Rodolphe, oui, c'est sa troupe glorieuse;
Hourra pour lui, salut à ses fiers cavaliers;
Les voilà donc enfin rendus à leurs foyers!...
Peindrai-je maintenant la bruyante allégresse
Qui succède aux mornes chagrins,
Les vœux gras immolés, l'universelle ivresse
Et de la joie et des bons vins;
Les pauvres prenant part à la grande liesse
S'asséiant à tous les festins?
Ajouterai-je encore que leur bonne maîtresse,
Pour remplir sa sainte promesse,
Faisant à son époux partager sa pitié
Leur livre de ses biens une large moitié?
Ainsi le plus humble manœuvre,
Le plus modeste compagnon,
Profitant de cette bonne œuvre,

Sur le lot qu'il obtient, élève son pignon.
Bientôt, dans ces rians parages,
Pour être un jour, tout en gardant chacun leur nom,
Les deux bourgs principaux de l'opulent canton,
De taudis en maisons, d'étages en étages,
Grandissent à l'envi, montent à l'unisson,
D'Uffholtz et de Cernay les deux jeunes villages.

J. J. LAURENT.

Colmar, le 8 Octobre 1869.

LE SERVAGE DANS LES POSSESSIONS ALSACIENNES

DE LA MAISON D'AUTRICHE

aux XVI^e et XVII^e siècles

PREUVES ET DOCUMENTS¹

HOMMES PROPRES, TAILLABLES, MAINMORTABLES.

(*Leibgengenschaft, Gehörige, Leibeigne Leüth, Bademer, Steürleüth, Fællbare.*)

Seigneuries de Ferrette et d'Altkirch et Bailliages
de la Haute-Alsace autrichienne en général.

1544.

(18 Juillet)

Lettre du receveur de la seigneurie d'Altkirch, Jean Werner, informant la Chambre des comptes d'Ensisheim, que Jacques de Reichenstein, prévôt et engagé de la seigneurie de Ferrette, exige les poules de carnaval des *femmes propres* de cette seigneurie, mariées et établies dans celle d'Altkirch.

¹ Tous les documents cités dans la présente étude et dans l'article intitulé : « Les Poules de Carnaval dans les Possessions autrichiennes de l'Alsace », qui a paru dans la livraison de Novembre dernier de la *Revue d'Alsace*, sont extraits des *Archives départementales*, série C, *Fonds de la Régence d'Ensisheim*, articles 108, 558, 559, 562, 654, 768, et série E, *Fonds des familles nobles, Famille d'Eptingen*. Ils sont tous inédits. La plupart sont analysés pour la première fois.

« Es sindt vill Altkirch die leibeignen pfirtterin, und dagegen vill pfirttern underthanen die leibeignen altkircherin zu gefrauen haben. Nun hat der edell vest Junckherr Jacob Reych von Reichenstein, vogt und pfandtherr zu Pfirt, vor etlichen jaren, dem wolgebornen Rudolff, graven in Sutz, lassen anzeigen dass ihme als dem pfandtherrn zu Pfirt, auss altt gerrechtigkheit, ein jede leibeigne pfirtterin die ein altkircher hab, alle iar, zu erkantnus das sie ein pfirtterin seye, und damit zu der herrschafft Pfirt behalten werden möge, ein hun zegeben schuldig. »

1544.

(18 Juillet.)

Lettre de la Régence d'Ensisheim, enjoignant à Jacques Reich de Reichenstein, prévôt et engagiste de la seigneurie de Ferrette, de cesser cette exaction.

« So empfehlen wir dass die desselben ab und rucig stan und die gemelten altkircher auch ire weiber desshalb ferrer onangefochten lassen. »

1544.

(30 Juillet.)

Avis de Jacques de Reichenstein, prévôt et engagiste de la seigneurie de Ferrette, à la Chambre des comptes d'Ensisheim, portant : que les *femmes propres* du château de Ferrette, établies dans d'autres bailliages, seigneuries ou pays, à Bâle et à Soleure¹, ont payé, de tout temps et d'ancienneté, une poule de carnaval à la seigneurie de Ferrette, en reconnaissance de leur sujétion servile originaire, à part une certaine période de temps pendant laquelle la négligence du maire et du sergent

¹ L'émigration n'affranchissait l'*homme propre* ni de sa servitude personnelle originaire, ni de sa sujétion vis-à-vis de son seigneur propriétaire.

a laissé tomber cette imposition en désuétude, mais que quelques-unes de celles établies dans la seigneurie d'Altkirch refusent de livrer la poule de carnaval à la seigneurie de Ferrette; qu'elles ne sont pas obligées de payer cette redevance lorsqu'elles sont mariées depuis trente ou quarante ans, et qu'elles ont leurs enfants avec elles, parce qu'alors elles et leurs enfants sont par là même maintenus dans leur sujétion originaire et que leurs enfants deviennent, après leur mort, *hommes propres* du château de Ferrette; qu'un enfant orphelin (*homme propre* du château de Ferrette, établi dans un autre bailliage) doit payer, (à la seigneurie de Ferrette), chaque année, un schilling de taille, en reconnaissance de sa servitude originaire.

« Und gib euwern gnaden und gunsten hieruff disen nach-
 « volgenden bericht, das, unlang nach abgang meins vatters
 « seligen, ich durch die alten amptleüt bericht binn worden,
 « wie hievor ein jede fraw, so an den stain pfirdt gehörig, si
 « sitze in Aldtkilcher, Tanner, Lanser ampt, oder in andern
 « ritterdörffen, icrlich, zu einer bekhanntnus das sy an stain
 « pfirdt gehöre, ein herren oder fassnacht hun geben hab, dass
 « aber durch farlesskeyt der meiger und waibel die solche
 « hünere uffgehept solten haben verabsompt, also dass sy ein
 « zeit lang nit empfangen oder uffgehept seien worden. Als ich
 « nun solichs vernomen, hab ich mich der ding eigentlich er-
 « khundiget und befunden, dass die von alterhär geben seindt
 « worden. Daruff ich derselbigen zeit, meinen schaffner zu
 « weylant dem wolgebornen herren graff Rudolffen von Sultz,
 « seligen gedechtnus, geschickgt und in bericht lassen wie die
 « sache gestalt, und dass ein jede pfyrterin, die in Altkilcher
 « ampt sitzt, alle jar, zu erkhanntnus dass sy ein pfyrterin
 « seie, und damit die zu der herrschafft pfierdt behalten wer-
 « den möge, ein hun zu geben schuldig. Als nun volgedachter
 « herr meinen bericht gehört und, one zweiffl, nach fleissiger
 « erkundigung, dass solches wie gemelt gestalt, und er dass

« auch selber für billich geacht, hat er mir derselbigen zeit
« zugesagt mit seinen underthanen zuverschafft lassen das
« sy, fürtherhin wie von alterhär, ire hünere zereichen und
« zubezalen sich nit mehr sperren werden, dass auch be-
« hechen und haben seithär ettliche der merern theil die
« hünere ungeweigert geben. Desglichen die weiber, so in
« Lanser ampt sitzen, auch in Basel und Solothurner gebürt
« desglichen in allen rittersdörffer, so an stain pfirdt gehören
« und ungenossen genomen, haben die herren hünere abgemelt
« ir und alwegen geben und sich deren ir leben lang nye unnd
« noch nit gesperrt. Alein ettlich im Altkilcher ampt wellen
« ein sondern pruch haben und sperren sich deren wider alle
« billichkeit zu geben. Es ist auch beweisslich dass solichs nit
« alein durch mich fürgenomen oder geprucht wirt, sonder
« die weiber, so der ritterschafft zugehören und ungenossen
« haben sy sitzen im altkilcher, pfyrter, Lanser ampt, oder
« andern oberkeiten, müessen iren herren und Junckern fass-
« nacht hünere geben, auch alle iar ire frontag als namlich
« ain hew tag und ein schnitter tag, zu einer bekhanntnus
« dass sy ir seien thun. Ich gib auch euern gnaden und
« gunsten zubedencken wie und welcher gestalten die weiber,
« so pfyrterin seien und in andern emptern sitzen zubehalten,
« und iren khindern nach zevolgen were, so die irem herren
« zu euwer bekhanntnuss jerlichen ein fassnacht hun zugeben
« nit schuldig sein, dan manche fraw dryssig oder vyertzig
« jar in eelichen stat lept, wer wolte, uber ein solche lange
« zeit, sagen dass ire khindt, nach irem abgang, an den stain
« pfirdt gehört, so sy nit zu einer bekhanntnus ierlich ein fass-
« nacht hun geben, dann damit werden sy und ire khinder
« behalten. Es muss auch ein klein khindt dass in der
« wagen ligt und vatters und muter loss ist, zu einer be-
« khanntnus damit man ime nachvolgen khündt und er-
« halten mög werden, alle jar iren herren ein schilling steur
« geben. »

1573.

(12 Septembre.)

Lettre de la Chambre des comptes d'Ensisheim, informant les officiers du bailliage de Ferrette, que ceux du bailliage d'Altkirch offrent de leur prêter main forte pour la perception des poules de carnaval dues à la seigneurie de Ferrette par les *femmes propres* du château de Ferrette établies dans la seigneurie d'Altkirch.

« Sich der vogt und schaffner zu Altkirch anerbieten euch
« bey den weybern, so gen Pfyrdt gehören, aber im Altkirchen
« Ambt sitzen und wonen, zu erstattung und eynbringung
« der schuldigen herrschafft hüener, notwendige amts hilf
« zuertzeigen. »

1574.

(4 Novembre.)

Requête adressée par le prévôt de Ferrette, Sébastien de Landenberg, à la Chambre des comptes d'Ensisheim, exposant : que plusieurs « *femmes propres* » du château de Ferrette, établies dans la seigneurie d'Altkirch, sur les rives de la Lague, à Hirsingue, Heimersdorff et Ruëderbach, refusent de livrer à la seigneurie de Ferrette les poules de carnaval, auxquelles sont soumis tous « *les hommes et femmes propres* » de tous les bailliaages.

« Was euer gunsten und gnaden vonwegen der leib oder
« herren hüener welche die weiber, und von irentwegen ire
« männer, uff der Larg, Hirsingen, Haimerstorff und Ruoder-
« bach, Altkilcher herrschafft, zugeben sich wideren, so an
« den stein pfirdt gehörig, . . . wann unser herr . . . elager
« sein mueste, in ansehung dass, bey aller ritterschafft und
« anderen standen, so eigne leüt haben, von iren leib aigenen
« leüten, und sunderlich von den weibspersonen denen die
« geburt nachvolget, die leib hüener, uff dass sie dester bass
« in der eigenschafft erhalten mögen werden, genomen und
« gegeben werden. »

1575.

(20 Avril.)

Lettre de la Régence d'Ensisheim aux officiers de la seigneurie d'Altkirch, les informant : que les officiers de la seigneurie de Ferrette ont été surpris d'apprendre, par leur rapport : que dans la vallée d'Hundsbach¹, les « *femmes propres* », veuves, ne payaient qu'une poule ; que les « *femmes propres du château de Ferrette* », mariées et établies dans la seigneurie d'Altkirch, sur les rives de la Larg, refusaient de livrer les poules à la seigneurie de Ferrette, durant la vie de leur mari.

« Wir haben, der Pfirtischen in der herrschafft Altkirch
 « wonenden weyber leyb oder herren hüener halben, euwer
 « ferner antwurt und bericht schreyben vernomen, und wellen
 « euch darauf hinwider nit verhalten das sich die ambtleit
 « zu Pfirdt auch seidher nachferner gegen uns erclert, dass
 « sie nicht wenig befrembde dass ir vorgeenden euwern be-
 « richt von den weybern im Hundsbacher thal genomen, da
 « sye doch dern der enndern gefallenden hüener halben kein
 « sonnder allein ab den weybern auf der Larg clag und be-
 « schwernus haben, es werde auch im Hundsbacher thal und
 « anderstwo den wittwen nit zway sonder nur ein huen ab-
 « genomen, und berierte ir beschwernus nit von den wittwen
 « sonder allein ab den pfirtischen weybern auf der Larg, de-
 « ren männer noch in leben seyen, und keine huener geben
 « wellen, ... und es dann mit disen leybaygnen weybern
 « die maynung hat, ... dieselben auch irer verwaygerung
 « und ungebührlich anmassenden recht erbietens nit befügt,
 « sonder des selben unverhindert durch gebürliche zulässige
 « mittel zur schuldigkeit anzuhalten seyen. . . . »

¹ Le val de Hundsbach formait une mairie de la seigneurie d'Altkirch, comprenant Hundsbach, Berentzwiler, Jettingen, Francken, Willer, Hausgauen, Schwoben, Zäsinggen, Walbach, Heywiler, Tagsdorf, Emlingen, Wittersdorf et Walheim.

1587.

(2 Juillet.)

Résolution de la Chambre d'Innsbruck, notifiée à la Chambre d'Ensisheim, portant : qu'elle est d'avis : que les *femmes propres* du château de Ferrette, soit mariées, soit veuves, établies dans le bailliage d'Altkirch, payent les poules au bailliage de Ferrette et non plus à celui d'Altkirch ; que les femmes mariées établies dans le bailliage d'Altkirch soient dispensées d'acquitter les poules envers ce bailliage.

« Nun hielten wir wol das, für den nesten und besten weeg,
 « wann man die sachen hette mügen dahin bringen und
 « erhalten, das die hiener jürlich zum Pfrdter stain so wol
 « von verwittibten als den beheyraten weibern geraicht
 « wurden, und wann es nun durch ain solches mitl dahin
 « gebracht und erhalten werden möchte, dass nemblichen die
 « alberaidt ausstendigen hüener nachgelassen, und pfrttischen
 « leibaignen weibs personen, so in der herrschafft Altkirch
 « sesschafft oder wonend die hüener vortan nit mer in das
 « ambt Altkirch sonnder geen Pfrdt, so wol die im eee als
 « wittibstandt, raichen, endtgegen aber solche hüener die
 « verheyathen leibaignen weiber geen Altkirch zu raichen
 « exempt und erlassen sein sollen. »

1595.

(24 Novembre.)

Lettre des officiers de la seigneurie d'Altkirch à la Régence d'Ensisheim, l'informant qu'ils ont été obligés de prêter main-forte aux officiers de la seigneurie de Ferrette, pour la levée des poules sur plusieurs orphelins et enfants non mariés, *hommes propres* du château de Ferrette, établis dans la seigneurie d'Altkirch.

« Und wir, . . . den herrn ambleüthen zue Pfrdt, zum
 « ynzug der steür hüenner, so dem stein Pfrdt von etlichen

« in der herrschaft Altkirch unserer amts verwaltung, gesessenen waysen oder anverheürathen Kindern, gebüerende
« amts hilff gethan unnd erzaigt haben. »

Bailliages de l'Autriche antérieure et Haute-Alsace-Sundgau.

1576.

(13 Février.)

Rescrit de l'Archiduc Ferdinand, décidant que les « *hommes propres* » établis dans les bailliages de l'Autriche antérieure et Haute-Alsace-Sundgau, paieront les tailles et contributions d'Etat et les poules de carnaval et d'automne à leur seigneurie originaire (dans laquelle ils sont nés), et acquitteront les autres services, les contributions de guerre du bailliage et du village et les autres impositions envers le bailliage où ils seront établis.

« Wir haben eurn underthenigen bericht und rätlichs gut-
« bedunckhen, so Ir Uns, auf der Leibaignen Leüth, welche
« von iren leibs herrschafft in unsere vorderösterreichische
« Suntgeurische und Ober Elsessische ämbter Thann, Pfyrdt,
« Lännser, Tattenried und Altkirch ziehen und daselbs wonen,
« furgewendte clag, das sy mit toppelter beschwerdte steürn
« und anndern beladen werden sollen, zur khomen lassen
« genediglich angehört. Unnd Unns daruber dergestalt mit
« gnaden resolviert, das den leibsherrschafft die gewondli-
« chen steürn und schazungen, auch fassnacht und herpst
« htüener gelassen, und dannacht die frembde leibaigne aller
« und jeder annderer, merer und weniger dienstbarkhait, auf
« ire eingesessne oberkhaiten und ämbter, sambt und neben
« anndern amts underthanen zu gleichmessiger gehorsami
« gewisen, also das sy zu gleich aundern amts underthanen
« dahin zufragen, auch die auflauffende amts und dorff rai-

« sen, und andere dergleichen anlagen, so vil sich Inen gebürt,
 « zu laisten, und was dem anhenig, so voll allen gepotten und
 « verbotten gehorsam und gewertig zu sein, und in gemein
 « alles das jhenige was getreuen gehorsamen ampts undertha-
 « nen gezimbt zuthun schuldig, und den leibs herrschafften
 « sonnst nicht merers oder annders als obgemelt vorbehalten
 « sein solle. . . . »

Bailliages de Ferrette, d'Altkirch et de Froberg.

1600.

(13 Novembre.)

Avis des officiers de la seigneurie de Ferrette à la régence d'Ensisheim, exposant qu'ils n'admettent pas l'opinion des officiers de la seigneurie d'Altkirch, à savoir : que les officiers de la seigneurie de Ferrette ne devraient exiger, des *hommes propres* de cette seigneurie établis dans le bailliage d'Altkirch, que les tailles, les poules et la rente en argent du trésor de Thann, mais ni « *l'impôt des Turcs* », ni les contributions du bailliage et du village.

« Ervolgt unser . . . gegenbericht, . . . das es bey uns die
 « meinung gar nit, wie sye die herrn altkirihische ambleüth
 « anziehen, dass, wann den pfirdtischen stetäussleüth in
 « ihrem ambt durch uns die Türckhenschatzungen, gemeinen
 « ampts und dorffcösten und dergleichen anlagen zue gemue-
 « tet oder abgenommen werde, sonder würdet allein die be-
 « ständige steür, hütener und dann das zinssgelt der Legstatt
 « Thann gehörig, als beständige jårliche gefell, und selbig
 « alles aufs wenigist in ihrem einsen, solcher stetäussleüth
 « beysein aufgebegt, durch die verordneten hegezogen, und
 « soviel die uberige angemelte Türckhenstetüren, gemeinen
 « ampts dorffcösten und dergleichen anlagen belangt, inen
 « nichts zuegemuetet, besonder frey gelassen. »

1602.

(14 Janvier.)

Résolution de la Régence d'Ensisheim, interdisant aux baillis d'Altkirch et de Froberg, d'empêcher le bailli de Ferrette de lever sur les *hommes propres taillables* du bailliage de Ferrette, établis dans les bailliages d'Altkirch et de Froberg, les contributions ordinaires d'Etat, pour l'acquittement, de la rente du trésor de Thann ¹.

« Zwischen den ambleüthen zur Pfürt supplicanten eins,
 « so dann den altkirchen und frobergischen beambten andt-
 « wortre anderntheils, die strittige schazungs liferung, wegen
 « deren in ihrer der andtwortre ampts verwaltung gesessenen
 « steüraussleüthen, betreffendt, neben herrn landtvogt verle-
 « sung aller derwegen einklomenen supplicationschriefften,
 « disser bescheidt, dass bemelte andtwortre, ires für und ein-
 « bringens ohnverhindert, die abgeforderte bestendige ordinari
 « schazung von obmelten in irer amptsverwaltung gesessenen
 « stetüraussleüten ihnen supplicanten, zu abstattung dessen
 « der legstat Thann gehörigen zinsgelts, wie von alters hero,
 « ervolgen zulassen schuldig. »

¹ La ville de Thann avait la garde du trésor de la Maison d'Autriche, en vertu du privilège qu'Erhard de Reinach, prévôt de Thann, obtint, en 1486, de l'archiduc Sigismond. De là vient qu'elle portait le titre de *Legstatt*, ville du Trésor.

F. BLANC,

de l'Ecole des Chartes.

(La suite à la prochaine livraison.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

V. *La petite cloche du Ballon* (das Bölchenglückchen), chansons alsaciennes par M. l'abbé CHARLES BRAUN. — Guebwiller, imprimerie de J. B. Jung, 1868. — Un petit vol. in 24 de 274 pages.

M. l'abbé Braun aime son pays et ses montagnes; il les sait par cœur pour les avoir étudiés de longue date, sur les lieux et sans relâche. De même qu'il connaît son Guebwiller au point de vue moral, jusque dans les replis les plus secrets de l'âme humaine, de même aussi il connaît son Ballon d'Alsace et les sentiers qui y conduisent par tous les petits ballons qu'il domine. C'est du sommet de ce géant des Vosges que M. Braun agite sa clochette et lui fait accompagner les plus suaves chansons qu'il compose ou qu'il emprunte à Schiller, à Uhland, à Gœrres, à Burger, à Hebel et à tant d'autres dont la nomenclature serait trop longue, ou qu'il reçoit de quelques poètes, ses amis. Elles sont généralement bien choisies et forment un petit recueil fort bien imprimé, fort bien cartonné et des plus recommandables.

L'*Allgemeine Litteratur-Zeitung, zunächst für das katholische Deutschland*, de Vienne, du 30 Août dernier, lui souhaite la bienvenue pour un motif qu'il est assez curieux de rapporter. L'auteur trouve dans la publication de ce recueil « une preuve que, dans la Lorraine et l'Alsace allemandes, « la poésie de la langue mère n'est pas morte, malgré la tyrannie deux fois séculaire de la France. » Ce serait une flatterie assez archiducal, si ce n'était un anachronisme. Du

reste nous sommes de l'avis de l'*Allgemeine Literatur-Zeitung*, lorsqu'elle dit que la muse allemande n'est pas étrangère à M. l'abbé Braun; que ses pensées sont poétiques, belles de forme et que son langage est mélodieux. Avec elle, nous souhaitons aux poésies de M. Braun le succès qu'elles méritent en Alsace et dans la Lorraine allemande, non pour contrebalancer l'influence de la « tyrannie française », mais pour y entretenir la culture des choses bonnes en elles-mêmes.

FREDÉRIC KURTZ.

LA COMMANDERIE DE ST-JEAN

(MAISON RICHART)

A COLMAR

(1210—1869)

(Suite.)

I.

Période de lutte.

(1210-1278.)

En 1210, et à plus forte raison en 1191, Colmar n'était qu'un gros bourg, ou plutôt la réunion de deux villages : celui d'en haut (*Oberhof*), groupé autour des débris de l'antique prieuré de St.-Pierre, détruit et brûlé au commencement du XI^e siècle, et dont la reconstruction ne fut commencée qu'en 1249 ; celui d'en bas (*Niederhof*), autour de la chapelle primitive de St.-Martin, placée à peu près au même endroit que la paroisse actuelle, mais beaucoup plus petite. Aucun des nombreux couvents, dont les vastes enclos couvrirent plus tard près de la moitié de la ville, n'existait encore. Les emplacements qu'ils occupèrent par la suite, formaient vraisemblablement des terrains vagues, des pacages, des communaux (*Allmend*), au milieu ou au bord desquels les maisons de quelques gentilhommes, comme les Girsberg, les Kurzon, les Sconowe, les Pfaffenheim ; ou de quelques riches bourgeois comme les Haltferme, les Zukerbach, les Hauenblast, les Buëllin, dres-

saient leurs pignons élancés au-dessus des humbles maisonnettes des simples vigneron et laboureurs.

Ces vastes espaces vides étaient bornés au N. O. et au N. par le Mühlbach ; au S. et au S. E. par la Lauch, deux cours d'eau, l'un artificiel, l'autre naturel, qui se réunissaient, alors comme aujourd'hui, à l'angle où s'établit plus tard, où existe encore l'espèce de quai appelé *la poissonnerie* ¹.

Là s'étendait un vaste espace de terrains ² vagues et marécageux, exposés aux inondations de la Lauch, et tels qu'une corporation religieuse pouvait seule en entreprendre l'assainissement. Les Hospitaliers ne reculèrent pas devant les difficultés que devait offrir une pareille tâche ; mais, dès le début de leur labeur, ils élevèrent, au centre du côté occidental du vaste triangle formé par la Lauch et le Mühlbach, au point le plus éloigné de l'un et de l'autre cours d'eau, et le plus élevé au-dessus de leur niveau normal, un *hospital*. Ainsi que leur nom l'indique, c'était là la pierre angulaire de tout établissement par eux créé. A Rhodes, à Malte, où ils combattaient presque constamment, aussi bien qu'à Jérusalem et dans leurs autres maisons de Palestine, ils avaient de vastes bâtiments affectés moins aux malades et aux blessés de l'Ordre, qu'aux pèlerins et aux guerriers frappés hors de leurs rangs. De nos jours en-

¹ Sur le plan de Mérian (1643), le Mühlbach et la Lauch, alimentant les fossés de la ville, ne sont reconnaissables qu'en amont et en aval. Sur celui de 1720, où les fortifications ont disparu pour faire place à un simple mur d'enceinte (*Ringmauer*), les deux ruisseaux ont repris à peu près la direction qu'ils devaient avoir au XIII^e siècle.

² Cet espace comprenait, outre la maison Richart actuelle, l'établissement des *sœurs de Ribeauvillé*, les *bains St.-Jean*, les *nouvelles écoles* et le nouveau *marché couvert* ; en un mot, il était borné par la Lauch, depuis le pont (*Steinbrücke*) qui donne accès au faubourg de Bâle (*rue Turenne*), jusqu'à l'endroit où cette rivière reçoit le Mühlbach, à l'extrémité de la rue des Tanneurs ; le Mühlbach lui-même, jusqu'aux maisons qui s'étendent derrière la *place de la Cour impériale* ; enfin le troisième côté était formé par la *rue St.-Jean* actuelle, depuis l'angle S. E. de la place de la Cour, jusqu'au pont (*Steinbrücke*).

core, l'édifice le plus considérable de la *Cité Valette*, la pharmacie générale de la flotte anglaise dans la Méditerranée, n'est autre que l'ancien hôpital de Malte.

L'hôpital de St.-Jean, à Colmar, était loin d'avoir la même importance. La plupart des Colmariens de nos jours ont pu juger de ses dimensions, ayant vu debout, jusqu'à ces dernières années, le *gymnase protestant* qui l'avait remplacé au commencement du XVII^e siècle, et qui était affecté, lors de sa démolition, à une école primaire du même culte¹.

Nous n'ignorons pas qu'une tradition locale généralement admise, et acceptée par des autorités considérables comme M. Mossmann, archiviste de la ville, feu M. Hugot, conservateur de la bibliothèque, et l'auteur du premier fascicule des *Curiosités de Colmar*, place en ce lieu le premier hôpital de la ville ; mais nous croyons que le désaccord qui nous sépare est plus apparent que réel, et qu'il n'est pas impossible de concilier notre opinion avec la leur.

Ainsi, nous n'hésitons pas à admettre avec eux que l'hôpital indiqué, en 1379, comme situé *au bas de la rue des Juifs*, était bien celui qu'a remplacé l'ancien gymnase, la rue des Juifs débouchant en face de son ancien emplacement, dont elle n'était pas séparée, comme aujourd'hui par les maisons de la *grande rue*, qui, dans cette partie, ne furent construites que beaucoup plus tard. La désignation « dans les environs de la *Montagne noire* » s'y applique également, l'auberge de ce nom étant, en effet, située dans le voisinage ; enfin, la mention : « *dans la petite rue des blés* » que porte un document de 1411, pourrait fort bien désigner la *rue St.-Jean* actuelle, si l'on

¹ Pour les personnes arrivées à Colmar depuis la démolition de ce bâtiment, nous leur indiquerons suffisamment son emplacement, quoique d'une manière incomplète, en disant qu'il occupait en partie la petite place plantée d'arbres, qui s'étend devant la façade occidentale des nouvelles écoles.

considère qu'à l'une de ses extrémités se trouvait, à cette époque, *la halle aux blés*.

Mais l'acte le plus ancien qui mentionne *l'hôpital du St.-Esprit*, que l'on considère avec raison comme étant alors celui de la ville, ne remonte qu'à 1255, et nous ne sommes encore qu'en 1210, au plus tard, c'est-à-dire dix ans avant la construction de la première enceinte de Colmar. Or, en 1210, et surtout en 1191, Colmar ne possédait pas d'hôpital à l'endroit dont il s'agit, autrement les habitants n'eussent pas souffert que les Hospitaliers de St.-Jean construisissent leurs bâtiments, établissent leurs vignes et jardins de manière à l'enclaver complètement, à lui interdire les développements que l'accroissement de la commune devait rendre, plus tard, indispensables. Nous croyons même que Colmar *village* comme il l'était alors, que Colmar *ville* comme elle le devint quelques vingt ans plus tard, n'avait d'hôpital ni là ni ailleurs.

Mais il n'est pas impossible, il nous semble même probable que le premier *hôpital de Colmar*, fût précisément celui des Chevaliers de St.-Jean. On se représente volontiers un groupe de flâneurs colmariens du XIII^e siècle, débouchant un beau matin, de la rue des Juifs dans la *grande rue*, alors à peine construite, apercevant, sur la lisière de l'*Allmend* des ouvriers occupés à creuser des fondations, s'approchant d'eux et leur tenant à peu près ce langage :

— *Was wollen Sie da bauen ?*

— *Ein Spital.*

— *Für die Stadt ?*

— *Für alle Armen.*

— *So !*¹

¹ Qu'allez-vous bâtir là ?

— Un hôpital.

Pour la ville ?

— Pour tous les pauvres.

— Ah ! comme-ça !

Et notre groupe de curieux de courir *au champ de Mars* d'alors (vraisemblablement la *place d'armes* voisine de l'église), disant à tout venant :

— Vous savez ? Nous allons avoir un hôpital ! nous avons vu les ouvriers.

Et, au fond, ils étaient dans le vrai. Il ne faut pas, en effet, confondre la charité du moyen-âge avec l'*assistance publique* des temps modernes ; rien ne se ressemble moins. Tandis que cette dernière est réglementée outre mesure, l'autre l'était à peine. Ainsi, il est bien évident que lorsqu'un malheureux venait frapper à la porte des Hospitaliers de St.-Jean, soit à Colmar, soit ailleurs, on ne lui demandait pas, avant de le recevoir, un certificat constatant qu'il revenait de St.-Jean d'Acre ou de Tripoli ; encore moins un certificat de maladie. Ce n'est qu'à une époque relativement moderne que les hôpitaux ont été spécialement affectés aux malades. Dans le principe, c'étaient, avant tout, des hôtelleries gratuites, ouvertes surtout aux passants, aux étrangers (*hospes, hospitium*). Des localités fort peu importantes en contenaient souvent plusieurs, sans que *la ville* eût le sien. L'un dépendait d'un couvent, un autre appartenait à une corporation ou communauté laïque, un troisième à une famille riche, employant son superflu en bonnes œuvres. Quand la ville en possédait un, c'était au même titre, et beaucoup moins pour ses pauvres et ses malades que pour les passants et les étrangers. Les pauvres de la ville ? on leur faisait l'aumône ; la mendicité n'était pas alors un délit, parce que ce n'était pas encore une profession ; les malades de la ville ? il se trouvait toujours quelque voisin charitable pour les assister d'une tasse de bouillon ou d'un verre de tisane ; aller à l'hôpital, c'était avouer que nul ne s'intéressait à vous ; c'était abdiquer sa qualité de citadin ; et sous ce rapport les choses n'ont pas sensiblement changé. Il est incontestable et incontesté que la population de nos hôpitaux se compose, pour l'immense majorité, d'étrangers, de passagers ou d'habi-

tants appartenant à la population flottante, nomade, mais non pas indigène. Celle-ci, ce n'est qu'avec la plus extrême répugnance, avec un véritable désespoir qu'elle se résout à demander un billet d'hôpital, et pourtant elle sait par expérience que sous le rapport de la propreté, des soins, du *comfort*, elle y trouvera ce que les familles aisées elles-mêmes ne trouvent pas toujours à domicile; mais que voulez-vous?... c'est l'hôpital! Préjugé, tant que l'on voudra; c'est là un préjugé qui, comme presque tous les préjugés, du reste, part d'un des meilleurs sentiments de la nature humaine, le respect de soi-même.

Donc il importait assez peu, en fait, à une ville naissante, d'avoir un hôpital à elle; c'était surtout là une question d'amour-propre municipal, et les dépenses d'amour-propre ne passent qu'après les dépenses utiles.

Cette satisfaction, les Colmariens du XIII^e siècle purent en jouir, sans bourse délier, en se substituant aux Hospitaliers dans l'administration de celui construit par ceux-ci, et cela s'explique facilement.

Il est douteux que les Hospitaliers de Colmar aient jamais eu à recueillir des croisés ou des pèlerins de Terre-sainte, but premier et principal de leur fondation. Il n'en revenait plus beaucoup à cette époque, par l'excellente raison qu'on n'y allait plus, du moins de l'Allemagne. Pendant cette première moitié du XIII^e siècle, ne le perdons pas de vue, on était au plus fort de la grande querelle des Guelfes et des Gibelins, et chacun des partis portait à ses adversaires, une haine au moins égale à celle que pouvaient lui inspirer les Sarrazins. D'un autre côté, les Commanderies de Soultz et de Schlestadt semblent avoir été à peu près contemporaines de la nôtre. Trois hôpitaux pour les croisés et pèlerins de Terre-sainte, sur un espace aussi resserré, et alors qu'on n'allait plus en Palestine, c'était beaucoup. En abandonnant le leur à la ville, tout en conservant leur logis et les terrains qu'ils avaient assainis et défrichés à

l'entour, les frères de St.-Jean pouvaient espérer se faire bien venir de la population, sans pour cela cesser de contribuer à l'œuvre de l'Ordre, par un autre moyen. Il résulte, en effet, d'un procès-verbal de visite, daté de 1541, et que nous analyserons plus loin, qu'à une époque reculée (*olim*), la Commanderie de Colmar fut affectée à une sorte de noviciat, de séminaire, où se formaient, sous la direction de Chevaliers et sous l'autorité d'un Commandeur, des frères servants et des chapelains qui allaient, de là, desservir les autres Commanderies et hôpitaux que l'Ordre possédait en Alsace. En l'absence de tous documents contraires, rien n'empêche d'admettre que cette transformation peut remonter au XIII^e siècle.

Cette opinion nous paraît prendre une nouvelle force dans le mauvais vouloir manifesté en 1256 par le clergé séculier, quant à l'établissement d'un chapelain, et les précautions prises par l'évêque¹, pour que ni le chapelain, ni la chapelle, ne portassent préjudice aux chanoines de St.-Martin. En pareille matière, l'évêque, vis-à-vis d'un chapelain séculier, n'avait aucune précaution à prendre; son autorité épiscopale suffisait; mais si l'on admet que l'hôpital provenait de l'Ordre de St.-Jean, lequel relevait du Saint-Siège *nullo mediante*, que tous les papes avaient investi des privilèges les plus étendus, on s'explique alors le sentiment de défiance de l'évêque et du chapitre, vis-à-vis de la nouvelle chapelle, desservie peut-être encore par un chapelain de l'Ordre, et dépendant originairement, d'un établissement créé par les Hospitaliers.

En cela, le clergé ne faisait que traduire le sentiment des populations. Il ne faut pas se le dissimuler, les frères de St.-Jean n'étaient pas populaires. Les moines des différents Ordres, sortis pour la plupart des rangs du peuple, obtenaient

¹ Voir : *Revue d'Alsace* (1851), p. 238, une charte de Berthold, évêque de Bâle, datée de la veille des ides (12 du mois) de Juin 1256, citée par M. Mossmann, dans son excellent article « *Des établissements de bienfaisance à Colmar au XIII^e siècle.* »

facilement ses sympathies; il ne pouvait en être de même d'une corporation se recrutant exclusivement dans la noblesse quant aux frères chevaliers, et dans la bourgeoisie aisée quant aux chapelains et frères servants. Et ce mauvais vouloir de la population et du clergé n'était pas seulement passif; leurs antipathies, leurs jalousies, se traduisaient par des actes de violence, par des mauvais traitements qu'on serait tenté de révoquer en doute, s'ils n'étaient attestés par des actes authentiques.

Ainsi, nous avons sous les yeux le *Vidimus*¹, d'une bulle de Grégoire IX ainsi conçue :

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, etc.

« Il nous convient d'assurer par notre sollicitude apostolique la paix et le repos de religieux hommes, les frères de l'hôpital de Jérusalem, et nous sommes tenus d'apporter d'autant plus de soins à protéger leurs personnes et leurs biens contre les agressions et rapines des méchants, qu'ils affrontent de plus constants périls et subissent de plus pesants labeurs, en luttant contre des peuples étrangers et barbares (*adversus pravos et exteris nationes*). C'est pourquoi, voulant encourager plus particulièrement ces courageux athlètes du Christ (*tam fortes² athletas Xpi*) dans leur sainte entreprise, nous avons cru devoir éveiller votre sollicitude pour leur défense, afin

¹ Original en parchemin. *Archives du Haut-Rhin, fonds de Malte*. Pour les personnes étrangères à la diplomatie, nous rappellerons que le *Vidimus* du moyen-âge n'était autre chose qu'une expédition authentique d'un acte public. La formule était : « *Vidimus et legimus* etc. », suivait la transcription littérale de l'acte, avec la date du *vidimus*, quand il s'agissait d'un acte ancien. Lorsque le *vidimus* n'est pas daté, il y a présomption qu'il est contemporain de l'acte, ou délivré à une époque très-rapprochée.

² Entre les mots *fortes* et *athletas*, on remarque les lettres *ad* cancelées. Evidemment le scribe alsacien du XIII^e siècle a été sur le point d'écrire *adledas*, pour conformer son orthographe à sa prononciation et à celle non moins alsacienne, sans doute, du prévôt ou du doyen qui lui dictait.

qu'étant, par les soins des prélats ecclésiastiques, assurés contre les attaques des méchants, ils puissent de plus en plus diriger leurs efforts vers l'accomplissement de la tâche qu'ils se sont imposée. Nous vous avertissons donc tous (*universitatem vestram*) et vous enjoignons, toutes et quantes fois (*quatinus si quando*) que quelques clercs ou laïques d'entre vos paroissiens auront porté des mains violentes sur quelqu'un des dits frères, soit en s'emparant de sa personne, soit en le jetant à bas de son cheval (*vel de suis equitaturis deiciendo*), soit en exerçant sur lui d'autres mauvais traitements (*aut alia inhonesta tractando*), qu'immédiatement, sans délai, nonobstant appel, vous déclariez publiquement, cierges allumés, ces sortes de présomptueux (*hujusmodi presumptores*) frappés d'excommunication, et que vous interdisiez strictement tout rapport avec eux comme excommuniés, jusqu'à ce qu'ils aient donné satisfaction convenable à celui qu'ils auront attaqué, et qu'ils se soient présentés en personne pour obtenir l'absolution apostolique. Quant à ceux qui, sans porter sur les dits frères des mains violentes, leur adressent des paroles injurieuses et leur enlèvent violemment leurs montures ou quelque'autre de leurs biens, si, sur votre avertissement ils refusent de restituer les choses enlevées et de faire convenable réparation des injures proférées, infligez-leur la peine de l'anathème et qu'elle pèse sur eux jusqu'à complète réparation. Donné à Anagni, le 7 des Kalendes de Septembre (26 Août) l'an 1^{er} de notre Pontificat (1227).

« Nous, Berthold de Horbourg, prévôt de Lutenbach, chanoine de Bâle et Frédéric, doyen de Colmar, avons vu le privilège ci-dessus, muni de la bulle apostolique non annullé, ni effacé, ni vicié en aucune de ses parties, et après en avoir reproduit, mot à mot, le contenu, nous y avons fait apposer nos sceaux. »

Celui du doyen a disparu, mais l'autre, ovale, de cire jaune, est intact; il pend sur lacs de fil blanc, et représente un ecclésiastique en pied, tête nue. Légende : S. BERTHOLDI, PREPO-

SITI DE LUTENBACH. (*Archives du Haut-Rhin*, — fonds de Malte — Commanderie de Colmar.)

Cette bulle, nous nous empressons de le reconnaître, n'est pas spéciale à la Commanderie de Colmar, et s'applique à l'Ordre entier. Mais on remarquera qu'elle est *vidimée* par le prévôt de Luttenbach, Berthold de Horbourg, c'est-à-dire un véritable Colmarien, et en outre, par Frédéric, doyen de Colmar, que nous retrouverons en la même qualité en 1255, qui figure également, en 1278, dans une charte constatant l'établissement des frères prêcheurs en cette ville, et rapportée par M. Trouillat, dans ses *Monuments de l'ancien évêché de Bâle* (T. II, p. 295). On doit en conclure que l'un des exemplaires de la bulle originale était conservé aux archives de l'église de Colmar, où cette bulle avait été adressée de Rome, lors de sa confection (1227). Donc, en 1227, les Hospitaliers avaient déjà un établissement dans cette ville. Cet établissement devait compter alors plusieurs années d'existence, recueillir des libéralités, et exciter l'envie, tant de la population, que du clergé, qui, soit par ses membres, soit par des laïques sourdement excités, s'efforçait de les faire déguerpir à force d'avanies et de mauvais traitements; la bulle impute formellement les excès qu'elle entend réprimer et prévenir, aussi bien aux clercs qu'aux laïques (*tam clerici quam laici*). Nous verrons plus loin, dans une autre bulle, que les évêques eux-mêmes n'étaient pas, sur ce point, à l'abri des reproches du Saint-Siège.

En revanche, la noblesse du pays devait soutenir une œuvre qui était sa création, une communauté au sein de laquelle elle comptait de nombreux représentants. Parmi ceux-ci, nous avons déjà nommé les Girsberg. Nous les retrouvons dans une charte par laquelle Henri, évêque de Bâle, constate qu'en sa présence et de son consentement, André de Girsberg et ses deux fils, Dietrich et Othon, chevaliers, en présence et du consentement de Rodolphe, doyen de Wihr (*plebano de Wilre*), ont donné à l'hôpital des frères de St.-Jean de Jérusalem, re-

présenté par Henri, commandeur de la maison du dit Ordre à Colmar (*magistri domus ejusdem in Columbaria*), la chapelle de St.-Martin, sise au ban de Wihr, et dont ils étaient fondateurs, avec toutes ses dépendances. Daté de Zimmerbach, le 12 des Kalendes d'Octobre (20 Septembre) 1234¹.

Une libéralité de cette nature, d'immeubles *dont une chapelle*, situés à une assez grande distance de la ville, ne pouvait guère se faire qu'à un établissement ayant déjà une certaine importance, une certaine notoriété, et l'on peut sans témérité lui supposer, au moment de cette donation, de 30 à 40 ans d'existence, ce qui concorderait suffisamment avec la date approximative (1191-1210) par nous adoptée.

Ce qui vient encore à l'appui de cette hypothèse, c'est que, vers la même époque, notre Commanderie faisait déjà, sur ses revenus, des économies importantes et qu'elle employait utilement; nous trouvons, en effet, une charte de la première moitié du XIII^e siècle, et constatant que Agnès, prieure, et le conseil du couvent de *Ufmulin*, ont vendu, aux Hospitaliers de Colmar, moyennant neufs marcs $\frac{1}{2}$ (au pouvoir actuel, environ 5300 #) leur moulin situé *sur la Thur*, qu'elles possédaient par moitié (probablement avec eux)².

¹ Cette charte est reproduite *textuellement* par M. Mossmann dans son article : *Des établissements de bienfaisance, etc.*; elle existe en original aux archives du Haut-Rhin — fonds de Malte — Commanderie de Colmar.

² Cette pièce est trop importante pour ne pas être citée textuellement. Elle est ainsi conçue :

« Memoria hominum in brevi labitur si testimonio scripturarum non confirmatur. Notificamus igitur cunctis Christi fidelibus quodego *Agnesa* priorissa in Ufmulin divina clementia electa cum communi consilio conventus et consensu omnium ad nos spectantibus Molendium nostrum apud aquam que dicitur *tur* cum omni jure sicut nos possedimus dimidium pro pensa ix marcharum et dimidia hospitali jerosolimitano in Columbaria contulimas. Quod hoc sit ratum et inconvulsum hanc paginam nostro sigillo roboravimus. Testes sunt sub priorissa Benedicta Agnes de Herenchen, Gertrudis de Wettelsheim, Gertrudis de Hufelden, Mehtildis de Herenchen, Cunegundis, Berta de Rubiaca. »

(*Archives du Haut-Rhin*, — Fonds : Ordre de Malte.)

Cette pièce n'a pas de date, mais elle est nécessairement antérieure à 1252, époque où les religieuses établies au lieu dit *Uf Mühlén*, vinrent fonder à l'endroit appelé *Unterlinden*, le bâtiment qui y existe encore et dont le cloître est une des richesses archéologiques de notre ville. Il résulte de documents irrécusables, tels que la *Chronique des Dominicains de Colmar*, celle des Dominicains de Guebwiller, et le résumé chronologique placé en tête du registre d'anniversaires des Dominicaines, conservé aux archives du Haut-Rhin, que leur maison de *Uf Mühlén* fut commencée en 1232; c'est donc entre ces deux dates et vraisemblablement à une époque très-voisine de la fondation que doit se placer cette charte.

En effet, on voit, parmi les témoins, l'une des fondatrices et sa fille (Agnès et Mathilde de Herenchen); la prieure, qui s'appelle aussi Agnès, pourrait bien être Agnès de Mittelheim, qui s'était associée à Agnès de Herenchen pour la création de l'œuvre; quant au dernier témoin, Berthe de Rouffach, elle est spécialement désignée dans le récit des visions miraculeuses, dont la communauté fut le théâtre, et qui ont été recueillies par Catherine de Guebwiller, morte prieure des Unterlinden en 1330, et dont le manuscrit existe à la bibliothèque de Colmar.

Quant au moulin, qui fait l'objet de la vente, c'est le *Hohsteigmühl* (aujourd'hui *moulin Chevalier*), situé sur la Thur, à droite de la route de Horbourg, dans le voisinage du pont appelé *Langenbrücke*. Les Hospitaliers le vendirent en 1649, en se réservant certains droits, qui firent l'objet de plusieurs procès entre la Commanderie et les héritiers ou successeurs du premier acquéreur.

Après les acquisitions d'immeubles, les deux modes de placement les plus usités à cette époque, où le prêt à intérêt était assimilé à l'usure, sont la constitution ou l'acquisition de rentes perpétuelles et l'achat, avec faculté de réméré, qui le plus souvent se réduisait à une acquisition pure et simple.

En 1262, la maison de Colmar, par un seul et même acte, place ainsi, d'un seul coup, une somme représentant, en monnaie de nos jours, près de 13,000 francs.

Siegfried de Winegge, recteur de l'église de Feldkirch, Dietrich, son frère, et autres, vendent à *rémeré*, pour cinq ans, au *Commandeur*¹ et aux frères Hospitaliers de St.-Jean, à

¹ *Magistro*, dans les actes qui intéressent l'Ordre entier, ce mot signifie *grand-maître*; mais ici où il s'agit d'un acte d'intérêt privé, temporaire, entre quelques particuliers et la maison de Colmar, il est évident que l'on doit traduire, comme dans la charte de 1234, citée plus haut : *Commandeur*.

Du reste, chaque nom, nous dirions presque : « chaque mot » de cet acte a son importance. Aussi croyons-nous devoir le reproduire en entier :

« Nos Sivridus de Winegge, rector ecclesie in Veltkilehen et Dietrichus frater suus, Itemque Adelheidis uxor domini hussonis dicti *Kurcheu*, Elisabeth uxor domini Wurnhardi et uxor domini Ulrici de Gyrbaden *Konza*. Notum facimus universis quod nos quedam bona nobis hereditario jure pertinentia venerabilibus in Christo *magistro* et fratribus domus hospitalis sancti Johannis in Columbaria justo venditionis titulo dedimus ad emendum ; videlicet quoddam molendinum situm in Columbaria pro viginti quatuor marcis argenti *Item* apud villam Wigerswilre et in Banno redditus sedecim quartalium Bladi, unius libre denariorum et decem caponum pro decem et septem marcis argenti quam pecuniam a predictis fratribus nos fatemur totaliter recepisse. Transferentes in eos omne jusquod in eisdem bonis aliquatenus competeat. Tali siquidem conditione inter nos et eosdem fratres interveniente quod si a presenti festo nativitatis Domini usque ad quinque annos completos nobis oportunitas pecunie tantisper affuerit quod predicta bona rursus ab eisdem fratribus emere voluerimus aut poterimus, ipsi recepta eadem pecunia pro qua dicta bona a nobis emerint, videlicet pro molendino viginti quatuor marcas et pro bonis in Wigerswilre decem et septem marcas, eadem bona nobis revendere ac restituere tenebuntur ; si vero emptionem eandem infra prefatos quinque annos non fecerimus, dicti fratres eadem bona libere postmodo possidebunt. In cujus rei testimonium presentes litteras ipsis contulimus, sigillis mei Sivridi de Winegge, Domini Dietrici de Girsberc, domini Ulrici de Rapoltstein Sigillatas : hujus et rei testes sunt : Dominus Ludewicus, scultetus de Turenkheim Dominus W. (*Walter*) scultetus de Keisersberc, Johannes Striebart, Sivridus villicus de Bischoffeswilre, Nicolaus Asinus, Rudegerius frater suus. Datum anno Domini m. cc. lxii In vigilia sancti Andree apostoli ».

(Archives du Haut-Rhin. Fonds : O. de Malte.)

Colmar, moyennant le prix de vingt-quatre marcs d'argent (au pouvoir actuel, environ 7,500 fr.), un moulin sis à Colmar, et moyennant 17 marcs (environ 5,300 fr.), une rente de 16 *viertel* de blé, une livre deniers et dix chapons, assise sur des biens situés à Wickerschwihr (aujourd'hui commune du canton d'Andolsheim, arr. de Colmar).

Il est évident, que l'acte a pour but d'éviter une licitation immédiate. Les vendeurs sont tous parents ou alliés, et propriétaires par indivis du moulin qui fait l'objet de la vente. Ils espèrent que, plus tard, l'un d'eux pourra le racheter, et qu'il ne sortira pas de la famille. Cet espoir ne se réalisa pas. Bien que ce moulin soit désigné fort vaguement ici, il résulte d'autres pièces annexées à celle que nous examinons, que c'est le *Eichmuhl*, situé *rue de l'Eglise*, un peu au-dessous de celui qui existe encore dans cette même rue; les Hospitaliers le conservèrent jusqu'à l'époque de la Révolution; il fut vendu nationalement en 1793. Il s'est écroulé, il y a une vingtaine d'années.

Ces vendeurs semblent appartenir à des familles nobles. Celui qui figure en tête, paraît originaire du Wineck (*Winegge*), petit château ruiné déjà au XVI^e siècle, et dont la tour démantelée domine le village et le vallon de Katzenthal, entre Colmar et Ammerschwihr; il est recteur de *Feldkirch*, paroisse du canton de Soultz¹, qui passe pour une des plus anciennes d'Alsace, et dont sa famille avait probablement le patronat; deux de ses cohéritières portent les prénoms de *Elisabeth* et *Adélaïde*, que l'on ne rencontre guère, au XIII^e siècle, parmi les femmes de naissance roturière; enfin la troisième, dont on n'indique pas le nom, est mariée à Ulrich de Girbaden, un des plus anciens noms féodaux d'Alsace, comme les ruines du château de Girbaden (commune de Mollkirch, canton de Rosheim, arrondissement de Schlestadt), comptent parmi les plus

¹ Il serait possible aussi que cette église de *Feldkirch* fût la chapelle de ce nom qui servit longtemps de paroisse au village de Wettolsheim.

anciennes et les plus importantes de cette province si fertile en vestiges de ce genre.

L'acte est revêtu de trois sceaux : celui du recteur de Feldkirch, qui semble le chef de la famille venderesse, celui d'Ulrich de Rappolstein, et celui de Dietrich de Girsberg, dont il ne reste plus que les cordelettes.

Or, *ni Girsberg, ni Rappolstein ne sont nommés dans le corps de l'acte.*

Ne faut-il pas en conclure que ce Dietrich de Girsberg n'est autre que le commandeur (*magister*), qui n'est indiqué dans l'acte que par sa qualité ? Pour nous, cela n'est pas douteux, et cela explique, en même temps, le sceau de Rappolstein dont relevaient les Girsberg, à raison de leur fief de la vallée de Munster, qu'ils échangèrent vers la fin du siècle, pour celui des trois châteaux de Ribeauvillé qui porte encore leur nom.

Les témoins ne sont pas, non plus, à dédaigner. Nous voyons parmi eux Louis, schultheiss de Turckheim, et Walter, schultheiss de Kaysersberg, que nous retrouverons bientôt (1278), dans un acte important, intéressant également la Commanderie de Colmar.

Si les nobles alsaciens, étrangers à l'Ordre protestaient, par leurs libéralités, contre le mauvais vouloir du clergé et des manants, à plus forte raison devait-il en être ainsi de ceux qui appartenaient à la communauté. Aussi voyons-nous, au mois d'Avril 1262, frère Henri de Thokenburg, prieur de l'hôpital de St.-Jean, *pour l'Allemagne supérieure*, constater que Sire Hartmann, de Wintzenheim, frère de l'hôpital de St.-Jean, à Colmar, a donné au dit hôpital, lors de son entrée en religion, certains biens ruraux, que lui et ses auteurs possédaient de temps immémorial au ban de Logelnheim, mais appartenant en réalité aux chanoines de St.-Dié. Une transaction amiable intervient, aux termes de laquelle les frères de St.-Jean conserveront les dits biens, à titre d'emphytéose perpétuelle, et paieront aux chanoines, chaque année, à la fête de

St.-Jean-Baptiste 20 sous bâlois de redevance; en cas de trouble dans la jouissance, les chanoines seront tenus à la garantie (*defensionem que dicitur Warandia*); et s'il y a lieu d'envoyer des messagers relativement à ces affaires, ils seront à la charge des frères de St.-Jean, pour l'aller et le retour¹. — Original sur parchemin. (*Archives du Haut-Rhin*. — Fonds : Ordre de Malte.)

¹ Il est probable que cette famille de Wintzenheim avait le patronat de l'église de Logelnheim, et qu'elle en disposait, de préférence, en faveur de clercs, dont la famille avait, comme elle, des représentants parmi les Hospitaliers. Nous trouvons, en effet, dans la même liasse que celle-ci, une charte de 1322, n'ayant aucun rapport direct, ni apparent à la Commanderie, mais par laquelle : « Henri, official de Bâle, et en même temps chantre de Colmar (*cantor ecclesie Columbariensis*), constate que devant lui a comparu André de Girsberg, recteur de Logelnheim, pour obtenir titre nouvel de certaines dîmes dues à son église. »

Il est possible aussi que ce soit l'inverse : que les Girsberg eussent le patronat de Logelnheim, et que ceux de leurs membres qui appartenaient à la Commanderie de Colmar, aient usé de l'influence qu'ils pouvaient avoir sur leur confrère Hartmann de Wintzenheim, pour lui faire abandonner à l'Ordre de St.-Jean, les biens qu'il possédait dans cette paroisse.

Quoiqu'il en soit, ce rapprochement est bon à noter pour ceux qui s'occupaient un jour de ces deux familles.

Enfin ce Henri de Thokenburg, prieur d'Allemagne en 1262, pourrait bien être le même que nous avons vu en 1234, désigné seulement par son prénom, et alors commandeur à Colmar.

PAUL HUOT.

(La suite à la prochaine livraison.)

DELLE

ET LE BARON NICOLAS DE MONTJOIE

ÉTUDE HISTORIQUE

(Fin.)

V.

Bien des mois s'étaient écoulés; nous étions dans les premiers jours du mois de Juin 1734; un violent orage était sur le point d'éclater sur les campagnes du bailliage, un orage d'été, précoce pour la saison, mais quelquefois terrible. Le château avait disparu derrière un amas de vapeurs noires, qui semblaient se répandre de ce point culminant comme d'un centre sur tout l'horizon, et déjà quelques gouttes larges et rares avaient retenti sur les dalles des galeries et sur les châtaigniers de la cour. Le laboureur, tout en fredonnant, d'un ton monotone, la chanson du pays, qu'il fait entendre de temps immémorial, se hâtait d'atteindre la ferme avant l'orage. Le ciel était noir et menaçant; chacun cherchait avidement du regard le toit hospitalier où il pourrait trouver un abri.

Au moment où l'orage éclatait, Jeanne traverse, d'un pas léger, la longue galerie du château, et se dirige vers l'escalier de la tour; parvenue sur la plate-forme, elle s'y promène à grands pas d'un air d'inquiétude, pour voir de quel côté se dirige l'orage, et écoute les bruits qui s'élèvent au milieu du

silence de la nature; elle demeure un instant immobile; sa robe blanche donne une forme aérienne à sa personne; elle apparaît au haut de la tour, inconnue et silencieuse, et semble une pâle vapeur au milieu de l'orage. Elle tombe à genoux, lève les mains vers le ciel et se met à prier. Un instant après, elle avait quitté la plate-forme, car l'orage était dans toute sa force; le tonnerre grondait avec fracas, et le vent, qui s'engouffrait dans la forêt voisine, brisait les ramaux des châtaigniers de la cour du château.

Elle essaye de se livrer au repos, mais elle ne le peut; un affreux pressentiment la tourmente; elle se relève, accablée de lassitude, et se remet encore à prier. La prière était sa consolation, le baume des plaies de son âme; c'était le fil sacré qui la liait au ciel et qui lui donnait du courage. Elle avait bien souffert, la pauvre orpheline, depuis le départ de Nicolas qu'elle aimait tant, à qui elle avait promis sa destinée.

Douces émanations d'amour, de prière et de foi; ô chastes émotions! ô larmes saintes! ô mélancolies! ô mystères! ô pressentiments infinis qui nous font un sanctuaire dans les passions, une solitude dans le tumulte, un abri dans la tempête, un ciel sur la tête, l'auriez-vous quitté pour toujours?

On avait appris que Villars courait de grands dangers; sans autre escorte que ses gardes et une compagnie de grenadiers, commandée par le baron de Montjoie, il s'était éloigné de l'armée pour observer l'ennemi. Cerné par 400 hommes, une captivité inévitable paraissait le menacer, lorsque, aidé par Nicolas, qui était devenu son aide de camp dans cette circonstance, rappelant son ancienne vigueur, il charge à la tête de sa petite troupe, disperse celle des impériaux, et leur fait encore des prisonniers. Mais c'était le dernier effort que pouvait se permettre son courage; il ressentait une défaillance générale de ses forces, et les contrariétés qu'il éprouvait, contribuaient encore à en accélérer le déclin. A la fin du mois, il quitta l'armée, envoya Nicolas de Montjoie au maréchal de

Berwich, et le lui recommanda. Il s'achemina vers la France, mais ne put aller au-delà de Turin; il y acheva sa carrière le 17 Juin, et eut encore le temps d'apprendre la mort du maréchal de Berwich, qui avait été tué d'un coup de canon dans la tranchée devant Philippsbourg, avec une grande partie de son état major.

Ainsi finirent ces deux grands hommes, restes précieux du siècle de Louis XIV, les derniers dépositaires de ce feu sacré, qui fit éclore tant de grandes pensées et de grandes choses.

La nouvelle de la perte du maréchal de Berwich et des braves qui périrent avec lui ne tarda pas à arriver en France. Le château seigneurial de Vaufrey était plongé dans le deuil, car Nicolas de Montjoie avait aussi été victime de son courage. Il s'était avancé, avec une confiance aveugle, à la tête d'une compagnie, dans la tranchée, lorsque tout à coup une batterie est démasquée par l'ennemi, et une grêle de mitraille renverse tout ce qui s'était présenté pour monter à l'assaut.

Je ne chercherai pas à peindre la douleur de Jeanne, c'était une douleur muette; on eut dit que le froid de la mort avait pénétré dans ses veines. Oh! qui l'eut vue alors, cette enfant si rudement éprouvée par le malheur, aurait eu de la peine à reconnaître la belle orpheline du château de Vaufrey, dans cette pauvre jeune fille, étiolée comme une fleur, à qui l'air manque, dans cette pauvre Jeanne, consumée par la douleur, et échangeant chaque jour davantage la fraîcheur de la vierge contre la pâleur si tristement voluptueuse de la mort.

Quelques rayons du jour avaient chassé les ombres de la nuit, les arbres de la forêt, humides de la rosée du matin, avaient secoué leurs couronnes verdâtres, Jeanne est sortie seule du château de Vaufrey; il semble que, poussée par un orage, elle fend la plaine avec la rapidité de l'air. Elle ne distingue aucun objet, sa course paraît être longue.

Dans une plaine fertile, admirablement cultivée, à une lieue de la chaîne des Vosges, s'arrondit un bassin, dont les prairies

sont arrosées par la Lauch et un bras de la Fecht, et dont les abords présentent, au pied de chaque montagne, un bourg du moyen-âge. A quatre lieues de ce bassin, on voit, au-delà des plus riches moissons, couler le fleuve, limite historique de la France; et par-delà le fleuve, les cimes variées de la Forêt-Noire. C'est dans ces régions qu'il faut chercher les premiers souvenirs des Unterlinden.

On sait que deux pieuses et nobles veuves, qui vivaient à Colmar vers l'année 1230, résolurent de se consacrer entièrement au service du Seigneur et de vivre dans une profonde retraite. Elles allèrent s'établir à Unterlinden, habitation située dans l'un des faubourgs de la ville. La prospérité et les richesses de cette communauté augmentant de jour en jour, elles construisirent, en 1252, un nouveau couvent et son église, qui furent consacrés en l'honneur de saint Jean-Baptiste, qui devint le patron de la maison.

Les sœurs d'Unterlinden, qui ont continué à se recruter jusqu'à la révolution, observaient la règle de saint Dominique, et se signalaient par des œuvres de miséricorde.

Pendant les six derniers siècles, l'Alsace souffrait de guerres continuelles, suscitées par l'ambition des princes et par les sanglantes rivalités des seigneurs. Et cependant, au milieu de ces troubles régnait une piété profonde; il n'était donc pas rare de voir les jeunes filles de la première noblesse du pays abandonner les jouissances de la fortune, les rêves de l'ambition, se confiner dans des cloîtres. Presque toutes d'une imagination vive et d'une âme ardente, elles se livraient à la pratique de vertus, qui les frappaient d'autant plus, qu'elles étaient plus pénibles.

Avides de bonheur, et le trouvant moins autour d'elles, elles s'élançaient dans une vie et vers un monde différent. Extrêmes dans leurs désirs, rien de borné ne les satisfaisait. Plus dociles à la voix du devoir, elles le raisonnaient mieux. Plus curieuses et plus impressionnables, elles goûtaient mieux l'appareil des

cérémonies et des temples, et pour elles, la religion des sens influait encore sur celle de l'âme. Enfin, gênées partout, privées d'épanchement, elles parlaient du moins de leurs plaisirs et de leurs peines avec Dieu, et souvent déposaient dans son sein des faiblesses qui leur étaient chères et que le monde ignorait. Alors, se rappelant leurs douces erreurs, elles jouissaient de leur attendrissement même sans se le reprocher, et sensibles sans remords, parce qu'elles étaient sous le regard de Dieu, elles trouvaient des délices secrets jusque dans le repentir et les combats.

Et puis, il faut bien aussi le dire, dans ces siècles passés, on rencontrait des âmes si désolées, des douleurs si intarissables, des joies si stériles, des cœurs si déçus, si opprimés, si gros de regrets et de mécomptes. Les positions sociales étaient souvent déplacées par la cupidité, l'ambition et le malheur des guerres; de là d'incroyables souffrances, surtout pour celles qui ne rencontraient plus rien dans leurs existences de conforme à leurs mélancolies, à leurs affections, à leurs tendresses, à leurs penchants pour l'infini.

Une demeure isolée, où ces pieuses filles vivaient dans le recueillement et la prière, voilà l'arche de salut et de paix pour ces cœurs souffrants qui étaient si nombreux à ces époques reculées.

Oh! combien neuves et limpides, combien candides et parfumées étaient ces âmes que le monde avait peu ou point effleurées.

Qu'elles étaient aimantes et douces! Qu'elles étaient calmes et affectueuses toutes ces filles soumises à l'inflexibilité de la règle monastique! Là, la famille, selon les hommes, ne venait plus les troubler dans leur paix; là, nuls bruits du monde, nuls échos affaiblis du tumulte des guerres ne venaient arracher un soupir de distraction ou de fatigue à ces lèvres murmurant la prière.

Ce cloître des Unterlinden, peuplé des filles des maisons

*image
not
available*

général; le roi le fait aussitôt maréchal de France, avec le duc de Noailles. Ils poussent le siège avec vigueur; enfin, après six semaines de tranchées ouvertes, des travaux infinis, des obstacles imprévus et extraordinaires, tels que des pluies continuelles, le débordement du Rhin, l'inondation des tranchées et la présence de l'armée impériale, toujours prête à attaquer les retranchements, les assiégés arborent le drapeau blanc, capitulent et rendent la ville le 18 Juillet 1734.

Parmi les soldats qui se trouvaient avec le maréchal Berwick, Nicolas de Montjoie avait remarqué le milicien André Dupré. Enthousiaste de la gloire, il s'était couvert de lauriers partout où il avait combattu. C'était un de ces types qu'on retrouve rarement et dont les révolutions politiques ont brisé la matrice. Hélas! cet homme qui avait vieilli les armes à la main, cet homme au front ridé, à la figure si franchement profilée, exprimant d'une manière si précise la bonté, la fidélité et la foi aux faits antiques, s'était attaché au jeune capitaine, qu'il aimait et qu'il respectait. Autant son imagination était ardente, autant son âme était pure, son dévouement allait jusqu'au fanatisme.

Au moment où Nicolas de Montjoie est frappé dans la tranchée de Philippsbourg, Dupré s'élance à lui, le reçoit dans ses bras, parvint, avec toutes les peines du monde, à s'échapper avec son précieux fardeau; mais blessé lui même d'une balle qui lui avait traversé le corps, ses forces le trahissent à quelque distance du combat, il tombe devant une chaumière, sur les bords du Rhin, où on leur prodigue les soins les plus empressés.

Tous les secours deviennent inutiles pour sauver l'infortuné Dupré; sa blessure est mortelle. Nicolas, quoique bien faible, n'est occupé que de lui; il cherche à étancher le sang qui coule de sa blessure et à lui procurer des consolations; le son de sa voix paraît opérer une réaction sur le malheureux soldat, un sourire plein de douceur et de résignation passe sur ses lèvres

déjà livides ; il soupire, en cherchant dans le vide la main du capitaine pour lui témoigner combien il est touché de son amitié. Mais bientôt un frisson mortel court dans ses veines, son sang glacé s'arrête ; il pousse un gémissement sourd et éprouve la dernière défaillance de la vie. Homme sublime, sous la rude écorce du soldat, tu possédais une belle âme !

Les douleurs irréparables sont muettes comme le cercueil ; celles de Nicolas furent profondes après la mort de Dupré, le milicien.

A cette époque, les ambulances n'étaient pas organisées comme de nos jours ; souvent elles n'existaient pas. Les chirurgiens, laissés en arrière, n'arrivaient souvent sur le terrain, avec ce qui leur était nécessaire, que le lendemain du combat et même plus tard. Les moyens de pansement n'étaient jamais suffisants, et la chirurgie militaire était encore un art grossier, à l'exercice duquel peu de personnes se livraient d'un manière spéciale, et que tout le monde pratiquait lorsque s'en présentait l'occasion.

Dans un tel état de choses, le soldat blessé demandait à être transporté dans un hôpital, où il pouvait espérer quelques soins. C'est ainsi que Nicolas de Montjoie, incapable de reprendre son service, par suite de ses blessures, fut transporté en France avec le reste des blessés et dirigé d'un hôpital à l'autre, jusqu'à celui de Colmar. Ce transport était pénible et fatigant. Ces colonnes de malades et de blessés, qu'on était obligé de faire marcher sans escorte, étaient toujours retardées, parce qu'il n'était pas possible de choisir les circonstances dans lesquelles elles pouvaient avoir lieu d'une manière sûre et commode. Les convois se faisaient avec de mauvaises charrettes, mal attelées, conduites par de pauvres paysans mis en réquisition. On frissonnait à voir passer ces malheureux, pâles, hâves, l'œil sombre, les uns amputés, les autres n'ayant pas encore été pansés et qui attendaient la mort.

Rien de triste comme un pareil départ ; le temps s'était mis

à la pluie, l'eau tombait à verse; le Rhin avait débordé de tout côté et bouillonnait le long des routes effondrées. Un de ces brouillards, comme on en voit souvent sur les bords du grand fleuve, rendait la route de plus en plus noire; les montagnes se couvraient de vapeurs de plus en plus épaisses; à chaque étape un blessé, à qui les secours et les soins manquaient, expirait, ce qui rendait le chemin plus difficile à parcourir; enfin, après de longues et douloureuses journées, Nicolas arriva presque mourant.

A cette époque, quelques saintes filles du monastère des Unterlinden s'étaient vouées à la noble et touchante mission de soigner les malades et les blessés, et elles partageaient avec les infirmiers ces fonctions si humbles, mais si importantes pour les malades. Ce fut la sœur Jeanne qui reçut Nicolas de Montjoie au seuil de la maison de douleur. A sa vue, sa voix s'est éteinte, un tremblement nerveux a parcouru tout son corps, elle s'est presque évanouie. Le regard de Nicolas s'est ranimé, au contraire, son cœur palpite avec violence, un rayon de joie paraît renaître pour lui; mais c'est la joie du délire, c'est la joie de la fièvre. Il veut lui parler, il ne le peut; l'émotion qu'il éprouve en voyant Jeanne et les tristes pressentiments de sa fin prochaine lui occasionnent une fièvre inflammatoire, qui fit refluer le sang à sa poitrine. Le délire s'empara de lui, et peu de jours après, le frisson de la mort avait pour la dernière fois animé le corps du noble soldat.

Ainsi finit le descendant des seigneurs de Montjoie, qui se vantait d'être issu de Jean de Gliers, premier seigneur connu de cette maison noble, le lieutenant de Henri I^{er}, dit l'Oiseleur, empereur d'Allemagne, et dont la branche commença au x^e siècle. Son corps fut transporté au château de Montjoie et placé sous la voûte de la chapelle, où reposaient déjà la plus grande partie de ses ancêtres.

Un an après, dans le cimetière du couvent des Unterlinden, dès l'aube matinale, les religieuses, rangées autour d'une fosse

fraîchement ouverte, célébraient l'office des morts. Un cercueil y fut descendu : c'était celui de la sœur Jeanne.

Avant 1789, on voyait encore dans le cimetière du cloître, situé où se trouve aujourd'hui le théâtre, une petite tombe, n'ayant qu'une croix pour nom; on se recueillait un instant sur cette tombe, car c'était Jeanne qui reposait là dans la paix du Seigneur.

Religion du passé, ton sanctuaire est dans nos cœurs; mais si une fleur de poésie, frêle et suave, se présente à nous, pourquoi nous serait-il défendu d'y toucher.

La famille de Montjoie ne s'est pas éteinte par la mort de Nicolas; plusieurs représentants de cette maison avaient pris du service dans l'armée française jusqu'à l'époque de la révolution. Beaucoup servirent dans l'armée de Condé, où ils montrèrent la plus brillante valeur et furent tués. D'autres ont pris du service en Autriche, après le licenciement définitif de l'armée de Condé, en 1801, à la suite de la paix de Lunéville, et dans ce nombre nous trouvons : 1° Maximilien de Montjoie, major de cuirassier, mort en 1857, qui a laissé trois fils, dont l'aîné, âgé aujourd'hui de vingt-cinq ans, sorji de l'école militaire, est officier de l'armée autrichienne; 2° Louis de Montjoie, major au service de Bavière, et Charles de Montjoie, capitaine de cavalerie, également au service de Bavière.

VII.

Aujourd'hui le château de Montjoie ne présente plus que des ruines; mais l'attention du voyageur s'y porte avec intérêt. La chapelle du château est encore bien conservée; elle date du xii^e siècle et remonte à l'époque de la transition du style roman au gothique. Cet édifice comprend trois travées; les voûtes et les deux croisées ouvertes au sud-ouest, pour éclairer les deux premières, sont ogivales à tiers points. Des colonnettes

rondes, avec chapiteaux et bases sans sculptures, engagées dans les murailles, supportent les nervures des voûtes, qui sont pentagones.

La troisième fenêtre, qui éclaire la dernière travée, fait voir qu'elle a été ajoutée aux deux premières au *xiv^e* siècle; il n'y en a point au nord-est, car la muraille de la chapelle est appuyée contre la montagne; sa voûte est à plein cintre, ce qui fait croire qu'elle aurait été restaurée dans les premières années du *xviii^e* siècle, en même temps que la façade occidentale de l'édifice, comme l'indique le milésime de 1736, qu'on lit sur le manteau de la porte d'entrée. Une grande fenêtre ogivale existait au chevet, mais elle a été murée, et à ce mur est adossé un retable.

On voit dans cette construction apparaître l'ogive, convenant tout à la fois aux voûtes et aux arcades, et devenir la base du système nouveau, auquel on donna le nom de style ogival ou style gothique. Dans la chapelle de Montjoie on remarque que le passage d'un genre à l'autre ne s'était pas fait sans oscillation, car on distingue parfaitement la réunion des deux formes, le plein cintre roman et l'arc ogival.

L'autel principal est dédié à saint Georges. Un autel latéral fut élevé, après 1425, pour recevoir une statue en marbre de Notre-Dame d'Avignon, donnée à Louis de Montjoie, maréchal du pape Clément VII d'Avignon, son parent. Selon toutes les probabilités, nous apprend M. l'abbé Richard, les reliques de saint Joyeux, qu'on y voit aussi renfermé dans un buste de jeune homme, ont encore la même origine. Depuis 1603 jusqu'à la révolution de 1789, la chapelle de Montjoie était le siège d'une confrérie très-répondue de Saint-Nicolas. C'est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage assez fréquenté. On y vient se recommander à Notre-Dame d'Avignon, et surtout à sainte Claudine, (non encore reconnue par l'Eglise), membre de la famille des barons, morte vers 1600 en odeur de sainteté. Son corps, levé de terre en 1826, était bien con-

servé; depuis il a été mutilé et a subi des altérations. On voyait, il y a vingt ans, une grande quantité de tableaux de vœu, sans goût, d'une peinture grossière, qui ont presque tous disparu. Un vaste caveau voûté, servant à la sépulture des seigneurs de Monjoie, existait sous la pavé de la chapelle. Ce pavé funèbre, qui rappelle à tous l'incorruptible impartialité de la tombe, retrace, par des inscriptions naïves, les titres, les espérances, les douleurs des barons. C'est l'ornement le plus grave, le plus moral, le plus historique de la chapelle. On ne trouve plus que deux pierres tumulaires bien conservées et portant des inscriptions. On voit encore d'autres débris de tombes, mais elles ne présentent que divers signes, gravés en creux, et ces restes informes servent à faire connaître les ornements des tombes au XIII^e et au XIV^e siècles. Cette chapelle est entretenue dans un état de propreté; on y voit dans le chœur, du côté de l'épître, une statue colossale de saint Christophe protecteur des voyageurs; elle est en bois peint de diverses couleurs. Le saint est debout, avec des traits rébarbatifs, appuyé de ses deux mains sur un énorme bâton, paraissant se reposer et tout à la fois prêt à recommencer sa course. Il a les allures du Juif errant, tel que les imagiers du moyen-âge l'ont représenté. De telles sculptures devraient être depuis longtemps bannies de nos églises et de nos chapelles.

La religion, ce nous semble, doit s'unir à l'archéologie et à la beauté des formes; aussi devrait-on reléguer, dans le fond des sacristies, ces statues qui donnent aux saints des figures rubicondes et réjouies; qui représentent Dieu le Père comme un vieillard en colère, et qui, de la Vierge céleste, type de la grâce la plus pure, font souvent une Vénus païenne.

Le château de Vaufrey, que les barons de Montjoie habitaient après le désastre de 1635, au pied et sur le versant du monticule, n'existe plus. Mais on voit quatre ou cinq terrasses de 300 mètres de long, garnies de très-beaux espaliers; c'est un paysage charmant, beaucoup moins sauvage que Montjoie. Il

reste encore de ce château les granges et les greniers, avec un petit corps de bâtiment encore habité.

Le village de Montjoie n'a plus guère d'importance; un moulin, une scierie mécanique sur le Doubs, y amènent un peu de vie. Sa population ne dépasse pas 100 habitants; encore le tiers est disséminé dans les fermes sur les nombreuses collines qui forment son territoire.

Les ruines du château de Montjoie, couvertes de broussailles, amèneront toujours le spectateur à des pensées mélancoliques; ces murailles, autrefois si fortes, sont maintenant couchées sur le sol, dans le silence et l'oubli.

L'histoire est partout celle des infortunes; le drame est toujours le produit des souffrances, et l'art, source de nos jouissances, n'a pas d'autre base.

SABOURIN DE NANTON.

LÉGENDES DE L'EDDA

Les récits contenus dans ce volume sont extraits d'un recueil célèbre qui fut composé dans une île plus distante de notre continent que l'*ultima Thule*, en Islande. L'Edda nous a conservé les mœurs, les croyances, et en partie la littérature de la plus haute antiquité scandinave. Cependant ces trésors n'appartiennent pas exclusivement à ceux qui ont eu l'honneur de les conserver pendant une si longue suite de siècles : l'Allemagne les revendique avec autant de droit que la Suède et la Norwège, qui peuplèrent l'Islande. Personne ne doute plus aujourd'hui que les peuples du Nord et les tribus germaniques, n'aient eu autrefois les mêmes mœurs, les mêmes dieux et les mêmes traditions, *Odhin*, le *pater hominumque deûmque* de l'Edda, est le *Wuotan* des Allemands. Le même dieu du tonnerre s'appelle *Thor* au-delà de la Baltique, et *Donar* en deçà. *Sigurd*, l'Achille scandinave, paraît sous le nom de *Sigfrid*, dans l'épopée allemande des Nibelungen ; et ce poème tout entier n'est qu'une réminiscence d'anciennes traditions, contenues dans l'Edda, et que le temps avait altérées en Allemagne, sans les rendre méconnaissables.

Comment les hommes du Nord ont-ils sauvé tant de trésors, du milieu des ruines du paganisme, tandis qu'en Allemagne on retrouve à peine quelques traces presque effacées, des croyances d'autrefois ? Ce sont les frimas et les glaces du Nord qui rendirent moins destructrice l'invasion du christianisme. En Allemagne, la nouvelle religion travailla sans relâche pendant des siècles, à étouffer l'esprit

de ténèbres, partout où son souffle se faisait sentir, à faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler aux peuples convertis, un passé avec lequel ils n'avaient pas rompu sans quelques regrets. Les chants héroïques et religieux ont dû nourrir longtemps chez les païens germaniques l'obstination de la résistance : aussi cette littérature diabolique fût-elle poursuivie avec un acharnement, qui ne permet de juger de sa redoutable influence. Elle disparut tout entière, avec les dieux dont elle chantait la gloire, et les demi-dieux dont elle devait immortaliser les exploits ; et sur cette terre allemande, si parfaitement purifiée de l'antique ivraie, se mit à fleurir la civilisation la plus chrétienne, que le monde ait jamais vue.

Le christianisme ne pénétra en Islande qu'à une époque où les chrétiens du continent croyaient que son règne terrestre allait finir, et s'attendaient avec terreur à la fin du monde, c'est-à-dire dans les dernières années du X^e siècle. Mais ici la religion vaincue obtint des conditions plus douces. La pauvreté de cette île glaciale et perdue au fond de l'Océan, stimulait peu le zèle des missionnaires étrangers. Les prêtres de l'Islande étaient des indigènes, qui avaient appris en Europe les principes de la vraie religion et l'art d'écrire, mais qu'une piété touchante attachait à tout ce qui faisait l'originalité de leur patrie. Le monde, dont les bruits arrivaient à peine dans ces tranquilles contrées, ne pouvait offrir à leurs habitants une compensation suffisante pour de grands sacrifices. Les antiques traditions furent donc soigneusement rédigées ; et les clercs, en faisant servir l'art nouveau de l'écriture, qui remplaçait dès lors l'usage trop borné des caractères runiques, à former ce beau recueil, devinrent les véritables fondateurs de la littérature nationale. Bientôt l'Islande eut elle-même des écoles. La plus ancienne fut fondée à Skalholt, par Isleif, le premier évêque islandais. Sæmund Sigfuson, le savant, en fonda une autre qui compta au nombre de ses disciples le grand Snorri Sturlason (mort en 1241). C'est à Sæmund que l'on attribue le recueil des Chants de l'Edda ;

l'Edda *prosaïque* passe, peut-être à tort, pour être l'œuvre de Snorri Sturlason.

L'*Edda ancienne*, appelée aussi l'*Edda poétique*, est un recueil de chants mythiques et épiques, entrecoupés de quelques passages en prose. La *jeune Edda*, ou l'Edda *prosaïque*, passe pour être d'une rédaction postérieure : elle est parsemée de citations tirées du recueil poétique. On la trouve ordinairement réunie, dans les manuscrits et dans les éditions, à un autre ouvrage semblable, qui porte le nom de Skalda, et dont les récits mythiques ne semblent pas pouvoir être séparés de ceux de l'Edda, par des limites certaines. Le mot *Edda* lui-même signifie aïeule ; et il est tout-à-fait, comme le fait observer Simrock, dans l'esprit de l'antiquité, de mettre les souvenirs et les traditions du vieux temps, dans la bouche de la grand-mère, qui les raconte à ses petits-enfants.

Ce recueil renferme les principaux récits mythiques et héroïques des deux Edda. Sans nous soumettre aux lois rigoureuses de la traduction, nous n'avons négligé aucun des traits qui sont des beautés dans l'original, ou qui lui donnent son cachet particulier. Quelquefois nous avons recueilli dans plusieurs chants la matière d'un seul récit. Autant que possible nous avons mis ensemble les contes qui se rapportent au même dieu ou au même héros.

Nous faisons suivre ce recueil de quelques interprétations allégoriques, extraites de l'excellent ouvrage de Karl Simrock, intitulé : *Manuel de Mythologie allemande*. Nous n'avons pas voulu donner une exposition détaillée, ni faire une étude profonde de cette symbolique ; mais nous en reproduisons les traits principaux, dans l'espoir qu'ils ajouteront à ces récits un nouvel intérêt.

La Naissance du Monde.

Il y eut un temps où rien n'existait, ni la mer, ni le sable répandu sur ses bords, ni les flots salés, ni la terre, ni le ciel qui la couvre : tout était abîme béant, pas un brin d'herbe ne poussait dans l'immensité.

Ce vaste espace vide s'appelle Ginungagap, abîme des abîmes.

Au nord de Ginungagap, des siècles avant que la terre prit naissance, s'était formé un monde appelé Niflheim¹. Dans cette triste région, le froid et les ténèbres régnaient sans partage. Mais au sud du gouffre étincelait un autre monde, Muspelheim², la patrie des flammes : là tout est chaleur et lumière.

Au milieu des brouillards de Niflheim jaillissait une source, dont les eaux, après s'être partagées en neuf fleuves, appelés Elivagar³, se précipitaient dans le gouffre de Ginungagap. A mesure que ces eaux s'éloignaient de leur source, leur chute se ralentissait : enfin elles gelèrent, et formèrent un bloc immense qui combla l'abîme. Sur cette masse immobile se condensèrent des vapeurs, qui, gelées à leur tour, la recouvrirent d'une nouvelle couche de glace ; d'autres couches s'y ajoutèrent sans cesse, et, la masse primitive grossissant toujours, Ginungagap, du côté de Niflheim, se trouve rempli de glace et de neige. Mais tandis que les frimas et les tempêtes régnaient au Nord, l'abîme, vers le Sud, par l'effet des étincelles qui venaient de Muspelheim, s'éclaira et se remplit d'une douce chaleur. Cette chaleur, pénétrant l'espace de proche en proche, toucha enfin les glaces du Nord : leur surface, sous l'influence de ce souffle tiède, se recouvrit de gouttelettes, et ces gouttelettes s'animèrent : ainsi prit naissance un être à formes humaines, que nous appelons Ymir.

Ymir, suivant les histoires, s'étant couché pour se livrer au

¹ Nifl, brouillard. — ² Muspel, feu. — ³ Les flots étrangers.

sommeil, et son corps s'étant couvert de sueur, un homme et une femme se formèrent sous son bras gauche, et un de ses pieds, fécondé par l'autre, donna le jour à un fils. Ce furent les premiers rejetons de la race des Hrimthurses¹, ou géants des frimas. L'antique Hrimthurse, c'est Ymir; il ne passe point pour un dieu, et les hommes ne lui rendent pas de culte, car il est méchant comme toute l'engeance qui est sortie de lui.

L'humidité, sous l'influence de la chaleur de Muspelheim, avait encore produit un être bien différent d'Ymir: c'était une vache. De ses mamelles coulèrent quatre fleuves de lait, dans lesquels les géants puisèrent leur nourriture. Cette vache, nommée Audhumbla², se mit à lécher les blocs de glace, qui avaient un goût salé. Le soir de ce jour, des cheveux humains se montrèrent à l'endroit que sa langue avait creusé; le second jour une tête entière se trouvait à découvert; et au déclin du troisième, un homme sortit de la glace. Son nom était Buri; il était beau de visage, haut de taille et d'une grande vigueur. Son fils Bör³ épousa la jeune géante Bestla, et en eut trois fils, Odhin, Wili et We⁴. Ce sont là les dieux qui gouvernent le ciel et la terre.

L'Été et l'Hiver. Le Vent et l'Arc-en-Ciel.

Swasudhr est le père de l'été: il est si aimable que son nom sert à désigner tout ce qui plaît⁵. Windlôni⁶ appartient à une race méchante et impitoyable: l'hiver est son fils. L'hiver

¹ Géants du froid.

² Pleine de trésors liquides.

³ On peut rapprocher les noms de Buri et de Bör d'un verbe gothique bairan, qui signifie engendrer.

⁴ Odhin, paraît renfermer l'idée de pensée, Wili celle de volonté, et We, l'idée de sainteté.

⁵ Svas light, doux.

⁶ Windlôni, celui qui apporte les vents.

et l'été se succèdent l'un à l'autre à travers les temps, jusqu'au jour où les dieux eux-mêmes passeront.

Dans la partie septentrionale du ciel est assis un géant, nommé Hræsvelgr¹. Il a la forme d'un aigle¹, et de temps en temps il bat des ailes, faisant de vains efforts pour s'envoler : telle est l'origine du vent.

La plus belle œuvre qui ait été faite par les dieux, c'est le pont de Bifröst², qui joint le ciel à la terre, et que les hommes ont appelé arc-en-ciel. Il est peint de trois couleurs, et l'on chercherait en vain dans le monde un ouvrage qui lui fût égal en solidité. Cependant le jour viendra où ce pont incomparable s'écroulera sous les chevaux des fils de Muspelheim, qui nageront alors à travers des fleuves impétueux, pour pénétrer dans le ciel des Ases. Eux seuls, nés dans le monde des flammes, n'ont pas à craindre le feu de Bifröst : car la couleur rouge que nous voyons dans l'arc-en-ciel, marque un vaste espace rempli de feux qui ne s'éteignent point. Heimdall, le gardien des dieux, a été placé sur le pont de Bifröst, pour le défendre contre ces redoutables hordes. Il dort moins qu'un oiseau, et, la nuit comme le jour, il voit à cent journées de distance. Son ouïe est si fine, qu'il entend pousser l'herbe et la toison des brebis. A la fin des jours, quand le moment de l'invasion fatale sera venu, les sons perçants qu'il tirera de son cor, annonceront aux dieux l'arrivée des puissances destructrices. Mais ce n'est pas lui qui protège le ciel contre les Hrimthursas, les géants des montagnes : le feu qui couvre le pont, suffit pour leur en interdire l'accès ; fils de la terre, ils ne sauraient le braver comme les enfants de Muspel.

¹ Dévoreur de cadavres. La métamorphose en aigles ou en vautours était dans les habitudes des enfants d'Hymir. Les Ases préférèrent les formes du faucon. Treia possède des ailes de faucon, dont elle se sert, comme Mercure de ses aurea lateria, pour parcourir le monde.

² Le chemin tremblant.

La Lune et le Soleil.

Un homme, nommé Mundilföri¹, avait deux enfants : un fils et une fille. Ils étaient l'un et l'autre doués d'une beauté si extraordinaire, qu'il donna au fils le nom de Mani, qui veut dire lune, et à la fille celui de Sol, qui signifie soleil. Il maria celle-ci à un homme qui s'appelait Glenr, c'est-à-dire splendeur. Tant d'orgueil déplut aux dieux : ils le punirent en lui ôtant ses enfants. Mani fut placé dans le char lumineux qui éclaire les nuits : c'est lui qui règle la succession des phases de la lune. Sol prit en main les rênes des chevaux qui tirent le soleil. Les deux chars avaient été construits par les Aes avec le feu de Muspelheim : deux soufflets, placés sous le paleron, ne cessent de raffraichir l'attelage du soleil ; et un bouclier, qui couvre le char du côté de la terre, protège celle-ci contre l'ardeur dévorante des flammes célestes.

Un soir, Mani, du haut du ciel, aperçut deux enfants qui revenaient de la fontaine ; un sceau était suspendu au milieu d'une perche qu'ils portaient sur leurs épaules. Le dieu les enleva, et l'on peut encore aujourd'hui les voir dans la lune.

Les deux chars ne roulent pas en paix sur les chemins du ciel. Deux loups-les poursuivent avec rage, deux loups affreux, nés d'une géante, dans la sombre forêt de Jarnwidr². Le Soleil et la Lune précipitent leur marche, pour échapper aux monstres attachés à leurs pas. Mais un jour, et ce sera le dernier des jours, Managarm, le chien de la lune, saisira sa proie ; la lune sera dévorée, et son sang souillera le ciel et les airs ; le soleil en sera obscurci, et tous les vents déchaînés rempliront le monde d'un effroyable tourbillon.

Les chars du Soleil et de la Lune ne sont pas les seuls que l'on voie sur les chemins célestes. Nôtt, la nuit, et Dag, le jour, franchissent chacun en douze heures, et chacun à son

¹ Qui fait mouvoir des essieux.

² Bois de fer.

tour, les mêmes espaces que l'astre qui lui sert de flambeau. Nött est la petite fille du dieu Loki; elle est parente de Heli, la souveraine infernale : elle est digne, par sa noire couleur et son aspect sombre, de la race dont elle est issue. Le cheval qui traîne son char s'appelle Hrimfaxi¹ : chaque matin, l'écume qui dégoutte de son mors, couvre les campagnes de rosée. Elle fut mariée trois fois. Le dernier de ses époux appartient à la famille des Ases²; elle en eut un fils, nommé Dag, qui est beau et brillant comme son père. Skirnfaxi³ est le nom du cheval attelé à son char : l'air et la terre sont éclairés au loin par l'éclat de sa crinière.

Le Déluge et la Formation du Monde.

Les fils de Buri ne vécurent point en paix avec les géants. Ils égorgèrent Ymir, et dans les flots de sang qui jaillirent de ses blessures, ils noyèrent toute sa race. Un seul couple, Bergelmir et sa femme, partis sur une nacelle, parvinrent à sauver leur vie, et c'est d'eux que descend la nouvelle race des Hrimthurses.

Les dieux, vainqueurs d'Ymir, précipitèrent son cadavre dans le gouffre de Ginungagap, et en firent le monde. Sa chair forma les continents; les montagnes sont les os du Hrimthurse; les rochers et les écueils sont ses dents, ses mâchoires et ses ossements brisés. Son crâne fut dressé au-dessus du monde, et quatre gnomes, nommés Austri, Westri, Nordri et Sudri, reçurent l'ordre de porter cette toiture immense, jusqu'à la fin

¹ Hrimfaxi, à la crinière couverte de givre.

² Sinrock voit dans les trois mariages de Nött, trois parties de la nuit. Le troisième époux de la sombre déesse serait donc l'Aurore, qui cesserait d'être l'aimable déesse aux doigts de rose, pour devenir, en changeant de sexe, l'époux de la nuit et le père du jour. Remarquons, à ce propos, que les Germains se représentaient la nuit comme précédant le jour.

³ A la crinière lumineuse.

des jours. Les dieux y attachèrent les étincelles qui venaient toujours de Muspelheim, afin qu'elles servissent à éclairer le ciel et la terre. La cervelle d'Ymir fut jetée dans les airs, et forma les nuages. Les flots de son sang, après avoir noyé sa race, s'écoulèrent de tous côtés, et, devenus la mer, ceignirent le continent du vaste cercle de leurs flots. Les géants s'établirent sur la plage maritime; et les dieux bienfaisants, pour protéger les hommes contre la malveillance des descendants d'Ymir, construisirent avec les sourcils de l'antique Hrimthurse, une immense muraille qui enveloppe la partie centrale de la terre, et qui reçut le nom de Midgard.

Or, voici comment les hommes avaient été créés. Un jour, les trois fils de Bør, en se promenant sur les bords de la mer, aperçurent deux beaux arbres; ils s'arrêtèrent et en firent des hommes. Odhin accorda à cette créature nouvelle l'esprit et la vie, Willi, l'intelligence et le mouvement, We forma son visage et lui donna la parole, l'ouïe et la vue. L'homme reçut le nom d'Ask¹, la femme celui d'Embla². C'est de ce couple que descend toute la population de Midgard.

Après avoir pourvu à la sûreté des hommes, les Ases bâtirent pour eux-mêmes, au milieu du monde, une vaste demeure qui reçut le nom d'Asengard. Ils habiteront là, avec leur race, jusqu'à la fin des temps; les histoires sont pleines des choses étonnantes qui se passèrent dans ce séjour divin. Ils prirent soin d'abord d'établir des juges, chargés de veiller sur les institutions d'Asengard, et de trancher tous les différends. Ces juges viennent s'asseoir sur douze sièges, au milieu de la plaine qui s'appelle Idafeld. Odhin, assis sur un siège plus élevé, préside à leurs séances. Ensuite les Ases établirent des forges, fabriquèrent des marteaux, des tenailles, des enclumes, et avec ces instruments tous les autres outils qui servent à travailler la pierre, le bois et les métaux. L'or était le métal

¹ Hêtre.

² Aulne.

dont ils se servaient de préférence pour leurs ouvrages, et c'est pour cela que ces temps heureux ont été appelés l'âge d'or. Il n'y avait pas un vase dans les palais célestes, qui ne fût en or. Les dés avec lesquels ils s'amusaient dans leurs réunions, étaient en or : ils se perdirent depuis, et on ne les retrouvera, dans la plaine de l'Idafeld, qu'après le dernier crépuscule, quand le monde sera renouvelé.

L'âge d'or cessa, le jour où certaines femmes géantes parvinrent à s'introduire auprès des dieux. La nouvelle époque commença par une dernière création. Les gnomes étaient nés dans la chair d'Ymir, et ils avaient longtemps vécu à l'état de vers. Les dieux s'assirent sur leurs sièges, et décidèrent que ces petits êtres informes auraient désormais un visage humain et une intelligence humaine. Ils habitent maintenant sous la terre, et dans le sein des masses rocheuses, exploitant les métaux avec une merveilleuse industrie, et faisant, avec une ardeur infatigable, les plus étonnants ouvrages.

BECK.

(La suite à la prochaine livraison.)

LE SERVAGE

DANS LES POSSESSIONS ALSACIENNES

DE LA MAISON D'AUTRICHE

aux XVI^e et XVII^e siècles

PREUVES ET DOCUMENTS

HOMMES PROPRES, TAILLABLES, MAINMORTABLES.

(*Leibaygenschaft, Gehærige, Leibeigne Leüth, Bademer, Steürleüth, Fællbare.*)

(Suite.)

Bailliages de la Haute-Alsace Autrichienne en général.

1603.

(24 Mai.)

Requête par laquelle les officiers du bailliage d'Altkirch demandent à la Chambre des comptes d'Ensisheim, si, à raison des mandements des archiducs qui ont interdit de recevoir dans les bailliages des *hommes propres* sortis de leur seigneurie originaire, ils doivent exiger un acte de naissance des *femmes* qui ont quitté leur seigneurie originaire pour se marier et s'établir dans un autre bailliage.

« Eure Gnade unnd gunst wüssen sich, ohne unser er-
• zuerung zuvorselbs gnedig zue berichten, das die

« aussgekhündte landtsfurstliche mandaten, unnd darüber
 « underschidlich obgangne bevelch, ausstruckenlichen ver-
 « lauths, kheine leibeigne leüth in die ämbter underkhommen
 « zelassen. Nun falt bey uns diss bedenckhen für, weyl biss-
 « här ungewondlich gewessi, von weibs personen, so von
 « ampts underthanen, aussert den herrschafften erheüratet
 « unnd in die ämbter gebracht worden, geburts brieff, ires
 « ehelichen herkhommens, zue begern (da doch die leibaigen-
 « schafft meistentheils von weibspildern herfleusst unnd die
 « generation von inen nicht, wie bey den mans personen,
 « aber sonder vil mehr ufwachsst), das dannenhero unnd aus
 « nicht erfordderung irer geburts briefen die eigne weiber, so
 « von den ampts underthanen, wie obstret, erheuratet, leicht-
 « lich in der herrschafften underkhommen und also tacite
 « dieselbige mit solchen leüthen beschwert werden mögen. »

Seigneuries de Delle, d'Altkirch et de Froberg.

1593.

(24 Février.)

Requête adressée par les officiers du bailliage de Delle à la Chambre des comptes d'Ensisheim, exposant : que les *hommes propres* de la seigneurie de Delle, établis dans les seigneuries d'Altkirch et de Froberg, se sont plaints de ce que les officiers de ces seigneuries avaient saisi sur eux des gages, et les avaient emprisonnés pour les contraindre à leur payer, au double, les contributions qu'ils ne devaient acquitter, comme les tailles, qu'envers la seigneurie de Delle.

« Begibt es sich, dennach die vorderen österreichischen
 « Landständen auss beweglichen motiven khurtzlich ange-
 « sehen das von den österreichischen landsässen unnd unn-
 « derthanen die schatzung als dupplirt ein zeitlang ingezogen
 « werden solle, das dan mehr gesagte altkhiriche und frober-
 « gische ambtleüth solche schatzung von den zue Hirsingen

« gesessnen tattenriedtischen leibaignen gehaben wöllen, . . .
 « . . . unnd sie darumben gepfendt, . . . mit der thurn-
 « straff, . . . dessen sie sich hoch beschwerdt unnd
 « anzaigt das sie anzogne schatzung neben unnd mit der steur
 « der herschafft tattenriedt erlegen müessten. »

Seigneurie de Landser.

1588

(19 Décembre)

et

1593

(4 Mai.)

Mandement de la Régence d'Ensisheim enjoignant aux officiers du bailliage de Landser, d'exiger rigoureusement des *hommes propres taillables* les 40 livres en argent et les poules d'automne.

« Dennach uns angelangt, das die Bademer eygen steur-
 « leüth, so jerlichs in hörbst, gedachter Herrschafft Landser,
 « vierzig pfundt und etlich hüener zu raichen schuldig mit
 « der abzahlung saumbsäl und vharlässig erscheinen, die not-
 « turfft erfordern thue, solche schuldige gefäll jerlichen ein-
 « zupringen und angehörige ort zu lüfern. Derwegen anstat
 « und in nammen Irer freuntlich dienst unnser nachpar und
 « freündtlichs begeren, diesen aber, so in diese uns gnedigist
 « anbevollhene regimentz verwaltung gehörig und darin ge-
 « sessen, ernstlich bevelhend, dem ihenigen so solche gefäll
 « ein zu ziehen bevelch und diesen unsern brief fürzeigen
 « würdet, nachparliche und schuldige ampts hulff guetwillig
 « und gepürenden weiss zuerzeigen, damit Ir freuntliche
 « dienst zu dero gehörig ausstandt und gefellen ohn aufhält-
 « lich khommen möge. »

Seigneurie de Thann.

1580.

(27 Janvier.)

Rapport des officiers du bailliage de Thann, adressé à la Chambre des comptes d'Ensisheim, portant : qu'il est d'usage dans la seigneurie de Thann que les *hommes propres* de la seigneurie de Ferrette ou de toute autre seigneurie, qui s'établissent dans la seigneurie de Thann, ne payent plus qu'une poule à leur seigneur propriétaire, au lieu de deux, par la raison qu'ils sont aussi tenus de livrer des poules à leur seigneur haut-justicier¹.

« Geben euern gnaden und gunsten zu begertem bericht
 « daruf gehorsamlich zu vernemmen, das wir uns nit zuerin-
 « dern wissen, das yeziger zeit eingesessene Pfirter in der
 « Herrschafft Thann noch vil weniger durch uns verboten
 « worden seye die herren hütener iren eigenthumbs herren
 « nit zu geben, aber es ist in ermelter herrschafft Thann
 « von altersher gebraucht, und würt noch also gehalten,
 « wann Pfirterer oder anderer herren eigne leüth darin
 « sesschafft, und von einem freyen ausserhalb der herrschafft
 « Thann niemanden verbundenen underthanen zwey herren
 « huener eingezogen, das von einem leibaignen nit mher als
 « eins (weil er seinem halssherren auch herren hütener geben
 « solle) ».

¹ L'infériorité de la condition des *hommes propres*, « von einem leib-
 aïgnen », par rapport à celle des hommes libres, « von einem freyen »,
 est ici bien marquée. L'*homme propre* établi dans une seigneurie autre
 que sa seigneurie originaire, payait une ou deux poules à son seigneur
 propriétaire, et deux poules à la seigneurie où il était établi. L'homme
 libre, pour toute redevance de ce genre, ne payait qu'une poule à sa
 seigneurie.

Seigneurie de Delle.

PRÉVÔTÉ DE MONTREUX.

1587.

Rapport adressé par le prévôt de Montreux au bailli de Delle, portant : que, dans la prévôté de Montreux, le droit de mainmorte est dû à la seigneurie, suivant la coutume, à la mort du chef de la famille mainmortable, soit homme, soit femme.

« Gewonheit, da man oder weib auss disser weldt ver-
 « scheiden thut und khinder verlassen, dass dasselbig sich
 « für die herrschafft stehen und die gueter empfangen und
 « dadurch wider fällbar sein soll. »

Seigneurie d'Altkirch.

MAIRIE D'HENFLINGEN.

Colonge des nobles Munch de Læwenberg.

1567.

(8 Avril.)

Rapport adressé à la Régence d'Ensisheim par le bailli d'Altkirch, Laurent Metzger, portant : que les *hommes propres* de la *colonge* des nobles Munch de Læwenberg à Henflingen, sont justiciables du bailliage d'Altkirch¹,².

« Gib derenn hiemitt gehorsamlich zu vernehmen, das von
 « vill jaren auch bis anher gebraucht unnd es die herrschafft
 « altkirch, dermossen gehalten, das alle unnd jede einwohner
 « zu Henfflinngen, er seige lewenbergisch oder nit, fur gericht
 « gehnn Alltkhirsch gemuesst, dasselbst auch recht gegeben

¹ La servitude personnelle d'*hommes propres* était donc la condition d'une partie des tenanciers des colonges.

² Les nobles Munch de Læwenberg revendiquaient l'exercice de la juridiction sur leur colonge d'Henflingen.

« unnd genohmen, unnd noch; das aber die von Lewenberg
 « dasselbst zu Henfflingen ein dinckhoff oder hubgericht ha-
 « benn, dass hatt sein ganng darann thuett man inen auch
 « dhein intrag, das sy aber vermeinen sollichs für ein orden-
 « lich gericht zuhalten, lasst man solliches in seim werdt
 « und unwerdt beruhen, daneben auch, gnedig herren, wann
 « disses nachgeben wurde, solliches der freundtlichen dienste
 « nit ein geringen nachtheill bringenn, dann was in der herr-
 « schafft alltkhirsch geseesen muess daselbss recht geben und
 « nemenn, wie es dann von alter her gebracht unnd geüebtt.
 « Es habenn auch andere mehr die disser herrschafft benach-
 « burt, als lewenberg leibaigene leüt, in der herrschafft
 « alltkhirsch, vollgt aber nit darauss dass sy under iren ge-
 « richten recht geben und nemen sollen ¹.

¹ Que nous voilà loin des colonges souveraines, de l'exercice, par les colongers eux-mêmes, de la juridiction, de la souveraineté, de la haute, moyenne et basse justice, que l'auteur des *Paysans de l'Alsace au moyen-âge* a cru trouver dans les réglemens des colonges. La haute, la moyenne et la basse justice d'une colonge appartenaient au seigneur souverain. La colonge n'avait qu'une sorte de basse justice, dont les attributions étaient limitées au règlement des obligations, droits, difficultés et délits relatifs au pacte colonger. Les prétentions des colonges à une juridiction plus étendue ne furent jamais admises par la Maison d'Autriche. Elles ne le furent pas davantage par la Maison de Mazarin qui lui succéda dans ses possessions alsaciennes. Nous lisons, par exemple, la déclaration suivante, dans un mémoire dressé par les officiers du Comté de Ferrette, à l'occasion d'un procès entre le duc de la Meilleraye de Mazarin et les Jésuites d'Ensisheim, au sujet de la haute, moyenne et basse justice à Niederlarg et Feldbach et de la juridiction de la colonge des dits Jésuites à Feldbach. « La collonge est une espèce de basse justice qui se tient par ceux qui ont des biens relevant de la dite collonge, qui ne connaissent d'aucunes autres contestations que pour observer que les biens relevant de la collonge ne se déprissent point. Et ainsi celui qui en vend quelques pièces de terres relevant de la dite collonge, est obligé de se présenter avec l'acheteur devant la dite justice, composée du mayre et de sept ou huit paysans pour déclarer d'avoir vendu telles pièces de terre avec l'acheteur présent, qui demande estre mis en possession. » (Archives départementales du Haut-Rhin, série E, Fonds du duché Mazarin.)

Comté de Ferrette.

OBERDORF.

Colonge des nobles d'Eptingen.

1582.

(16 Mai)

Requête de Peterman Schnabel d'Eptingen à la Chambre des comptes d'Ensisheim, tendant à ce qu'elle invite, par un mandement, les officiers du bailliage de Ferrette à enjoindre aux *hommes propres* de sa *colonge* d'Oberdorf, de continuer à lui payer, comme d'ancienneté, les corvées en argent, par la raison que cette *colonge* est un fief de l'évêque de Bâle, et que la condition des *hommes propres* en dépendant ne peut être régie par le rescrit de l'archiduc Ferdinand, qui a décidé que les *hommes propres* établis dans les bailliages de l'Autriche antérieure paieront à leur seigneurie originaire les tailles, impositions d'Etat et poules de carnaval, et acquitteront les corvées, contributions de guerre et autres services envers le bailliage où ils seront établis.

« Als Ertzherzog Ferdinandt zue Oesterreich unser gne-
 « digster herr, sich der hin und wider in disen vordern
 « Oesterreichischen landen gesessner leibeigner leutten hal-
 « ben, gleichwol mein und anderer so leibeigne leut haben
 « unbefragt, des uralten wolersessnen herbringens ungeacht,
 « resolviert unnd entschaiden, das si die leibeigne leut iren
 « leibss herschafften nicht weiters dan die gewonliche steur,
 « schatzung, leib unnd fassnacht hüener leisten, und aber die
 « fron auch alle andere dienstbarkheiten an denen ortten si
 « gesessen erstatten, auch derselben enden allein geschworn,
 « allen gepotten und verpotten gehorsam sein sollen.

« Wafer nun ich diser resolution meiner leibeignen leuten
 « halben, so ich von dem hochloblichen Haus Oesterreich zue
 « lehen trag ire zuegeleben schuldig, das ich doch, da die
 « hochstgemelt freundtlichen dienste der sachen, item des alten
 « herspringens bestendiglich berichtet, nicht hoff, kan ich

« doch nicht gedenckhen, das dise resolution uff meine in den dingkhoff zue Oberndorff, gehörige leibeigne leutt, so des hochwürdigen meines gnedigen fürsten und hern des By-schoffs zue Basells eigenthumb unnd mein lehenn ist, sich erstreckhen soll, und wiewol ich vorhabens gewessen, als mich auch meine lehenss pflicht dass weyssen, erzelte beschwerliche und mir unerleidenliche neuwerung, hochgemeltem meinem gnedigen fürsten unnd hern dem Bischoff zue Basell, als des ortts dem eigenthumbsshern, furzuepringen und denselben dise sachen richtig machen zuelassen. »

« Belangt dernhalben, an euer gnaden underthänig pitt si wollen under deren secreten mir ein offen mandat ertheilen, und darinnen allen ober und under amptleuth euer gnaden regiments verwaltung ernstlich mandieren unnd gepietten, das si bemelte meine inn den dingkhoff zue Oberndorff gehörige leibeigne leut dahin compellieren und anhalten, das sie mir die seidthar der angezognen resolution uffgeschlagne und khünffligklich verfallende frondienst inn gelt als oben erzelt erstatten, und mich damit verners nicht uffhalten, wie sie dan vor berüerter resolution gehorsamblich gethan haben, unnd noch zue thuen schuldig sein. »

Prévôté de Belfort (Mairie de Châtenois) et Comté de Montbéliard.

1605.

(? Mai.)

Rapport des officiers de la prévôté de Belfort à la Régence d'Ensisheim, portant: 1° que la prévôté de Belfort possède dans le comté de Montbéliard, à Nommay, Brognard et Dampierre, des *hommes propres*, qui payent à la seigneurie de Belfort le droit de *masphenning*, et sont justiciables de cette juridiction, tant au personnel qu'au réel; 2° que les nobles de Franckmont ont dans la prévôté de Belfort, à Châtenois, des *hommes propres* tenus en fief du comté de Montbéliard et qui,

au personnel et au réel, sont soumis exclusivement à leur juridiction et à celle du comté de Montbéliard¹.

« Euer gnaden berichten wir dass haben die angegebene
 « vonn Franckhemont, alda zue Schattenoy, die in yberschick-
 « ter specification benambsete leibeignen underthanen von
 « der Graveschafft Mümpelgart zue lehen, yber welche in iren
 « heüßern und uf dern güetern nyemand, dan sie, und be-
 « rüerte Graveschafft zuegebetten, hingegen Nommaix, Bre-
 « gnard und Dampierre yber den waldt, sambt zwingen,
 « bannen, in besagter Graveschafft Mümpelgart gelegen, und
 « mit malefitz, hoher, mittlerer niderer und fürstlicher ober-
 « khait, gebott und verbott, appellation, musterung, masspfen-
 « nig und dergleichen gehörig, aussert dass dise herrschafft
 « Belfort die in vorberuerter designation auch begriffne leib-
 « eignen underthanen, yber welche in iren heüßern und auff
 « dern güettern ebenmässig nyemand dan ein herr zue Bef-
 « fort zuegebetten hat.

1603.

Hommes propres des nobles de Franckemont tenus en fief du comté de Montbéliard à Châtenoy, en l'année 1603.

« Franckhenmontische leibaigne underthanen so von der
 « Graveschafft Mümpelgart zue lehen herrüeren, zue Schatte-
 « noy, anno 1603. »

1603.

Hommes propres de la seigneurie de Belfort, appartenant à la Maison d'Autriche, à Nommay, Brognard et Dampierre.

« Belfortische Oesterreichische leibeigne underthanen, zue
 « Nommaix, Bregnard, Dampierre yber den waldt, anno 1603. »

¹ Ainsi un seigneur souverain pouvait avoir dans une souveraineté étrangère des hommes propres qui étaient maintenus dans l'état de servitude personnelle, restaient soumis exclusivement à sa juridiction, et lui payaient les contributions d'Etat, tailles et poulés.

F. BLANC,
 de l'Ecole des Chartes.

(La suite à une autre livraison.)

LA COMMANDERIE DE S^T-JEAN

(MAISON RICHART)

A COLMAR

(1210—1809)

(Suite.)

Quelquefois aussi, la libéralité n'est pas complètement désintéressée. La vente *à réméré* ne transférant qu'une possession temporaire se faisait, comme elle se fait encore, à un prix fort inférieur à celui d'une vente pure et simple. Dans ce genre de marché, le vendeur se fait toujours illusion sur les chances favorables que lui promet l'avenir. Ses espérances ne se réalisent pas; le terme arrive; alors c'est un bien grand crève-cœur pour lui, de voir son héritage passer à vil prix aux mains d'un étranger, d'un véritable créancier, par conséquent d'un ennemi. Si quelque communauté du voisinage avait des fonds disponibles, on accomplirait une bonne œuvre en la faisant profiter d'un marché avantageux pour elle, et l'on jouerait en même temps un méchant tour à l'acquéreur, qui a spéculé sur la position embarrassée du vendeur. Les seigneurs du moyen-âge ne s'en faisaient faute, au grand profit des abbayes, prieurés et commanderies bien administrés.

C'est ainsi qu'en 1264, *Conrad, seigneur de Horbourg*, donne aux frères Hospitaliers de Colmar certains biens sis à Berckheim, et par lui engagés ou vendus à réméré pour six

ans à Philippe, comte de Reichenberg, voulant que le commandeur (*commendator*) et les frères de la dite maison les dégagent et rachètent pour les posséder et en disposer à leur volonté ¹.

On le voit, petit à petit, la modeste maison de Colmar s'arrondissait, au grand mécontentement du clergé qui voyait ainsi diminuer ses dîmes, car l'Ordre en était exempt. C'est pourquoi nous trouvons dans notre fonds une bulle d'Alexandre IV, pape, datée d'Anagni, ides (15 du mois) de Mars, l'an VI de son Pontificat (1259), rappelant celle de son prédécesseur Innocent IV (1243-1254), qui exempte de dîmes les frères Hospitaliers pour les biens qu'ils cultivent de leurs mains ou à leurs frais (*manibus aut sumptibus suis*), et les nouvelains ou défrichements (*novales*) par eux entrepris. Alexandre se plaint de ce qu'au mépris de ce privilège, plu-

¹ Voici le texte de cette charte :

« Cuonradus dominus de Horburc omnibus presentium inspectoribus subscriptorum notitiam cum salute. Noverint universi quod ego Cuonradus dominus de Horburc in honore dei et beate ejus genitricis Marie sancti que Johannis Baptiste in remedium meorum peccatorum bona sita in Berkheim que quondam fuerunt nobilium virorum Waltheri et Margardi de Wolhusen et que nobili viro Philippo comiti de Richenberg pro certa summa pecunie videlicet tredecim marcorum titulo pignoris obligavi seu eo pacto vendidi ut si infra sex annos a tempore contractus prehabitam pecuniam ei offeram ipse comes dicta bona michi restituet donavi libere et de plano cum suis pertinentiis et jure sacre domui hospitalis Jerosolimitani de Columbaria volens ut. . . Commendator et fratres ejusdem domus dicta bona ab ipso comite redimant seu liberent et de cetero teneant possideant et disponant pro suo libito voluntatis similiter et alia bona sita in Berkheim que quondam Gotfridus de Berkheim nomine meo possederat et que jam memoratus comes detinet eodem modo predictae sacre domui et fratribus cum suis pertinentiis donavi et dono cedens eisdem fratribus jus et actiones que michi aut heredibus meis contra dictum comitem vel quorumlibet aliter in hiis et in superius nominatis bonis ad presens competit vel posset competere in futuro. In hujus rei evidentiam presens desuper confecta est pagina et sigilli mei munimine roborata. Datum anno Domini m^o cc^o lx^o iiii^o in kalend. Junii. » (*Orig. n. parch.*, sceau de Horbourg endommagé. — *Arch. du Haut-Rhin*. — Fonds : *Ordre de Malte*.)

sieurs prélats et autres clercs inquiètent continuellement (*multipliciter inquietant*) les frères de St.-Jean; il entend qu'à l'avenir ce privilège soit respecté sous peine, par les contrevenants, de *censure ecclésiastique*. — (*Arch. du Haut-Rhin, — loc. cit.*)

* Ces faveurs, cette protection réitérée du Saint-Siège n'étaient guère propres à apaiser les rancunes cléricales. On n'osait plus s'attaquer aux Chevaliers eux-mêmes, les frapper, les jeter à bas de cheval, mais les frères servants, les laboureurs laïques employés par eux, étaient encore exposés à plus d'une avanie que le clergé n'excitait peut-être pas, mais qu'à coup sûr il tolérerait. C'est ce qui résulte implicitement d'une bulle de Clément IV, rappelant celle de ses prédécesseurs Alexandre III, Innocent IV et Alexandre IV, en faveur des frères Hospitaliers, et portant que si quelque paroissien vient à s'emparer de la personne d'un des frères servants (*servientes*) du dit Ordre, ou à les battre, ou à piller leurs biens ou leurs bestiaux, il doit être frappé d'anathème jusqu'à ce qu'il ait donné satisfaction de ses méfaits.

— Datée de Pérouse, le 2 des kalendes d'Octobre (30 Septembre), l'an 1^{er} de son Pontificat (1265). (*Arch. du Haut-Rhin, — loc. cit.*)

Si le clergé pouvait n'être accusé que de négligence, ou d'indifférence quant aux faits sus-énoncés, il en est d'autres qui lui étaient directement imputables, et d'autant plus graves, d'autant plus blâmables qu'on y voit les armes spirituelles employées dans un but tout mondain et pour des intérêts exclusivement temporels. C'est ce qui résulte clairement de la pièce suivante :

— Bulle de Clément IV *vidimée* par le doyen et l'archidiacre de Soultz et A. de Talmessingen, chanoine de la cathédrale de Strasbourg, portant qu'il est venu à la connaissance du Saint-Siège, que quelques prélats ecclésiastiques, jaloux des privilèges de l'Ordre (*vestris libertatibus invidentes*) se sont permis de

porter des sentences d'excommunication contre les familiers, serviteurs ou bienfaiteurs des Hospitaliers de Saint-Jean, et contre ceux qui vont entendre les offices dans leurs chapelles, moudre à leurs moulins ou cuire à leurs fours (*qui audiunt divina officia in locis, aut molunt in molendinis, aut coquunt in furnis vestris*). Mais de telles excommunications sont attentatoires aux prérogatives du Saint-Siège, et ceux qui se les permettront à l'avenir encourront l'indignation du Tout-puissant et des bienheureux apôtres St.-Pierre et St.-Paul. Daté de Pérouse, le 6 des kal. de Décembre (26 Novembre), l'an I^{er} de son Pontificat (1265). (*Arch. du Haut-Rhin, — loc. cit.*)

Cette bulle *vidimée* par des ecclésiastiques de Soultz et de Strasbourg, indique suffisamment que les abus qu'elle voulait réprimer ou prévenir s'étaient produits en Alsace comme ailleurs; Colmar avait dû en avoir sa part; notre Commanderie avait dû voir ses fours et moulins frappés d'interdit; mais quant à sa chapelle, elle n'était pas encore en état de faire concurrence à la paroisse. Les frères de Saint-Jean avaient nécessairement un oratoire; mais l'église dont le chœur subsiste encore, était alors en construction. Déjà, en 1259, par une bulle datée d'Anagni (19 Janvier), le pape Alexandre IV accordait cent jours d'indulgences à ceux qui feraient leurs dévotions en l'église de l'hôpital de Saint-Jean de Colmar, à la nativité de saint Jean-Baptiste, et à l'anniversaire de la consécration de la dite église¹; mais cet anniversaire était encore

¹ Cette bulle, qui existe en original aux archives du Haut-Rhin, est ainsi conçue :

« Alexander episcopus, servus servorum Dei universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis salutem et apostolicam benedictionem Ut pereunis gloria qua mira benignitas conditoris omnium beatam coronat aciem civium supernorum a redemptis pretio sanguinis fusi de pretioso corpore Redemptoris meritum debet acquiri virtute que illud esse pregrande dinoscitur quod ubique sed precipue in sanctorum ecclesiis majestas altissimi collaudetur. Rogamus itaque universitatem vestram et

dans les choses futures et l'édifice ne put être livré au culte que neuf ans plus tard.

En effet, nous trouvons, à la date des nones (3 du mois) de Juin 1268, une charte par laquelle Albert, ancien évêque de Ratisbonne accorde quarante jours d'indulgences pour les fautes graves, et une année pour les fautes vénielles à ceux qui viendront en aide à l'église des Hospitaliers de Saint-Jean de Colmar, dont la construction a coûté de grandes dépenses, mais qui n'a pas de ressources suffisantes pour être livrée au culte.

Au mois d'Octobre de la même année (vii kal. Novembre 1268), le même prélat renouvelle les mêmes indulgences dans les mêmes termes, avec cette seule modification qu'il fait connaître, en même temps, qu'il a lui-même consacré l'église dont il s'agit, mention qui ne figure pas dans la charte précédente ¹.

hortamur in Domino in remissionem vobis peccaminum injungentes quatinus ad ecclesiam hospitalis sancti Johannis Jerosolimitani in Columbaria Basiliensis diocesis imploratum a domino delictorum veniam in humilitate spiritus accedatis. Nos enim ut Christi fideles quasi per premia salubriter ad merita invitemus de omnipotentis dei misericordia et beatorum petri et pauli apostolorum ejus auctoritate confisi omnibus vere penitentibus et confessis qui ad dictam ecclesiam in festo nativitatis beati Johannis Baptiste ac in anniversario die dedicationis ipsius ecclesie causa devotionis accesserint annuatim centum dies de injuncta sibi penitentia misericorditer relaxamus. Datum Anagnini xiiii kal. febr. Pontificatus nostri anno sexto. »

¹ Les chartes d'*indulgences*, surtout du xiii^e siècle, étant assez rares, nous reproduisons également le texte de celle-ci qui existe, en original, aux archives du Haut-Rhin :

« A. episcopus quondam Ratisponensis universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis salutem in eo qui salus est omnium fidelium animarum. Quum ut ait apostolus omnes stabimus ante tribunal Christi recepturi prout in corpore gesserimus sive malum sive bonum fuerit oportet enim nos diem messonis future vite operibus pervenire ac eternorum intuitu seminare in terris quod reddente domino cum multiplici fructu recolligere valeamus in celis. Quum qui parce seminat parce et metet et qui seminat in benedictionibus de benedictionibus et metet vitam

Le rapprochement de ces deux pièces émanées du même prélat ne permet guère de douter que la consécration n'ait eu lieu entre le 5 Juin 1268, date de la première, et le 26 Octobre, date de la seconde; bien plus, l'indicatif présent : *construitur*, employé par cette dernière, permet de supposer que la consécration, comme cela arrive presque toujours, même aujourd'hui, avait eu lieu avant que l'édifice ne fût complètement achevé.

Quant au prélat de qui émanent ces deux chartes, il mérite bien une courte digression

Sous la modeste qualification gravée sur son sceau : « *Frater A. . . episcopus quondam Ratisponensis* », il est facile de reconnaître Albert le Grand, l'une des plus nobles et des plus pures personnalités du moyen-âge. Né en 1193, à Lavingen, en Souabe, de l'illustre et puissante famille des comtes de Bollstadt, il s'était, dès sa jeunesse, adonné avec ardeur à l'étude, d'abord à Pavie, où il avait été apprécié par Jordan, supérieur général des *frères prêcheurs*, qui s'était efforcé et avait obtenu d'attacher à son Ordre naissant (fondé en 1215), un jeune homme qui réunissait toutes les conditions pour agir puissamment sur les esprits : naissance, fortune, caractère, intelligence, imagination. Après avoir achevé ses études dans un couvent de l'Ordre, à Padoue (1222-1223), il fut envoyé à

eternam. Cum igitur ecclesiam fratrum sacre domus hospitalis Jerosolimitani in Columbaria personaliter dedicaverimus que sumptuose construitur nec ad officiandum eandem ecclesiam proprie subpetant facultates devotionem rogamus et monemus in Domino et in remissionem vestrorum peccaminum injungentes quatinus illius intuitu qui est omnium bonorum retributor predictae ecclesie manum porrigatis karitatis ut per hec et alia bona que Domino inspirante feceritis ad eterne felicitatis gaudia possitis pervenire. Nos vero de omnipotentis Domini misericordia et apostolorum Petri et Pauli auctoritate confisi omnibus vere penitentibus ad eandem ecclesiam in anniversario dedicationis confluentibus singulis diebus per octavam xl dies criminalium et annum venalium de injuncta sibi penitentia misericorditer relaxamus. Datum anno Domini m° cc° lx° viii° vii° kal. novembris. »

Cologne où les Dominicains avaient leur principale école, non plus pour apprendre, mais pour enseigner. Il y débuta avec éclat par des leçons sur les sciences naturelles et les sciences sacrées, qu'il répéta successivement à Fribourg, à Ratisbonne, à Hidelshelm, avec un succès toujours croissant, dû en grande partie à l'idée, alors nouvelle dans la pratique, plus tard repoussée, même en théorie, d'appuyer la théologie sur la science.

Mais déjà à cette époque, aucune réputation, si grande fût-elle, ne recevait sa consécration qu'à Paris. En 1245, les chefs de son Ordre l'envoyèrent donc à l'université de cette ville, qui seule, au moyen-âge, conférait le titre de *magister*, maître par excellence.

Malgré quelques résistances des vieilles têtes universitaires, alors comme plus tard, rebelles à toute innovation, le talent et l'enthousiasme du jeune professeur ne tardèrent pas à subjuguier l'ardente imagination des écoliers de toutes les nations qui accouraient à Paris, par milliers, pour l'entendre. Pendant trois ans, il vit se presser autour de sa chaire, au milieu des nombreuses médiocrités qui composent les foules, des intelligences d'élite, telles que les Thomas de Cantipsé, les Albert de Saxe, les Vincent de Beauvais, les Arnould de Villeneuve, les Michel Scott, et au-dessus d'eux tous, les deux grandes figures de Thomas d'Aquin, plus tard canonisé, et de Roger Bacon, qui paya de sa liberté des connaissances trop étendues, des idées trop avancées pour l'Angleterre du XIII^e siècle.

En 1248, il revient à Cologne, accompagné de Thomas d'Aquin, et une partie des écoliers parisiens, surtout de la *nation germanique*, émigrent avec lui.

En 1254, dans un chapitre de l'Ordre, tenu à Worms, il est élevé à la dignité de *provincial* et chargé d'une vaste administration comprenant tous les Dominicains d'Autriche, de Souabe, de Bavière, d'*Alsace*, de Saxe, du Palatinat et du Brabant, ainsi que de la Hollande et des villes maritimes jusqu'à Lubeck.

Le chef-lieu de sa province était Cologne, et c'est là qu'il composa ou du moins dirigea la composition de l'œuvre gigantesque qui porte son nom, à bon droit, puisqu'il en avait dressé le plan et inspiré la pensée, mais qu'il n'a pu composer à lui seul, puisqu'elle remplit vingt-et-un volumes in-folio de 600 à 700 pages, c'est-à-dire à peu près trois fois la matière des œuvres complètes de Voltaire, lequel, pendant 60 ans, n'a pas quitté la plume. C'est une véritable encyclopédie embrassant toutes les connaissances de son temps, beaucoup plus étendues et beaucoup moins erronées qu'on le suppose généralement, et où l'on est tout surpris de trouver sur certaines questions scientifiques, au milieu d'erreurs qui tiennent à l'époque, des théories que l'on est habitué à considérer comme complètement modernes, sur la foi d'habiles compilateurs qui les ont présentées comme telles.

Il ne demandait qu'à terminer ainsi son existence, loin des grandeurs, au fond de sa cellule de Cologne, partageant son temps entre ses travaux scientifiques et les devoirs administratifs de son office de provincial; mais le pape Alexandre IV, désireux d'attirer à lui un homme de cette valeur, l'appela à Rome où il l'investit de la charge de *maître du palais pontifical*. Ce rôle de *chambellan* n'allait guère à ses goûts; pour y faire diversion, il tint, dans la Ville éternelle, des conférences théologiques, où la foule afflua, puis il supplia le saint Père de lui rendre sa liberté, et revint à Cologne la même année; mais moins d'un an après, il dut retourner à Rome, pour y défendre, auprès du saint Siège, les privilèges de son Ordre, attaqués par l'Université de Paris (1259). Il obtint gain de cause, revint à sa cellule, et, pour s'y livrer plus librement à l'étude, résigna ses fonctions de provincial; mais l'année suivante il fut nommé, malgré lui, à l'évêché de Ratisbonne. Pour un moine, l'obéissance était un devoir; il se soumit aux grandeurs dont on l'accablait, puis, après trois ans d'exercice, obtint, avec bonheur, de résigner son siège (1262).

Revenu à Cologne, il reprit, malgré son titre épiscopal qui était indélébile, la vie et le titre de simple frère, et recommença à professer; mais le pape Clément IV l'envoya, bientôt après, en Bohême, prêcher la croisade. Ce n'était pas là son rôle; d'ailleurs, le temps n'était plus aux croisades; il fallait la ferveur de saint Louis, pour essayer alors une nouvelle lutte contre les Sarrazins. L'Allemagne s'abstint. C'est vraisemblablement au retour de sa mission en Bohême, qu'il donna aux Hospitaliers les indulgences qui font l'objet de nos deux chartes, et qu'il procéda à la consécration de leur chapelle de Colmar.

Il est même probable que c'était sur sa demande que le pape Alexandre avait accordé à la même église la bulle d'indulgences que nous avons citée plus haut. On remarque, en effet, qu'elle est datée de 1259, époque du second voyage qu'Albert fit à Rome.

Il était tout naturel qu'il donnât successivement ces marques d'intérêt à nos Hospitaliers et à notre ville.

Quant aux premiers, il devait avoir eu de fréquents rapports avec ceux de l'Orient; c'est, en effet, dans cette contrée que se trouvaient la plupart des manuscrits dont les copies lui fournissaient des matériaux pour ses leçons et pour son ouvrage encyclopédique, et l'entremise des Hospitaliers avait dû lui être d'un puissant secours pour se les procurer; de plus, un grand nombre de ces manuscrits avaient été rapportés par eux en Europe; enfin, sciences et travaux à part, quelle que fût la sincérité de son humilité chrétienne, frère Albert était un Bollstadt, sa famille et lui-même devaient avoir de nombreux amis et même des parents dans la sainte milice.

Quant à Colmar, bien qu'il n'y eût pas encore de *train de Cologne*, les communications entre les deux villes étaient déjà, sinon rapides, du moins faciles à cette époque, en remontant le Rhin jusqu'à Kehl et même jusqu'à Brisach. Albert dut faire de fréquents voyages, de fréquents séjours dans nos murs,

alors tout battant neufs. Les Dominicains n'y étaient pas encore installés, il est vrai, mais leur établissement était fondé, le cloître et l'église en construction, et s'il n'y avait pas encore de frères, il y avait déjà depuis 23 ans (1245), des sœurs, celles que nous avons vu plus haut à *Uf Mühlin*, et dont il devait consacrer aussi l'église, l'année suivante aux *Unterlinden*¹.

Ce dût être grande fête et grande affluence à Colmar, le jour de la consécration de notre chapelle par l'ancien camérier du pape, par l'ancien évêque de Ratisbonne non pas tombé, mais descendu de ces grandeurs terrestres pour s'élever toujours plus haut sur les cimes de la science.

Malheureusement il faudrait un bien grand effort d'imagination pour se représenter cette imposante cérémonie sur le lieu même qui en fût le théâtre. La nef de l'église Saint-Jean a complètement disparu; le chœur lui-même n'est plus reconnaissable qu'à l'extérieur. Depuis près de quatre-vingts ans, l'intérieur a été converti en remises, buchers, greniers, qui ne permettent pas même au regard d'en embrasser l'ensemble.

Laissons donc de côté la mise en scène, mais n'en reportons pas moins au grand Albert la fondation définitive de notre chapelle. Les indulgences qu'il lui accordait, jointes à celles qu'il avait obtenues, en 1259, du pape Alexandre IV, ne pouvaient manquer d'y attirer les fidèles: d'autres prélats ne tardèrent pas à accorder à cette même chapelle les mêmes indulgences pour d'autres fêtes; ainsi en 1277, Frédéric II, archevêque de Saltzbourg, Jean, évêque de Chiensée et Gérard, évêque de Lavend, ses suffragants, accordent également quarante jours d'indulgences; mais à la fête de la nativité de Saint-Jean et à celle de la consécration de l'église, ils ajoutent les quatre principales fêtes de la Vierge, la fête de la Sainte-Croix, celle de Sainte-Catherine, celle de la décollation de Saint-Jean et celle

¹ « Anno 1269 dedicatus fuit chorus a venerabili Domino et magistro Alberto ex ordine fratrum predicatorum episcopo Ratisponensi. » (*Arch. du Haut-Rhin* — Fonds des *Unterlinden* — Registre des anniversaires).

de la présentation de son bras droit (*in presentatione dextri brachii beati Johannis, etc.*). Pierre, évêque de Padoue, Berthold, évêque de Bamberg, N....., évêque de Frisingen, Dietrich, évêque de Gurch, et Werner, évêque de Seckau, accordent les mêmes indulgences, pour les mêmes fêtes. (*Arch. du Haut-Rhin, — loc. cit.*)

De ce moment, le clergé local dut s'incliner devant les faits accomplis; les visiteurs et les aumônes affluèrent à la nouvelle chapelle; les libéralités affectées à la Commanderie n'émanèrent plus uniquement de membres de l'Ordre ou de la noblesse, et la maison de Colmar entra dans la seconde phase de son existence, la période de prospérité et d'accroissement, qui formera la seconde partie de notre travail.

PAUL HUOT.

La suite à une autre livraison.

LÉGENDES DE L'EDDA

(Suite.)

Le Ciel.

Les dieux Ases sont au nombre de douze. Le plus grand d'entre eux et le plus ancien, est celui qu'on nomme Odinn ¹. Il gouverne tout l'univers; et encore que la puissance ne manque pas aux autres dieux, cependant ils lui obéissent tous comme des enfants à leur père. Il s'appelle Allvater, parce qu'il est le père de tous les dieux; il s'appelle Walvater, parce que le Wal, c'est-à-dire la foule des héros, morts sur le champ de bataille, habite auprès de lui, dans les salles qui portent les noms de Walhall et de Wingolf. Le souverain des dieux a une multitude d'autres noms, qu'il doit tant à la grande variété des langues qui se parlent parmi les hommes, qu'à diverses circonstances, dans lesquelles il lui plut de se donner un nom nouveau. Ainsi, il se faisait appeler Grinnir, lorsqu'il alla mettre à l'épreuve les vertus hospitalières de Geirröthur; Harbard, lorsque sur les bords du fameux bras de mer, il humilia l'orgueil de Thor; Böllwerkr, lorsqu'il alla conquérir par l'audace et par la ruse le miel de Suttung;

¹ Odinn, tempétueux.

Wegtam, lorsqu'il consulta Idun sur l'issue du dernier combat.

Odinn porte un casque d'or et une cuirasse étincelante : son arme favorite est la lance Gungnir, fabriquée par les gnomes, et qui ne manque jamais son but. Mais plus d'une fois on l'a vu paraître parmi les hommes sous des dehors plus humbles. Le jour où il se rendit auprès de Geirröd, il était enveloppé dans un vaste manteau bleu, et un chapeau à larges bords lui couvrait presque la figure.

Odinn est le dieu de la victoire et le roi des héros. Il fomenta la discorde, entretient les haines, empêche la paix de se conclure, et souvent prend parti dans les luttes des rois. Plus d'une fois il a prêté à ses favoris son épée et sa redoutable lance. Le prince Dag avait vu périr toute sa famille sous les coups d'Helgi ; il fit un sacrifice à Odhin, et supplia le roi des dieux de lui donner la force de venger son père. Odinn, touché de sa prière, lui remit la lance Gungnir et Helgi tomba, frappé de cette arme divine. Mais, pour dédommager le héros qu'il avait fait succomber à un méprisable ennemi, il lui accorda le plus grand honneur qui soit jamais tombé en partage à un homme : il l'invita à régner avec le père de la victoire sur la glorieuse troupe de Walhall.

Aux noces de la sœur jumelle du roi Sigmund, un homme de haute taille, pieds nus, couvert d'un manteau bariolé, entra dans la salle : il n'avait qu'un œil au milieu du front, et le cachait sous les larges bords de son chapeau. Cet étranger tira de dessous son manteau une épée qu'il enfonça jusqu'à la garde dans un des piliers de la salle. Puis, se tournant vers les convives, il déclara que ce glaive appartiendrait à celui qui saurait le retirer. Bien des guerriers s'y essayèrent en vain ; mais le vigoureux Sigmund en vint à bout. A partir de ce jour, ce héros fut vainqueur dans toutes les batailles. Ce bonheur sans égal dura jusqu'au moment où, au milieu d'une mêlée, il vit le même mystérieux personnage s'avancer vers

lui, brandissant une lance menaçante. Sigmund voulut le frapper, mais son épée se brisa sur la lance : il avait plu au dieu de reprendre son présent.

Ce n'est pas seulement en leur prêtant ses armes qu'Odinn favorise les siens : il leur rend un service non moins grand, en leur enseignant la tactique qu'il a inventée, et qui consiste à disposer l'armée en forme de coin. Parfois aussi il envoie à leur secours les hordes formidables qui entourent le dieu de la victoire : ce sont des guerriers d'une férocité inouïe, furieux comme des loups, forts comme des ours, qui combattent sans cuirasse, et qui sont à l'épreuve du fer et du feu. Telle est la férocité qui les anime sans cesse, qu'ils rongent leurs boucliers, quand ils ne peuvent combattre. On a vu aussi Walvater porter ses favoris dans son manteau à travers les airs ; on l'a vu, au moment où la tempête allait briser les vaisseaux de Sigurd, apaiser la mer bouillonnante en prononçant des paroles mystérieuses.

Odinn est l'inventeur des runes¹, de ces signes puissants qui, gravés sur la pierre ou sur le bois, ou sur la lame d'une épée, et animés par des chants magiques, rendent le guerrier invulnérable, émoussent le glaive de l'ennemi, arrêtent la flèche qui vole, éteignent l'incendie, effacent ou fomentent les haines, calment ou excitent la fureur des éléments, font revenir les morts, inspirent et entretiennent l'amour. Il les a inventés dans les premiers temps du monde. Odinn était suspendu alors aux branches de l'immense arbre de la vie, dont personne ne connaît les racines : ce fut là qu'impatient de naître, il trouva des runes et des chants runiques qui le détachèrent de sa branche, et le firent tomber à terre. L'inventeur de la magie runique est aussi le dieu des poètes : car il sut, par son adresse et son éloquence, ravir aux Jotnes² le breuvage mer-

¹ Ces runes formaient aussi un système d'écriture très-grossier. Nous verrons plus loin Gudrun, annoncer à ses frères, en leur envoyant des signes runiques, qu'un grand danger les menace.

² Géants.

veilleux qui donne le génie poétique à tous ceux qui sont admis à y tremper leurs lèvres.

Odinn est assis avec Frigg, son épouse, sur un trône élevé appelé Hlidskialf, du haut duquel il peut embrasser d'un regard le monde entier et voir tout ce qui se passe sur la terre. Deux corbeaux, Hugin et Munin ¹, qui tous les matins s'envolent d'Asengard, reviennent tous les soirs se poser sur ses épaules, et lui raconter à l'oreille tout ce qu'ils ont vu. Quand il veut lui-même parcourir l'univers, il monte sur son cheval Sleipnir : ce coursier fameux a huit pieds, il vole avec la rapidité du vent, et il n'y a pas un cheval au monde qui lui soit comparable.

Le second en puissance parmi les Ases, c'est Thor, un des fils d'Odinn. Sa force dépasse celle de tous les dieux et de tous les hommes. Son palais, qui s'appelle Bilskirnir, renferme cinq cent quarante salles : c'est le plus vaste édifice qui ait jamais été bâti. Il sort dans un char trainé par des boucs ; c'est pour cela qu'on l'appelle aussi Ekuthor ². Partout où passe le char du dieu, les étincelles volent, les rochers se fendent, les montagnes sont ébranlées. Thor possède trois objets précieux. L'un est le marteau Miölnir, qui ne manque jamais son but, et revient dans la main qui l'a lancé. Quand Miölnir vole, on entend résonner les montagnes, des hurlements sortent des cavernes obscures, et la vieille terre s'affaisse en gémissant. Les Hrimthursas et les géants des montagnes connaissent fort bien cette arme terrible, car elle a brisé la tête à leurs ancêtres et à leurs amis. Le second objet précieux que possède cet Ase, c'est la *ceinture de force* qui, aussitôt qu'il en est revêtu, augmente ses forces de moitié. Le troisième, ce sont les gantelets de fer dont il a besoin pour lancer son marteau.

¹ Pensée et souvenir.

² Le dieu du char.

Thor est le protecteur des hommes et l'ennemi implacable des géants. Chaque année il va dans les pays de l'Orient faire une visite meurtrière à cette race des Jotnes et des Hrimthurses, qui empêcherait le labourage et troublerait la société des hommes, si le fils d'Odinn se lassait de lancer son Miölnir. Thor oppose aussi des barrières aux alliés de cette dangereuse engeance : plus d'une fois il a fait rentrer dans leur lit les flots impétueux et uni par un pont les deux rives du fleuve humilié. De même qu'il protège la terre, il défend le ciel; car les géants qui conspirent contre le repos des hommes, menacent aussi l'empire des dieux. Le jour où Miölnir, l'ouvrage des gnomes, fut apporté à Asengard, avec d'autres chefs-d'œuvre, les dieux déclarèrent que de tous les objets d'un prix inestimable étalés sous leurs yeux, le marteau était le plus précieux de beaucoup, parce qu'entre les mains de Thor il ne manquerait pas de devenir le fléau des Jotnes. Ils ne se trompaient point. Présent ou absent, Thor est leur appui et une ressource toujours sûre. Même quand il est occupé au fond de l'Orient, son secours ne leur fait point défaut : ils l'appellent et il paraît. Ainsi, quand Hrungnir, assis à leur table, osa les insulter, ils prononcèrent le nom de Thor, et Thor était sur le seuil, brandissant l'effroyable marteau.

La femme de Thor s'appelle Sif. Il a deux fils : Modi et Magni ¹; ce dernier se distingue par une force qui surpasse même celle de son père. Il a aussi une fille nommée Thrud ², qui, un jour, pendant que son père voyageait en Orient, fut fiancée à un gnome nommé Allwis. Le dieu, à son retour, apprit avec indignation ce qu'on avait osé faire en son absence. Il lui déplaisait de donner sa fille à ce pâle amant, qui se vantait d'avoir parcouru les neuf régions du ciel, et de posséder dans les ténèbres souterraines une maison creusée dans le roc. Cependant il promit de ne pas s'opposer au ma-

¹ Force et courage.

² Force.

riage, si le gnome répondait avec sagesse à toutes les questions qu'il allait lui adresser. Il l'interrogea sur une multitude de choses dont la connaissance semble être réservée aux dieux seuls, et la science d'Allwis¹ ne se trouva jamais en défaut. Thor, qui ne pouvait s'empêcher d'admirer une sagesse si profonde, le questionna et le fit parler jusqu'au moment où les premiers rayons du soleil pénétrèrent dans la salle. Aussitôt le gnome, ennemi de la lumière, comme tous ceux de sa race, se changea en pierre, et le dieu se trouva dispensé de remplir ses engagements.

Odinn a un fils moins terrible que le dieu du marteau : c'est Baldur, le favori des dieux et des hommes. C'est le plus doux et le plus aimable des Ases, et il n'y a rien à dire de lui qui ne soit à son éloge. De son visage, qui est d'une merveilleuse beauté, émane une espèce de splendeur et une grâce inexprimable réside dans les blonds sourcils du dieu. Personne, dans les demeures célestes, ne lui est égal en bonté, en sagesse, en éloquence. Ses jugements sont si équitables, que personne ne trouva jamais la moindre des choses à y redire. Il habite à Asengard le palais de Breidablick², qu'aucune impureté ne souilla jamais.

Le dieu qu'on appelle Niördur habite dans le ciel la région qui porte le nom de Noatun³. Il gouverne les vents, sa parole apaise la fureur des flots et des flammes : c'est le dieu que les marins et les pêcheurs invoquent de préférence. Il possède tant de trésors, qu'il peut combler de toutes sortes* de biens les hommes qui s'adressent à lui. Niördur appartient à la famille des Waness⁴, et ceux-ci le donnèrent en ôtage aux Ases le jour où les deux races divines se réconcilièrent après

¹ Très-savant, très-sage.

² Qui brille au loin.

³ Région des navires.

⁴ Nous ne connaissons de cette race divine que le traité de paix qu'ils conclurent avec les Ases.

de longues dissensions : les maîtres d'Asengard, de leur côté, envoyèrent Hœnir chez leurs nouveaux amis. Niördur épousa la géante Skadi, qui le choisit à cause de la beauté de ses pieds. Mais les deux époux ne purent s'accorder longtemps, parce que les lieux qui plaisaient à l'un, étaient en horreur à l'autre; enfin ils se séparèrent : Skadi alla vivre au milieu des rochers de Thrymheim ¹, et Niördur sur la plage maritime, son séjour de prédilection.

Niördur a un fils nommé Freyr, et une fille qui s'appelle Freyia. L'un et l'autre sont beaux de visage et jouissent d'une grande puissance. C'est Freyr qui mesure aux laboureurs la pluie et le soleil, et qui donne la fécondité aux champs. C'est lui qu'il faut invoquer pour obtenir la paix et de riches moissons. Les gnomes lui ont fait présent d'un sanglier qui court plus vite qu'aucun coursier, et dont les soies dorées éclairent d'une lumière éclatante la plus profonde nuit. Freyia, sa sœur, est la plus belle des déesses. Elle habite au ciel un palais superbe, et se montre sur la terre dans un char attelé de deux chats. La moitié des héros qui tombe sur le champ de bataille appartient à Freyia, l'autre moitié à Odinn. Elle est très-secourable à ceux qui l'invoquent. De son nom vient celui de Frau, ce titre d'honneur donné aux nobles femmes. Elle aime les chants d'amour, et les amants sont bien inspirés quand ils se recommandent à cette déesse.

Le dieu qu'on appelle Tyr, se distingue par son audace dans les batailles, et c'est lui qui donne la victoire : voilà pourquoi les guerriers font bien de lui adresser leurs prières. On dit d'un homme qui n'a peur de rien : il est brave comme Tyr. Voici un trait qui peut donner une idée du courage de ce dieu. Lorsque les Ases voulurent persuader au loup de Fenrir de se laisser lier avec le ruban Gleipnir, comme le monstre se défiait d'eux, et soupçonnait un piège, Tyr, pour lui ôter toute

¹ Pays des orages.

inquiétude, lui mit sa main dans la gueule. Le loup fut enchaîné pour toujours, et Tyr perdit sa main droite.

Le dieu Bragi est remarquable par son éloquence et il entend l'art des Scaldes ¹ mieux qu'aucun autre habitant du ciel : voilà pourquoi les hommes bien-disants sont appelés gens de Bragi. Son épouse Idunn est chargée de la garde des pommes d'or dont les dieux s'empressent de goûter, chaque fois que leur beauté ou leur vigueur commence à souffrir du nombre des années. Ces pommes leur assurent une inaltérable jeunesse jusqu'au dernier crépuscule. Nous verrons plus tard comme quoi les dieux se trouvèrent bien embarrassés un jour, parce qu'un géant avait réussi à leur enlever la déesse et ses fruits.

Heimdall doit le jour à neuf mères, qui sont sœurs. On l'appelle aussi Gullintani, parce qu'il a des dents d'or. Comme il est le gardien des dieux, il demeure à l'extrémité du ciel, près du pont Bifröst. Il dort moins que les oiseaux, et, de nuit comme de jour, il voit à une distance de neuf journées de marche. Son ouïe est si fine, qu'il entend pousser l'herbe des champs et la toison des brebis. Quand l'heure de la grande invasion sera venue, les sons perçants qu'il tirera de son cor, seront entendus dans tout l'univers.

Un autre Ase s'appelle Hædur ²; il est aveugle mais doué d'une vigueur extraordinaire. Les Ases voudraient bien n'avoir jamais entendu prononcer son nom : car l'œuvre que sa main a accomplie, laissera une trace éternelle et douloureuse dans la mémoire des dieux et des hommes.

Vidar, un des fils d'Odinn, est appelé l'Ase silencieux. Il est le plus fort des dieux après Thor et Magni, et les Ases comptent sur lui dans tous les dangers. C'est Vidar qui, au jour du dernier combat, égorgera le grand loup et vengera Odinn.

¹ Poètes.

² Sans lumière, aveugle.

Vali est le fils d'Odinn et de Rinda. C'est un guerrier intrépide et un excellent archer.

Uller est le fils de Sif et beau-fils de Thor. Il est très-adroit à tirer de l'arc, et personne ne peut se mesurer avec lui dans l'art de patiner. Son beau visage porte l'empreinte de son humeur belliqueuse. C'est le dieu qu'il faut invoquer dans les duels.

Forseti, le fils de Baldur et de Nanna, habite au ciel la salle qui s'appelle Glitnir ¹. Il a le talent de mettre d'accord tous ceux qui, dans leurs différends, se soumettent à son arbitrage, et il n'existe ni pour les dieux ni pour les hommes de meilleur tribunal que le sien.

Loki, le fils de Farbanti et de Laufey ², est le plus rusé des dieux. Il a causé aux Ases des embarras sans nombre : mais il est juste de convenir que souvent son adresse a réparé les maux dont sa méchanceté avait été la cause.

Voici les principales déesses. Frigg, l'épouse d'Odinn, dont nous avons déjà parlé. Elle possède un manteau ailé que Loki lui a emprunté plus d'une fois. Saga est douée d'une brillante éloquence; Eir est très-versée dans la médecine; la vierge Gefion reçoit dans sa demeure céleste toutes les femmes qui meurent sans avoir connu le mariage; Fulla, la vierge aux longs cheveux retenus par un diadème en or, est la confidente et la soubrette de Frigg : elle conserve les bijoux de la déesse et lui attache ses sandales; Gna est aussi une servante de Frigg : c'est elle qui porte vers tous les mondes les messages de sa maîtresse. Freyia est la seconde des déesses en puissance et en gloire. Elle épousa un homme nommé Odur, et en eut une fille aussi belle que le bouton de rose au moment où il fend sa verte enveloppe. Odur disparut, et son épouse le chercha longtemps dans de lointains pays, en versant des

¹ Le brillant.

² Un couple géant.

larmes d'or. Siöfn cherche à inspirer aux hommes et aux femmes les tendres sentiments qui unissent les sexes, et l'amour lui doit un de ses noms. Lofn est pleine de bonté pour ceux qui l'implorent; Allvater ou Frigga lui a donné le pouvoir d'unir les amants, si grands que soient les obstacles qui les séparent. Vara entend les serments de ceux qui s'aiment; elle est le témoin de leurs promesses, et elle punit les parjures. Sa sagesse est inépuisable; elle devine les choses les plus cachées, si bien que son nom a servi à former un mot qui signifie découvrir, apercevoir. Hlin vient au secours de ceux que Frigga veut préserver d'un danger. Sol, dont nous avons déjà parlé, est aussi de la famille des Ases, ainsi que Jörd, la mère de Thor, et Rinda, la mère de Vali.

D'autres déesses, appelées Valkyries sont chargées de servir à table les habitants de Valhail : elles leur présentent les coupes remplies d'ael, et gardent les vases qui servent pendant les repas. Odinn les envoie dans les combats; elles règnent sur les hasards de la mêlée, et conduisent au ciel les héros qui succombent.

Le père des dieux reçoit lui-même ces illustres morts sur le seuil de son palais, et conduit chacun d'eux vers la place qui lui est destinée au banquet des héros. Les Einherier se nourrissent de la chair du sanglier Sæhrimnir, qui, tué tous les matins, renaît chaque soir. Odinn ne touche point à cette nourriture immortelle; il donne sa part à ses deux loups, Huginn et Muninn : pour lui, il ne se nourrit que de vin. La boisson des héros est le meth. qui découle des mamelles de la chèvre Heidrunn, en si grande abondance, qu'il suffit à désaltérer toute l'armée céleste : cette chèvre se nourrit du feuillage qui couronne Lärad ¹, le sommet de l'arbre du monde.

Les Einherier sont si nombreux, que le jour où ils seront appelés aux armes, pour combattre le grand loup, huit cents

¹ Qui donne le silence.

guerriers sortiront par chacune des cinq cent quarante portes de Valhall. En attendant ils se préparent à ce grand jour par des jeux guerriers. Tous les matins, quand le cri du coq a réveillé leurs cohortes endormies, ils se rassemblent dans une vaste arène et se défient les uns les autres à des combats meurtriers. Puis les Valkyries viennent ranimer les morts, et toute la troupe se dirige, sur des chevaux fougueux, vers la salle du banquet.

Yggdrasil, l'arbre du monde ¹.

Le frêne d'Yggdrasil est le plus grand et le plus beau de tous les arbres. Ses branches couvrent le monde entier, et son sommet, Lârad, s'élève au-dessus du séjour des Ases. Il a trois racines : personne ne connaît l'endroit où elles commencent, pas même les dieux. La première s'étend sur les contrées habitées par les hommes; la seconde couvre le pays des Hrimthursas, l'ancien Ginungagap; le ténébreux Niflheim est caché sous la troisième.

Près de chacune de ces racines jaillit une source célèbre. Dans les régions des hommes se trouve la fontaine d'Urd, près de laquelle les dieux, après avoir traversé le pont de Bifröst, viennent tous les jours se réunir en conseil. Là sont assises les trois Nornes, les déesses qui filent les destinées humaines : elles s'appellent Urd, Verdandi et Skald ², et c'est

¹ Nous n'avons eu d'autre but en rédigeant ce recueil que de faire connaître un peu la Mythologie du Nord à cette classe nombreuse de lecteurs qui l'ignorent encore, ou à peu près. Cependant il nous a semblé qu'un peu de commentaire scientifique était presque indispensable, pour que certains morceaux fussent intéressants. Nous avons donc fait suivre plusieurs de ces récits de quelques éclaircissements, ou de passages quelquefois assez longs, tirés des admirables études de M. F. G. Bergmann, sur les deux Edda, et en particulier de la *Fascination de Gylfi*. (La Fascination de Gylfi (Gylfa Genning), traité de Mythologie scandinave, composé par Snorri, fils de Sturla, traduit du texte norrois en français, et expliqué dans une introduction et un commentaire critique perpétuel, par F. G. Bergmann, Treutel et Würtz, Cherbuliez.)

² Passée, Présente. Future.

la première qui a donné son nom à la fontaine. La racine des Hrimthurses est arrosée par une source remplie de sagesse et de science : elle appartient à Mimir, le sage Hrimthurse, qui lui a donné son nom. Un jour Odinn se rendit auprès du vieux géant, et obtint, en la payant d'un de ses yeux, l'insigne faveur de boire quelques gouttes de l'onde merveilleuse. Près de la racine qui s'étend sur Niflheim, jaillissent les sources de Hvergelmir¹ : c'est de là que sortirent jadis les fleuves qui comblèrent l'abîme et formèrent le monde.

La racine de Niflheim est rongée par une multitude de vers, et un monstre affreux, le dragon Nidhogg², s'en nourrit avidement. Un aigle est assis sur une branche du frêne, et un écureuil ne cesse de descendre et de monter le long de l'arbre, pour porter de l'aigle au dragon et du dragon à l'aigle, des paroles insultantes. Un cerf, assis sur le sommet de l'arbre du monde, en dévore les branches; il s'appelle Eikthyrnir : de ses bois immenses tombent des gouttes qui s'écoulent vers la source primitive de Hvergelmir, et forment les fleuves des enfers. Quatre cerfs, Daínn, Dvalinn, Dyneir et Durathror, ravagent le feuillage sacré, et la chèvre Heidrun, dont les mamelles abreuvent toute la population de Valhall, ronge les bourgeons de l'arbre de la vie.

Cependant les Nornes veillent sur Yggdrasil, dont elles entretiennent la fraîcheur avec les eaux de leur source. Cette onde est si pure, que tout ce qu'on y plonge devient aussi blanc que la peau délicate dont les coquilles des œufs sont tapissées à l'intérieur. Les déesses attentives la mêlent aux immondes répandus autour du trône d'Yggdrasil, et en aspergent le tronc et le feuillage de l'arbre du monde, pour l'empêcher de se dessécher ou de pourrir.

¹ La chaudière bouillonnante.

² Frappe de colère.

Chez les Scythes nomades une grande perche, ou deux troncs d'arbre, ou deux mâts *orientés*, plantés près de la tente, indiquaient que ce lieu était sous la protection du *Soleil*, Père et protecteur de la famille, de la nation et du domicile. Plus tard, devenus sédentaires, ils plantaient dans leurs cantons un ou deux arbres, comme symboles de la communauté. C'est près de ces arbres, comme saint Louis sous le chêne de Vincennes, que les juges se réunissaient. Naturellement ils placèrent un arbre semblable dans le séjour de leurs dieux, et ceux-ci se rendent même *à cheval* à l'assemblée qui se tient au pied de leur arbre, absolument comme les anciens chefs.

M. Bergmann a montré que, dans les anciennes religions, une période *zoomorphe* a dû précéder, et a précédé en effet la période *anthropomorphe*, où l'on se figurait les dieux à l'image de l'homme. « Or, dans l'origine, le Soleil était adoré, chez tous les peuples iafétiques, comme une divinité *zoomorphe* (voy. Les Gètes, p. 178), et les tribus scythes considéraient primitivement le Soleil comme un Etalon fougueux, parcourant rapidement les espaces célestes, et répandant ses rayons de lumière et de chaleur par ses yeux, ses naseaux, sa crinière luisante et sa queue flamboyante. L'Etalon-Soleil eut donc plusieurs noms épithétiques, tels que celui de *Coursier* (scythe *Fragilus*; f. gr. *trochilos*; norrain *drasill*) et d'*Ombrageux* (germ. *wigg*; anglos, *wieg*; norr. *ygg*). Ces noms se transmettaient encore traditionnellement pour désigner le soleil, lorsque déjà le Soleil était devenu *anthropomorphe*, et était même conçu comme une divinité féminine. A l'époque où le Frêne du Soleil des Ases fut imaginé, le soleil était encore désigné, entre autres dénominations, par le nom archaïque de *Coursier-Ombrageux* (gète *Yigg-Thraçils*; norr. *Ygg-Drasill*), et c'est pourquoi cet Arbre céleste du Soleil fut appelé dans la mythologie scandinave, le *Frêne du Coursier-Ombrageux* (norr. *Askr Ygg-Drasils*). » Bergmann, Fasc. de Gulfi, 71.

Le Chêne du jugement est devenu l'image du monde, le symbole de la vie universelle; et l'on voit que le mythe nous montre même des influences destructives combattant les forces vitales du grand frêne et les soins conservateurs des Nornes.

« Dans les anciens mythes ces êtres pernecieux sont représentés généralement par le Dragon, ou le Serpent, qui est la personification de la peste, des miasmes et du venin; et l'on y considère comme l'opposé ou comme l'ennemi du serpent, l'*Aigle*, parce que d'abord, au point de vue *historique*, on prétend que cet oiseau dévore, comme l'ibis, les serpents, et ensuite parce que, au point de vue *symbolique*, le vent, dont l'aigle est la personification, est une force *conservatrice*, en ce qu'il détruit ou chasse la peste et les miasmes délétères » (Bergmann, Fasc. de Gulfi, 78.)

Les cerfs sont l'image d'un autre genre de dangers, qui menace la nature. « Dans l'Origine, ils représentent les vents frais ou les frimas des nuits d'été; ils proviennent des glaciers; et, bien qu'ils soient faibles et comme assoupis (Dainn, assoupi; Dvalinn, défaillant; Dura-thrór, somnolent; Dyn-eir, apaise-bruit), en comparaison des vents fougueux et bruyants de l'hiver, ils nuisent cependant aux bourgeons et au feuillage des arbres (ef, lune rousse). De même que, dans la Mythologie, les vents impétueux et brutaux de l'hiver sont quelquefois figurés par des taureaux, de même les vents d'été rapides, légers et doux sont représentés par des cerfs, animaux rapides, légers et doux. Dans la Mythologie hindoue, Vayous, le dieu des vents, est représenté monté sur une gazelle ou un cerf. Les Cerfs du *frêne d'Yggdrasil* sont au nombre de *quatre*, sans doute d'après les quatre points cardinaux. » (Ibid. 79.)

Origine des classes.

Un jour, dit-on, le noble Rigr, qui brille au milieu de tous les dieux par sa force et sa sagesse, le robuste et agile Rigr cheminait sur de verts sentiers.

Il allait droit devant lui, marchant toujours au milieu de la route. Il s'arrêta devant une maison dont la porte était ouverte. Il y entra : un feu brûlait sur le sol, et un vieux couple, Aï et Edda¹, couvert de misérables vêtements, se tenait à côté.

¹ Bisaieul. bisaieule.

Rigr sut donner de sages conseils aux deux vieillards; il s'assit sur leur banc, ayant à sa droite l'un des époux, l'autre à sa gauche.

Edda retira des cendres une miche de pain, une miche lourde et glutineuse, toute pleine de son. Bientôt elle apporta aussi d'autres mets; elle servit de la bouillie dans une écuelle, et le meilleur plat fut un morceau de veau cuit dans son jus.

Après le repas, Rigr se leva somnolent. Il avait donné aux vieillards de sages conseils; il se mit au lit avec eux, ayant à sa droite l'un des époux, l'autre à sa gauche.

Il resta trois nuits auprès d'eux; ensuite il prit congé, et se remit à marcher au milieu de son chemin. Neuf mois se passèrent.

Edda guérit: l'enfant fut lavé, et comme sa peau était noire, il reçut le nom de Thräl.

Il se mit à grandir et à prospérer. Rude était la peau qui couvrait les mains du petit drôle, noueuses ses articulations; ses doigts étaient gros, son visage grimaçant, son dos voûté et ses talons saillants.

Il apprit en peu de temps à se servir de ses forces, à faire des cordes avec de la filasse, à lier des fardeaux; du matin au soir il traînait des fagots à la maison.

Un jour on vit entrer dans la maison une jeune fille dont les pieds remuants étaient ouverts à la plante, les bras brûlés par le soleil, le nez épaté: c'était la jeune Thyr.

Elle s'assit lourdement sur le banc de bois; le fils de la maison prit place à ses côtés; ils causèrent, se parlèrent à l'oreille, et quand vint la nuit, le jeune homme et la jeune fille se préparèrent une couche.

Ils vécurent pauvres et eurent des enfants. Leurs fils s'appliquèrent à planter des haies, à fumer leurs champs, à engraisser des porcs, à garder des chèvres et à exploiter la tourbe.

Thräl et Thyr eurent aussi des filles. C'est de leurs enfants que descend la race des valets.

II.

Rigr poursuivit son chemin, marchant tout droit devant lui. Il arriva devant une maison dont la porte était entr'ouverte. Il y entra et vit un feu qui brûlait sur le sol, et un vieux couple qui se livrait activement au travail.

L'homme préparait son métier à tisser; sa barbe était peignée, son front dégagé, son habit lui serrait la taille. Un coffre était placé à terre.

La femme, à ses côtés, faisait tourner le fuseau et formait le fil destiné à devenir un fin tissu. Sa tête était couverte d'un bonnet, et son cou orné d'un collier; un fichu lui cachait le sein et des lacets lui serraient l'épaule. Afi et Amma¹ se trouvaient dans leur propre maison.

Rigr sut donner de sages conseils à ces personnes honorables. Il se leva de table somnolent, et se mit au lit avec les deux époux, ayant l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

Il resta trois nuits. Neuf mois se passèrent, Amma guérit, l'enfant fut lavé et reçut le nom de Karl. La mère l'enveloppa dans des langes; il était frais et rose, et ses yeux pétillaient.

Il se mit à grandir et à prospérer. Il dompta des taureaux, confectionna des charrues, construisit des maisons, bâtit des granges, fit des chariots et cultiva les champs.

Un jour on vit entrer dans la maison, la ceinture toute chargée de clefs, habillée d'une peau de chèvre, la fiancée de Karl. Un voile couvrait le visage de Snör². Ils échangèrent des anneaux, étendirent leur lit, s'établirent ensemble et bâtirent une maison.

Ils eurent des enfants et prirent plaisir à les élever. C'est d'eux que la race des paysans tire son origine.

¹ Grand-père, grand'mère.

² Bru.

III.

Rigr poursuivit tout droit son chemin, et arriva devant une grande maison, dont la porte, tournée vers le sud, était ornée d'un anneau brillant.

Il entra : le sol était saupoudré. Deux époux, Fader et Moder ¹, étaient assis l'un près de l'autre, se regardant et jouant avec leurs doigts.

Le maître de la maison s'occupait à tordre la corde de boyau, à tendre l'arc, à monter des flèches, tandis que la dame regardait ses mains, lissait les plis de sa robe, se tirait les manches.

Elle était assise voilée, des bijoux ornaient sa poitrine; autour de son siège flottait la queue de son bleu vêtement. Plus brillants étaient ses sourcils, plus blanche sa poitrine, plus transparent son cou, que la neige étincelante.

Rigr sut donner de sages conseils aux deux époux; il s'assit entre eux sur le banc, ayant l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

L'épouse couvrit la table d'un lin éclatant de blancheur, brodé de fleurs; elle y déposa avec grâce un pain tendre fait avec le plus pur froment.

Puis elle apporta, dans des plats d'argent, du lard, du gibier et des oiseaux rôtis. Le vin fut présenté dans des cruches et dans des coupes précieuses. Ils causèrent à table jusqu'à la tombée de la nuit.

Rigr se leva, le lit était prêt. Il resta trois nuits, puis il prit congé de ses hôtes, et poursuivit son chemin. Neuf mois se passèrent.

Moder donna le jour à un enfant, qui fut reçu dans la soie. Il fut lavé, et on lui donna le nom de Jarl. Les boucles de ses cheveux étaient blondes, ses joues brillantes, son regard aussi pénétrant que celui d'un serpent aux aguets.

¹ Père et mère.

Jarl grandit dans la maison de son père. Ses occupations consistaient à peler des tilleuls¹, à tordre des cordes de boyau, à tendre l'arc, à façonner des flèches, à lancer des javalots, à brandir la lance, à monter des chevaux fougueux, à exciter ses meutes, à tirer l'épée, à traverser des bras de mer à la nage.

Un jour, Rigr se présenta dans la maison. Il enseigna au jeune homme la science des runes, et lui donna le nom de fils. Il l'institua héritier et maître de toutes les terres et de tous les châteaux de ses ancêtres.

Jarl monta à cheval, et après avoir traversé de sombres chemins et d'humides montagnes, il s'arrêta devant un château. Là il brandit la lance et se couvrit de son bouclier, donna de l'éperon à son cheval et tira son épée. La bataille s'engagea, le sang rougit la prairie, l'ennemi fut vaincu et le pays conquis.

Il s'établit dans la contrée, et se trouva maître de dix-huit châteaux. Il partagea les terres, donna aux siens des bijoux, des joyaux précieux et d'élégants coursiers. Il distribua des bagues et brisa des anneaux².

Alors de nobles hommes se rendirent par des chemins humides au château qu'habitait Hersir. La noble et charmante Enna vint à leur rencontre.

Ils la demandèrent en mariage pour leur prince, et amenèrent à Jarl sa fiancée couverte du voile nuptial. Ils demeurèrent ensemble, pleins d'amour l'un pour l'autre, et perpétuèrent leur race jusqu'à un âge avancé.

Et les fils du noble seigneur grandirent, domptant des coursiers, façonnant des boucliers, aiguisant des flèches, faisant des lances avec le bois du frêne.

Le jeune Conur connaissait les runes, tant du présent, que

¹ C'était le bois dont on faisait les boucliers.

² Pour en distribuer les éclats à ses compagnons, les bagues n'étant pas assez nombreuses pour que chacun pût en avoir une entière.

du temps passé. Il apprit à conserver la santé des hommes, à émousser le glaive, à opposer des digues aux flots.

Il entendait le langage des oiseaux; il savait éteindre les flammes, calmer les flots, guérir les chagrins. De plus, ses forces étaient égales à celles de huit hommes.

Il lutta avec Rigr dans la science des runes, et il le vainquit dans tous les arts. Aussi lui fut-il accordé de porter lui-même le nom de Rigr, et de s'appeler savant dans les runes.

* * *

Le *Rigr* dont il est question dans ce poème, est identique avec *Heimdall* le dieu opposé à *Loki*, qui préside à l'aube matinale et au printemps.

« *Heimdall*, en sa qualité de Soleil printanier, qui réveille dans les hommes les sentiments de l'amour sexuel, devint, plus particulièrement, le dieu qui présidait à la Procréation, et fut considéré, par conséquent, comme le Père de la Nation. Dans l'origine, chez les peuples de la branche *gète* et de la branche *sarmate*, le dieu du soleil, *Freyr*, le fils de Njerdur, ou bien le *Fils du Verrat* (Ivoring, Ivring¹), lors de la fête du printemps, était censé parcourir le pays, de l'orient à l'occident, pour rendre la terre fertile, et faire participer les hommes à tous les bienfaits de sa présence divine. Comme la plupart des mariages se célébraient à cette même fête, la procréation passait pour s'opérer alors sous la protection spéciale, et sous l'influence mystérieuse et bienfaisante du dieu de la Génération. Voilà pourquoi il est dit dans le chant eddique, intitulé: Récit de Rigr (Rigs-mál), que Heimdall, sous le nom de Rigr, passait par les sentiers *fleuris* du printemps, pour assister aux mariages célébrés dans les différentes classes de la société (Nobles, Paysans et Serfs), et pour sanctionner et féconder, par son influence mystérieuse, l'acte de la procréation, de sorte que tous les enfants de la Nation, les enfants des Nobles, des Paysans et des Serfs, pouvaient passer pour les descendants de Rigr, et être

¹ L'astre du matin, ou le dieu qui y préside. Il est fils du Soleil, qui a conservé l'ancienne épithète zoomorphe de *Verrat*.

désignés par le nom de Fils de Heimdall (norr. *Heimdallar me-gir* ; v. *Völuspá*). Plus tard, les rois, surtout ceux qui se disaient issus de *Freyr*, se substituaient à ce dieu *Rígr*, et, à la fête du printemps, la première après leur avènement, ils parcouraient le pays, pour confirmer et sanctionner, par leur présence personnelle, tout ce qui était considéré comme formant le bien-être physique, moral et social du peuple... » (Bergmann, Fasc. de Gulfi, 102).

Le Loup de Fenrir.

Le dieu Loki a été parfois appelé, et non sans raison, le blasphémateur des dieux et le père de toute fourberie. Pour en imposer, pour imaginer une ruse ingénieuse, il n'eut jamais son égal. Il est beau de taille et agréable de figure : mais il a le caractère inconstant et le cœur mauvais. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le fils d'un géant (car il doit le jour au Thurse Farbanti) ait porté au ciel les vices de sa race, et mérité d'être appelé la honte des dieux et des hommes. Il a de son épouse Sigyn, un fils nommé Nori ou Nörvi.

Heureux le monde si Loki n'eût jamais eu d'autres enfants ! Mais il engendra avec une femme géante, nommée Angurbodi¹, des monstres qui sans cesse menacent les dieux et les hommes, et qui les détruiront un jour. L'un est le loup de Fenrir ; l'autre est Jörmungandr, appelé depuis le serpent de Midgard² ; le troisième est une fille nommée Hel.

De sinistres prophéties ayant appris aux dieux que les enfants de Loki étaient nés pour le malheur du monde, Allvater ordonna qu'ils lui fussent amenés. Il jeta le serpent dans la vaste mer qui entoure Midgard, et le monstre grandit au milieu des flots d'une manière si formidable, qu'il s'enroula autour de la terre entière, et se mordit la queue. Hel, dont le terrible visage était blanc d'un côté et noir de l'autre, fut pré-

¹ Messagère d'épouvante.

² L'*Enclos-Mitoyen*, où demeurent les hommes.

cipitée dans les ténèbres de Niflheim, et Odhin lui remit l'empire du neuvième monde, où elle assigne des demeures aux hommes qui ont succombé à la vieillesse ou aux maladies. Les vastes régions qu'elle gouverne sont fermées par une grille immense. La maison qu'elle habite s'appelle Misère, sa clef est la faim, son couteau l'avidité, son serviteur la paresse, sa servante la lenteur, son seuil est la chute, son lit le souci, et son rideau le malheur imminent.

Quant au loup, il resta au ciel, surveillé par les dieux dont il faisait la terreur. Tyr seul avait le courage de lui porter sa pâture. Mais comme ce monstre grandissait aussi avec une effrayante rapidité, et que les prédictions devenaient de plus en plus menaçantes, les Ases songèrent à le mettre hors d'état de nuire. Ils fabriquèrent une forte chaîne, appelée Leding¹, et engagèrent Fenrir à se la laisser mettre, pour éprouver sa force. Le loup, voyant bien qu'il n'y avait point de danger, les laissa faire : au premier mouvement qu'il fit, ce lien de fer fut brisé. Les Ases en fabriquèrent un autre plus fort, qui fut appelé Droma², et persuadèrent à Fenrir qu'il arriverait à une grande célébrité, s'il parvenait à rompre des entraves aussi redoutables. Le loup ne doutait point que la nouvelle chaîne ne fût beaucoup plus solide que la première; mais il sentait d'un autre côté que sa vigueur s'était accrue, après l'effort qu'il venait de faire. D'ailleurs, pensait-il, il faut bien s'exposer à quelque chose pour arriver à la gloire. Il ne fit donc aucune objection. Mais à peine les dieux eurent-ils fini leur travail, que, se secouant, tendant les membres, il frappa sur la terre avec une telle violence, que les éclats des chaînons volèrent au loin. De là vient cette expression proverbiale : *se délivrer de Leding et de Droma*, quand on s'est tiré de quelque mauvais pas, ou qu'on a mené à bonne fin quelque entreprise difficile.

¹ Insinuant.

² Serrant.

A cette vue les dieux furent atterrés : leurs ruses n'avaient servi qu'à leur faire voir toute l'étendue du péril. Convaincus de leur impuissance, ils eurent recours à la sagesse des gnomes. Le jeune Skirnir, le fidèle serviteur de Freir, fut envoyé à Schwartz-alfaheim¹ ; il en rapporta non pas une lourde chaîne en fer, mais un mince ruban, qui, au toucher, semblait de la soie. Les matières dont il était formé n'étaient pas moins merveilleuses que cette délicatesse apparente qui cachait une force si terrible : il était fait du bruit qu'un chat fait en marchant, de la barbe des femmes, des racines des montagnes, des tendons des ours², de la voix des poissons et de la salive des oiseaux.

Lorsque les dieux se trouvèrent en possession de ce chef-d'œuvre des gnomes, ils commencèrent par attirer Fenrir dans l'île de Lyngwi, qui se trouve dans le lac Amsvartnir³. Là, ils le lui présentèrent, non sans ajouter, pour prévenir ses soupçons, que le ruban était bien un peu plus solide qu'il n'en avait l'air. Puis Gleipnir⁴ (c'est le nom que les gnomes avaient donné à leur ouvrage) passa de main en main ; chacun y essaya ses forces, personne ne réussit à le rompre. « Le loup le rompra sans peine », dirent les Ases. « Voilà un ruban », dit Fenrir, « qu'il n'y aura pas grand'gloire à mettre en pièces. Mais il y a peut-être quelque artifice là-dessous ; en ce cas, il ne touchera point mes pieds. »

« Comment ne déchirerais-tu pas cette soie légère », lui dirent les dieux, « après avoir brisé de si fortes chaînes ? Va,

¹ Le pays des gnomes noirs.

² Il était admis, à ce qu'il paraît, que les ours n'en ont point.

³ « Dans le Nord, toutes les fois qu'on avait besoin d'un endroit sûr, isolé, et inaccessible, soit, par exemple, pour un duel (norr hölmangr, Rendez-vous à l'îlot), ou pour une prison (voy. Völundur Kvida, 16) on choisissait quelque îlot dans un fleuve, ou dans la mer, ou dans un lac. Aussi est-il dit que les Ases rendent le loup prisonnier, en l'enchaînant dans une île déserte, appelée *Brugyère*, et située dans le lac Amsvartnir. Noirci de peine ». (Bergmann, *La Fascination de Gulfi*, 112.)

⁴ Etranglant.

laisse-toi faire : si par impossible, tu n'en venais pas à bout, nous t'en débarrasserons nous-mêmes : car ce serait signe que nous n'aurions rien à craindre de toi. »

Le loup reprit : « Si je ne puis me mettre en liberté moi-même, je ne compte pas sur vous, vous vous moqueriez de ma sottise. Mais pour vous montrer que je ne refuse pas par défiance de mes forces, je consens à cette nouvelle expérience, mais à une condition : l'un d'entre vous mettra sa main dans ma gueule pendant qu'on me liera ; cela me prouvera que vous voulez agir loyalement. »

Les Ases se regardèrent avec embarras ; personne n'avait envie de s'estropier. Enfin Tyr se dévoua, et mit sa main droite dans la gueule du loup. Cette fois-ci Fenrir fit de vains efforts : plus il se raidissait, plus le lien devenait solide : tout son travail ne servait qu'à l'enchaîner davantage. A cette vue les Ases se mirent à rire : un seul ne riait point, Tyr, car il y perdait la main droite. On attacha ensuite aux liens qui retenaient le monstre une chaîne que l'on fit passer à travers un immense bloc de pierre. Le bloc fut précipité dans les plus profonds fondements de la terre. Le loup, pendant ce temps, la gueule horriblement béante, menaçait encore ses ennemis ; on lui mit dans le gosier un glaive qui, la pointe en haut, la poignée en bas, maintient ses mâchoires séparées. Il pousse d'effroyables hurlements, et une bave affreuse coule de sa bouche et forme le fleuve qui s'appelle Von¹. Il restera ainsi jusqu'au crépuscule des dieux.

* * *

Loki est le symbole du dieu destructeur. Son nom signifie *Clôtureur*, parce que le monde, au Crépuscule des Grandeurs, doit périr par le feu : Loki préside à la Clôture. Il est aussi le dieu du Crépuscule et du commencement de l'hiver. Son père *Farbanti* (bute-voyage) c'est la tombée de la nuit, où le voya-

¹ Regret.

geur *bute* sa journée. Sa mère *Laufey* (île ou terre de verdure) est la terre automnale jonchée de feuillage. Sa femme *Sigyn* (p. Sig-vin, aime-chute) est la chute du jour. *Nori* ou *Nævi*, son fils, est le Crépuscule. Comme symbole de la fin terrible des choses, *Loki* a pour femme *Angur-bodi* (messagère d'an-goisse).

Jærmun-gandr, le serpent de Midgard (l'*Enclos Mitoyen* habité par les hommes) représente l'*Océan agité*, considéré comme l'éternel ennemi de la terre ferme, toujours prêt à l'engloutir. Les Anciens se figuraient que l'Océan est combattu par le soleil, qui l'affaiblit en buvant ses eaux. Le serpent passant chez les Anciens pour posséder un pouvoir *fascinateur*, les Scandinaves supposaient que le grand serpent de mer se défendait contre le soleil par la magie. De là le nom d'*Jærmun-gandr*, qui signifie *fascinateur solaire*.

Le loup de *Fenrir*, fils de *Loki*, est le symbole du feu souterrain, qui jaillit par les ouvertures volcaniques. Son nom signifie écumant, effervescent. Il sera dans l'impuissance de nuire, jusqu'au jour où il devra contribuer pour sa part à l'anéantissement du monde. « Les moyens et les ruses, auxquels les Ases ont eu recours pour parvenir à le lier, font ici le sujet d'un conte populaire, d'une date relativement postérieure, mais qui est remarquable, et pour le fond mythologique, et pour la forme de la narration. Pour le fond, nous y voyons un exemple frappant de cet esprit inépuisable en expédients, en ruses, en persuasions, en chicanes, qui caractérise la race normande. Quant à la forme, le récit clair, vif, piquant de ce conte, nous révèle parfaitement le talent de narration que *Snorri* possédait à un haut degré. » (Bergmann, Fasc. de Gullf, 108, 109, 111, 112.)

BECK.

(La suite à la prochaine livraison.)

UN MOT

SUR QUELQUES CLOCHES ALSACIENNES

(Deuxième article.)¹

Au mois d'Août dernier, j'avais affirmé un principe certain pour tout homme de goût ayant quelques études élémentaires, à savoir : que le 15^e siècle, époque de dissolution sociale, politique, morale, mais surtout artistique et religieuse, ne saurait coïncider avec l'apogée de l'art campanaire en Alsace. Le hasard vient de me faire rencontrer une prétendue réfutation de ma petite notice. L'auteur, M. Straub, au lieu d'attaquer le principe qui fait le fond de mon sujet, s'en prend à deux ou trois mots d'une inscription barbare, que j'ai si peu prétendu déchiffrer définitivement, que je la qualifiais de mystérieuse, en appelant sur elle l'attention des hommes compétents. Mon adversaire ne s'en croit pas moins autorisé à me gratifier d'airs de matamore que tout autre saurait mieux où placer. Une polémique sur le ton de cet abbé, qui n'est galant qu'à ses heures, étant au moins inutile à l'art que je respecte et que j'aime, je ne répondrai point. L'inconvenance même de l'attaque, et son manque presque absolu d'objet, sont autant d'arguments en faveur de ma thèse. Je me croirais assez récompensé de l'avoir soutenue, si j'avais eu la chance de hâter un peu la publication de l'œuvre de bénédictin que prépare depuis vingt ans notre éminent *Campanologue*. Si cet espoir

¹ Voir la livraison d'Août 1869, page 367.

devait être déçu, du moins me devrait-on le plaisir d'avoir vu ce grand travail annoncé une fois de plus.

Le public jugera bien sans guide de la valeur des arguments de M. Straub, au sujet des quelques mots sur lesquels il est venu égarer sa critique. J'ai peine à croire, par exemple, que la qualification de *battant vosgien*, attribuée à une cloche située au pied des Vosges, puisse sembler aussi absurde que la méprise par laquelle on aurait vu dans les mots, *chemin des ânes*, une pompeuse épigraphe romaine.

On admirera la logique de mon contradicteur, me taxant d'ignorance d'écolier, parce que je n'aurais pas tenu compte de la position de la croix dans une inscription qu'il reconnaît pleine de barbarismes et d'anomalies, tandis que, selon lui, cette croix marque la fin, *presque* toujours.

Au moins serait-on tenté de lui demander en vertu de quel principe épigraphique il va achever à deux décimètres plus haut, un mot paraissant terminer une inscription.

Quoi qu'il en soit de ces minuties, j'ose toujours affirmer, jusqu'à preuve du contraire, que le 15^e siècle ne saurait marquer l'apogée de l'art campanaire en Alsace. Pourquoi, en effet, cet art aurait-il attendu pour fleurir, une époque de décadence générale? Le moyen-âge a-t-il donc commencé si tard à produire des cloches? Nous savons, au contraire, que cet usage remonte aux temps anté-historiques, et n'a jamais été abandonné. Les Chinois paraissent l'avoir connu plus de deux mille ans avant notre ère, et en avoir tiré un bon parti. De nos jours encore, ils obtiennent des sons bien plus doux que ceux de nos cloches, en employant pour le battant le bois de fer au lieu de métal.

Les Egyptiens se servaient de cloches pour annoncer les fêtes d'Osiris, et ils ont dû y apporter la même perfection, le même goût simple et sévère qu'ils ont mis dans les autres arts, il y a trente-six siècles.

Les Hébreux, les Grecs, les Romains employèrent aussi les

cloches à divers usages. Le christianisme ne fit que suivre les traditions de toute l'antiquité. En effet, dès 610, on fondait en France des cloches d'assez grande dimension pour que l'évêque Loup pût épouvanter l'armée de Clotaire par le bruit des cloches de Sens. Sous Charlemagne, l'usage en était assez répandu pour nécessiter la construction de tours importantes, et le plan de l'abbaye de Saint-Gall, datant de 820, porte deux clochers dominant tout l'édifice.

Les premières cloches furent sans doute cylindriques, comme celles de la Chine, ou voisines de cette forme, comme l'antique clochette de Saint-Pol-de-Léon. Mais le goût s'épurant, elles durent changer de forme et de caractère avec l'architecture, qui reçut son plus beau développement au douzième et au treizième siècle.

De même que l'usage des cloches elles-mêmes, l'idée de les animer en leur donnant des noms d'êtres vivants, a été empruntée par le christianisme à l'antiquité païenne. Ainsi la tradition que j'ai citée dit : « *Le chien païen* aboie, » ou encore « le chien de *Saint-Jean* aboie (*bellt*). L'identification de la cloche et du chien qui donne de la voix est si ancienne qu'en anglais cloche se dit *bell* (*aboyeur*), et qu'en latin rustique le clocher, le beffroi, se disait *bel-fredus*.

Les chiens du grand chasseur Odin, le successeur du Bel asiatique, sont devenus les cloches chrétiennes, comme Odin lui-même s'est transformé en l'évangéliste Saint-Jean. Le héros chrétien a pris l'oliphant et tout le costume de son devancier, sur nos églises romanes et gothiques (Dorlisheim, Murbach, Rouffach, etc.).

Pendant l'époque romane, il arrivait encore souvent que les cloches ne recevaient pas de nom, puisque Charlemagne ordonna par un capitulaire d'en supprimer la bénédiction. Le grand homme, dont on ne révoquera pas en doute le dévouement à l'Eglise, avait dû juger au moins inutile cette cérémonie ressemblant, pour le vulgaire, à une sorte de baptême,

et capable de prêter aux superstitions et aux attaques des ennemis de l'Eglise.

L'antique cloche de Bühl, si simple dans son style et dans sa belle inscription, n'a point de nom, point de signature. Celle de Kirchberg, postérieure de deux siècles, ne porte encore qu'une simple aspiration religieuse, et celle de Soultzmatt, de 1367, ornée de deux courtes maximes et d'une date, n'a même encore ni nom, ni parrain.

Pour les cloches du 15^e siècle, on a épuisé les ressources de l'imagination, mais non pas d'un goût rationnel, en les chargeant de leurs noms, de ceux de plusieurs parrains et marraines, de donataires, de protecteurs, de fondeurs, le tout perdu dans un labyrinthe de croix, de cordons, de rinceaux et de bas-reliefs bizarres.

Les monuments de Kirchberg et de Bühl offrent aussi des qualités de vigueur et de pureté sonore qui ne sont pas communes au 15^e siècle. Leurs formes gracieuses se rapprochent beaucoup de celles des cloches les plus modernes, comme le style de nos plus belles églises contemporaines se modèle sur celui des 12^e et 13^e siècles. Au contraire, nous savons, par M. Straub lui-même, que la forme des cloches du 15^e affecte des courbes heurtées, brusquement évasées dans le bas.

En résumé, c'est donc du 11^e au 13^e siècle qu'il faut placer l'apogée de l'art campanaire en Alsace, au moment qui produisit en architecture nos plus belles cathédrales, en littérature des poèmes inspirés tels que la chanson de Roland et les Niebelungen, et vit les institutions féodales à leur plus haut point de splendeur. Voilà où la perfection de l'art campanaire a dû trouver et a trouvé en effet sa place naturelle.

Que pourrait avoir de commun un art religieux comme celui-là, avec une époque telle que le 15^e siècle? La foi naïve du moyen-âge se mourait, le vent de la Réforme commençait à se faire sentir et le gothique agonisait. Les sculpteurs de notre métropole encadraient un Saint-Laurent expirant

dans les flammes, d'une forêt de choux frisés taillés au vilebrequin, d'entrelacs fantastiques et de statues de saints personnages qui ont l'air de bâiller en regardant nonchalamment la rue par dessus leur bible. Les sermons de nos prédicateurs émaillaient les sujets les plus austères de jeux de mots, de passages burlesques, et des plus singuliers caprices de la pensée. Un Louis XI dominait la France, un Ferdinand-le-Rusé l'Espagne, un Alexandre VI siégeait sur le trône de Saint-Pierre, et un Henri VIII allait occuper celui de la Grande-Bretagne.

F. VOULOT.

LETTRE

DU CONSEIL DES TREIZE DE STRASBOURG

AU ROI DE FRANCE

15 Juillet 1624.

Le cardinal de Richelieu, fidèle à la politique de Henri IV, n'était pas partisan de l'unité allemande ; il favorisait au contraire, de tout son pouvoir, l'indépendance des petits états voisins de la France. Peu de temps après son entrée au conseil des ministres, le 3 juillet¹ 1624, un envoyé du roi Louis XIII, M. de la Haye, offrit l'assistance de son gouvernement à la ville de Strasbourg, qui devait, disait-on, être attaquée par les impériaux, et il déclara qu'un corps de quinze mille hommes de pied et de quinze cents chevaux se rapprocherait de la frontière lorraine pour porter secours aux Strasbourgeois, sans qu'il leur en coûtât rien. Mais le temps n'était pas encore venu pour la France d'intervenir activement dans la guerre de Trente ans : la république de Strasbourg, qui avait proclamé le principe de la neutralité, ne crut pas devoir accepter, pour le moment, l'offre du gouvernement français. Voici, d'après une copie conservée à la bibliothèque impériale², quelle fut la réponse du conseil des Treize à la proposition de M. de la Haye.

AUG. KRÆBER.

¹ Strobel, *Vaterl. Geschichte des Elsasses*, t. IV, p. 296. — Il s'agit probablement du 13 juillet : on sait que le calendrier grégorien n'était pas encore en usage à Strasbourg.

² Lat. 12933, fol. 51. — Ms. du XVII^e siècle.

Ayant pleu au sérénissime, très puissant et très chrestien prince et seigneur Louis XIII^e de ce nom, roy de France et de Navarre, etc., nostre très clément seigneur, faire entendre par Monsieur de la Haye, envoyé par-deça en vertu de ses lettres de créance dabtées à Compiègne du 27 de juin passé, au Magistrat de cette ville de Strasbourg, sa royalle clémence et affection envers cet Estat, et le singulier désir qu'elle a de la manutention de la tranquillité d'Alemagne, nostre chère patrie, comme aussy sa Majesté très crestienne avoit faict depuis peu par un autre envoyé, pour non seulement nous très bénignement assurer de rechef, mais aussy nous advertir et convier d'estre soigneusement sur noz gardes, comme s'il y avoit diverses entreprises contre cette ville, nous faisant en outre entendre qu'elle seroit preste de nous donner secours et assistance réelle à l'encontre de ceux qui par violences injustes voudroient entreprendre contre cette ville ou autrement opprimer la louable liberté Germanique, et ce avec une déclaration bien expresse que sa Majesté très crestienne ne cherche rien davantage que la paix et repos général de la Germanie et particulièrement de cette bonne ville, ainsy que nous l'avons entendu plus amplement avec l'humilité par noz députez sur la proposition verbale dudit sieur envoyé. Sur quoy nous avons en premier lieu tout subject de remercier très humblement sa ditte Majesté pour sa très bénigne affection et soing en après, comme l'on s'esvertue en cette ville d'entretenir le bon voisinage et correspondance avec un chacun, de mesme désire l'on de la continuer et l'augmenter très humblement et plus soigneusement avec la Couronne de France. Cependant nous ne sommes pas peu marris de ce que sa Majesté royalle, par divers bruits et advis, ait eu occasion de nous advertir par un soing très clément de prendre garde aux entreprises et menées qui se pourroient faire contre nous, mais que nous-mesmes en attendons d'ailleurs et de divers advis et endroicts semblables, et que davantage nous apprenons

comme quelques notables officiers et autres personnes, tant ecclésiastiques que séculières, publient toutes sortes de menaces contre cette ville, avec les particularitez expresses des moyens et prétextes dont l'on pense de se servir contre nous. Or ne pouvons-nous aucunement nous ressouvenir en avoir donné le moindre subject, mais avoir plustost fait tout nostre effort et mis toute nostre peine pour, durant les troubles derniers, conserver cette république par les moyens d'une neutralité publiquement résolue, demeurants fidelles et obéissants à sa Majesté impériale, nostre très élément seigneur, comme nous ne ferons pas moins à l'advenir que de luy tesmoigner sincèrement et en tous temps nostre très humble dévotion, sans donner aucun subject à personne du monde de penser au contraire, dont nous ne pouvons estimer autre chose, synon que les bruits qui ont esté espandus et les practiques ennemies contre cette ville, ayant esté inventées et publiées par quelques malveillants de cet Estat, mais nous nous confions aux très favorables promesses de sa Majesté impériale et conventions expressément accordées, comme pareillement aux syncérations et déclarations impériales tant de foyz réitérées, et aux autres assurances qui nous ont esté et sont encores continuellement données par les Electeurs, Archiducs et autres princes, en vertu desquelz nous n'espérons pas qu'en nostre innocence et sans estre ouys, nous soyons assaillis par force injuste ou autrement, principalement puisque sa Majesté impériale ne verra pas volontiers que, par l'oppression de quelques membres obéissants, la liberté Germanique soit affaiblie au saint Empire. Et puisque sa Majesté royalle pense, ainsy que nous l'apprenons, de mettre aussy une armée sur les frontières de son royaume, nommément au pays mesme, c'est pourquoy nous n'avons pas peu de soucy que tout le faiz de la guerre ne s'attire en ce voysinage, ce qui ne nous fait rien tant souhaitter que le restablissement et affermisement d'une bonne paix par moïens et voyes

amyables. Mais si le dessein de sa Majesté royalle ne reçoit point de changement, alors nous acceptons avec très humble remerciement la très clémente assurance qui nous a esté offerte de sa part, asçavoir que cela ne tendroit au préjudice ny dommage de cette ville ou de ces pays, et supplions très humblement et très sérieusement sa Majesté qu'elle ne vueille permettre ou endurer que le voysinage de cet Estat, qui n'est d'ailleurs que par trop ruiné par la guerre et misère passée, ne le soit davantage contre sa volonté par les courses et pillages des soldats

Donné du lundy 15/5 juillet (vieil stille) 1624.

*Le conseil secret dit LES TRAIZE
de la ville de Strasbourg.*

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Musikalische Geschichte der Stadt Guebweiler. — Mulhouse, imprimerie de J. P. Risler, 1868. — Brochure in-8° de 111 pages, avec cinq portraits.

Cette brochure est presque une publication de luxe ; l'impression en est soignée, le papier fort beau et les gravures, exécutées à Paris, y ajoutent le cachet d'une édition pour laquelle on paraît ne pas avoir reculé devant les frais. Son contenu est la réédition d'une série de feuillets qui ont paru, il y a environ quatre ans, dans le *Journal de Guebweiler*. D'après les notes que nous trouvons sur les fragments conservés dudit journal, les auteurs, qui ne se nomment pas, mais dont les exigences bibliographiques commandent de conserver les noms, seraient M. Charles Kienzel, professeur de musique à Guebweiler, et M. l'abbé Dietrich, aujourd'hui curé de Zimmersheim.

Un coup d'œil, trop rapide pour avoir la prétention d'esquisser les traits généraux de l'histoire de la musique en Alsace, forme ce que nous appellerons la première partie de l'ouvrage. La seconde est l'historique de la réunion en une société philharmonique, de tous les éléments qui se trouvaient à Guebweiler et les environs. C'est aux travaux de cette société, aux titres artistiques de tout genre de ses membres, de ses élèves, et surtout de ses patrons, de ses bienfaiteurs et bienfaitrices, que cette partie de l'ouvrage est consacrée.

On sent que, dans l'opinion des auteurs, la société a fait école. Ce sentiment paraît justifié à beaucoup d'égards : au nombre des artistes de profession, les familles Bildstein, Stockhausen, Deck et Weckerlin, occupent un rang dont le renom s'est répandu au loin ; J.-B. Weckerlin, Jules Stockhausen et Deck, le céramiste, le soutiennent avec honneur en France et à l'étranger. Au nombre des participants actifs et protecteurs de l'école, figurent les familles Bourcart, Schlumberger, Callias, Witz-Greuter, Zimmermann, de Bary, d'autres encore qui, toutes, ont donné un concours utile à la prospérité de la société.

Une particularité qui a des droits à être retenue ici, et à laquelle la brochure accorde quelques lignes, c'est que de la famille Weckerlin est sorti, outre M. J.-B. Weckerlin, membre du comité des études au Conservatoire de Paris, un autre artiste de mérite dont les travaux sont ignorés, même en Alsace, parce qu'il est d'une modestie qui frise l'ascétisme. Cet artiste est le frère de notre musicien ; il a abandonné la palette pour se livrer à l'art du peintre-verrier. Isolé du monde artistique, M. Victor Weckerlin s'est un instant mêlé au monde littéraire, par deux ou trois lettres échangées dans l'*Industriel alsacien*, à propos de choses se rattachant au domaine des affaires religieuses. Mais, il y a de lui mieux que cela : les églises de sa ville natale sont munies de verrières, qui sont son œuvre propre comme dessin et exécution matérielle. Les visiteurs étrangers et même quelques indigènes ne manquent pas de les attribuer à l'un ou l'autre des faiseurs que le zèle moderne pour l'art gothique a mis en vogue, au moyen de la réclame prodiguée par un certain courant littéraire, affublé de pieuses banalités. M. Victor Weckerlin est au contraire une individualité de la vieille trempe, qui ne signe, croyons-nous, aucune de ses productions artistiques, qui se contente de les créer dans le silence, en sabots, en blouse et bonnet de coton, tandis que, pour faire aller l'usine, d'autres endossent laïquement la calotte, le froc et la corde des anciens

ordres-mendiants. Si nous n'étions assuré que ces lignes ne pénétreront pas dans l'atelier de Victor Weckerlin, nous les bifferions sur le champ, pour ne pas courir le risque de troubler un état moral, qui a droit à des égards. Mais revenons au livre.

Les gravures qu'il renferme représentent les portraits des membres auxquels la société doit le plus de reconnaissance. Ce sont ceux de : M. Charles Kienzel, professeur de musique ; de M. Pierre Mæder, premier pasteur de la communauté réformée de Guebwiller ; de M. Thiébaud Zimmermann, d'Issenheim ; de M. le curé Lecœur, et enfin celui de M. Jean-Jacques Bourcart, dont la présidence a fait époque pour la société. M. Charles Kienzel, seul, survit à ses honorables collaborateurs.

En résumé, cette publication est une œuvre recommandable de patriotisme local. Elle sera consultée avec beaucoup de fruit pour l'histoire de la musique en Alsace depuis le commencement de ce siècle.

Légendes et traditions alsaciennes, traduites de l'allemand, en vers français, par CARL ALLMANN. — Haguenau, imprimerie V. Edler, 1869. — Brochure in-12 de 24 pages.

Il y a dans les 24 pages qui forment ce petit recueil, une collection de dix légendes les plus intéressantes du pays. Recueillies dans la langue allemande, par Aug. Stæber, Charles Candidus, Ch. Berdellé, Chamiso de Boncourt et Frédéric Otte, M. Carl Allmann les a rendues en vers français, avec une fidélité souvent fort heureuse. Il les met ainsi à la portée du public, qui aime la poésie de son pays natal.

Essai sur les limites du diocèse de Strasbourg dans le département de la Meurthe, par ARTHUR BENOIT. — Nancy, imprimerie A. Lepage, 1869. — Brochure in-8° de 60 pages, avec une petite carte.

La carte placée en tête de cet opuscule permet de se rendre compte, au premier coup d'œil, du territoire faisant partie du

département de la Meurthe, qui dépendait de l'ancien évêché de Strasbourg et qui relève aujourd'hui de l'évêché de Metz. Dans les 53 pages de texte qui suivent cette carte, M. Benoit consacre de courtes notices aux comtés de Dabo et de La Petite-Pierre, ainsi qu'à la principauté de Phalsbourg et aux 30 communes qui ont appartenu à l'évêché de Strasbourg. Ce petit travail est intéressant à consulter pour l'histoire du démembrement des évêchés de Strasbourg et de la Lorraine.

FRÉDÉRIC KURTZ.

L'ENQUÊTE AGRICOLE

EN ALSACE

Un mot sur l'Enquête en général.

Les questions traitées dans l'Enquête agricole de la situation générale des deux départements de l'Alsace comprennent, dans leur vaste ensemble, des sujets d'ordre très-différents. On ne peut nier que dans le rapport très-remarquable de M. Tisserand, tous ceux qui ont été soulevés, n'aient été examinés à fond et traités avec un grand talent, avec le désir évident surtout de mettre en lumière le fort et le faible de l'agriculture dans notre contrée.

Nul de nous ne peut entrevoir quels pourront être les résultats (s'il y en a) de cette Enquête pour notre contrée ; mais on peut regretter que, pour des questions de cette importance, on ait complètement négligé certaines considérations d'ordre politique, qui ne sont pas directement, je me garderai bien de l'oublier, de la compétence de cette étude, mais qui ont dû être mentionnées dans plus d'une déposition et dans plus d'une réponse, et qui, en tout cas, ont une importance tout-à-fait primordiale, quand il s'agit de l'amélioration des conditions générales de notre agriculture.

Densité de la population agricole.

Il en est de même pour les questions de statistique, quand il s'agit de l'augmentation ou de la décroissance de la popula-

tion générale d'abord, et agricole en particulier. Si la population de l'Alsace n'a pas diminué entre le dernier et l'avant-dernier recensement, en revanche elle n'a pas suivi la marche ascendante qu'elle avait affectée précédemment, et qu'elle affecte encore dans des pays qui ne sont pas plus prospères que le nôtre ; en tout cas, la population agricole a diminué depuis vingt à trente ans d'une façon remarquable. D'où vient cette diminution ?

L'Enquête agricole répond que c'est l'émigration vers les villes (elle néglige celle d'Amérique) ; que ce sont les progrès et les nouveaux besoins de l'industrie ; elle ne trouve même pas que ce soit un mal, puisque, dit-elle, « il y a encore dans le Bas-Rhin, pour chaque 100 hectares, 66 individus qui vivent des salaires de la culture, tandis que dans le Haut-Rhin il n'y en a que 55, 37 en Saxe et 30 en Angleterre. »

D'abord il ne semble pas tout à fait juste de comparer la population agricole par 100 hectares du Bas-Rhin, à celle d'une même surface de pays industriels comme le Haut-Rhin, la Saxe et surtout l'Angleterre. Il est clair que dans ces pays-là, les circonstances sont tout autres que dans notre département presque exclusivement agricole, où la propriété est divisée presque à l'infini entre 66,000 propriétaires (Recensement de 1861. Voir *Enquête agricole*, page 63), et où les villages sont entassés les uns à côté des autres, comme dans presque aucune contrée de l'Europe ! Je sais bien, et l'Enquête insiste à dessein sur ce point si capital, que l'agriculture alsacienne est loin d'être parvenue au degré d'avancement qu'elle devrait avoir atteint pour l'organisation du travail et l'emploi de ses forces. Ah ! si toutes les forces disponibles, tant humaines qu'animales, étaient employées de la manière dont elles le sont en Saxe et en Angleterre, nous laisserions loin derrière nous, autant pour la production que pour la qualité et le bon marché, la culture de ces pays de *grande propriété territoriale*.

Mais, quoiqu'il en soit, notre population rurale *a diminué*. A mon avis, c'est un mal à tous les titres :

Au point de vue moral d'abord, car on conviendra avec moi que nul métier n'est plus honorable, plus moral et plus utile que celui de l'agriculteur ; et on pensera comme moi que cette masse de fils d'agriculteurs (l'Enquête évalue la *famille* appartenant aux propriétaires du Bas-Rhin à 92,000 têtes, — la famille appartenant aux journaliers est de 61,000), que la masse de fils des petits agriculteurs, dis-je, qui méprisent si souvent l'état de leurs parents, au lieu de chercher à le relever par eux-mêmes et à leur propre profit, contribuent, pour leur forte part, à encombrer les fonctions publiques, et ne font bien souvent, par suite d'une éducation insuffisante, que de médiocres fonctionnaires, de médiocres petits employés, quand ils ne viennent pas renforcer la liste trop nombreuse déjà des citadins désœuvrés.

Au point de vue matériel et économique ensuite, car nous savons tous que la main-d'œuvre agricole a subi, depuis vingt à trente ans, une augmentation qui n'est qu'en rapport trop direct avec l'augmentation de la valeur immobilière, et qui n'est plus en rapport du tout avec les prix de vente des produits agricoles. L'Enquête nous console de tout cela, en nous engageant à remplacer le plus possible la main-d'œuvre humaine par le travail des machines. Sans doute, il faut que le grand et le moyen propriétaire, qui sont relativement rares chez nous, marchent le plus résolument possible dans cette voie ; mais est-elle accessible à la petite culture, à celle de parcelles de cinq à quinze ares disséminées un peu partout ? Est-elle véritablement réalisable chez nous par le temps qui court, même avec l'excellent principe de l'association, et avec les encouragements, bien timides jusqu'à présent, pour ne pas dire nuls, donnés à la réunion, à l'agglomération des parcelles ? Les agriculteurs intelligents, et qui connaissent nos conditions du Bas-Rhin, répondent négativement ; et comme

l'Enquête agricole avait évidemment un autre but que de nous dire, avec quelques déposants satisfaits qui ont cru devoir abonder dans ce sens, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, il convient de chercher résolûment les causes de cette diminution progressive de notre population agricole.

**Causes de la diminution de la population agricole. —
Moyens d'y remédier.**

L'une de ces causes, nous l'avons dit, est l'émigration vers les villes. La cause de ce mal a pu être autrefois le manque d'encouragements donnés à l'agriculture. Mais on ne peut nier que, depuis quinze à vingt ans, on n'ait fait beaucoup dans ce sens, par les concours régionaux, les comices agricoles et les primes données à l'agriculture. On pourrait faire davantage et mieux, et il me suffirait de rappeler l'intéressante discussion soulevée au sein de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin, dans ses séances des 5 Février et 1^{er} Avril 1868; pour s'en convaincre, on se rappellera certainement les rapports de MM. Audéond et Kopp, sur les concours régionaux et d'arrondissement, rapports consignés dans les fascicules publiés par cette Société, et qui énumèrent les améliorations qui pourraient encore être introduites dans ces concours, puissants moyens d'encouragement, s'il en fût, pour notre agriculture alsacienne. Dans cette voie-là, l'impulsion est donnée, il ne reste qu'à perfectionner les moyens.

Mais la cause principale de notre dépopulation agricole n'est-elle donc pas dans le temps beaucoup trop long, en pleine paix, que les fils de nos cultivateurs ont à donner à la vie de garnison ? Je ne veux attaquer ici ni le mode de recrutement, ni le contingent, ni la nouvelle loi militaire qui est à l'essai, et dont, pour ses conséquences générales, au point de vue de la garde mobile surtout, j'espère même plus de bien que beaucoup de personnes ne semblent en attendre. Ce n'est

ici ni le lieu, ni le moment de traiter de pareilles questions, ni, grâce à Dieu, d'enfoncer des portes ouvertes à deux battants. Mais ne serait-il pas désirable, à tous les titres, que les congés renouvelables fussent accordés beaucoup plus largement que par le passé, et que les autorisations de se marier fussent données plus facilement et autrement que par des actes de faveur ? Nous avons vu, dans une de nos récentes discussions, la peine qu'ont les agriculteurs, habitant près d'une garnison, d'obtenir un travail utile en temps de moisson par des militaires qui, eux-mêmes, s'obtiennent si difficilement. Ces faits ne parlent-ils pas assez haut d'une part, quant au manque de travailleurs agricoles, et d'autre part, dans le sens de l'incapacité de travail qui résulte du séjour trop prolongé dans les garnisons ? Quels services énormes ces jeunes gens de vingt à vingt-six ans ne pourraient-ils pas rendre à l'agriculture dans des pays comme le nôtre, même en supposant les machines agricoles plus répandues qu'elles ne le sont aujourd'hui !

Ces questions, l'Enquête agricole ne les effleure même pas ; elles touchent à la législation générale et à la politique ; c'est un *terrain sacré*, dirait-on ! Heureusement que l'opinion publique, celle du moins de tous les bons esprits, les a résolues en principe depuis longtemps. — L'heure de la mise en pratique, de l'application loyale et complète des principes de la civilisation moderne sonnera fatalement ; aussi je me contente de les indiquer, laissant à de plus autorisés que moi le soin de les traiter avec les développements qu'elles comportent.

QUESTIONS ECONOMIQUES.

Suppression de l'Échelle mobile.

J'arrive aux questions économiques proprement dites. Ici il est un point qui domine tous les autres : c'est la question de la liberté commerciale, et celle de la suppression de l'échelle

mobile. Pour cette dernière question, l'on peut dire qu'elle a été traitée de main de maître dans l'Enquête. D'abord elle a été parfaitement posée. Tous les éléments qui la composent ont servi de titres à autant de chapitres qui ont été examinés à fond dans les commissions d'Enquête et par la plupart des déposants auxquels on s'était adressé par voie de questionnaire. Les tracés graphiques des variations du prix du froment dans les départements du Rhin et les départements voisins, sont des plus instructifs et des plus éloquents. Les déductions que M. Tisserand fait découler de ces comparaisons entre les différentes régions et entre les différentes époques, ne sont pas moins remarquables. Je n'en citerai pour preuves que les passages suivants de son travail, page 134 et suivantes :

« Les cultivateurs du Haut-Rhin jouissaient donc d'une situation privilégiée; cet avantage devint un mal : sûr de son monopole, le producteur n'a pas eu à lutter et n'a pas fait d'efforts pour améliorer ses procédés et réduire ses frais de production, tandis qu'on a marché autour de lui; ces conditions ne pouvaient assurément durer avec les progrès de la civilisation. L'ouverture des canaux, la construction des chemins de fer, l'amélioration des routes de toutes classes, jusque dans les montagnes, eurent pour résultat immédiat le nivellement des prix. Avec la multiplicité des voies de communication et l'économie des transports, toutes les marchandises acquièrent les propriétés des fluides; elles se portent des points où il y a abondance vers les points où il y a déficit, jusqu'à ce que les prix aient atteint sensiblement le même niveau, les frais de transport et le gain du commerçant faisant toute la différence. Nous n'avons pas à insister sur ce point : nos tracés graphiques en donnent une démonstration frappante; ils indiquent nettement, en effet, combien sont grands les écarts de prix, et parfois même leurs divergences d'un département à un autre. Tant que les communications sont difficiles et les transports lents et coûteux,

« teux, on voit les lignes s'entre-croiser, s'espacer considéra-
« blement, parce que, à ce moment, la production locale seule
« règle les prix ; à partir du moment où les chemins de fer et
« les canaux commencent à fonctionner, à servir au com-
« merce, on voit les lignes figuratives des prix se rapprocher,
« se suivre de très-près, et finir par se fondre en une seule et
« même ligne, qui est le nivellement ; c'est qu'alors, quand la
« production ne suffit pas pour la consommation locale, les
« excédants des départements voisins s'y déversent. Les agri-
« culteurs du Haut-Rhin peuvent-ils se plaindre de la concur-
« rence que leur font les producteurs de la Lorraine, de la
« Champagne, de la Franche-Comté, et demander d'être pro-
« tégés contre eux ? Faut-il rapporter les ordonnances de
« Turgot ? »

Et plus loin (page 136) :

« Le tableau des importations et exportations dans les
« années 1858, 1859, 1860 est tout un enseignement : il montre
« que le pays est importateur de froment et de farine, quand
« les prix atteignent 24 fr. 84 c. par hectolitre ; que l'importa-
« tion se soutient encore quand le prix moyen est de 23 fr. 30 c.,
« mais qu'il y a sensiblement équilibre entre l'importation et
« l'exportation, lorsque le prix descend à 22 fr., et qu'au-des-
« sous de ce prix l'exportation reprend le dessus. Celle-ci
« devient considérable dès que le froment tombe à 17 fr. Jus-
« qu'à 22 fr. environ, c'est la production intérieure, c'est notre
« propre marché qui détermine les prix et le mouvement des
« grains d'un point vers l'autre ; c'est à partir de 22 ou 23 fr.
« seulement, et au-dessus, que les froments étrangers appa-
« raissent à Mulhouse ou à Colmar.

« Ce qui s'est passé cette année est encore venu confirmer
« ces faits : les blés de Hongrie n'ont commencé à faire leur
« apparition en Alsace qu'au mois d'Octobre, lorsque les prix
« avaient atteint 24 fr. ; pendant les huit premiers mois, alors
« que les prix étaient bas, l'exportation avait dominé de beau-

« coup. Le blé hongrois est enfin arrivé, mais il n'est pas
« arrivé au prix de 11 à 12 ou 14 fr., comme on l'avait pro-
« phétisé avec tant d'assurance ; il revenait, au mois d'Octobre
« dernier, rendu franco à la gare de Bâle, à 30 fr. 40 c. les
« 100 kilogrammes, et à plus de 31 fr. à Mulhouse. Malgré
« cela, il n'a pas fixé le prix du marché, il l'a subi, comme il
« le subit partout où il va ; n'a pas empêché le froment de
« continuer à monter et d'atteindre, dans les premiers mois de
« l'année 1867, le taux de 37 fr. 19 c. le quintal métrique.
« C'est qu'en effet, la partie ne saurait l'emporter sur le tout ;
« il est inadmissible que quelques millions d'hectolitres déter-
« minent le prix de 65 à 70 millions ; ce sera toujours l'abon-
« dance plus ou moins grande de la production locale qui, par
« sa masse, fera le prix de la denrée sur nos marchés ; ce qui
« a eu lieu à la fin de 1866 en est la preuve ; c'est aussi ce
« que l'on a toujours observé en Angleterre. L'importation
« étrangère exerce tout au plus une action tempérante pour
« empêcher les prix extrêmes, mais elle n'aura jamais une
« influence prépondérante. »

Et puis :

« Mais il y a plus, la circulation libre et facile de grains à
« l'entrée et à la sortie, empêchera les prix, dans les temps de
« grande abondance, de descendre aussi bas qu'autrefois,
« grâce à la possibilité que nos blés auront, par l'intermé-
« diaire du commerce actif que crée la liberté des échanges,
« d'aller chercher les pays où la récolte n'a pas été bonne.
« L'exportation étrangère agira comme l'importation. Nulle
« part il n'y aura plus de disette, ni famine, de ces prix exces-
« sifs qui ont excité maintes fois les fureurs populaires et ces
« douloureuses scènes de désordre encore présentes à la mé-
« moire de tous. Les prix extrêmes disparaîtront, et somme
« toute, le cultivateur y trouvera mieux son compte. Les dépo-
« sitions de tous les hommes les plus compétents et les plus
« versés dans la pratique du commerce des grains, s'accordent

« sur ce point et affirment que si, par exemple, en 1864 et en 1865, le pays n'avait pas eu, par réciprocité, la facilité d'écouler librement son trop-plein en Suisse et en Allemagne, le prix du blé serait certainement tombé plus bas qu'il ne l'a fait. »

Puis encore (page 139) :

« D'ailleurs, n'avons-nous pas une expérience de près d'un demi-siècle, pour prouver que toutes les réglementations, toutes les mesures de prohibition et de libre entrée ont été impuissantes à fixer le prix des marchés en dépit de la loi économique qui règle le prix de toute chose. Qu'on jette un coup-d'œil sur les tracés graphiques donnés plus haut, et l'on verra que la prohibition n'a pu empêcher le prix du froment de descendre maintes fois à un taux plus bas qu'on ne l'a vu dans les dernières années, et cela cependant avec des récoltes relativement moins abondantes que celle de 1864. Or, ce que la prohibition absolue n'a pu réaliser, peut-on admettre qu'un droit de 2, 3, 4, 5 fr. et plus par hectolitre le puisse ? Quelle influence peut avoir, en vérité, sur le marché, une denrée qui n'y vient pas et qui ne peut y venir ? Comment la production nationale pourrait-elle être protégée contre l'avalissement du prix par un droit qui resterait à l'état de lettre morte, puisque l'importation étrangère n'a lieu que lors des hauts prix, et que même encore à ces moments, nous ne saurions trop le répéter, c'est la production locale qui, par sa masse, détermine le prix des choses, l'importation étrangère n'agissant que comme modérateur. »

Enfin (page 140) :

« Tous les intérêts sont solidaires et l'agriculteur souffre autant que le producteur industriel dans les années de crise. Toute la population supporte la cherté des denrées de première nécessité ; les salaires haussent, les frais de production augmentent partout, dans les villes comme dans les cam-

« pagnes, dans la manufacture comme dans la ferme ; et, qu'on
« ne l'oublie pas, la classe rurale paie une large part de la
« hausse des prix, puisqu'elle compte pour plus de moitié dans
« la population totale. Qu'on jette, d'un autre côté, les yeux
« sur les recensements, et l'on verra que, quand le blé est
« cher, les naissances et les mariages diminuent, tandis que
« les maladies et les décès augmentent. Quand il est bon mar-
« ché, c'est le contraire qui arrive. La misère et la prospérité
« publique dépendent donc en grande partie du prix du
« froment. Ne nous plaignons donc jamais de l'abondance, qui
« est un bienfait du ciel. »

Il n'y a rien à ajouter à ces développements en faveur du maintien de la liberté commerciale en fait de céréales.

R. DE TÜRCKHEIM.

(La suite à la prochaine livraison.)

UN HUMANISTE

DE L'ÉCOLE DE SCHLESTADT

Il est incontestable que l'invention de l'imprimerie et la Renaissance des lettres furent deux causes qui favorisèrent singulièrement les progrès de la Réforme au XVI^e siècle. L'Alsace occupa à cette époque une position privilégiée ; car elle fut le berceau de l'imprimerie que Jean Guttemberg inventa à Strasbourg, et que Jean Mentelin, de Schlestadt, développa, et en même temps elle compta une phalange nombreuse d'humanistes distingués, qui tous étaient en relations personnelles avec le prince de la république des lettres, le savant Erasme, qui demeurait à Bâle, aux portes de l'Alsace. Notre province fut une des premières où les études classiques prirent un essor inaccoutumé, et où, dans les villes, les idées nouvelles se propagèrent rapidement, grâce aux presses des imprimeurs alsaciens.

Pendant trois quarts de siècle, Schlestadt fut le centre littéraire et le foyer de la Renaissance en Alsace. Vers le milieu du XV^e siècle¹, le magistrat de cette ville fonda une école supérieure, qui acquit en peu d'années un haut renom par son excellente direction et par la bonne méthode qui y régnait.

¹ Il n'existe aucun document constatant la date précise de la création de l'école de Schlestadt ; mais le savant Rœhrich, se fondant sur le témoignage de Wimpfeling, admet l'année 1450 comme celle de sa fondation. Voyez *Mittheilungen*, tome 1^{er}, page 80.

Au moyen-âge les écoles avaient un caractère exclusivement religieux ; elles étaient dirigées par des moines, et on y formait surtout les jeunes clercs ; rompant avec les anciennes traditions, le magistrat de Schlestadt résolut de créer une école ayant un cachet laïque, c'est-à-dire où non-seulement les jeunes prêtres, mais encore les nobles et les fils de familles bourgeoises recevraient une instruction littéraire conforme à leur position sociale. C'était donc une école supérieure et latine, à l'instar des écoles de couvent, mais exclusivement confiée à des laïques, qui fut créée dans la petite cité alsacienne vers le milieu du XV^e siècle. Cette école subsista un siècle environ, et pendant soixante-quinze ans, depuis 1450 jusqu'en 1525, elle jouit d'une réputation justement méritée et attira la jeunesse studieuse des pays les plus lointains.

Le choix du recteur était chose importante ; le magistrat de Schlestadt appela vers 1450 *Louis Dringenberg*¹. Né en Westphalie, Dringenberg avait fréquenté l'école des *Frères de la vie commune*, à Deventer. Il continua plus tard ses études à l'université de Heidelberg, où il devint maître ès-arts, et ce fut là qu'il reçut une vocation pour Schlestadt. Dringenberg était un ami de la Renaissance, mais les idées reçues étaient tellement puissantes, qu'il n'osa pas ouvertement s'affranchir du joug de la scolastique. C'est ainsi qu'il se servit des manuels partout usités de *Donat* et d'*Alexandre*² ; c'étaient deux grammaires latines contenant une foule de règles bizarres et nullement coordonnées ; ces règles étaient énoncées en vers latins du plus mauvais goût, dont les pauvres élèves étaient obligés de fatiguer leur mémoire. Malheur à celui qui ne savait pas

¹ Dringenberg, petite ville de la Westphalie, située non loin de Paderborn, est le lieu de naissance du recteur, qui, d'après l'usage du temps, en fit son nom patronymique.

² Alexandre de Villedieu (*Villa-Dei*), moine franciscain du XIII^e siècle, est l'auteur du *Doctrinale puerorum*, manuel fort estimé au moyen âge, et de l'*Ecclesiale*, où il avait mis en vers le rituel et le droit canon.

sa leçon ! la verge ou le bâton du maître en faisait promptement justice. Quant aux élèves eux-mêmes, ils se composaient de fils de bourgeois de la ville et d'étrangers. Les premiers jouissaient de certains avantages ; ainsi ils n'étaient pas tenus de balayer les salles, de chauffer les poêles, de servir les maîtres, etc., etc. ; les étrangers étaient, pour la plupart, des jeunes gens pauvres, venus de près et de loin ; ils subsistaient grâce aux dons volontaires des habitants de la ville et des villages voisins. Les élèves faisaient plusieurs fois par semaine leur tournée, chantant devant les portes des cantiques d'Eglise, et recevant avec reconnaissance ce qu'on voulait bien leur donner. Ils chantaient aussi régulièrement aux offices divins, aux noces, aux fêtes patronales, moyennant paiement. Quant aux objets d'enseignement, ils comprenaient surtout le latin, la lecture, l'écriture et le chant sacré. Les élèves avancés étaient tenus de parler le latin entre eux ; comme bien l'on pense, ce n'était pas dans le style de Cicéron ou de Tite-Live qu'ils conversaient. Les maîtres étaient payés par les élèves ; leurs émoluments n'étaient pas des plus brillants ; trois deniers par semaine, était, en moyenne, la rétribution scolaire. La discipline de l'école était sévère ; les querelles, les jeux mondains, l'ivrognerie, la luxure, les folles dépenses, le port d'armes étaient sévèrement interdits. Malgré la rigueur des règlements, il y avait de fréquentes contraventions.

Dringenberg, tout en se servant des manuels alors usités, en fit un triage convenable et épargna à ses élèves les ennuis des règles absurdes et inutiles¹. Il s'attira l'affection et le respect de ses élèves, qui parlaient de lui avec la plus vive reconnaissance. Il leur inspira le goût des études classiques, leur communiqua quelques notions d'histoire et de géographie et les forma à la vie pratique, en leur répétant souvent de courtes et

¹ Wimpfeling dit dans son *Isidoneus Germanicus*, cap. XVI et cap. XXVI : *Sola utilia et necessaria ex his autoribus docuit discipulos suos.*

salutaires maximes. Il leur inspira aussi l'amour des choses religieuses. Il dirigea l'école de Schlestadt durant quarante années, de 1450-1490, et forma des hommes distingués qui firent honneur à leur maître. Parmi eux nous nommerons : *Jacques Wimpfeling*, le pieux et savant humaniste de Schlestadt, également remarquable comme homme d'Eglise et comme pédagogue (il fut le précepteur de l'illustre stettmeister Jacques Sturm de Sturmeck); *Pierre Schott*¹, fils de l'ammeistre de ce nom, qui avait appelé Geiler de Kaysersberg à Strasbourg; *George Simler*, plus tard recteur de l'école de Pforzheim et maître de Philippe Mélanchthon; *Jodocus Gallus* (Jost Hahn), dans la suite professeur à Heidelberg; *Jean Huck* (Johannes Hugonis), le futur chapelain de l'empereur Maximilien I^{er}, tous originaires de l'Alsace, furent des élèves de Dringenberg.

Le successeur du premier recteur de l'école de Schlestadt fut *Craton Hofmann*, d'Udenheim. Il dirigea l'école durant onze années, de 1490 à 1501, dans l'esprit de la Renaissance, et forma également quelques élèves qui lui firent honneur, entre autres l'humaniste *Beatus Rhenanus*, l'ami d'Erasme, de Zwingle, de Capiton et de Bucer, et le savant éditeur de Velléjus Paterculus; *Léon Jadæ*, le fils d'un prêtre de Guémar et le collaborateur de Zwingle à Zurich; *Jacques Spiegel*, le neveu de Wimpfeling, conseiller à la cour aulique de Vienne; *Jean Sapidus* (Witz), pédagogue éminent; et *Martin Bucer*, un des réformateurs de Strasbourg.

*Jérôme Gebwiler*², originaire du village de Horbourg, près de Colmar, succéda à Hofmann. Il était un savant distingué et un auteur fécond. Il inclinait aux idées nouvelles aussi long-

¹ Pierre Schott, chanoine de l'église de Saint-Pierre-le-Jeune, à Strasbourg, fut un des premiers Alsaciens qui fréquentèrent les universités italiennes. Schott fut trop tôt enlevé à ses amis et à la science; il mourut à l'âge de trente-deux ans, en 1492.

² Gebwiler naquit en 1473 et mourut en 1545 à Haguenau, où il avait été recteur de l'école de Saint-Georges. Son épitaphe a été retrouvée sur la pierre funéraire que lui firent élever ses fils.

temps qu'il fut à Schlestadt, mais dans la suite, et surtout après la publication de son panégyrique de Charles-Quint (*Panegyris Carolina*), il devint un défenseur de l'ancien ordre de choses. Gebwiler ne resta à Schlestadt que jusqu'en 1509. Il reçut à cette époque, par l'intermédiaire de Geiler de Kaisersberg, un appel comme recteur de l'école de la cathédrale à Strasbourg.

Le successeur de Gebwiler fut *Jean Sapidus* (Witz), né à Schlestadt en 1490. Sapidus était le neveu de Wimpfeling; après avoir fait ses études à Schlestadt, il avait voyagé, surtout en France, et avait fréquenté l'Université de Paris; à son retour dans sa ville natale, le magistrat lui confia la direction de l'école supérieure, bien qu'il ne fût âgé que de vingt ans. Ce fut sous Sapidus que l'école de Schlestadt brilla du plus vif éclat. Un grand nombre d'élèves de l'Allemagne, de la Suisse, de la Lorraine, accoururent sur les bancs; le naïf *Thomas Platter*, dans son inimitable autobiographie, nous apprend qu'à l'époque où il fréquentait l'école de Schlestadt, c'est-à-dire en 1517, on n'y comptait pas moins de neuf cents élèves. C'est le nombre des étudiants d'une bonne université allemande. Sapidus dut appeler, pour le seconder, plusieurs maîtres agrégés (*hypodidascai*). Ce dernier recteur sortit complètement des ornières de la scolastique, et s'engagea résolument dans le courant de la Renaissance. Il abolit les anciens manuels, introduisit les auteurs classiques, et enseigna à ses élèves une diction latine pure et élégante, dont il possédait le secret.

L'école de Sapidus jouissait d'une grande célébrité. Erasme honorait le recteur de ses lettres élogieuses; Sapidus, de son côté, le défendait contre ses détracteurs, et introduisit plusieurs de ses traités pédagogiques dans son école. Déjà en 1520, le recteur de Schlestadt avait pris parti pour la réforme, au grand déplaisir de son oncle Wimpfeling¹. Luther et Zwingle

¹ Wimpfeling menaça son neveu de le dénoncer à l'inquisition; cela

professaient pour lui une haute estime ; ce fut son attachement pour la Réforme qui le força à s'expatrier et qui amena le déclin de son école. Mais avant de parler de cette dernière phase de l'école de Schlestadt, il est temps d'entretenir nos lecteurs du modeste humaniste auquel est consacrée cette étude.

Vers le commencement du XVI^e siècle, Wimpfeling avait provoqué à Schlestadt la fondation d'une Société littéraire, à l'imitation de celle qu'il avait établie à Strasbourg. Le but de cette Société (*Sodalitas*) était de créer entre les humanistes des liens de solidarité et d'amitié, de stimuler leur zèle, de favoriser leurs travaux littéraires. Ces réunions, dont plusieurs se formèrent en Allemagne à cette époque, avaient de grands avantages. Les savants, disséminés dans le pays, avaient un point de ralliement ; ils se voyaient régulièrement, échangeaient leurs idées, se communiquaient leurs travaux littéraires, qui étaient discutés et critiqués ; parfois un humaniste étranger assistait à la séance et faisait la relation des progrès, mais aussi de la résistance que les études classiques rencontraient dans sa patrie.

Jacques Wimpfeling était le président (*caput et ornamentum*) de la Société littéraire de Schlestadt. Les principaux membres en étaient *Paul-Constantin Phrygion* (Seidensticker), un des prédicateurs de Schlestadt, qui y prêcha plus tard la Réforme ; *Lazare Schurer*, à la fois distingué comme imprimeur et comme savant ; *Jacques Spiegel*, qui, dans la suite, fit une brillante carrière diplomatique ; *Beatus Rhenanus*, l'éminent connaisseur des classiques de l'antiquité et *Martin Bucer*, le moine dominicain. Parfois on voyait aussi arriver

ressort d'une lettre de Beatus Rhenanus à Zwingli, du 10 Janvier 1520. où il est dit : *Atque adeo libere non nunquam Sapidus loquitur, ut Wimpfelingius illi inquisitionem aut delationem ad inquisitores hæreticæ pravitatis sæpe minetur.* (Cf. Zwinglii, opp. Edit. Schuler et Schulthess VII, p. 107.)

aux séances un homme au teint pâle et maladif, mais plein de bonté et de douceur, que ses compagnons accueillaient avec le cri de joie : « Voici l'abbé ! voici l'abbé ! »

C'était *Paul Volzius*, abbé de Honcourt, qui, quittant les solitudes des Vosges qu'il habitait, venait ainsi se délasser parmi des amis et retremper son courage par le doux commerce des lettres. Il était né à Offenbourg¹, dans l'Ortenau, en 1480. Il était venu comme étudiant à Schlestadt, attiré par le renom de l'école de cette ville; il y avait fait ses études sous Craton Hofmann. En 1503 nous trouvons Volzius dans un couvent; il entra dans l'ordre des Bénédictins, pour pouvoir se livrer à son goût pour les lettres; il habita quelques années le couvent de Schuttern, près de Fribourg, s'occupant de travaux littéraires.

Vers 1513, il fut envoyé en Alsace pour relever l'abbaye de Honcourt (Hugoniszcuria, Hugshofen), située dans le val de Villé. Cette abbaye de Bénédictins avait été fondée vers l'an 1000 par le comte *Werner d'Ortenberg*, un parent de Rodolphe de Habsbourg, en l'honneur de l'archange saint Michel. Dans les dernières années du XV^e siècle, la discipline s'était fortement relâchée, et pour la relever Paul Volzius fut envoyé comme abbé dans le val de Villé. Ces nouvelles fonctions n'étaient guère du goût du bon abbé; ami du silence et de la paix, épris de la vie contemplative, absorbé par ses études, il trouvait à Honcourt un champ d'activité tout différent : une maison en décadence, des moines revêches, une administration fatigante. On conçoit que le bon abbé aimât souvent à quitter sa Thébaïde, pour retremper son esprit au contact des amis des lettres, et pour rallumer le feu sacré qui aurait pu s'éteindre, faute d'aliment, dans son couvent solitaire. Le savant abbé correspondait aussi avec les humanistes les plus distingués de son temps; Erasme professait pour lui une amitié

¹ Offenbourg était alors une ville appartenant à l'évêque de Strasbourg, qui possédait plusieurs bailliages au-delà du Rhin.

sincère ; le célèbre jurisconsulte Ulric Zasius, de Fribourg, l'estimait, Beatus Rhenanus l'aimait à l'égal d'un frère. Plus d'une fois ses amis durent relever son courage abattu et l'exhorter à la patience ; car déjà peu d'années après son installation, il voulait se démettre de sa charge, afin de pouvoir se livrer entièrement à l'étude. Erasme lui écrivit à ce sujet, en 1519 : « Tu te plains de ta position, mais il m'est difficile de
« te conseiller, ne sachant pas de remède à tes maux. Si tu
« connais un genre de vie exempt de lutttes, d'inquiétudes et
« de soucis, indique-le moi, je me hâterai de le choisir avec
« toi, car depuis longtemps le bruit du siècle m'est odieux.
« Mais partout, ici-bas, il y a lutte. Reste dans ta sphère d'ac-
« tività, et cherche la paix, non pas au dehors, mais en toi-
« même, et sois assidu à la prière. Écolompade, lui aussi,
« soupire après la délivrance du joug monacal, et Wimpfeling
« cherche également son port. »

L'abbé suivit le conseil de son judicieux ami et attendit patiemment l'heure de son affranchissement. En effet, il s'était opéré dans son cœur un singulier changement, depuis qu'il lisait les écrits de Luther et des autres réformateurs. Il se convainquit de jour en jour davantage de l'inanité des vœux monastiques, et fut amené à sonder la source de vie, les Saintes Ecritures. Son attachement aux idées nouvelles le décida même à accueillir dans son couvent solitaire des réfugiés pour cause de religion, venus de France et de Lorraine. Il prêcha aussi dans le sens de la Réforme et lut à ses auditeurs des passages tirés des ouvrages du réformateur de Wittemberg.

Cependant de graves événements se préparaient en Alsace. Les paysans, opprimés par un joug séculaire et agités par les idées nouvelles, réclamaient à grands cris leur émancipation, confondant leur affranchissement civil avec la liberté de l'Evangile. Déjà vers la fin du siècle précédent, en 1493, des associations du *Bundschuh* (soulier de l'alliance), s'étaient formées dans les environs de Schlestadt, et une conjuration avait été

tramée sur le sommet solitaire de l'*Ungersberg*. Mais toutes ces tentatives avaient avorté; maintenant le moment semblait propice; aussi le soulèvement des paysans, qui prit son origine aux bords du lac de Constance, devint bientôt général, et, semblable à l'avalanche qui grossit avec la rapidité de l'éclair, il étendit au loin ses ravages. Dans les derniers jours de Mars 1525, l'Alsace était en feu; des bandes de paysans parcouraient le pays, pillant et dévastant les couvents, et l'abbaye de Honcourt n'échappa pas à la destruction.

Le comte Ulric de Ribeaupierre, qui fut un témoin oculaire de ces scènes de pillage, rapporte dans sa *Relation de l'insurrection des paysans*¹, que le dimanche de Pâques 1525, les paysans du val de Villé s'emparèrent de l'abbaye de Honcourt, chassèrent l'abbé, détruisirent les ornements du culte et les vases sacrés, enfoncèrent les portes et les fenêtres, démolirent le toit des bâtiments, et, ce qui dut affliger le plus le savant abbé, déchirèrent et brûlèrent tous les livres qui leur tombèrent sous la main.

Paul Volz, poursuivi par les bandes des rustaude jusqu'à Schlestadt, parvint heureusement dans cette ville, où il trouva un asile hospitalier dans la maison de son ami, le recteur Sapidus. Mais il dut bientôt quitter son lieu de refuge. Le 20 Mai 1525, les habitants de Schlestadt pouvaient voir, du haut de leurs tours et de leurs remparts, et à la lueur sinistre des villages incendiés de Châtenois et de Scherrwiller, la défaite sanglante des paysans, qui luttaient avec l'énergie du désespoir contre les bataillons aguerris du duc Antoine de Lorraine.

La défaite de Scherrwiller amena de grands changements à Schlestadt; le magistrat, intimidé par les menaces de l'archiduc Ferdinand, arrêta le développement de la Réforme; le prédicateur Phrygion dut quitter la ville, Sapidus fut forcé de se démettre de son rectorat, et après son départ, l'école qu'il

¹ Voyez Stœbers *Alsatia*, 1855, pages 149 et suivantes.

dirigeait perdit son ancienne splendeur, car en 1538 le Gymnase de Strasbourg fut fondé, et à partir de cette année il n'est plus question de l'école de Schlestadt. Quant à l'abbé Paul Volzcius, il était revenu avec Sapidus, dans l'automne de 1525, dans son couvent abandonné, où il passa l'hiver. Il vit là, de près, les suites déplorables de la guerre des paysans. Il raconte à son ami Beatus Rhenanus, dans une lettre du 5 Avril 1526, comment le curé du petit village de Neuve-Eglise, partisan de la Réforme, fut fait prisonnier par le bailli de Villé et conduit au château d'Ortenberg, pour être dirigé de là sur Ensisheim, « la boucherie de l'Alsace » (*Alsatiæ macellum*).

Vers le milieu de l'année 1526, Volzcius quitta définitivement sa solitude pour aller s'établir à Strasbourg. Là il embrassa la Réforme. Ses relations avec ses anciens amis, les humanistes, en furent troublées, car sa correspondance avec Erasme, avec Wimpfeling, avec Jacques Spiegel cessa à partir de cette époque. Beatus Rhenanus fut le seul avec lequel il resta en rapport. Volzcius s'occupa à Strasbourg d'études littéraires; il composa, entre autres, une chronique de l'abbaye de Schutteren (*Chronicon abbatiae Schutteranæ*).

En 1529, la messe avait été abolie à Strasbourg, par décision du corps des Echevins; mais plusieurs couvents de religieuses étaient restés dans cette ville; les nones les habitaient encore, mais la messe n'y était plus célébrée; par contre, le magistrat nomma, dans chacun de ces couvents, un chapelain évangélique, chargé d'y prêcher régulièrement. En 1530, Paul Volzcius fut nommé, par ordonnance du Sénat, chapelain du couvent de nones de Saint-Nicolas-aux-Ondes ¹ (*in Undis*). Il exerça ces fonctions ingrates durant neuf années,

¹ Le couvent de Saint-Nicolas-in-Undis occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui la manutention militaire, vis-à-vis de l'école de pharmacie. Cet ancien couvent a donné son nom à la magnifique caserne d'artillerie, appelée aujourd'hui « quartier Saint-Nicolas. »

mais sans succès ; il resta un prédicateur dans le désert, et les nones ne lui facilitaient aucunement sa tâche pénible. Par contre, son ministère lui laissait beaucoup de loisir ; il en profitait pour se livrer à son goût pour les études classiques. Il était resté célibataire, et habitait le couvent abandonné des Guillelmites ; il prenait la pension chez l'ancien prieur, Jean Rixinger, le seul d'entre les moines qui fût resté dans la maison conventuelle.

Les rapports de l'ancien abbé (*exabbas*, comme il aimait à se nommer) avec ses nouveaux collègues, les prédicateurs de Strasbourg, étaient un peu tendus. Volzius avait des relations avec des anabaptistes et des sectaires, dont il y avait à cette époque un grand nombre à Strasbourg. Il éprouva, par suite du contact avec les séparatistes, des scrupules au sujet du baptême des enfants et de la Sainte-Cène. Aussi refusa-t-il de signer une Confession de foi quelconque, et ne participa point, pendant des années, à la communion. Malgré cela, en 1536, le Convent ecclésiastique de Strasbourg adressa une requête au magistrat, le suppliant de prendre en considération l'âge et l'état de santé de l'ancien abbé de Honcourt, et de lui accorder une augmentation de traitement (il n'avait que trente florins par an).

Le 13 Janvier 1537, Paul Volzius fut révoqué de ses fonctions, principalement à cause de ses relations avec le gentilhomme silésien *Gaspard de Schwenkfeld* et avec les anabaptistes¹. Toutefois, cette interdiction ne dura pas longtemps. Lorsque Calvin fut nommé en 1538 ministre de l'Eglise française de Strasbourg, et y introduisit une discipline plus sévère, Volzius se sentit attiré par le réformateur français, et finit par reconnaître ses erreurs. Au mois de Juillet 1539, il rétracta, à l'église Saint-Pierre-le-Jeune, ses opinions erronées sur le

¹ *Volzii Epist. ad Beat. Rhenanum, 26 Januarii 1537. Nosti ne factum me esse militem emeritum ? Ad XIII Januari præsentis anni silentium mihi indictum est. ne scilicet in posterum ad populum declamarem.*

baptême et la Cène, et prononça une confession de foi publique, dont l'original existe encore¹.

Après cette déclaration, Volzius reprit son ministère : il habitait, comme nous l'avons dit, l'ancien couvent des Guillemites, qui servit pendant plusieurs années de demeure à de jeunes étudiants en théologie étrangers, qu'il surveillait et auxquels il donnait d'excellentes directions pour leurs études.

Ce fut au milieu de ces occupations paisibles que s'approcha le terme de sa carrière terrestre. Paul Volzius mourut le 6 Juin 1544, généralement estimé pour sa science, sa piété et son esprit de conciliation. Plus de cent personnes, pour la plupart des prédicateurs, des étudiants et des gens de lettres, accompagnèrent son cercueil au cimetière Saint-Gall. Martin Bucer prononça à la tombe l'oraison funèbre du défunt.

Longtemps avant sa mort, l'ancien abbé de Honcourt avait lui-même composé son épitaphe. La voici :

VOLZIUS HIC STULTUS
PAULUS JACET ABBAS SEPULTUS.

Cette épitaphe est une confession de foi sincère du modeste humaniste, qui a reconnu à la fin de sa vie la vanité des choses terrestres, et qui, sentant sa misère spirituelle, met son espoir dans la grâce divine.

Paul Volzius fut une nature contemplative, plutôt faite pour les études de cabinet que pour les luttes de la vie. Au moyen-âge il eût peut-être acquis la réputation d'un saint, à cause de ses vertus chrétiennes; mais dans un siècle si fécond en hommes de caractère et de foi, il occupa un rang secondaire et effacé au milieu des célébrités de son temps. Toutefois il est un digne représentant de cette école de Schleitstadt, qui donna à l'Alsace tant de savants éminents, et il sut allier à un rare degré la science et la piété, les connaissances de l'esprit et les qualités du cœur, qui sont l'idéal chrétien. Jules RATHGEBER.

¹ La *Confessio Pauli Volzii* se trouve dans le recueil de lettres d'Osée Schadæus, intitulé : *Epistolarum theologicarum in causa maxime sacramentaria*, tome I^{er}.

LA COMMANDERIE DE ST-JEAN

(MAISON RICHART)

A COLMAR

(1210—1809)

(Suite.)

II.

Période d'accroissement et de prospérité.

(1268—1562.)

Aussi bien, en ce moment, un couvent de plus ou de moins à Colmar, importait assez peu. Les *Unterlinden*, les Dominicains, les Augustins, les Catherinettes se partageaient, ou allaient se partager tous les terrains non construits qui séparaient les habitations privées. Le clergé séculier, tout en luttant contre la diminution d'influence et de revenus qui en résultait pour lui, était bien obligé de s'y résigner dans une certaine mesure ; les Hospitaliers de St.-Jean n'avaient donc plus à lutter contre son mauvais vouloir.

Il semble aussi qu'ils surent garder une sage réserve et une prudente neutralité dans les événements de 1255 et 1262 ; cette attitude avait dû leur concilier les sympathies du parti vainqueur et l'appui d'un prince, dont la puissance était déjà grande et allait grandir encore. Ces événements sont trop connus pour que nous nous y apesantissions longuement, mais il est indispensable d'en dire, ici, quelques mots.

En 1255, Walther de Gerolseck, évêque de Strasbourg,

s'était emparé de Colmar. Il y comptait, dans la noblesse surtout, de nombreux partisans, en tête desquels la famille de Rathsamhausen; mais il y comptait aussi, particulièrement dans la bourgeoisie, de nombreux ennemis, en tête desquels figurait le schultheiss Jean Rosselmann. Walther n'était pas l'évêque diocésain; pour les bourgeois de Colmar, ce n'était qu'un prince batailleur, possesseur temporel du *mundat* de Rouffach, voisin incommode et envahisseur, dont ils ne devaient pas désirer l'agrandissement. Rodolphe de Habsbourg, landgrave d'Alsace qui, déjà maître d'Ensisheim, avait grand intérêt à la possession de Colmar, sut mettre dans ses intérêts Rosselmann et ses partisans, qui lui en ouvrirent les portes. Nous laissons de côté la révolution municipale qui en fut la suite, et nous arrivons à la revanche manquée de 1262. On sait que Walther tenait la campagne, guettant une occasion de rentrer dans la ville d'où il avait été chassé. Ses partisans essayèrent une surprise analogue à celle dont ils avaient été victimes. Entrés en ville par le *pont de pierre*, en plein jour, grâce à leur attitude amicale et au blason de Habsbourg qui brillait sur leurs casques et leurs écus, ils avaient aussitôt tiré l'épée et parcouru la ville, aux cris de: « *Vive l'évêque de Strasbourg!* » Mais Rosselmann n'avait pas tardé à se mettre à la tête des bourgeois fidèles à Rodolphe, et les envahisseurs avaient été battus, sans que le vaillant schultheiss pût jouir de sa victoire, ayant lui-même péri dans l'action.

Le pont de pierre du XIII^e siècle était, comme son successeur actuel, contigu aux bâtiments de la Commanderie; ceux-ci s'étendaient, comme aujourd'hui, le long de la rivière toujours guéable; si les Hospitaliers avaient fait cause commune avec les partisans de l'évêque, il leur eût été facile de les introduire, de nuit, par-dessus les murs de leur enclos; mais il est beaucoup plus probable que leurs sympathies étaient pour Rodolphe.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce prince, devenu empe-

reur, manifesta sa bienveillance aux chevaliers de St.-Jean dans plusieurs actes qui existent encore.

Ainsi, en 1278, les schultheiss, magistrat (*consules*) et bourgeois (*cives*) de Colmar, à la demande de Rodolphe, roi des Romains, renoncent à toute action, exception et droit quelconque à eux compétent, sur les terrains communaux occupés par les frères Hospitaliers de St.-Jean, tant en ce qui concerne leur moulin, qu'en ce qui concerne leur cour d'habitation, et spécialement sur un champ qu'ils possèdent près le chemin qui conduit à Horbourg. Daté des nones (7 du mois de Juillet)¹.

1279. — Confirmation par Rodolphe de Habsbourg, de l'acte précédent, donnée à la demande de frère Bérenger, commandeur de la maison de Colmar. Daté de Vienne, le 3 des nones (5 du mois de Mars).

Ces deux actes attestent à la fois le bon vouloir de l'empereur et l'entente cordiale qui régnait entre la Commanderie et la commune.

En effet, non seulement celle-ci renonce, par acte authentique, à tous les droits qu'elle pourrait revendiquer sur les terrains communaux, occupés sans titre par les Hospitaliers (*omni actioni et exceptioni, omnique juris auxilio canonici, civilis et consuetudinarii*), mais elle confond, pour ainsi dire, ses intérêts et ceux des chevaliers dans des démarches communes; car les *annales des Dominicains de Colmar* nous apprennent que Sigfried de Gundolsheim, qui figure en tête de l'acte comme schultheiss, fit, cette même année 1278, un voyage à Vienne, d'où il ne revint que dans les premiers mois de 1279, rapportant vraisemblablement les originaux que nous possédons aux archives du Haut-Rhin, des deux actes

¹ Cet acte est rapporté textuellement par M. Mossmann, dans ses « *Recherches sur l'ancienne constitution de la commune de Colmar* ». (*Bulletin de la Société des monuments historiques d'Alsace*, vol. 1863, p. 30. *Note.*)

ci-dessus, en même temps que *le statut municipal* de Colmar, daté de Vienne, 29 Décembre 1278, et dont le préambule, cité par M. Mossmann, mérite d'être rapporté :

« Les réflexions et la prévoyance de la majesté royale, d'où découle et sur laquelle repose tout droit, doivent tendre à établir des lois, telles que les hommes de bien et innocents puissent vivre en paix, et les méchants et dangereux être atteints de la vengeance des lois, etc. » On voit que la fameuse formule : « Que les méchants tremblent et que les bons se rassurent ! » n'est pas précisément nouvelle.

Mais, tout en s'occupant de régulariser, pour le passé et le présent, la propriété de leurs immeubles, nos Hospitaliers ne négligeaient pas la question des indulgences, qui leur avaient déjà valu plus d'une libéralité, qui devaient leur en attirer plus encore dans l'avenir.

En 1282, c'est Henri, évêque de Trente, qui accorde à ceux qui feront leurs dévotions en notre chapelle, les indulgences mentionnées ci-dessus comme émanées de divers autres prélats, parmi lesquels figure Pierre, évêque de Padoue. Celui-ci étant mort quelques années plus tard, en 1283, Godefroy, son successeur, les renouvelle ; lui-même est bientôt remplacé par Werner, qui les renouvelle également. Ces deux dernières chartes sont, l'une et l'autre *datées de Colmar* ; elles sont conçues identiquement dans les mêmes termes que celles relatées plus haut, et nous ne croyons pas abuser de l'hypothèse, en supposant que ces deux prélats avaient été logés à la Commanderie, où on leur a présenté les chartes de leurs confrères d'autres diocèses, en les priant de se joindre à ceux-ci par une manifestation analogue, pour prouver l'intérêt qu'ils portaient à la communauté.

Du reste, alors même qu'ils n'auraient pas logé à la Commanderie, il n'est guère permis de douter qu'ils aient tenu à honneur d'officier à l'autel de sa chapelle, consacré par Albert le grand, qui était mort récemment en odeur de sainteté

(1280), dont ils devaient vénérer la mémoire, et qu'ils avaient, peut-être personnellement connu.

De nos jours encore, c'est grande fête, pour une église, quand un prélat y officie, on comprend qu'au XIII^e siècle, la présence successive de deux évêques de Padoue devait singulièrement recommander à la dévotion des fidèles le sanctuaire de St.-Jean, et à leur considération, les frères qui le desservaient.

Et ceux-ci, de leur côté, se sentent si bien acceptés, naturalisés, pour ainsi dire, parmi les riverains de la Lauch, qu'ils n'hésitent pas à les choisir pour arbitres de leurs intérêts privés.

Ainsi, nous trouvons à la date du 6 des nones (10 du mois) de Mars 1286, une sentence arbitrale rendue par le *magistrat de Colmar* dans une contestation entre les Hospitaliers de cette ville et Henri de Artzenheim, touchant la propriété et jouissance de divers biens sis au ban d'Ingersheim, et à eux donnés par un certain Walter, dit Urlouge, lequel, vraisemblablement, les avait engagés ou vendus à réméré au sire de Artzenheim.

Par la dite sentence, ce dernier reste en possession des biens litigieux, en payant aux donataires une modique redevance annuelle d'une mesure de vin, et à la mort du donateur, la Commanderie en aura la pleine propriété.

La même année, Albert et Rodolphe, ducs d'Autriche et landgraves d'Alsace, font savoir qu'à la requête de Bertold, dit *Zu Loube* et de ses frères Jean et Henri de *Phaffenheim*, ils consentent à l'échange que les trois frères ont fait avec les Hospitaliers de Colmar (*Commendatore et fratribus sacre domus hospitalis Jerosolimitani in Columbaria*) de cinquante schatz (*scadis*) de vignes, situées au lieu dit : *Schafeslide*, au ban de Wettolsheim (*Wetzelsheim*), et qu'ils tenaient en fief des dits ducs d'Autriche, contre certains biens que la Commanderie possède aux bans de Pfaffenheim et de Rouffach, et consistant en dix-huit schatz de vignes, et une propriété vul-

gairement appelée *Kastelberg*; à la condition que les trois frères Berthold, Jean et Henri, deviendront vassaux des dits ducs (*vassali nostri sint*) pour les biens reçus en échange, et que les Hospitaliers de Colmar auront sur les biens de Wetolsheim à eux échangés, le domaine direct, qui appartenait aux dits ducs (*directum dominium quod nos habuimus in bonis suprascriptis*). Donné (sans indication de lieu, ni de jour) l'an 1286.

Il serait trop long et à coup sûr fastidieux pour le lecteur, de relever les nombreuses donations faites à notre Commanderie, pendant les dernières années du XIII^e et toute la durée du XIV^e siècle et non plus, comme dans la période précédente, uniquement de la part de nobles, mais encore, mais surtout de la part de bourgeois de la ville et de paysans des environs. Il n'est pas jusqu'à des religieux d'autres Ordres, qui partagent leurs libéralités entre les Hospitaliers de Colmar et leur propre maison.

Voici, par exemple, une charte de Jean, abbé de Pairis, aux termes de laquelle un certain frère Rodolphe, alors qu'il était convers en la dite abbaye, avait acheté d'un nommé Rebber une pièce de vigne, sise au ban d'Ingersheim, qu'il avait transmise, en faisant profession (*quum ad ordinem venit*), à la maison de Pairis, laquelle doit en jouir, tant que vivra le dit Rodolphe, à la charge de livrer, chaque année, une demie mesure de vin aux frères de St.-Jean, à Colmar; mais à sa mort, la dite vigne passera en toute propriété à ceux-ci. Daté de Colmar¹, dans l'octave de St.-André, apôtre (première semaine de Décembre 1297.)

¹ Au premier abord, on se demande comment le testament d'un religieux de Pairis peut être daté de Colmar; mais il ne faut pas oublier que plusieurs monastères des environs y avaient leur *maison de ville*; celle de Pairis était située rue des Clefs; elle fut longtemps affectée à la préfecture; depuis la construction de l'hôtel actuel, elle sert d'hôtel-de-ville.

Si un religieux de Pairis léguait tout ou partie de ses biens à la maison de St.-Jean, à plus forte raison devait-il en être de même de ceux qui, pendant leur vie, avaient appartenu à l'Ordre des Hospitaliers. Nous en trouvons un exemple dans un acte de 1305, par lequel frère Heldrich de Wandenheim, *grand précepteur* de l'Ordre pour les provinces d'Allemagne, Bohême, Moravie, Autriche et Pologne, ratifie un legs fait à notre Commanderie avec affectation d'une certaine somme *ad mensam*.

Ceci demande quelques mots d'explication.

PAUL HUOT.

(La suite à la prochaine livraison.)

LÉGENDES DE L'EDDA

(Suite.)

Le pari de Loki avec les gnomes.

Loki, le fils de Laufey, avait gravement offensé le dieu du tonnerre. Pendant que Sif, la femme de Thor, dormait, il lui avait méchamment coupé ses longs cheveux. A la vue de cet affreux dégât, Thor entra dans une violente colère; il se jeta sur Loki, et lui aurait sans aucun doute cassé tous les os, si le coupable n'avait juré d'obtenir des elfes une chevelure qui pousserait sur la tête de Sif comme des cheveux naturels. Loki tint parole. Il se rendit chez les fils d'Iwald, qui étaient en grand renom. Ces gnomes, pour lui faire plaisir, firent plus qu'il ne demandait, car, outre la chevelure, ils fabriquèrent pour lui le vaisseau nommé Skidbladnir, et la lance Gungnir, qui devint l'arme favorite d'Odinn.

A peine ce danger fut-il passé, que Loki s'empressa d'en chercher un autre. Il se rendit chez le gnome Brock, et se mit à dénigrer, le frère de celui-ci, Sindri: il montra les présents que les elfes venaient de lui faire, et paria sa tête que Sindri, avec tout son art, ne ferait pas trois objets qui fussent comparables à ceux-là. Le gnome, irrité de ces discours dédaigneux, tint le pari, courut chercher son frère, et l'Ase et les gnomes se rendirent aussitôt à la forge. Arrivé là, Sindri jeta la peau d'un porc dans la fournaise, et dit à son frère de faire marcher le soufflet

et de ne pas se reposer un instant, jusqu'à ce qu'il fût revenu lui-même pour retirer ce qu'il avait mis dans le feu. Brock exécuta fidèlement l'ordre qu'il avait reçu. Pendant qu'il suait sang et eau à faire marcher le soufflet, une mouche se plaça sur sa main, et lui fit une piqûre douloureuse. Le gnome la laissa faire, et ne se dérangea point avant le retour du forgeron, qui retira du feu un sanglier aux soies d'or.

Ensuite Sindri sema une poignée d'or dans la fournaise, et se retira après avoir fait à son frère la même recommandation que la première fois. Pendant que Brock travaillait, la même mouche vint encore le tourmenter : elle se mit sur son cou et le piqua plus douloureusement que la première fois. Mais Brock endura ce supplice, sans discontinuer son travail, jusqu'au retour de Sindri qui tira un anneau d'or de la fournaise.

Restait à faire le troisième ouvrage. Le forgeron jeta du fer dans la fournaise, et sortit, non sans avoir renouvelé ses recommandations. « Tout est perdu », dit-il, « si tu cesses un instant d'exciter le feu. » L'horrible insecte revint encore, s'assit entre les deux yeux de Brock, et le piqua si cruellement dans les paupières, que le gnome, aveuglé par le sang, lâcha un instant le soufflet pour chasser la mouche. Sindri, à son retour, apprit avec effroi ce qui s'était passé. « Peu s'en est fallu », dit-il, « que tout ne fût perdu. » Cependant il trouva un marteau dans la fournaise. Il remit à Brock le marteau, la bague et le sanglier, en lui disant de porter ces objets à Asengard, et de soumettre à l'arbitrage des dieux le différend qu'ils avaient avec Loki.

A cette nouvelle, les dieux prirent place sur leurs sièges. Les deux parties s'en remirent à la décision de trois d'entre eux, Odinn, Thor et Freyr. Loki donna à chacun des trois juges un des présents qu'il avait reçus des elfes ; la lance à Odinn, la chevelure à Thor, et à Freyr le vaisseau Skidbladnir. Puis il leur expliqua les vertus de chacun de ces trois objets. « La lance », dit-il, « ne manque jamais son but ; la chevelure croi-

tra sur la tête de Sif comme des cheveux naturels; le vaisseau a toujours le vent favorable, il va où l'on veut, on n'a qu'à déployer les voiles; il a de plus ce grand avantage, qu'on peut le plier comme un morceau de toile, et le mettre en poche¹. »

Quand Loki eut ainsi plaidé sa cause, Brock s'avança à son tour. Il présenta au roi des Ases l'anneau nommé Draupnir : « Chaque neuvième nuit », dit-il, « huit autres anneaux en tomberont, comme autant de gouttes d'or ». Il donna à Freyr le sanglier : « Il traverse », dit-il, « les airs et les flots, de nuit comme de jour, et il va plus vite que le meilleur coursier. La nuit la plus profonde, la plus noire forêt est éclairée par la lumière qui jaillit de ses soies ». Thor eut le marteau : « Quelque terrible coup que tu portes », dit le gnome, « et si dur que soit l'objet que tu frappes, cette arme ne se brisera jamais; si loin et en quelque endroit que tu la lances, elle reviendra se placer dans ta main. Tu n'as qu'à le désirer, et cette arme redoutable se fera si petite, que tu pourras la cacher dans ton sein. Elle n'a qu'un seul, un léger défaut, c'est que le manche est un peu trop petit ».

Les Ases furent ravis de ces explications; ils jugèrent que de toutes les choses précieuses qu'ils venaient de passer en revue, le marteau était de beaucoup la plus excellente. Quelle arme ils allaient avoir contre les Hrimthursus!

Le gnome avait gagné son pari. Loki offrit de racheter sa tête; mais Brock ne pouvait lui pardonner ses impertinences, et ne voulait pas entendre parler de rançon. « Eh bien, prends donc ma tête, si tu peux! » dit le dieu, et en moins de rien, il eut disparu : car Loki a des chaussures qui lui permettent de franchir avec la rapidité du vent les airs et les eaux. Le gnome, désappointé, pria Thor de lui venir en aide. Thor alla poursuivre le fugitif et le ramena à Asengard. Brock se disposait

¹ Le vaisseau *Skidbladnir*, *bois feuilleté*, s'appelle ainsi parce qu'il est composé de feuillets en bois, afin d'être très-léger et très-plierable. (Fasc. de Gulfi, 142.)

à lui trancher la tête, quand Loki s'écria : « La tête est à toi, mais non le cou ! » Il n'y avait pas moyen de prendre l'un sans endommager l'autre. Mais le gnome voulut au moins disposer de ce qui lui appartenait. Il essaya d'enfoncer son couteau dans les lèvres de Loki ; mais le couteau n'était pas assez tranchant. « Ah ! » s'écria-t-il, « que n'ai-je la vrille de mon frère ! » Au même instant la vrille parut, et d'elle-même perça les lèvres de Loki. Brock fit passer une courroie par les trous, et ferma solidement la bouche de celui qui avait osé s'exprimer dédaigneusement sur le compte des siens.

Svadilfari.

Les Ases venaient de construire Walhall et la muraille de Midgard ; mais aucun travail formidable ne protégeait encore le ciel contre l'attaque des Hrimthurses. Voilà qu'un jour un architecte se présente aux dieux, et propose de leur construire une forteresse imprenable, qui leur servirait de refuge, même si Midgard tombait au pouvoir des géants. Il lui faudra trois semestres, dit-il. Mais un tel service est digne d'une grande récompense : l'étranger, pour prix de son travail, n'aspire à rien moins qu'à la main de Freyia, et à la possession du soleil et de la lune. Les dieux se réunirent pour en délibérer. Le service que l'architecte demandait à leur rendre, leur parut d'abord plus grand que le prix énorme qu'il y mettait. Tout lui fut accordé ; mais à condition qu'aucune main étrangère ne lui vînt en aide, et que le travail ne durât point au-delà d'un hiver : si, au premier jour d'été, le moindre détail restait inachevé, le pacte devait être rompu. Instruit de ces conditions, l'inconnu demanda que du moins il lui fût permis de se servir d'un cheval qu'il possédait, et qui s'appelait Svadilfari. Loki pensa que l'on ne devait point repousser cette demande, et sur son avis, les Ases y consentirent. Le premier jour de l'hiver, l'architecte se mit à l'œuvre. La nuit il partait avec son cheval pour aller chercher, dans de lointains

pays, les pierres dont il avait besoin. Les Ases s'arrêtaient avec une admiration mêlée de frayeur sur le passage de Svadilfari, trainant sans effort des blocs énormes. A mesure que le travail avançait, l'inquiétude devenait plus générale à Asengard. Mais que faire? Le traité avait été conclu devant de nombreux témoins; les serments les plus inviolables avaient été prêtés: car le prudent Jotne¹ qui travaillait pour les dieux, savait que ces précautions ne lui seraient pas inutiles, si Thor, occupé alors à guerroyer contre les monstres, revenait de l'Orient.

Cependant l'hiver tirait à sa fin, la forteresse était presque achevée; déjà ses tours et ses murailles pouvaient braver le plus rude assaut. C'était le moment ou jamais, pour les Ases, de rompre leur promesse. Lorsqu'il ne resta plus que trois jours jusqu'au terme fixé, et que tout était fini, excepté la porte qui devait fermer ces prodigieuses constructions, les dieux s'assirent sur leurs sièges, et se demandèrent qui avait pu leur donner le funeste conseil d'exiler Freyia chez les géants, et d'obscurcir le ciel et la terre, en livrant le soleil et la lune. Qui avait pu leur donner un aussi détestable conseil, si ce n'est Loki, le fils de Laufey, l'auteur et le fauteur de tout ce qui est mauvais? Tel fut l'avis de tous; et Loki fut menacé de la mort la plus cruelle, s'il ne trouvait un remède au mal qu'il avait causé. Loki eut peur: il jura de ne pas se ménager, de frustrer à tout prix l'ambitieux architecte de la récompense promise.

Le même soir, au moment où l'architecte se mettait en route avec son cheval, pour aller chercher des pierres, une jument sortit de la forêt, et, s'arrêtant à quelques pas de Svadilfari, se mit à pousser un hennissement. Svadilfari dressa l'oreille; puis soudain, ayant aperçu le gracieux animal, il brisa ses liens, et courut vers lui. La jument prit la fuite, Svadilfari la poursuivit, et le Jotne courut après son cheval, en poussant

¹ Géant.

des cris terribles. Les deux chevaux coururent ainsi toute la nuit. Le lendemain, les matériaux manquaient, et ce fut une journée perdue. Lorsque l'architecte s'aperçut qu'il ne pourrait jamais terminer son ouvrage à temps, et que les dieux l'avaient joué, il se livra à cette fureur insensée qui distingue la race géante. Les dieux, ayant enfin reconnu à ce signe qu'ils avaient affaire à un Jotne, ne se crurent pas tenus par leurs serments. Ils appelèrent Thor, qui parut à l'instant, et d'un coup de marteau, paya à l'architecte un travail dont Freyia avait dû être le prix. Cet habile Jotne ne construisit plus rien : la tête brisée, il descendit chez Hel, à Niflheim.

Mais la nuit que Loki avait passée dans la forêt sous la forme d'une jument, fut encore autrement utile aux dieux. Peu de temps après, cet Ase mit au monde un poulain, qui devint le cheval d'Odinn : il est gris, et il a huit pieds : il n'y a pas chez les dieux ni chez les hommes, un cheval qui lui soit comparable.

* * *

L'idée fondamentale de ce mythe est celle-ci : Les puissances géantes qui président à la nuit et à l'hiver, menacent continuellement l'existence de la lumière et de la vie. L'hiver est ici considéré comme un architecte, Jotne déguisé, qui a élevé d'énormes murs de glace pour protéger les dieux. Peut-être l'idée de la neige qui garantit la végétation future renfermée dans la semence, tout en représentant les forces destructrices de toute végétation, n'est-elle pas étrangère à la pensée fondamentale du mythe. Mais les dieux s'aperçoivent que ces promesses sont fallacieuses, et qu'en réduisant à l'impuissance le soleil et la lune (laquelle passait pour faire pousser les céréales), le géant préparait la ruine de ce qu'il feignait de vouloir défendre. Ils appellent Thor ; le dieu des orages, absent de nos contrées pendant la mauvaise saison, où sa main est désarmée, revient de l'Orient, et brise la tête du géant avec son marteau : c'est le premier coup de tonnerre, qui, suivant nos campagnards, sépare deux combattants, l'hiver et l'été.

Svadilfari, dont le nom signifie Vole-sur-Glace est le vent du Nord ; Sleipnir, son fils, représente la bise. On va sans doute un peu loin, en voyant dans les huit jambes de ce cheval d'Odinn, les huit principales directions de la rose des vents. Mais ce ne serait que joli, si la course des chevaux dans la forêt était l'image de l'inconstance des vents au commencement de la belle saison.

Le rapt d'Idun.

Trois Ases voyageaient de compagnie : Odinn, Loki et Hönir. Ils traversèrent des mers, des montagnes arides, où tout ce qui peut servir à la nourriture faisait absolument défaut. Enfin, exténués, n'en pouvant plus, ils découvrirent une fertile vallée dans laquelle paissait, en mugissant, un troupeau de bœufs. Heureux de cette trouvaille inespérée, ils se hâtèrent d'abattre une de ces bêtes, et de faire les apprêts d'un bon repas : les flammes brillent, et la viande, jetée dans un chaudron, est exposée au feu. Lorsque le temps indispensable à la cuisson fut passé, les dieux affamés soulevèrent le couvercle du chaudron : la viande était encore crue. Vite on la recouvre, on attise le feu : mais quel désappointement, lorsqu'au bout d'un temps assez considérable, on n'aperçut pas la moindre trace de cuisson ! Grand fut l'embarras des dieux qui ne savaient à quelle influence attribuer cette invincible crudité.

Tout à coup une voix se fit entendre dans le feuillage du chêne, au pied duquel ils faisaient leur cuisine. La voix disait : « Celui que vous voyez assis sur cette branche, est cause que votre viande refuse de cuire. » Saisis d'étonnement, les Ases lèvent les yeux, et aperçoivent un aigle à la vaste envergure, assis sur une branche du chêne. « Si vous consentez », leur dit l'oiseau, « à me donner de votre bœuf, ce qu'il me faut pour me rassasier, votre viande se ramollira ». Les Ases s'empressèrent d'accepter un commensal, sans lequel il n'y avait pas de repas possible. L'aigle descendit de sa branche,

s'assit à côté du feu, et commença par se servir : se faisant la part belle, il retira du chaudron les deux meilleurs morceaux, le filet et le trumeau.

A cette vue, Loki ne put se contenir : il ramassa une grande et forte perche, s'en servit en guise de lance, et en frappa l'aigle avec une telle fureur, que la perche pénétra profondément dans le corps de l'impudent animal. L'oiseau blessé, s'enfuit, emportant la perche enfoncée dans son corps, et le dieu suspendu à la perche. Il volait si près de terre, que les pieds de Loki donnaient contre les sommets des arbres. Loki pleura, supplia : l'oiseau volait toujours ; il semblait à Loki qu'on lui arrachait les bras. Enfin l'aigle promit de le déposer à terre, s'il s'engageait à lui livrer Idun, l'aimable déesse, et ses pommes d'or. Le prisonnier, heureux de se tirer d'affaire à n'importe quel prix, promit tout, et, rendu à la liberté, il alla retrouver ses compagnons, auxquels il se garda bien de faire connaître les conditions de sa délivrance.

Rentré dans le séjour des dieux, le fils de Laufey songea à tenir sa promesse. Il se rendit auprès d'Idun, et, par un adroit mensonge, l'attira hors de la tranquille demeure d'Asengard. « J'ai vu », dit-il, « dans une forêt, des pommes qui sont de vrais bijoux ; viens les voir, et emporte les tiennes, pour faire la comparaison ». Idun suivit le dieu menteur, et à peine fut-elle sortie du séjour des Ases, que le géant Thiassi, sous la forme d'un aigle, la saisit, et la transporta à Thrymheim, sa patrie.

Bientôt dans tout Asengard on se ressentit de l'absence d'Idun : les visages des Ases prirent la teinte et les rides de la vieillesse, leurs cheveux blanchirent. Dans cette extrémité, ils se rassemblèrent pour délibérer, et l'on sut que la dernière fois qu'Idun avait été vue, elle se trouvait en compagnie de Loki, et quittait le ciel avec lui. Loki fut aussitôt saisi, traîné dans l'assemblée des dieux, menacé de mille morts ; il promit de ramener la déesse. Freyia lui prêta ses ailes de faucon ;

il prit son vol vers le nord, vers les froides contrées de Jötunheim. Heureusement Thiassi était absent au moment où Loki atteignit sa demeure ; il avait détaché sa barque et fendait les flots de l'Océan. Le dieu se hâta de changer Idun en noix, la prit entre ses serres, et s'en retourna vers Asengard. Il était à peine parti que le géant rentra, et s'aperçut que sa captive lui avait été enlevée ; aussitôt il se change en aigle, et se mit à la poursuite du ravisseur avec une effroyable rapidité. Lorsque les Ases aperçurent le faucon qui s'approchait, portant une noix dans ses serres, et l'aigle qui s'évertuait pour l'atteindre, ils devinèrent ce que cela signifiait, et, prenant chacun une charge de copeaux, ils sortirent d'Asengard. On entassa ces matières inflammables au pied des murs célestes, et lorsque le faucon, par un effort suprême, se fut mis en sûreté derrière cette barrière, on alluma. L'aigle ne put arrêter son vol à temps, le feu consuma ses ailes : il tomba, et les dieux mirent à mort le géant Thiassi, à l'entrée d'Asengard.

* * *

Thiassi, le ravisseur d'Idun, est le géant des tempêtes et de l'hiver : c'est comme tel qu'il porte des ailes d'aigle, et qu'il empêche la viande des dieux de cuire, sans doute en éteignant le feu. Les Ases ont pénétré dans les régions où il domine : en d'autres termes, la vie, représentée par les Ases, est opprimée par les frimas. Idun, la déesse du printemps, est livrée au géant, et aussitôt les cheveux des Ases blanchissent, la fraîcheur juvénile de leurs visages disparaît avec les couleurs de la campagne et le feuillage des arbres. Les idées de jeunesse et de printemps ont entre elles un rapport étroit : la jeunesse est le printemps de la vie, le printemps est la jeunesse de l'année. C'est sous forme de noix que Loki rapporte la déesse à Asengard. La noix figure peut-être la semence qui renferme dans son enveloppe les splendeurs futures du printemps, et que la défaite de l'hiver rend à la vie.

Niördur et Skadi.

Lorsque Skadi, la fille de Thiassi, apprit la mort de son père, elle se couvrit la tête d'un casque, la poitrine d'une cuirasse, et, le glaive en main, marcha vers Asengard, pour demander satisfaction aux dieux. Les dieux ne voulurent point la combattre; ils lui offrirent de s'arranger avec elle à l'amiable. Pour un père qu'elle avait perdu, on lui offrit un époux. Il fut convenu que la jeune fille le choisirait parmi tous les dieux réunis, mais sans voir autre chose que leurs pieds. Son choix ne fut pas long : ayant remarqué dans la foule deux pieds d'une extrême élégance, elle s'écria : « Voilà celui qui sera mon époux, c'est Baldur, sans aucun doute ! » Elle se trompait : c'était Niördur de Noatun.

Mais ce n'était pas là l'unique condition de la paix. Il y en avait une plus difficile : les Ases devaient faire rire la froide vierge de Thrymheim. Skadi ne pouvait croire que cela fût possible. Mais Loki, le dieu fécond en expédients, s'était chargé de dérider le front de la sombre fiancée. Il prit une corde, et l'attacha par une de ses extrémités à la barbe d'une chèvre, par l'autre à sa propre ceinture¹. Le dieu et la bête se tiraient l'un l'autre, et poussaient des cris perçants. Lorsque cette scène étrange eut duré quelques instants, Loki se laissa tomber à genoux devant la fille de Thiassi. La gravité de la géante n'avait pas résisté longtemps à cette bouffonnerie inattendue, et ses éclats de rire annoncèrent que la paix était faite entre les Ases et les Jotnes.

L'union de Niördur et de Skadi ne fut pas heureuse. La jeune femme voulait vivre là où son père avait vécu, au milieu des rochers de Thrymheim, tandis que Niördur ne quittait qu'à regret le voisinage de la mer. Aucun des deux ne pouvant se résoudre à faire un complet sacrifice de ses préférences, ils eurent recours à un compromis. Il fut décidé que sur douze

¹ Ce mot n'est qu'approximatif.

nuits, ils en passeraient neuf à Thrymheim, et trois dans les parages dont Niördur aimait le séjour. Mais quand ce dieu revint d'un premier exil, et revit son cher Noatun, il chantait d'une voix plaintive :

« Ah ! que les montagnes me sont odieuses ! Je n'y ai pour-
« tant séjourné que neuf nuits. Ah ! que les hurlements de la
« tempête sont moins aimables que le chant du cygne ! »

Et Skadi, quittant Noatun, chantait à son tour :

« Je n'ai pas dormi sur les bords de la mer, tant les oiseaux
« y font de bruit. Chaque matin, en revenant de la forêt, la
« mouette me réveillait par ses cris perçants ! »

Revenue à Thrymheim, elle ne voulut plus le quitter. Heureuse dans ces régions glaciales, l'arc en main, et les pieds armés de patins, elle vole sur la neige et se livre au plaisir de la chasse.

* * *

Les populations finnes que les peuples de la branche gète trouvèrent établies en Scandinavie vers le IV^e siècle avant notre ère, avaient un dieu de la pêche et une déesse de la chasse. Comme ils avaient l'habitude de chasser neuf mois de l'année, et de pêcher pendant trois mois, ils supposaient naturellement que ces deux divinités alternaient ensemble, et que chacune se trouvait avec eux pendant la durée des occupations qu'elle protégeait. Les Scandinaves empruntèrent à ces peuples leur chasserresse, et donnèrent la place du dieu printanier, qui présidait à la pêche, à leur Niördur, dieu des eaux et de la navigation. Telle est l'origine de ce mythe (Bergmann, Fasc. de Gulfi, 96).

BECK.

(La suite à la prochaine livraison.)

ÉCRITS PERDUS D'ARISTOTE

*Fragmenta Aristotelis collegit disposuit illustravit Æmilius Heltz, in
Gymnasio Argentoratensi Litt. Ant. Professor. Parisiis Editore
Ambrosio Firmin Didot. gr. 8. 1869.*

Tout a été dit sur la prodigieuse fécondité d'Aristote dans les diverses branches du savoir humain ; c'est précisément le caractère encyclopédique de ses ouvrages qui a fait que le système vaste et profond qu'ils renferment a régné presque sans interruption jusqu'à nos jours, d'abord dans les écoles de la Grèce et de Rome, puis exclusivement dans toutes celles du moyen âge et dans les écoles arabes en particulier. Nul philosophe avant lui, nul autre après lui, n'a su aussi bien embrasser dans une théorie une et systématique, l'ensemble des choses. La philosophie grecque, quelque valeur qu'eussent ses recherches avant le siècle d'Alexandre, n'avait pu rien produire d'aussi complet ni d'aussi profond. Démocrite, qui, avant Aristote, a pu être appelé le plus savant et le plus laborieux des Grecs, n'avait pu entrevoir qu'une faible partie de la science. Il avait recueilli beaucoup de faits, mais le point de vue tout matérialiste auquel il s'était placé ne lui avait permis de les comprendre que bien insuffisamment. Platon lui-même,

en sa qualité de législateur des croyances et des mœurs, s'était condamné, en quelque sorte, à ignorer une partie des faits naturels, dont, du reste, il n'avait point à tenir un compte bien sérieux; d'ailleurs, la force même de ses ouvrages ne lui commandait pas cette rigueur mathématique, sans laquelle une encyclopédie ne serait qu'une image du chaos. Ce qui est certain, c'est qu'avant Aristote, les matériaux épars de la science n'avaient point été réunis en un corps; ces matériaux attendaient encore l'architecte qui devait construire l'édifice. Or, nous savons comment Aristote s'est acquitté de sa tâche. Il a fait la logique et fondé la science de la pensée de telle sorte que depuis lui elle n'a fait, comme l'a dit Kant, ni un pas en avant, ni un pas en arrière. Il a doté, en outre, l'histoire naturelle de cette admirable méthode d'observation que nul n'a su appliquer mieux que lui; il a fondé la métaphysique sur des bases qu'on ne saurait plus changer, et du haut de cette philosophie première, il lui a été donné de reproduire, dans une théorie complète, l'ordre admirable de la réalité, et de fonder la psychologie, la science morale, la science politique et l'esthétique littéraire.

Malheureusement, il ne nous reste plus que le quart environ de ses écrits, dont l'histoire même est curieuse et instructive tout à la fois. D'après Strabon (liv. XIII) et Plutarque (*Vie de Sylla*, c. 26), ces écrits restèrent inconnus jusqu'au 1^{er} siècle avant notre ère, et la circonstance même de leur conservation, qu'il est inutile de traiter de fable parce que Cicéron n'en parle pas, fut une des principales causes de leur altération. Au rapport de ces deux auteurs, les ouvrages du Stagirite seraient restés ensevelis pendant près de 200 ans dans un souterrain, exposés aux ravages des vers et de l'humidité, et n'auraient été mis au jour qu'à l'époque de Sylla et de Cicéron, par le grammairien Tyrannion et le péripatéticien Andronicos de Rhodes. Mais il est bien constaté aujourd'hui, que si cette histoire est vraie, il ne saurait être question de

tous les ouvrages d'Aristote, mais seulement d'une partie d'entre eux. On sait, en effet, que la bibliothèque d'Alexandrie renfermait un bon nombre des ouvrages de ce philosophe, entre autres les *Catégories* et les *Analytiques*. D'un autre côté, il est impossible d'admettre que cette collection, dont parlent Strabon et Plutarque, et qui était la propriété de la famille de Nélée, doive être considérée comme la source unique d'où furent tirés les ouvrages d'Aristote, puisque les quarante livres des *Analytiques*, qui furent apportés à Alexandrie, furent recueillis dans diverses bibliothèques, et que l'on voit, par le canon des grammairiens alexandrins, que la liste des écrits d'Aristote s'accrut successivement par suite de l'acquisition de nouveaux documents faits dans les différents temps.

Les ouvrages perdus d'Aristote ont-ils donc une telle importance qu'il vaille la peine d'en rechercher les traces à travers les siècles, au risque de s'exposer à des déceptions et de commettre des erreurs regrettables ?

C'est là une question qui ne saurait plus être contestée, depuis que la maison Firmin Didot, qui a bien mérité des lettres classiques par ses magnifiques éditions du Louvre et sa remarquable bibliothèque des auteurs grecs, a eu la pensée de compléter son édition d'Aristote par la publication des nombreux fragments qui nous ont été conservés des œuvres de ce philosophe. Elle avait d'abord chargé un savant hollandais, M. Bussmacker, de mener à bonne fin cette tâche difficile et délicate ; mais cet helléniste étant mort avant d'avoir pu s'en acquitter, elle crut devoir s'adresser à M. Heitz, professeur au Gymnase de Strasbourg ; déjà avantageusement connu par une publication en langue allemande : « *Les écrits perdus d'Aristote* », qui avait valu à son auteur une distinction flatteuse de la part de l'Académie de Berlin. Notre jeune compatriote a accepté courageusement la succession de son confrère d'outre-Rhin, et il a droit à tous nos éloges, autant pour la remarquable érudition que pour le tact et la persévérance dont il a

fait preuve dans le choix de plus de six cents fragments qu'il s'agissait de faire entrer dans le corps de son ouvrage. Quelques mots empruntés à sa préface pourront donner une idée des difficultés qu'il a eu à surmonter, et du rare discernement qu'il a apporté à son travail : « Qui pourrait, dit-il, avoir assez de pénétration pour être à même de distinguer les écrits dont l'authenticité est en dehors de toute contestation, de ceux qu'il y a tout lieu de regarder comme supposés, et dont il a dû déjà y avoir un assez grand nombre dans l'antiquité même, à moins qu'on ne laisse au hasard ou au caprice le soin de décider, ou que, en désespoir de cause, on ne finisse par les tenir tous ensemble, ou pour vrais, ou pour supposés. Et je ne parle pas ici seulement des écrits dont les titres seuls sont indiqués dans les catalogues; notre embarras n'est pas moindre, quand il s'agit de ceux-là même qui sont arrivés à notre connaissance par quelque autre voie. En effet, presque tous les auteurs qui viennent à parler de quelque ouvrage perdu d'Aristote, non-seulement s'abstiennent de tout détail au sujet de son contenu et de sa manière, mais ne prennent pas même le soin de nous dire à quel titre on a cru devoir l'attribuer à ce philosophe. C'est là une question à laquelle je n'ai pas cru devoir toucher la plupart du temps. J'ai préféré comprendre dans mon travail tous les fragments que l'antiquité nous a conservés sous le nom d'Aristote, me réservant d'en distraire un certain nombre qui, selon toute probabilité, ont été attribués à ce philosophe par erreur ou par fraude. »

M. Heitz cite ensuite plusieurs de ces ouvrages qu'il regarde comme supposés, et qui n'ont été attribués à Aristote que par suite de l'abus que l'on a fait de son nom au moyen âge, alors que les docteurs scolastiques et les Arabes voyaient en lui le représentant par excellence de toute science; puis il ajoute : « Si, comme je l'espère, personne ne regrette l'absence de ces livres dans le travail que j'ai entrepris, il m'a semblé, d'un autre côté, que dans cette édition, la première qui devait ren-

fermer les œuvres complètes d'Aristote, il importait de ne pas négliger les divers témoignages fournis par Aristote lui-même, quoiqu'ils soient, pour la plupart, de telle nature qu'on ne saurait décider si Aristote a réellement écrit les livres qu'il cite, ou s'il a eu simplement l'intention de les écrire. On pourra s'étonner à bon droit que ce philosophe ait fait si rarement mention, dans ses ouvrages encore existants, de ceux qui se sont perdus ; c'est là un point qui mériterait, ce me semble, d'être examiné de plus près ; toutefois, je me refuse à admettre que l'authenticité de ces livres puisse être infirmée le moins du monde par le silence d'Aristote. »

M. Heitz, avant d'entrer en matière, paraît vouloir s'excuser d'avoir abordé un pareil travail. Si ce travail est réellement d'une telle importance, pourrait-on lui objecter, d'où vient qu'on s'est mis si tard à la besogne, et qu'on a déployé si peu d'ardeur dans la recherche des œuvres perdues d'Aristote ? Une telle objection ne me paraît pas sérieuse ; la cause de cette négligence apparente ne serait pas difficile à découvrir ; elle se trouve intimement liée avec l'histoire même de l'aristotélisme. Pendant très-longtemps l'*Organon* eut le privilège d'attirer plus particulièrement l'attention ; toutes les écoles grecques et romaines, sans acception de systèmes, s'appliquèrent à l'étudier, à le commenter ; les Pères de l'Eglise, et à leur suite tous les chrétiens, ne s'y montrèrent pas moins ardents que les païens, et même après la fermeture des écoles d'Athènes, par ordre de Justinien, l'étude de la logique ne cessa pas un seul instant de régner sans conteste à Constantinople et dans l'Europe occidentale. Boèce traduisit, au VI^e siècle, l'*Organon* ; il avait même projeté de nous rendre Aristote tout entier ; Bède et Isidore de Séville cultivèrent la logique au VII^e siècle, comme Alcuin la cultivait au VIII^e, à la cour de Charlemagne. C'est de l'*Organon* que sortit, au XI^e siècle, toute la querelle du nominalisme et du réalisme, tout l'enseignement d'Abeilard. Lorsqu'au XII^e siècle, quelques

ouvrages d'Aristote, autres que sa logique, furent retrouvés en Europe, les doctrines physiques et métaphysiques de ce philosophe se répandirent avec plus de force encore dans toutes les écoles, et suffirent à alimenter tous les esprits. Albert-le-Grand commenta les œuvres du maître; Thomas d'Aquin en expliqua quelques-unes des parties les plus difficiles, et l'on vit même un pape, Urbain V, s'appliquer à les traduire. Dès lors, il ne fut plus permis de penser autrement qu'Aristote; toute doctrine contraire fut traitée d'hérésie, et plus d'une fois recherchée et poursuivie avec une rigueur impitoyable: il suffira de rappeler les persécutions que Ramus eut à subir et l'arrêt que rendit le Parlement de Paris, sous le règne de Louis XIII, défendant, sous peine de mort, d'attaquer le système d'Aristote. Les Protestants eux-mêmes et les Jésuites adoptèrent Aristote avec une ardeur égale; il convient toutefois d'ajouter que l'Aristote de Mélancthon n'est déjà plus celui du moyen âge et de la scolastique. Quant à la Société de Jésus, elle se servit de l'aristotélisme, avec son habileté ordinaire, contre tous les libres penseurs du temps, et notamment contre les adhérents de Descartes. Durant toute cette ère de domination presque absolue, qui donc pouvait songer à compléter une œuvre déjà si riche et si considérable? Était-ce bien le cas de se mettre à la recherche d'œuvres perdues, dont la découverte n'aurait alors pu rien ajouter à la valeur et à la réputation du maître? Et lorsque cette domination vint à cesser, et qu'elle fut même suivie d'une réaction assez violente, une tentative de ce genre n'aurait certes pas eu sa raison d'être, alors surtout qu'Aristote était tombé dans un injuste oubli, et se trouvait enveloppé dans le dédain peu mérité dont tout le passé fut alors frappé. Qu'il me soit permis de hasarder, en passant, une simple supposition: les écrits appelés acroamatiques, et qui furent primitivement destinés à reproduire les leçons faites par Aristote devant des disciples d'élite, furent, à n'en pas douter, par cela même que, dans la pensée du maître,

ils devaient constituer le corps de la science universelle, conservés avec plus de soin que les écrits exotériques, dans lesquels la doctrine était disposée et exposée d'une manière moins rigoureuse. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que ces derniers fussent tombés en oubli dans les écoles péripatéticiennes de l'antiquité et des temps modernes. Quoi qu'il en soit, on ne peut que féliciter M. Heitz de s'être associé à une œuvre réparatrice, entreprise dès le commencement de ce siècle, et d'avoir marché dignement sur les traces des Schneider, des Brandis, des Kopp, des Rose, des Weinrich, des Stahr, en dotant la collection Didot d'un complément précieux, qui a manqué jusqu'ici dans les meilleures éditions d'Aristote, même dans celle de Berlin. La doctrine du Stagirite est aujourd'hui mieux connue et plus appréciée. On ne le regarde plus comme un oracle, cela est vrai; mais on sait tous les services qu'il a rendus à l'esprit humain. Parmi tous les grands systèmes de philosophie que la curiosité historique de notre siècle s'efforce de bien comprendre, on accorde à celui-là plus d'attention qu'à tout autre, et ce n'est que justice; on peut espérer que la philosophie de notre temps ne profitera pas moins de ses labeurs, quoiqu'ils soient autrement dirigés, que n'en a profité le moyen âge.

ED. GOGUEL.

(La suite à la prochaine livraison.)

MULHOUSE, IMPRIMERIE DE L. L. BADER.

UNE MISSION COMMERCIALE

DANS L'EXTRÊME ORIENT

M. JACQUES SIEGFRIED.

Quiconque a visité à Colmar le musée des Unterlinden, a dû remarquer les belles collections ethnographiques exposées sous les vitrines de la galerie supérieure. Ces collections se rapportent en grande partie à la Chine, d'où elles nous sont venues par l'entremise de M. Auguste Haussmann, chargé, il y a quelque vingt ans, d'une mission commerciale dans les pays de l'extrême Orient. On se rappelle la relation pleine d'intérêt que le savant voyageur publia à son retour dans les premiers volumes de la *Revue*¹. Tout récemment, un autre de nos compatriotes alsaciens, M. Jacques Siegfried, de Mulhouse, vient accomplir dans les mêmes contrées une mission semblable, dont il a également exposé les résultats dans une série de rapports au ministre du commerce. Un intérêt tout spécial s'attache à ces documents auxquels l'exactitude des informations, l'indépendance des jugements, les conseils éminemment pratiques dont ils sont remplis, donnent une haute portée. Mon désir serait de les faire connaître, moins par une appréciation personnelle que par de nombreux extraits. Je regrette que les

¹ Voyez dans la *Revue d'Alsace* de 1852 : Une relâche en Cochinchine, par M. Auguste Haussmann : — Voyez aussi : *Seize mois autour du monde*, par Jacques Siegfried. Un volume in-12, Paris, 1869.

limites de ce recueil ne me permettent de donner à mes citations toute l'étendue nécessaire; en tous cas, l'ouvrage remarquable dont elles sont tirées, ne restera pas sans exercer une bonne influence sur le développement du commerce français, et il devra être consulté par quiconque désire des notions précises sur la situation commerciale de l'Inde, du Japon, de la Ghine et de la Cochinchine.

Et d'abord la Cochinchine. « En venant planter son drapeau sur le sol de la Cochinchine, dit M. Siegfried, la France a eu la main heureuse, et je ne crois pas que l'on eût pu mieux choisir, parmi les contrées libres encore de l'étreinte envahissante de l'Angleterre ou de l'étroite domination des Hollandais et des Espagnols. Placée comme elle l'est, aux portes de l'empire chinois et sur la grande route qui relie l'Europe à l'extrême Orient, la Cochinchine est à la fois une position politique de premier rang et un établissement colonial d'une importance modeste, il est vrai, mais d'une prospérité certaine. Au point de vue politique, elle est un magnifique point d'appui pour nos forces navales, grâce à son port de Saïgon, qu'une rivière profonde rend accessible à nos vaisseaux, en même temps que quelques torpilles suffiraient à le défendre. Au point de vue colonial, elle a sa fertilité et un débouché assuré pour ses produits auprès des trois ou quatre cent millions d'habitants qui peuplent la Chine. »

La nouvelle colonie est en effet propice aux « cultures les plus riches : la soie, le tabac, le coton, les cocotiers, le sucre, s'y trouvent tous, et pourraient y prendre de l'importance à côté des grandes quantités de riz qui forment jusqu'ici la base de l'agriculture du pays. Et partout les communications se font facilement par une quantité innombrable de canaux naturels qui, partant de nos fleuves principaux, parcourent en tous sens notre beau delta, et y portent la fertilité et la richesse. Nous avons en outre le bonheur d'avoir trouvé là une population douce, agricole avant tout, facile à gouverner, parce

qu'elle s'occupe peu de haute politique, et qu'elle demande seulement le respect et la liberté communale dont elle a joui de tout temps, et qui est si bien comprise, qu'elle pourrait servir de modèle à beaucoup de nations européennes. » Pour se faire une idée juste de l'importance réelle de la colonie, il faut toutefois se rappeler qu'elle occupe seulement « une superficie dix fois moindre que la France et que si, grâce à la prospérité que nous pouvons y amener, sa population peut facilement doubler en peu de temps, elle ne compte encore que deux millions d'habitants, dont à peine un millier d'Européens. On peut y ajouter, il est vrai, le royaume de Cambodge, qui compte un million d'habitants et dont nous avons le protectorat. Peut-être aussi arriverons-nous à tirer parti plus tard du grand fleuve du Mé-Kong, qui traverse tout le pays du Laos et va même jusqu'à la province chinoise du Yun-Nan. »

En arrivant en Cochinchine, nous avons trouvé une grande portion de terre inoccupée, faute d'une population suffisante. L'administration, après avoir laissé à toutes les réclamations le temps de se produire, s'est déclarée propriétaire de ces terres, et aujourd'hui elle les cède aux conditions les plus douces à ceux qui veulent s'y établir. Elle a renoncé au système des concessions gratuites si funeste en Algérie, par suite des formalités interminables, des restrictions et des conditions qui l'accompagnent. Ici, un prix d'achat de 15 francs par hectare, droit d'enregistrement compris, met l'acquéreur en possession immédiate et complète du terrain qu'il a choisi, et dont il use selon son bon plaisir, comme font les colons de l'Amérique et de l'Australie. On ne saurait trop féliciter le gouvernement d'être entré dans cette voie. D'ailleurs, des principes également libéraux l'ont guidé dans la déclaration de la liberté du commerce. A l'exception de l'opium, il n'y a en Cochinchine ni droit d'entrée, ni droit de sortie sur aucune marchandise; toute formalité de douane y est inconnue. Toutefois, malgré ces avantages, les Français ne jouent qu'un rôle secondaire. Ils

important bien des vins, des spiritueux, des articles de Paris destinés à la consommation européenne locale ; mais les grosses affaires de vente aux indigènes se font plutôt par les Chinois qui achètent des produits anglais à Singapore et les placent ici à des conditions plus douces que les maisons européennes. Quant à la grande exportation, elle est faite par les Chinois, les Allemands et les Américains, avec la participation de trois maisons françaises seulement et la complète exclusion des Anglais. L'importation porte surtout sur les cotonnades pour une valeur annuelle de 6,500,000 fr., plus pour 1,500,000 fr. d'opium et quelques articles secondaires consommés par les résidents européens. L'exportation s'est élevée à 3,200,000 piculs de riz (le picul à 60 kilogrammes), d'une valeur de 24,000,000 de francs, et donnant à la navigation un aliment de 192,000 tonneaux, plus pour 1,500,000 fr. de poisson sec et 3,500,000 fr. de soie.

Nous avons vu que la Cochinchine produit, outre le riz, la soie, le tabac, le coton. Comme la culture du riz prédomine, que cet article donne seul jusqu'ici lieu à des affaires un peu importantes, et que ce commerce se fait pour la plus grande part avec la Chine et par des Chinois, il faudrait, pour augmenter les relations avec l'Europe, une culture plus riche, semblable à l'une de celles qui font la fortune des colonies étrangères. Dans ce but, M. Siegfried pense que le gouvernement devrait faire à ses frais quelques essais susceptibles de montrer quelle culture riche convient le mieux à la colonie, et il croit que la soie est cette culture. Il recommande aussi l'institution de commissaires agricoles qui, après avoir assisté à ces expériences, pourraient en faire connaître les résultats et encourageraient les indigènes, soit par leurs conseils, soit par des distributions de graines gratuites, à entreprendre les cultures reconnues les plus profitables. Le climat interdit aux Européens le travail agricole ; mais la quantité de terres sans emploi nous engage à pousser au développement de la popula-

tion, en attirant les excellents travailleurs que la Chine nous offre si près de nous, en même temps que, par l'introduction de la vaccination, diminuerait la grande mortalité parmi les Annamites, auxquels la variole enlève les deux tiers des enfants avant l'âge de vingt-un ans. Telles sont les mesures que demande le progrès de la colonie. M. Siegfried rend le meilleur témoignage de l'administration actuelle; il dit que jusqu'ici « elle a bien mérité de la patrie. » Mais il insiste avec force sur la substitution en temps opportun du gouvernement civil au régime militaire. C'est le gouvernement militaire qui empêche en Algérie le progrès de la colonisation. En Cochinchine, il importe maintenant d'aviser à la séparation de plus en plus complète du pouvoir militaire ou naval, destiné à assurer la sécurité de la colonie, et du pouvoir civil, chargé exclusivement de son administration. Même on peut ajouter « que le couronnement de l'édifice serait le retrait de la direction des colonies du ministère de la marine, et la création d'un ministère spécial, à l'exemple du *colonial Office* de l'Angleterre. »

La Cochinchine, pour prospérer, n'aurait qu'à suivre l'exemple des colonies voisines de l'Inde anglaise. Sur ce territoire, six ou sept fois grand comme la France, la production et les échanges ne cessent de s'accroître sous l'influence d'une administration qui s'efforce de favoriser ce développement par tous les moyens possibles. Reléguant au second plan les idées de domination absolue autrefois toutes puissantes, les Anglais semblent aujourd'hui se préoccuper surtout des intérêts matériels de leurs possessions, d'accroître le bien-être des habitants, de les amener à la civilisation par la voie un peu détournée du commerce et de l'échange des produits. Cette politique nouvelle se traduit par la création active de routes, de canaux, de chemins de fer, de télégraphes et aussi d'expositions agricoles et industrielles. Le climat de l'Inde met l'agriculture entièrement entre les mains des indigènes : l'administration et le commerce sont réservés aux colons qui quittent tous le pays

après quelques années de séjour. Quand l'instruction sera plus développée parmi les indigènes, ceux-ci réclameront sans aucun doute leur part dans la direction des affaires publiques, et il y a là pour les Anglais un danger d'autant plus grave qu'ils refusent de se mêler avec la population native et la traitent de trop haut. Quoi qu'il en soit, l'ère actuelle est pour les possesseurs de l'Inde une ère de prospérité ! Rien ne surpasse la richesse des productions du pays. Le coton, la soie, le café, l'indigo, le riz, les graines, et malheureusement aussi l'opium, alimentent un commerce d'exportation colossal, pendant qu'une population de deux cent millions d'habitants offre un débouché presque illimité à l'industrie européenne. Suivant M. Siegfried, le mouvement annuel du *commerce extérieur* de l'Inde s'élève en ce moment à plus de 800 millions à l'exportation, et à 1,400 millions à l'importation. Ces chiffres ont leur éloquence. A elle seule, l'importation des étoffes figure pour quelque chose comme 800 millions de mètres, soit de quoi faire vingt fois le tour de la terre. Chaque année aussi, l'Inde reçoit pour 500 millions de francs en argent, pour solder les grands achats que le monde y fait en matières premières, et qui, par suite des idées arriérées des indigènes, sont enterrés et sortent de la circulation. Le chiffre des importations s'élève pour Bombay à 300 millions de francs et les exportations à 600 millions, dont 400 millions pour le coton. On sait, du reste, que le commerce de l'Inde est ouvert à toutes les nations, que la loi accorde des avantages égaux aux étrangers et aux Anglais. L'Allemagne et la Suisse ont largement profité de cette disposition, mais il n'en est pas de même pour la France. C'est à peine si quatre ou cinq maisons françaises prennent part à ce grand mouvement, et encore ne font-elles pas là « la moitié des affaires de notre propre pays. Non seulement nous allons encore acheter de seconde main, sur les marchés de Londres et de Liverpool, une portion des matières premières dont notre industrie a besoin, mais nous nous

adressons souvent à des Allemands, à des Suisses, à des Anglais pour une partie de nos importations directes. »

En Chine, la France est encore moins bien représentée que dans l'Inde, au point de vue commercial. Nous avons bien dans ce pays les Messageries impériales pour la navigation, et le comptoir d'escompte pour la banque, mais pas une seule maison française n'y fait des ventes et des achats directs. Quoi ! il y a peu d'années, les soies de Chine que Lyon consomme en quantités si considérables « traversaient souvent Marseille, pour aller d'abord à Londres et revenir ensuite sur leurs pas. » Aujourd'hui même « nos marchands de soie, qui veulent faire des achats directs, envoient leurs ordres à des étrangers à Shang-Haï, et tout récemment « une maison anglaise est venue fonder à Lyon une succursale de sa maison de Chine. » M. Siegfried évalue à plus d'un milliard de francs le commerce extérieur de la Chine en 1867. La somme des importations a été de 600 millions, celle des exportations de 450 millions. Les articles d'importation sont pour les sept huitièmes de provenance anglaise, tant de la métropole que des colonies ; ils comprennent surtout l'opium, les cotonnades, les articles de laine, le coton brut, la houille, les métaux. L'exportation se compose de métaux pour 270 millions, représentés par 75 millions de kilogrammes, et de soie, pour 120 millions, représentés par 2,5 millions de kilogrammes. L'importation se fait presque entièrement par l'entremise de deux grandes places de Hong-Kong et Shang-Haï. Quant à l'exportation, elle a lieu par Shang-Haï et quatorze ports secondaires, ouverts par le gouvernement chinois au commerce de l'Europe. La France reçoit environ 500,000 kilogrammes de thé et 20,000 balles de soie amenée par une voie indirecte. Cela à notre grand regret, car il faut ainsi que les étrangers se chargent seuls du soin de nos approvisionnements.

Après avoir visité l'Inde, la Chine et la Cochinchine. M. Siegfried s'est rendu au Japon et en Amérique. C'est du Japon

que nous vient son dernier rapport. Le Japon, comme on voit, ne communique avec l'Europe que depuis 1859, et encore nos négociants sont-ils seulement admis dans les cinq ports de Nagasaki, de Yokohama, de Hakodadé, de Hiogo et d'Osacca. En ce moment, le principal foyer des affaires se trouve à Yokohama, où le commerce annuel atteint dès maintenant plus de cent millions de francs, moitié à l'importation, moitié à l'exportation. Nagasaki était connu des Européens bien auparavant à cause de la factorerie hollandaise de Desima, et aussi parce que cette ville est plus rapprochée de la Chine; mais son importance diminue depuis l'ouverture des ports d'Osacca et de Hiogo. Quant à ceux-ci, éloignés l'un de l'autre de dix lieues, à peine la diplomatie en a demandé l'ouverture simultanée, parce que le port de Hiogo, meilleur que celui d'Osacca, doit servir d'entrepôt au fond de la mer intérieure à la grande ville d'Osacca, peuplée d'un million d'habitants. Moins importante que le commerce de l'Inde et de la Chine, la somme des affaires conclues avec le Japon depuis dix années, fournit la meilleure garantie de grands progrès pour l'avenir. Aucun peuple de l'Orient ne s'habitue aussi vite à notre civilisation; nulle part les produits de notre industrie ne trouvent un meilleur accueil. Puis le Japon a un climat délicieux, une nature d'une beauté enchanteresse, il a le charme de ses habitants, dont le caractère ressemble tant au nôtre. D'un autre côté, si les Anglais tiennent encore le premier rang dans ce pays, ils sont cependant loin d'avoir la prépondérance; les Français surtout y sont plus nombreux que dans le reste de l'Orient, et ont déjà fondé plusieurs bonnes maisons à Yokohama. Il y a donc la perspective certaine de relations plus étendues avec cette région, qui nous offre, en échange de nos produits manufacturés, la soie brute, les grains de vers à soie, le thé, la cire végétale, le camphre.

En somme, le commerce de l'Europe et de ses colonies avec l'Inde, la Chine et le Japon, s'est élevé en 1867 au chiffre de

trois milliards et demi de francs. C'est plus du double de son importance, il y a dix ans. Quand on songe que ce commerce s'adresse à une population de six cent millions d'habitants, on peut affirmer sans exagération qu'il est encore susceptible d'un accroissement rapide et considérable. Quelle source de richesses, de puissance surtout pour les pays qui président à cet immense échange! Aujourd'hui que les capitaux d'une nation deviennent de plus en plus une des conditions premières de sa force et de son rang dans le monde, l'extrême Orient mérite au plus haut point l'attention des gouvernements de l'Europe. La France ne peut rester indifférente au mouvement d'échange qui s'opère dans ces régions lointaines. Combien nos industries seraient mieux inspirées, si, au lieu de se plaindre et de se perdre en récriminations vaines contre l'application de la liberté commerciale, elles cherchaient au dehors des débouchés nouveaux pour leurs produits mieux appropriés aux goûts et aux besoins des nations étrangères! Quoi! l'Angleterre fournit la plupart des articles manufacturés que nous demandent les Orientaux; c'est elle aussi qui reçoit la majeure partie des produits de leur sol! Les Etats-Unis, la Suisse et l'Allemagne servent d'intermédiaires pour une grande partie de ces transactions, et s'efforcent de disputer le marché aux Anglais avec un succès croissant de jour en jour. Seuls les négociants français restent absents; ils ne fournissent rien à l'échange et laissent aux mains des étrangers la plupart des affaires de leur propre pays.

Comment expliquer une abstention si regrettable? Si la France profite si peu des ressources immenses que lui offre le commerce de l'Orient, ce n'est pas évidemment faute d'intelligence, non plus que par répulsion pour le travail. Son indifférence provient surtout de l'éducation donnée à la jeunesse. Excellente pour un petit nombre d'hommes, notre éducation générale ne répond pas assez aux besoins de la masse. Il y a chez nous beaucoup d'avocats, beaucoup de littérateurs; les

candidats à tous les emplois du gouvernement surabondent et se disputent les positions avec une âpreté implacable; mais nous ne faisons pas assez de gens pratiques pourvus d'une instruction positive suffisante. Nous avons des écoles supérieures pour toutes les branches de l'administration, pour la guerre, pour la marine, pour les mines, pour les travaux publics, pour l'industrie même; mais cette ressource manque au commerce. On pense chez nous que le commerce est si peu de chose que les « fruits secs » des autres professions peuvent lui suffire. Mais l'expérience de notre époque ne montre-t-elle pas quel rang élevé ont pris dans le monde les nations où le commerce est le plus en honneur: les Etats-Unis et l'Angleterre. Chaque jour, nous voyons combien les hommes capables et instruits trouvent un vaste champ pour leurs facultés dans les affaires. Persuadé de l'influence de l'éducation sur la carrière de nos jeunes gens, M. Siegfried demande la création d'écoles supérieures du commerce, qui pourraient décider de bien des carrières. Ce négociant distingué a d'ailleurs mis son conseil en pratique par la fondation, à Mulhouse, avec le concours de son frère, d'une école pareille, généreusement dotée. D'après son programme, l'école reçoit des élèves de 16 à 17 ans, dont l'éducation première est déjà faite, et leur enseigne pendant deux années les langues vivantes, la géographie commerciale complète; la tenue des livres, quelques notions d'économie politique et de droit, et s'efforce surtout de les mettre au courant des usages et des ressources des différents pays. Il y a des examens réguliers à la fin des études, et, par une disposition spéciale, le premier élève sortant est envoyé en Amérique pour un voyage d'étude d'une année, aux frais des fondateurs.

Je ne finirai pas sans insister sur l'urgence pour notre commerce, d'étendre ses relations aussi promptement que possible, tandis que notre industrie aura à approprier avec plus d'attention ses produits aux usages des pays étrangers.

Au gouvernement revient l'obligation de favoriser cet essor par la voie des traités, par le développement de la colonisation. Ici, M. Siegfried ne fait que revenir sur les idées émises par M. Jules Duval, dans son excellent ouvrage sur *les Colonies et la politique coloniale de la France*, où, après avoir montré que pour la colonisation nous ne venons qu'après l'Angleterre, la Hollande et l'Espagne, tandis que nous sommes encore plus arriérés pour la navigation et le commerce, cet économiste éminent affirme ceci : « Si nous restions stationnaires pour les
 « rapports extérieurs, pour les transactions lointaines, pour
 « les fondations coloniales et commerciales, tandis que nos
 « rivaux prennent de proche en proche possession du monde
 « entier, un jour nous serions entourés d'un réseau invin-
 « cible de supériorités et de résistances. Que Dieu et le génie
 « de la France conjurent ce malheur, en inspirant : au gouver-
 « nement le goût des expéditions lointaines, du travail et de
 « l'échange ; à la nation, l'ambition des victoires pacifiques ;
 « aux citoyens, l'esprit des grandes entreprises ; aux caractères
 « résolus, la curiosité des pays inconnus ; aux âmes religieuses,
 « le dévouement aux races inférieures ; à tous, l'amour et le
 « respect de la liberté ! Alors seulement la France concourra,
 « pour la part que la Providence lui a dévolue, à l'exploration,
 « à l'exploitation et à la colonisation du globe. »

CHARLES GRAD,

Membre de la Société de Géographie.

RECHERCHE

SUR LE LIEU DE NAISSANCE

DU CHRONIQUEUR STRASBOURGEOIS

GODEFROI D'ENSMINGEN

Godefroi, surnommé d'Ensmingen, était notaire de la cour ou de l'évêché de Strasbourg, vers la moitié du treizième siècle. Tout ce que l'on sait sur lui, c'est qu'il possédait le latin plus ou moins purement, sa chronique le prouve, et qu'il était croyant, avec toute la ferveur de son époque; témoin, le chapitre IV de son œuvre, intitulé : *Miracula S. Mariæ Argentinensis* (1280-1281)¹. Il était, en outre, intimement lié avec un patricien de la ville de Strasbourg, nommé Ellenhard, administrateur de l'Œuvre-Notre-Dame. Ce fut ce dernier qui l'engagea à écrire une narration succincte des faits locaux passés sous leurs yeux². En 1291, Godefroi se mit à l'œuvre. Son récit comprend un certain laps de temps. Il est très-intéressant, lorsqu'il parle de son époque et surtout de la lutte victorieuse que soutinrent ses concitoyens contre l'évêque

¹ Trois pages du tome XVII des *Monumenta Germaniæ historica*, publiés par G. H. Pertz, sous les auspices de la *Société des monuments de l'histoire de l'Allemagne du Nord*.

² *Ad preces magni Ellenhardi, procuratoris fabrice Argentinensis. — Istud usque hunc locum est per Gotefridum notarium curie Argentinensis compilatum ad preces et mandatum Ellenhardi, majoris procuratoris fabrice ecclesie Argentinensis, nec non procuratoris prebendariorum s. spiritus in Argentinâ* (Page 25 de l'édition Liblin.) Les pérégrinations du manuscrit de Godefroi ont été tirées de l'avant-propos.

Walther de Gerols-Eck. Dans cette lutte, Ellenhard se fit remarquer à la tête d'une compagnie de milice strasbourgeoise.

A la mort de ce personnage, le manuscrit de Godefroi, composé de cent feuillets, fut déposé dans les archives de l'Œuvre-Notre-Dame. Dès 1362, Closener en fit une traduction allemande, et en 1386, Kœnigshoven le copia de nouveau. Le travail fut de suite très-recherché; mais malheureusement les contemporains de Kœnigshoven ne s'inquiétèrent pas de la source où venait de puiser ce dernier historien, et le nom de Godefroi resta inconnu. Après bien des vicissitudes et de nouveaux plagiats, le manuscrit original demeura oublié, et même il disparut complètement. Ce ne fut qu'en 1777 que Pelzel le retrouva en Lithuanie dans une bibliothèque princière, et en fit une nouvelle copie, qu'il publia à Prague, sous le nom d'Ellenhard. Vendu douze ducats à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Blaise de la Forêt noire, le récit de Godefroi fut retrouvé dans ce sanctuaire des lettres, par Grandidier. L'illustre historien alsacien eut bientôt découvert, avec l'esprit de critique qui le distinguait, quel était le véritable auteur. Il publia dans l'*Almanach d'Alsace* de 1785 une note où Godefroi d'Ensmingen était représenté comme le plus ancien chroniqueur alsacien. La mort de l'abbé Grandidier et la Révolution française, qui vint peu après, furent cause de l'oubli où tomba encore une fois Godefroi. Son ouvrage avait changé de demeure. Les Bénédictins de Saint-Blaise, chassés de leur couvent, avaient été déposer le précieux manuscrit chez leurs frères de l'abbaye de Saint-Paul en Carinthie. Il resta enfoui dans la bibliothèque de ce monastère pendant près d'un demi-siècle; enfin, un chercheur, G.-H. Pertz, l'inséra dans les *Monumenta Germaniæ*. L'élan était donné. Pour la première fois, on connaissait ce mystérieux historien, que tant d'écrivains avaient copié. C'était au continuateur de l'œuvre de Grandidier, à l'éditeur de ses travaux inédits, à qui était réservé l'honneur de publier pour la première fois, en Alsace, le texte de son

plus ancien chroniqueur. En faisant paraître ce travail, d'après une copie de Grandidier, M. Liblin a bien mérité des amis de la République des lettres alsaciennes¹.

Non seulement les détails biographiques manquent sur Godefroi d'Ensmingen, mais encore on peut élever des doutes sérieux sur le lieu de sa naissance. Sur quelle rive du Rhin vit-il le jour? Telle est la question qui reste à résoudre, et elle fait l'objet de la présente note. Il devait être, sans doute, originaire d'un village nommé Ensmingen. L'usage du moyen âge, qui existe, du reste, encore dans nos campagnes, voulait que l'on ajoutât à son nom celui de la localité dont on était originaire. Bien des nobles n'ont point d'autres parchemins. Ainsi, on disait Henri de Wizemburc, Conrad d'Elsass, Walther de Argentina, Pierre de Saarburg, Gotefrid de Beneveld, Jacques de Barr, Jean de Haguenau, etc. Jamais ces individus n'ont été seigneurs des endroits dont ils portaient le nom, mais ils y étaient nés.

Aucune localité en Alsace n'a le nom d'Ensmingen, ou même un nom approchant. Il faut donc chercher l'endroit natal de notre historien hors de la province, dont il est actuellement une illustration; et, sans trop s'aventurer dans le champ des conjectures, on peut franchir la chaîne des Vosges et arriver dans le pays de la Sarre, le *Pagus Sarvensis* mérovingien, le *Westrich* de la Renaissance, la *Lorraine allemande* de nos jours. C'est dans ce pays, limite des évêchés de Metz et de Strasbourg, que se trouve sur les bords de l'Albe (*Albelica*), un village nommé Insming, aujourd'hui du canton d'Albestroff et du département de la Meurthe. Cette localité, connue dès le huitième siècle, est désignée dans les anciens titres, sous les noms de *Asmangia*, *Esminga*, *Einsminga*, *Ensminga*,

¹ *Chronique de Godefroi d'Ensmingen, notaire épiscopal à Strasbourg (1132-1172)*, tirée des *Chronicalia* de P.-A. Grandidier, annotée et publiée par Joseph Liblin, directeur de la *Revue d'Alsace*. Strasbourg, E. Simon, 1868. Br. grand in-8°, 1-xv, 54 pages.

*Amangen, Ensmingen, Seel-Insmingen, Hasmingia-villa*¹, etc. Comme on le voit, plusieurs de ces noms présentent une grande analogie avec l'*Ensmingen*, patrie du chroniqueur.

Ce village, où l'on continue à parler le dialecte allemand, était dès le onzième siècle une dépendance minime, il est vrai, des vastes seigneuries que possédaient en Alsace et en Austrasie, les puissants comtes de Ferrette et de Montbéliard. Il est curieux de voir des seigneurs, dont la résidence était sur les confins de la Bourgogne, posséder des propriétés aussi éloignées; mais l'étonnement cessera, lorsque l'on saura que Théodoric I^{er}, fils de Louis, comte de Mousson, était comte de Mousson, Bar, Ferrette et Montbéliard, et en outre, seigneur d'une foule de terres dispersées dans tout le pays. Théodoric avait épousé Hermentrude, fille de Guillaume II, Tête-hardie, comte de Bourgogne, et sœur de Calixte II, pape. De ce mariage naquit une nombreuse lignée, Théodoric II², comte de Montbéliard et de Bar; Raynaud, dit *le borgne*, comte de Bar, après son frère, Louis, comte de Mousson, Frédéric, comte d'Amance et de Ferrette; une des filles épousa Hermann, comte de Salm en Ardennes³, et le second des fils, élevé chez son oncle, devint évêque de Metz, et il fournit un épiscopat glorieux.

Théodoric était comte de Ferrette depuis 1065, et la plus ancienne charte où il est fait mention d'Altkirch⁴, émane de lui et a trait à une fondation en faveur du prieuré d'Insming. Cette pièce est citée dans Dom Calmet⁵; il y est dit que la mauvaise vie des clercs qui résidaient dans le prieuré d'Has-

¹ H. LEPAGE, *Dictionnaire topographique de la Meurthe*.

² Il fut le fondateur du monastère de Biblisheim.

³ DOM CALMET, *Histoire de Lorraine*.

⁴ V. CH. GOUTZWILLER. *Notice historique sur la ville et l'ancienne seigneurie d'Altkirch* (*Revue d'Alsace*, 1850, p. 403). — *Esquisses historiques de l'ancien comté de Ferrette* (id. 1853, p. 145). — H. BARDY. *Notice historique sur la ville de Belfort* (id. 1859, 5).

⁵ *Histoire de Lorraine*, t. I, p. 515.

mangiae, le refus d'obéir aux injonctions du noble comte, et enfin le reproche que celui-ci se faisait, d'avoir dérobé à leur église un calice et d'autres objets, l'obligeaient à faire un acte méritoire, surtout en ce moment, où il était malade à Altkirch. Aussi donnait-il le prieuré à l'abbaye de Saint-Mihiel, et en outre, ajoutait à son don le village de *Sucelingis* (Sotzeling, Meurthe). Le comte termine sa charte, en priant l'abbé Olry de Saint-Mihiel, de mettre sur l'autel l'acte de donation, et d'y apposer son sceau, en présence de deux moines ses compagnons, Albert, son chapelain, et Albert, prieur de Meroué (couvent situé près de Montbéliard, et cédé au XV^e siècle par l'abbaye de Saint-Mihiel à la collégiale de Saint-Christophe de Montbéliard (*Dom Calmet*)¹. Etaient présents à cet acte important : la comtesse Hermentrude et son fils Louis ; Wiricus de Belsam², Warinos de Montiac³, Raynaldos et Walteros de Alba⁴, Warinos Salmanna⁵, Walo voué Montisbéliard⁶, et son frère Hugo, Theodoricus de Chevrumont⁷ et ses frères Henricus et Hugo, Raimboldus, chanoine à Altkirch⁸, *Theodoricus de Hasmingiæ*⁹, Rainerus et Haymo de Riche¹⁰, et Balduinus¹¹ de Aspero-Monte. Cette charte, dont l'original,

¹ L'abbé et l'abbaye de Saint-Mihiel vendent à réméré au prieur de Moresco (Meroué ?) les dîmes et les fruits du prieuré d'Insming. (Charte originale de 1282, vendue à Paris en 1853.)

² Belfort ou Belmont ?

³ Montjoie.

⁴ Saar-Albe (Moselle).

⁵ Salm.

⁶ Montbéliard.

⁷ Chevrumont. Theodoricus figure dans une nouvelle donation faite par la comtesse Hermentrude en 1105, du village d'Eschène, au prieuré de Froide-Fontaine.

⁸ Altkirch.

⁹ Insming (Meurthe).

¹⁰ Regisheim ?

¹¹ Baudouin d'Apremont (Meuse), figure dans une charte de l'an 1153, donnée en faveur de Saint-Benoît-en-Voivre. Un membre de la famille d'Alb fut pris dans son château de Mothorn en 1391, et les Strasbourgeois le condamnèrent à avoir la tête tranchée.

haut de quatorze pouces et large de onze, a été vendue à Paris et datait de 1102.

Le comte Théodoric mourut l'année suivante. Le pape Pascal II, en 1106, approuva la réunion du prieuré à l'abbaye, et le jeune comte de Salm, Henri, fils du comte Hermann, ayant voulu molester les moines d'Insming, en 1152, son oncle, Etienne de Bar, évêque de Metz, parvint à le faire désister de ses prétentions sur leurs dîmes¹. Le prieuré subsista jusqu'à la Révolution, dans un état, il est vrai, assez précaire.

On ne doit pas confondre ce couvent avec un autre, réuni aussi en 1137, par le comte Frédéric de Ferrette et d'Amance² à l'abbaye de Saint-Mihiel et situé à Laitre-sous-Amance; il est distingué dans les chartes par ces mots : l'église de Sainte-Marie *sub Asmantid*, tandis que le prieuré situé près de l'Albe est nommé simplement *apud Asmingiam*. L'évêque Etienne de Bar approuva la donation de son frère Frédéric, et parmi les témoins, on voit Thierry, primicier de Metz, son neveu et son successeur; il était fils du comte Raynaud de Bar; celui-ci fut aussi prié d'approuver la réunion du prieuré à l'abbaye. Ces titres se trouvent dans le *Catalogue des archives de l'abbaye de Saint-Mihiel-en-Lorraine*. — *Cartulaires, chartes originales, autographes*. Paris, Edwin Tross, 1853. Imprimé à Hamm-sur-Lippe³ (45 p. p.).

Frédéric était devenu comte de Ferrette en 1125; il mourut en 1160, et fut enterré au monastère d'Oellenberg⁴. Il avait épousé Petrisa, de noble maison de Zœhringen.

¹ Charte originale, *data Meti, VII idus Octobris 1152*.

² Ferroles, Firreto (1160). L'évêque Etienne s'intitulait *Domnus et advocatus Asmantie*.

³ « Par suite de quels événements M. le docteur L. Tross a-t-il pu inventorier toutes ces richesses à Hamm-sur-Lippe, en Westphalie, d'où elles sont parties, pour être vendues à Paris en trois vacations? Voilà ce qu'on ne lit point dans ce catalogue, enrichi d'ailleurs de notices importantes. » (*Frédéric Henry*, Paris, 1863.)

⁴ Généalogie des comtes de Ferrette, de 1125 à 1324, par Trouillat, 1858. Le monastère des Augustins d'Oellenberg était situé près de Reiningen (Haut-Rhin).

A la fin du treizième siècle, on voit les nobles de Gerols-Eck, des Vosges, tenir en fief des ducs de Lorraine le village d'Insming. Voici l'intitulé de quelques titres qui prouvent les droits de ces dynastes alsaciens :

« Dès l'an 1274, Burckard de Gerols-Eck, chevalier, se reconnaît homme-lige du duc de Lorraine, Ferri III, devant tous hommes, après l'évêque de Metz, et que son fils aîné sera homme-lige dudit duc, et a repris de lui tout ce qu'il avait à Munges (Insming), et quand il sera requis dudit duc, trois semaines auparavant, il le devra servir en une chevauchée, et quatre-vingts hommes de fer, et poursuivre les ennemis à l'encontre de tous hommes, excepté le dit évêque de Metz; et, dès qu'ils seront arrivés sur les terres dudit duc, ils vivront à ses dépens, et s'ils perdent quelque chose dans cette expédition, le duc devra leur rendre en bonne foi. Simon, seigneur de Gerols-Eck, est un de ceux qui ont mis leurs sceaux à ces lettres. Leurs armes sont un lion brisé d'une bande, ajoute Dom Calmet ¹. » Ils portaient alors le surnom de *Am Wasichen*.

Le jour de la Sainte-Croix (mai) 1288, Valleran, frère de Burckard, chevalier, reconnaît devoir 150 livres de messins au duc de Lorraine; il se reconnaît son homme-lige, à son tour, pour tout ce qu'il a à Amange. En 1292, Alix de Loupy, dame de Guercy, veuve de Valeran, fait les mêmes reprises près du duc, et en 1299, Burckard de Gerols-Eck fait les mêmes actes de vassalité, pour ce qu'il a dans ce village, à cause que le duc de Lorraine lui a avancé 300 livres tournois noirs. (Veille de la décollation Saint-Jean-Baptiste.)

Le lendemain de la Saint-Denis, même année, Gobert et Valeran, fils de feu Valeran et d'Alix de Loupy, engagent au même duc, en leur nom et pour leurs sœurs, qui sont hors de tutelle, ce qu'ils ont à Insming, en garantie de ce que leurs parents lui devaient.

¹ *Notice de la Lorraine*, t. I, c. 507, 508

Au quatorzième siècle, Insming appartenait encore à la famille de Gerols-Eck, car au mois d'août 1328, Hugues, un de ses membres, fait hommage à Edmond, comte de Bar, de 300 livres de petits tournois, qu'il lui devait, et pour 30 livres de terre à tournois par an, sur son franc-alleu, en la ville et court d'Insming¹.

Au quinzième siècle, un autre noble alsacien, Thomas de Ramstein², vend à Wary de Fleville, bailli d'Allemagne, la vouerie d'Amange (1436). Une année après, Arnould, sire de Fénétrange (*Vinsting*), reprenait du duc tout ce que la maison de Fénétrange possédait à Amange (*Einsmingen*).

Ce village appartient à la Lorraine jusqu'à la réunion à la France au XVIII^e siècle. Pour le spirituel, c'était une paroisse de l'évêché de Metz, archiprêtre de Morhange et archidiaconé de Marsal.

Si tant de titres émanés de seigneurs alsaciens sont cités, c'est pour montrer qu'au moyen âge, le village d'Insming appartenait autant à l'Alsace qu'à la Lorraine, dont les ducs durent en avoir la seigneurie, par suite d'une cession des comtes de Ferrette.

Un des prêtres les plus respectables du diocèse de Metz, est aussi du village d'Insming. C'est *Jacobus d'Amange*³, grand-vicaire de l'évêque Georges de Bade et de son successeur Henri de Lorraine-Vaudémont⁴, oncle du duc René II. Pendant près de vingt-cinq ans, ce digne ecclésiastique eut presque seul la conduite spirituelle du diocèse. Tout ce qu'il eut de grand et d'utile, s'exécuta sous sa direction. Ses confrères, les

¹ H. LEPAGE, *Communes de la Meurthe*.

² On voit les ruines insignifiantes du château de Ramstein près du village de Boerenthal, canton de Bitche (Moselle).

³ Il est appelé à tort Jacques Damange, ou Domange, ou d'Amange, par Philippe Gérard et les auteurs de l'*Histoire de Metz*, et Jacobus de Susminga, par Baltus. (*Histoire de la Cathédrale de Metz*, par M. Bégin, t. I, 185, Note. Metz, 1843).

⁴ Mort en 1494. Henri de Lorraine mourut à Joinville, en 1505.

chanoines de la cathédrale de Metz, lui confièrent le soin d'inspecter et de diriger les travaux de cet admirable édifice. Il ne trompa pas leur attente; quoique déjà d'un certain âge, il fit avancer les constructions avec une ardeur toute juvénile. En 1486, il commença le chœur. « *Pour ce faire* », dit le chroniqueur Philippe Gérard, « *il fist premier abaittre le viez ouvrage, auquel il y avoit deux haulles rondes tornelles d'ung couste et d'autre du grand cuer que le roy Charles maigne y avoit heu fait faire. . . .* »

Malheureusement les fonds manquèrent pour continuer cette partie de l'église.

Le 18 juin 1497, *Jacobus de Susmingá* posa la première pierre de la chapelle de Notre-Dame-la-Tierce¹.

En 1498, le chapitre arrêta qu'on bâtirait le chœur et la chapelle Saint-Nicolas dans un système analogue à la branche gauche de la croix romaine, que Jacques d'Insming construisait presque tout-à-fait de ses propres deniers. Le 9 août 1503, l'évêque décida qu'une cotisation aurait lieu pour activer la reconstruction; notre digne prêtre souscrivit pour 600 livres. Les travaux continuèrent, et Jacques d'Insming eut encore l'honneur de poser la première pierre de la chapelle Saint-Nicolas, aujourd'hui Saint-Joseph, le 12 mai de l'année suivante, à dix heures du matin.

« *Anno 1504. 12^a maii, advectus fuit memoratus Dnus Jacobus de Susmingá jam grandævus et decrepitus, addictam ecclesiam ut primum lapidem fundamentis capellæ S^{ti} Nicolai erigendis imponeret. Cum præ debilitate sui corporis non valeret manibus imponere, illum ab alto projecit una cum aureo, et sex milia francorum pro operis incohatione de proprio ærario consignavit.* »

Jacques d'Insming, sous l'épiscopat du jeune Jean de Lorraine, successeur de son oncle Henri, n'eut plus le temps de

¹ Baltus, cité par M. Bégin.

continuer à poursuivre l'œuvre grandiose qu'il avait entreprise; il s'éteignit le 26 janvier 1510, dans un âge très-avancé. On ne possède pas son épitaphe; mais la reconnaissance des chanoines ne lui fit pas défaut. Ils permirent de sculpter, sur la clef de voûte du collatéral gauche, la date de sa mort et ses armoiries; *au premier fretté d'argent et de gueules et au second d'argent*. Enfin les vitraux de droite avaient été commandés à un artiste messin, Didier le Woierier, par notre chanoine, qui est représenté sur le premier vitrail, à genoux, en surplis et tête nue devant un prie-dieu. Il ne paraît guère avoir que cinquante à cinquante-cinq ans, âge auquel il aura fait exécuter ces verrières. A côté de lui, dans la seconde croisée, se trouve de nouveau l'écusson de ses armes.

« *Celuy vicaire, dit Philippe Gérard, estoit tant riche con ne le scauroit estimer, et donnoit en son temps et par son testament tant de biens et d'armoigne pour l'amour de Dieu, tant aux ordres mendiantes come aultre part qu'il n'est à croire.* »

Un autre chanoine de la cathédrale de Metz, du même nom, est cité dans un titre de 1477; on le voit encore figurer en l'an 1480. Il dut mourir vers 1502. Il est nommé *Joannès ab Esmingâ, archidiaconus*. Il devait être parent de Jacques, qui trouva dans un de ses confrères du chapitre, Martin Pingnet, un bon appui; car ce dernier continua son œuvre et fit faire à ses frais le jubé.

Pour l'orthographe exacte du nom du chanoine d'Insming, on doit remarquer que l'apostrophe n'était pas de mode, et que l'usage de s'en servir eut lieu bien plus tard.

Une personne de cette famille, Margarita de Eynsmingâ, était enterrée dans la collégiale de Sarrebourg, vers la fin du XV^e siècle¹.

¹ *Obituaire de cette collégiale*, fol. 27. Comment se fait-il que tous les papiers des maisons religieuses du district de Sarrebourg (Meurthe) ont été se perdre dans le chef-lieu du Haut-Rhin? On a retrouvé, il y a quel-

Le témoin Theodoricus d'Hasmingia, de la charte de 1102, les chanoines de la cathédrale de Metz étaient-ils parents du chroniqueur alsacien ? On l'ignore. En tout cas, le chanoine Jacob d'Insming, et Godefroi d'Ensmingen, ont bien mérité de leurs concitoyens, et il est temps que leurs noms sortent de l'oubli, dans lequel ils étaient plongés depuis des siècles. Quoi qu'il en soit, le village d'Insming, grâce à son prieuré, était un petit centre d'instruction dans le pays. Les moines bénédictins, conservateurs des sciences au moyen âge, pouvaient donner à quelques enfants des notions d'un peu de grammaire et de latin, et il ne serait pas hors de probabilité, qu'après avoir été un peu décrassé par eux, et avec la protection des nobles de Gerols-Eck, seigneurs du lieu, Godefroi d'Ensmingen ait résolu de se rendre à Strasbourg. Cette hypothèse n'a rien d'exagéré, et ne diminue en rien le mérite de l'auteur de la Chronique, dont une édition annotée a été publiée, il y a deux ans, par M. Liblin.

ARTHUR BENOIT.

ques années, l'*Obituaire*, chez un relieur. L'explication serait peut-être plus facile à trouver que celle du transport des Archives de l'abbaye de Saint-Mihiel à Ham-sur-Lippe.

LE CARDINAL

ARMAND-GASTON DE ROHAN

ÉVÊQUE-PRINCE DE STRASBOURG

La dernière partie de l'histoire de l'Eglise de Strasbourg, insérée dans les tomes IV et V des *Oeuvres historiques inédites* de Grandidier, est beaucoup moins développée et moins exacte que les premières : ce n'est qu'une ébauche imparfaite, une première rédaction, que l'auteur aurait révisée et complétée lui-même, s'il avait pu la publier de son vivant. La notice sur le cardinal Armand-Gaston de Rohan renferme notamment plusieurs erreurs : ainsi l'abbé Grandidier dit ¹ que ce prélat choisit pour coadjuteur son neveu François-Armand de Rohan-Soubise, fils de François-Louis de Rohan, prince de Soubise, son frère ; tandis que l'abbé de Ventadour, connu plus tard sous le nom de cardinal de Soubise, n'était que son petit-neveu. Grandidier dit encore ² que l'aïeul de l'évêque Armand-Gaston, Hercule de Rohan, duc de Montbazou, avait épousé Marguerite de Bretagne, et que François de Rohan, prince de Soubise, père du cardinal, eut pour femme Anne-Julienne de Rohan-Chabot : or, le duc Hercule avait épousé, en 1594, Madeleine de Lenoncourt, veuve de son frère aîné, et, en 1628, Marie d'Avaugour, fille de Claude de Bretagne, comte

¹ T. V, p. 8.

² *Ibid.*, p. 5.

de Vertus, et de Catherine Fouquet de la Varenne; et François, qui fonda la branche de Soubise, s'était également marié deux fois. Enfin, le bon abbé Grandidier vante beaucoup¹ l'illustration de la maison de Rohan, ainsi que la vertu et le mérite de la mère du cardinal: ce sont là des illusions que nous ne pouvons plus partager aujourd'hui, après la publication des Mémoires du duc de Saint-Simon. Ce satirique écrivain, que Sainte-Beuve appelle avec raison *le plus grand peintre de son siècle*, nous a laissé, sur la famille de Soubise, quelques pages tracées de main de maître, et nous a révélé la véritable généalogie de l'évêque-prince de Strasbourg. Suivant l'impitoyable auteur des Mémoires², le trisaïeul de Claude d'Avau-gour, père de la duchesse Marie, était le bâtard du dernier duc de Bretagne; la mère de Marie était fille d'un ancien marmiton, et François de Rohan, né gentilhomme avec quatre mille livres de rente, et devenu prince à la fin avec quatre cent mille livres de rente, ne dut sa fortune qu'à sa complaisance et à la beauté de sa seconde femme, devenue dame du palais, peu de temps après son mariage. « Une fois à la cour, » dit Saint-Simon³, sa beauté fit le reste; le roi ne fut pas « longtemps sans en être épris. Le mystère le « fit durer (cet amour), l'art de s'y conduire gagna les plus « intéressées, et en bâtit la plus rapide et la plus prodigieuse « fortune. Le même art le soutint toujours croissant, et sut, « quand il en fut encore temps, le tourner en amitié et en « considération la plus distinguée. Il mit les enfants de cette « belle, qui étoit pourtant rousse, en situation de s'élever et « de s'enrichir eux et les leurs de plus en plus. » La baronnie de Soubise, qu'Anne de Rohan-Chabot avait apportée à son mari en 1663, fut érigée en principauté quelques années après. Armand-Gaston, abbé de Soubise, était le cinquième fils

¹ T. IV, p. 495, et t. V, p. 1 et 5.

² Ed. Hachette, in-18, t. I, p. 314, 365 et 368.

³ T. I, p. 369, et t. VIII, p. 132.

de cette princesse; c'est de lui qu'il est question dans les passages suivants, que nous empruntons encore aux Mémoires de Saint-Simon.

AUG. KRÖBER.

Extraits des Mémoires du duc de Saint-Simon.

1698.

Le roi a toujours regardé celui-ci avec d'autres yeux que les autres enfants de M^{me} de Soubise, lui et un plus jeune qu'on appeloit le prince Maximilien : car, depuis elle, tout fut et se nomma prince dans cette maison. Mais ce prince Maximilien fut tué de fort bonne heure, et n'eut pas le temps, comme l'abbé, de profiter de l'affection particulière du roi ¹.

1700.

Tandis que tout étoit cet hiver en bals et en divertissements, la belle M^{me} de Soubise, car elle l'étoit encore, et l'étoit fort utilement toujours, travailloit à des choses plus sérieuses. Elle venoit d'acheter l'immense hôtel de Guise à fort grand marché, que le roi lui aida fort à payer. Elle en avoit tiré une autre faveur qui ne fut qu'une semence : c'étoit sa protection pour faire passer les preuves de son fils pour être chanoine de Strasbourg. La mère de M. de Soubise étoit Avaugour des bâtards de Bretagne; cela n'étoit déjà pas trop bon pour un chapitre allemand, où la batardise est abhorrée, de sorte qu'aucun prince du sang, sorti par femme de M^{me} de Montespan, ni aucune princesse du sang venue d'elle n'entreroit dans pas un chapitre d'Allemagne. Mais ce n'étoit pas là le pis. C'est que la mère de cette Avaugour, par conséquent grand'mère de M^{me} de Soubise, étoit Fouquet, non des Fouquet du surintendant, et le reconfort en eût été médiocre, mais propre fille de ce cuisinier, auparavant marmiton, après portemanteau d'Henri IV, qui, à force d'esprit, d'adresse, de le bien

¹ T. I, p. 374.

servir dans ses plaisirs, le servit dans ses affaires, devint M. de La Varenne, et fut compté le reste de ce règne, où il s'enrichit infiniment..... Cette La Varenne étoit donc la bisaïeule de l'abbé de Soubise. Comment la compter parmi les seize quartiers à prouver? Comment la sauter? Cette difficulté n'étoit pas médiocre. On ne fit ni l'un ni l'autre.

Camilly, fin Normand, de beaucoup d'esprit et d'adresse, étoit grand vicaire de Strasbourg et de ces sous-chanoines sans preuves, et Labatie, qui n'avoit ni moins d'esprit, de souplesse et d'industrie, se trouvoit lieutenant de Strasbourg, et tous deux gens vendus à leurs vues, à la cour et à tout faire..... Ces deux hommes firent si bien que les preuves tombèrent à des commissaires, bons Allemands, grossiers, ignorants et fort aisés à tromper; on les étourdit du grand nom de MM. de Rohan; on les éblouit de leurs dignités et de leurs établissements; on les accabla de leur rang de prince étranger, et on les mit aisément hors de tout doute sur les preuves..... Ces Avaugour prennent très-franchement le nom de Bretagne. MM. de Rohan ont épousé plusieurs filles ou sœurs des ducs de Bretagne; on ne le laissa pas ignorer aux commissaires, qui ne se doutèrent point de la totale différence de cette dernière Bretagne-ci; et, quant à sa mère, on la leur donna effrontément pour être d'une ancienne maison de La Varenne en Poitou, depuis longtemps éteinte, avec qui ni les Avaugour ni les Rohan n'eurent jamais aucune alliance. Par ces adresses, ou plutôt hardiesses, l'abbé de Soubise passa haut à la main, fut admis et reçu dans le chapitre, et, sa brillante Sorbonne achevée, y alla faire ses stages, y déployer ses agréments et ses charmes, et capter le chapitre et tout ce qui est à Strasbourg. Ce grand pas toutefois n'étoit que le premier échelon et le fondement indispensable de la grandeur où la belle dame destinoit un fils, en la fortune duquel le roi ne se croyoit pas moins intéressé qu'elle, et qu'il désiroit par d'autres détours égaler à MM. du Maine et de Toulouse; il ne s'agissoit donc

de rien moins que de lui assurer l'évêché de Strasbourg. Tout riait à l'abbé de Soubise, dont l'extérieur montrait qu'il étoit le fils des plus tendres amours. Les mêmes Camilly et Labatie, qui l'avoient (M^{me} de Soubise) si lestement servie, pour faire passer son fils chanoine avec cet orde quartier de La Varenne, furent encore ceux qu'elle employa pour emporter la coadjutorerie. Ni l'un ni l'autre n'étoient scrupuleux. M^{me} de Soubise fut si bien servie à Strasbourg, et l'autorité du roi appuya si bien à l'oreille l'argent qui fut répandu, que l'abbé de Soubise fut élu tout d'une voix coadjuteur de Strasbourg¹.

1709.

M^{me} de Soubise touchoit enfin au bout de sa brillante et solide carrière. Elle avoit eu beaucoup d'enfants, dont quelques-uns étoient morts des écrouelles, malgré le miracle qu'on prétend attaché à l'attouchement de nos rois. La vérité est que, quand ils touchent les malades, c'est au sortir de la communion. M^{me} de Soubise, qui ne demandoit pas la même préparation, s'en trouva enfin attaquée elle-même. Elle ne vécut pas assez pour avoir la joie de voir la calotte rouge sur la tête de son second fils².

1712.

Le dimanche 29 mai, il arriva un courrier de Rome avec la nouvelle d'une promotion de onze cardinaux, que le pape venoit de faire : c'étoit celle des couronnes, dans laquelle le cardinal de Rohan fut compris. Ce fut le plus beau cardinal du sacré collège; aussi étoit-il le fils de l'amour. Mais sa mère n'en eut pas la joie, peut-être en eut-elle la douleur où elle étoit. C'est de quoi il ne nous appartient pas de juger³.

¹ T. II, p. 77-84.

² T. IV, p. 294-295.

³ T. VI, p. 304.

1713.

Le cardinal de Rohan étoit né avec de l'esprit naturel, qui paroissoit au triple par les grâces de sa personne, de son expression, du monde le plus choisi dont le commerce l'avoit formé, par les intrigues et les liaisons où M^{me} de Soubise l'avoit mis de fort bonne heure..... Il étoit assez grand, un peu trop gros, le visage du fils de l'Amour, et outre la beauté singulière, son visage avoit toutes les grâces possibles, mais les plus naturelles, avec quelque chose d'imposant et encore plus d'intéressant, une facilité de parler admirable et un désinvolte merveilleux pour conserver tous les avantages qu'il pouvoit tirer de sa pricerie et de sa pourpre, sans montrer ni affectation ni orgueil, et n'embarrasser ni lui-même ni les autres..... Il étoit de juin 1674. Le cardinal de Noailles étoit dans l'apogée de sa faveur, lorsqu'il fut question de séminaire et de théologie pour l'heureux fils de la belle Soubise..... Il le mit à Saint-Magloire dont il fit son séminaire de confiance, choisit des gens pour former et veiller sur ses mœurs et ses études, et pour lui en rendre un compte particulier. Les charmes de la personne de l'élève furent secondés par tout l'art d'une conduite qui répondit en tout aux vastes desseins de sa mère sur lui, et la facilité de son esprit à tout ce qu'on lui voulut apprendre..... Tant de bons témoignages ne demeurèrent point oisifs. Noailles se faisoit un plaisir de les porter au roi et à M^{me} de Maintenon, charmé lui-même de son élève, et le roi plus content encore d'avoir tant où s'appuyer pour travestir en justice les inclinations et les penchans de son cœur..... Prince avec sa maison par la grâce du roi et la beauté de sa mère, des biens immenses et de grands établissemens y étoient entrés..... Il (le cardinal de Rohan) se voyoit avant quarante ans évêque de Strasbourg et cardinal, avec plus de quatre cent mille livres de rente, le goût des plaisirs, de la magnificence, du repos,

après tant de travaux si contraires à sa paresse naturelle. Il lui sembloit qu'il n'avoit plus rien à désirer qu'à jouir d'un état où tout est devenu permis, et où on n'a plus à compter avec personne. Un cardinal est en droit de passer sa vie au jeu, à la bonne chère et avec les dames les plus jeunes et les plus jolies ; d'avoir sa maison pleine de monde pour le rendez-vous et la commodité des autres, de leurs amusements, de leurs plaisirs et pour le centre des siens ; d'y donner des bals et des fêtes, et d'y étaler tout le luxe et la splendeur en tout genre qui peut flatter, surtout de n'entendre plus parler de livres, d'étude, de rien d'ecclésiastique ; d'aller régner dans son diocèse sans s'en mêler ; de n'en être pas seulement importuné par ses grands vicaires, ni par le valet sacré et mitré payé pour imposer les mains, et d'y vivre sans inquiétude dans un palais à la campagne, au milieu d'une cour, comme un souverain, parmi le jeu, les dames et les plaisirs, pleinement affranchi là comme à Paris et à la cour de toute bien-séance ¹.

1722.

Le roi me fit donc l'honneur de me conter que le cardinal Borgia lui avoit dit que le cardinal de Rohan, avec toute sa magnificence et les agréments de ses manières flatteuses, remportoit peu de crédit et de réputation de Rome, où ses fatuités et le soin de sa beauté, quoique à son âge, avoit été jusqu'à se baigner souvent dans du lait pour se rendre la peau plus douce et plus belle ; que, quelque secret qu'il y eût apporté, la chose avoit été sue avec certitude, et avoit indigné les dévots, et attiré le mépris et les railleries des autres. Et là-dessus le roi et la reine à commenter, et eux et moi à rire de tout notre cœur, car le roi fit ce conte le mieux et le plus plaisamment du monde, et les commentaires aussi. Je les assurai que je n'en étois point scandalisé, parce que je connoissois depuis longtemps quel étoit ce Père de l'Eglise ².

¹ T. VI, p. 416-417. — ² T. XII, p. 260.

LA COMMANDERIE DE S^T-JEAN

(MAISON RICHART)

A COLMAR

(1210—1809)

(Suite.)

Un certain Hermann de Theoltzheim, frère servant (*servitor*) de la maison de Colmar, avait légué à l'Ordre tout ce qu'il avait acquis par son travail, en exprimant, dans son testament, le désir qu'il en fût distrait une somme annuelle de huit livres, pour un repas (*ad mensam*) à servir à ses anciens frères, le jour de son anniversaire. En conséquence, le commandeur avait acheté au prix de quatre-vingt livres, un cens de huit livres, assis sur deux maisons sises en cette ville et destiné à l'emploi sus-énoncé.

Les legs de cette nature (*ad mensam*) étaient assez fréquents au moyen-âge; il n'y a peut-être pas de communauté religieuse, dont les archives n'en contiennent quelques exemples; mais on comprend que s'ils s'étaient multipliés au gré des testateurs, outre que les revenus de la maison auraient été diminués d'autant, la règle de l'Ordre aurait pu en être singulièrement compromise. Il n'y avait guère de maison religieuse où il ne se célébrât chaque jour, non seulement un anniversaire, mais autant d'anniversaires que la maison comptait d'autels, autant même que le nombre de chapelains permettait de célébrer de messes à chaque autel. Chacun des monastères de la chrétienté fût bientôt devenu une véritable *abbaye de Thélème*.

Aussi ces sortes de dispositions n'étaient-elles valables que sauf l'approbation des dignitaires de l'Ordre, qui ne l'accordaient qu'exceptionnellement. Ici l'exception semblait dictée par la qualité même du testateur, ancien serviteur de notre Commanderie.

Ces nombreuses libéralités, presque toutes à charge d'anniversaires, permettaient aux Hospitaliers, non seulement d'orner leur église de Colmar, mais les mettait aussi dans la nécessité d'en multiplier les autels et de créer des sortes de succursales dans les communes où ils possédaient des biens; et ils avaient grand soin de faire opérer la consécration de ces autels supplémentaires par quelque dignitaire de l'Eglise, au moins *évêque in partibus*, toujours, bien entendu, avec de nouvelles *indulgences*.

C'est ainsi qu'en 1313, Jacques, évêque de ¹, vicaire de Girard, évêque de Bâle, consacre, dans la maison que les frères Hospitaliers de Colmar possédaient à *Wintzenheim*, un autel et une chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu, de saint Jean-Baptiste, de saint Jean l'Évangéliste, et des *onze mille vierges* de Cologne; il fixe la fête commémorative de la présente consécration au troisième jour après l'Ascension, et accorde quarante jours d'indulgences à ceux qui viendront la célébrer. Donné le lendemain de la fête saint Grégoire (29 Novembre).

C'est ainsi encore qu'en 1324, Jean, évêque de ², et vicaire de ce même Girard, évêque de Bâle, fait savoir que, par délégation de celui-ci, il a, le Dimanche après l'octave de

¹ *Panidensis epûs*. — La *Statistique religieuse* de l'abbé Migne ne traduit pas le nom de ce diocèse; il y est désigné seulement en ces termes: « évêché latin en Thrace, province d'Europe, suffragant d'Héraclée, au XIII^e siècle. » Ajoutons, en vertu de la charte ci-dessus: et au commencement du XIV^e.

² *Retrehensi epûs*. Ce diocèse ne figure pas dans la statistique Migne; le seul nom qui s'en rapproche est celui: *Retoiensis*, non traduit, mais indiqué comme situé en Cappadoce.

saint Pierre et saint Paul, (13 Juillet), consacré l'autel situé dans la sacristie contiguë à l'église¹ des frères Hospitaliers de Colmar un autel, en l'honneur de saint Michel, archange, et de tous les saints, et accorde quarante jours d'indulgence, à ceux qui y feront leurs dévotions.

En 1371, les schultheiss, stettmeistre et conseil (*der Schultheiss, der Meister und der Rat*) de Colmar, constatent que devant eux se sont présentés la tribu des meuniers et son chef (*der Zunftmeister und Zunft der Müller*), demandant que le commandeur et le couvent de St.-Jean de Colmar, contribuent au curage et entretien du Mühlbach, à raison du moulin de Hohensteig, et ces Messieurs de St.-Jean (*die Herren von Sant Johann*) sont convenus de contribuer pour douze schellings par an.

Ainsi, l'usage s'établissait de la part des Hospitaliers, d'accepter le *magistrat* comme arbitre ou conciliateur dans les questions où l'intérêt de la maison pouvait être en opposition avec celui de la commune ou des habitants.

Et cette acceptation de la juridiction municipale était toute spontanée, car les Hospitaliers d'Alsace avaient une juridiction spéciale, celle du prévôt de l'église St.-Thomas de Strasbourg², auquel on adjoignit plus tard le doyen de la cathédrale de Constance, à l'effet de connaître de toutes les causes pouvant intéresser les dits frères³.

Mais s'ils consentaient à ne pas invoquer ce privilège de

¹ Cette sacristie forme aujourd'hui la cage de l'escalier de service de la maison Richart, et le cellier affecté à l'appartement de celui qui écrit ces lignes. Elle communiquait avec le chœur par une porte aujourd'hui bouchée, mais parfaitement reconnaissable, située à droite, vers le fond de la chapelle.

² Bulle du pape Clément VI — 7 kal. apr. (26 Mars) 1343. — *Arch. du Haut-Rhin* — loc. cit.

³ *Vidimus* par l'official de Bâle (30 Décembre 1352) d'une délégation du doyen de Constance au chancre de l'église de Colmar du 17 Mai 1348. (*Ibid.*)

juridiction pour les difficultés qui pouvaient s'élever entre eux et des tiers, ils ne pouvaient l'abandonner pour les dissenti-
ments intérieurs qui viendraient à éclater au sein de l'Ordre
lui-même.

D'ordinaire, la prospérité engendre l'orgueil et de l'orgueil
naît la discorde. Les Hospitaliers de la langue d'Allemagne ne
paraissent pas avoir échappé à la loi commune. En effet, une
charte de l'empereur Charles IV, datée de Nuremberg, le 2 des
kalendes de Décembre (30 Novembre) 1366, adressée « à tous
Princes ecclésiastiques et séculiers, comtes, barons, officiers
impériaux et provinciaux, nobles, chevaliers et clients (*clienti-
bus*), cités, communautés, et tous autres fidèles de ce saint
Empire, de quelque état, grade, condition, dignité et préémi-
nence qu'ils puissent être », porte que, bien que tout religieux
soit tenu, par ses vœux, d'obéir à ses supérieurs, Sa Majesté
a été informée par plusieurs *précepteurs du Prieuré d'Alle-
magne*, qu'un certain nombre de frères de l'Ordre des Hospi-
taliers de St.-Jean, oubliant leur salut et leur profession
(*proprie salutis et professionis ipsorum immemores*), refusent
d'obéir aux ordres du dit prieur ou de ses délégués, repoussent
les conseils qui leur ont été amicalement donnés par plusieurs
de leurs amis ou parents, tant ecclésiastiques que séculiers, et,
au mépris des statuts de leur ordre *n'ont pas craint d'appeler
devant la justice séculière* les dits prieur et précepteurs ou
les maisons qu'ils dirigent, leur imposant ainsi d'énormes frais
et de redoutables dépenses (*enormia dampna et periculosa
dispendia*). En conséquence, et pour remédier à de telles
énormités et scandales (*hujus modi enormitates et scandulosa*),
S. M. ordonne aux personnes énumérées en tête de ce rescrit
que, toutes les fois qu'elles en seront requises par lesdits
prieur et précepteurs ou leurs délégués, elles leur prêtent aide
et assistance contre les frères rebelles, même par l'emprison-
nement, s'il est nécessaire, et si le prieur ou son représentant
le demande, après avoir, par des conseils salutaires, tenté

de les rappeler à l'obéissance envers leurs supérieurs et à l'observance des statuts de leur Ordre, sous peine de châtiement. « Car, si quelqu'un d'entre vous, par lui-même ou par d'autres, venait à prêter aide, conseil, assistance ou consentement, tacite ou exprès, aux dits rebelles ou à leur donner asile, nous sommes décidés à le punir, comme s'il s'était lui-même rebellé contre nous ou contre le saint Empire, le considérant comme violateur des ordres impériaux, et lui infligeant telle peine arbitraire que nous aviserons et qui serve d'exemple à ceux qui seraient tentés de l'imiter. »

Cet acte est général, mais sa présence au chartrier de la maison de Colmar, semble indiquer, qu'il en a été fait usage, au moins à titre comminatoire; en voici un autre qui, tout en présentant le même caractère, quant à son ensemble, consacre, en outre, un article spécial à notre Commanderie :

« Le 24 Juin 1372, dans la maison des frères du St.-Sépulcre à Mayence, dans une chambre au-dessus de la cuisine (*in quadam camera supra coquinam*), devant le notaire instrumentant et les témoins à ce appelés et comparants, s'est présenté vénérable et religieux homme Monsieur le frère (*Dominus frater*) Conrad de Brunsberg, provincial de l'Ordre des frères Hospitaliers de St.-Jean de Jérusalem pour la province d'Allemagne, tenant en main certaines lettres impériales écrites en allemand, revêtues d'un sceau pendant, etc. lequel m'a requis de les revêtir de la forme authentique, le mieux que je pourrais (*ut in publicam formam redigerem meliori modo quam possem*), lesquelles lettres j'ai transcrites mot à mot, ainsi qu'il suit : etc. »

Suit, en effet, un rescrit impérial, confirmant et renouvelant les privilèges, libertés et franchises accordées à l'Ordre des Hospitaliers, mettant les personnes et biens du dit Ordre en quelque pays qu'ils soient, et spécialement la Commanderie de Colmar (*und sunderlinge das huss das der egen orde zu Colmar in Eilsasses het*), sous la protection de tous les Land-

vogt, capitaines, officiers, schultheiss et bourgmestres d'Alsace, et particulièrement des schultheiss, bourgmestres et bourgeois de Colmar, présents et futurs (*die nun sint oder do in ziten werdent*), sous peine d'une amende de *cent marcs d'argent* (au pouvoir actuel, environ 3300 fr.) pour toute infraction. — Donné à Elwangen, l'an 1372, le jour de St.-Marc (25 Avril).

C'est à dessein que nous avons reproduit la minutieuse exactitude avec laquelle le notaire de Mayence mentionne qu'il instrumente *dans une chambre au-dessus de la cuisine*. Cette précision, assez rare au siècle précédent, se généralise à la fin du XIV^e, et se continue à peu près constamment jusqu'à nos jours. Nous la retrouvons dans un acte du 7 Février 1407.

Acte passé à Colmar, *dans le poêle d'habitation* de vénérable homme *Jean Ze Rine*, commandeur de l'Ordre de St.-Jean de Jérusalem à Colmar, *sis dans la cour d'habitation du dit Ordre, en cette ville*; par devant Pierre de Sundhoffen, notaire public et impérial, comparaissent : le dit commandeur et frère Nicolas Cranick, prieur de la dite maison, d'une part, et, d'autre part, Cunzelmann dit Wittersheim, bourgeois de Kunsheim et Ennelin, son épouse, lesquels font donation à la Commanderie de Colmar, de tous leurs biens présents et à venir, et l'en investissent par tradition réelle (*per traditionem calami*). Quelques instants après, le commandeur et le prieur les leur donnent en location, moyennant un cens annuel de *deux chapons*.

L'habitation dont il s'agit ici, n'existe plus; mais il est vraisemblable que les bâtiments actuels ont été construits sur les fondations des anciens. Lorsque, du milieu de la *rue Turenne*, faisant face à la *Træncke* (abreuvoir), on en considère l'ensemble, on reconnaît facilement que le tout a été conçu d'un seul jet : la chapelle, au centre, perpendiculaire à la rivière qui baigne le pied de son abside, et les bâtiments s'éten-

dant à droite et à gauche en formant, de ce dernier côté, un angle rentrant qui en rompt le parallélisme, mais nécessité par le coude que forme, en cet endroit, le cours de la Lauch.

Nous n'avons aucune indication sur la distribution et la décoration intérieure de cet édifice primitif, mais il est permis de supposer que l'une et l'autre présentaient un certain luxe, puisqu'à diverses reprises les empereurs d'Allemagne qui visitèrent Colmar, y séjournèrent.

Rodolphe de Habsbourg qui fit deux séjours dans notre ville (1281 et 1291), n'est pas du nombre; il descendit chez le schultheiss Rosselmann, sans doute pour lui témoigner, qu'il n'avait pas oublié les services de son père Jean Rosselmann; peut-être aussi, à cette époque, la Commanderie n'était-elle pas encore en état de recevoir un hôte couronné. Mais Albert I^{er}, en 1300 et 1308, Henri VII, en 1309, Frédéric III, en 1315, Louis de Bavière, en 1317, Charles IV, en 1354, et Sigismond, en 1418, furent hébergés par les Hospitaliers de St.-Jean.

L'histoire a conservé quelques détails sur la visite de Sigismond. Il revenait du concile de Constance, et avait couché la veille à Ensisheim. « Le clergé, le magistrat et les notables de Colmar l'attendirent à l'ancienne porte de Bâle (*Steinbrugger-Thor*)¹, lui présentèrent les clefs de la ville et le haranguèrent. Il descendit de cheval et se plaça sous un dais de pourpre, pour se rendre à l'église St.-Martin. Le peuple qui, depuis longtemps (1354) n'avait pas vu de souverain dans ses murs, l'accompagnait par les rues avec de joyeux vivats (*freudiges Lebewohl*). Après avoir fait sa prière à St.-Martin, le cortège le conduisit à la Commanderie de St.-Jean (*schlug den Weg zu dem Johanniterhofe ein*). La ville offrit à l'empereur des

¹ Cette porte, surmontée d'une tour carrée qui défendait le pont de pierre, était contiguë à la Commanderie. Elle est très-reconnaissable sur le plan de Merian.

présents considérables. Le soir, on alluma des feux de joie dans les rues, et chacun agitait son chapeau, quand Sa Majesté paraissait à une des fenêtres de la Commanderie. Six jeunes filles de Colmar, vêtues de soie blanche (*in weisser Seide gekleidet*) lui offrirent des fruits et des gâteaux, et le schultheiss fit distribuer du vin devant le Waag-Keller¹.

En 1442, l'empereur Frédéric IV séjourna aussi chez les Hospitaliers, et régla à l'amiable diverses difficultés sans grande importance, qui existaient alors entr'eux et la ville. Ainsi il fixa à quatre pfennings par sac, le droit à payer par le commandeur pour le blé qu'il faisait moudre; il le déclara soumis à l'*Umgeld* (droit sur le vin) et autres droits d'octroi sur les objets de consommation, et enfin mit à sa charge l'entretien de la voie publique longeant la Commanderie à l'Ouest (*die öffentliche Strasse vor dem Kloster und der Kirche zu unterhalten*). C'est sans doute en vertu de cette décision de l'empereur Charles IV, déchargeant la ville de l'entretien de cette rue, qu'elle figure encore parmi les plus mal pavées et les plus boueuses de notre cité.

Quoi qu'il en soit, ces visites successives de souverains, honneur aussi coûteux que flatteur, car le séjour de Sigismond ne dura pas moins de trente et un jours (*wo er 31 tage verweilte*), prouvent qu'à cette époque notre Commanderie était en pleine prospérité.

Ce qui devait l'augmenter encore, c'est que les luttes et rivalités entre les Hospitaliers et le clergé séculier s'étaient complètement apaisées. On peut en juger par le fait suivant:

En 1442, un prêtre de St.-Jean avait été tué par un varlet (*Knecht*) de Colmar. L'évêque de Bâle avait *immédiatement mis la ville en interdit*, mesure rigoureuse et sponta-

¹ Le *Waag-Keller* (cave à la balance), lieu de réunion du conseil de ville, était contigu au couvent des Augustins (prison); une de ses salles forme aujourd'hui la 3^e chambre de la Cour impériale.

née, que n'eussent, certes, pas prise ses prédécesseurs du XIII^e siècle.

Les autorités locales sollicitent et obtiennent un sursis pour rechercher et punir l'assassin. Le 24 Mai, ils envoient à Bâle un député, porteur d'une lettre adressée au grand vicaire et à l'official, et annonçant que le coupable ayant été jugé et exécuté (*gerichtet*), il y a lieu de lever complètement l'interdit¹.

Cette prospérité ressort également des deux actes suivants conservés aux archives départementales. L'un est une libéralité d'un commandeur de Colmar, non pas à la maison qu'il dirige, mais bien à celle de l'île verte. Il émane de l'official de Strasbourg, et constate que :

« *Jean Lûf*, commandeur de l'Ordre de St.-Jean, pour la maison de Colmar, pour le salut de son âme, et de celles, tant de son défunt frère, Wernher, autrefois recteur de l'église de Rouffach, que de ses parents et bienfaiteurs, fait donation pure et simple à la Commanderie de son Ordre, sise à Strasbourg, île verte (*viridis insule domus Argentinensis*) d'une rente de cinq florins du Rhin, vendue à lui donateur par les frères, prieur et couvent de l'Ordre de Citeaux, monastère de Pairis, au prix de cent florins d'or (*cum centum florenis renensibus in auro*), la dite rente, assise sur une maison, cour et dépendances sises dans la ville d'Eguisheim (*in oppido Egesheim*) ; la dite donation consommée par la tradition usuelle d'un roseau (*per calami perrectionem ut moris est*) faite à vénérable homme *Nicolas de Baden*, commandeur de la maison de l'île verte. — Daté du 7 des ides (7 du mois) de Septembre 1494.

L'autre, de vingt-trois ans postérieure (1517), est une bulle, par laquelle Jean Angel Arcimbold, délégué du Saint-Siège, informe frère Jean Wegner, de l'Ordre de St.-Jean, comman-

¹ Arch. communales — *Protocolum missivarum*, vol. A, anno 1442.

deur à Colmar et sa maison (*et familie ejusdem Domini*)¹, qu'en considération du concours pécuniaire qu'ils ont apporté à la construction de la Basilique de St.-Pierre de Rome (*immensi operis basilice sancti Petri de urbe*), il leur est accordé, entr'autres, indulgence plénière «*deposita peccaminum sarcina et delictorum mole*» pour le passé, et en outre, pour l'avenir, de choisir un confesseur séculier ou régulier, auquel pouvoir est accordé par les présentes de leur donner *une fois dans leur vie*, l'absolution de tous crimes, délits et péchés si graves et si énormes qu'ils soient (*criminibus, delictis atque peccatis quantumcunque gravibus et enormibus*) même de ceux réservés au siège apostolique, à l'exception des suivants : machinations contre le Souverain pontife, meurtre d'un évêque ou autre prélat, violences contre les mêmes personnes, falsification de bulles et lettres apostoliques, fourniture d'armes et autres objets prohibés, aux infidèles. — Faculté de convertir en œuvres pies tout vœu qu'ils auraient formé, à l'exception de celui d'outre-mer, celui d'entrée en religion, et celui de chasteté (*ultra marino, ingressus religionis et castitatis votis duntaxat exceptis*). — Faculté de faire accomplir par d'autres, les pèlerinages auxquels sont attachées des indulgences. — Permission d'user de beurre et de fromage en carême. — *Item*, d'avoir, leur vie durant, un autel portatif, sur lequel ils pour-

¹ Au premier abord, ces mots semblent indiquer que M. le commandeur avait souscrit en son nom personnel ; mais il est plus probable que cette formule : *familie ejusdem Domini*, était générale pour toute souscription collective et s'appliquait ici à la Commanderie. En effet, l'acte, bien que sur parchemin, et en lettres gothiques, est imprimé avec des blancs pour les noms du destinataire et l'indication du jour et du mois. Ces blancs ont été remplis à la hâte, avec des abréviations, par un scribe, qui en avait, sans doute, beaucoup d'autres devant les mains, et ne se piquait pas d'une précision rigoureuse.

Au point de vue typographique, cette pièce est un *incunabile*, vraisemblablement sorti d'une presse d'Ensisheim, car le nom de cette ville est *imprimé*, comme le corps de l'acte. — Au reste, du moment que la typographie entrait dans les usages administratifs même de la Cour de Rome, il est tout naturel qu'il se soit établi une imprimerie à Ensisheim, *siège de la Régence d'Autriche*.

ront faire célébrer la messe en tous lieux, même frappés d'interdit (*etiam in locis ecclesiastico interdicto quavis auctoritate suppositis*) etc. — Donné à Ensisheim, le 3 Avril 1517, l'an IV du Pontificat de Léon X.

Pour que le commandeur Lüt disposât d'une partie de son avoir, non pas en faveur de la maison qu'il dirigeait, ce qui eût été tout naturel, mais en faveur de la Commanderie de l'île verte; pour que son successeur, Wegner, affectât à l'œuvre de St.-Pierre une somme plus ou moins considérable sur les fonds disponibles de la Commanderie de Colmar, il fallait que ces fonds eussent une certaine importance, et que cette Commanderie fût dans un état florissant.

PAUL HUOT.

(La suite à la prochaine livraison.)

L'ENQUÊTE AGRICOLE

EN ALSACE

(Suite et fin.)¹

Jugement de l'Enquête sur la liberté commerciale complète.

Je fais toutes mes réserves cependant au sujet de la *liberté commerciale complète*, que l'Enquête agricole approuve d'une manière trop générale à propos de la liberté commerciale dans le domaine agricole, pour qu'il n'y ait pas lieu à quelque réclamation. A la page 168, en effet, de son rapport, M. Tisserand dit :

« Le grand principe de la liberté commerciale est donc sorti triomphant de l'épreuve à laquelle il a été soumis. »

Les termes de liberté commerciale s'étendent, ne l'oublions pas, à d'autres matières encore qu'à des denrées alimentaires et de première nécessité en agriculture ! L'Enquête n'a peut-être eu en vue que ces matières-là, les plantes textiles ou oléagineuses, les engrais même et les amendements ? Mais je ne puis me défendre d'un sentiment de surprise quand, mettant en regard la phrase citée plus haut, je me suis reporté à la question 154, libellée comme suit :

« Quel a été l'effet des traités de commerce sur l'importation étrangère et par suite sur le prix de revient des ma-

¹ Voir la livraison d'avril, page 145.

- tières premières servant à l'agriculture, notamment les fers,
- et par suite les machines agricoles et les instruments aratoires, les étoffes et les vêtements, etc. ? »

Voici quelques-unes des réponses les plus entendues des agriculteurs de nos deux départements :

1° Les fers, les instruments aratoires, n'ont pas subi de baisse. Les engrais et les amendements sont toujours trop élevés. Les étoffes, les vêtements n'ont pas subi de baisse.

2° Effet nuisible, tant pour l'industrie métallurgique que pour l'industrie cotonnière.

3° Les forges françaises fournissent à meilleur marché que les forges allemandes (de forges anglaises et belges il n'est même pas question). On n'importe ni engrais, ni amendements.

4° Réduction d'un quart et même d'un tiers sur le fer, mais non sur les instruments, par la hausse sur le bois et la main-d'œuvre. Peu de différence pour les vêtements, aucune pour les engrais.

5° Aucune sur la classe agricole.

6° Même observation. Les matières premières, telles que le fer, etc., ainsi que les instruments aratoires, n'ont pas diminué. De même pour les étoffes.

7° Tout cela a subi une certaine baisse depuis les traités, mais la vie n'a pas été à meilleur marché, et l'on a porté un préjudice réel à l'industrie nationale.

8° Petite diminution, en général, dont l'agriculteur a peu profité.

9° Influence nulle.

J'en passe, et des plus significatives. Maintenant, comment rimer cela avec la phrase triomphale de M. Tisserand ? Il faut croire que cet honorable président d'Enquête n'a pas lu toutes ces réponses. Il faut être de bon compte, pourtant. La suppression de l'échelle mobile, et avec elle la facilité des transports internationaux a supprimé pour tout jamais, il faut l'espérer, le retour et la possibilité même de ces disettes que nos pères

ont connues. C'est un grand, c'est un immense bienfait, non pour l'agriculture seulement, mais pour la masse des consommateurs; *mais* les traités de commerce, en général, ont porté un coup mortel à l'industrie française dans plusieurs de ses principaux groupes, pour ne créer qu'une amélioration à peu près nulle quant aux prix des objets dits de première nécessité pour l'agriculture; et ils n'ont pas empêché la vie de renchérir d'année en année d'une manière formidable et suivant une progression qui ne s'était jamais vue.

Conditions faites à la viticulture alsacienne.

Les conclusions de l'Enquête ont été plus dans le vrai en signalant avec une grande force de langage les conditions d'infériorité qui ont été faites par le traité avec le Zollverein à notre viticulture alsacienne. L'Allemagne, en se bornant à réduire à 35 fr. par hectolitre son droit d'entrée sur nos vins, a maintenu pour ceux-ci une véritable prohibition, tandis qu'autrefois, l'Enquête le dit en propres termes, nos vins fins trouvaient une issue toujours facile en Allemagne. La concurrence de plus en plus forte que font à nos vins ordinaires les vins du Midi, concurrence dont il ne faut pas que le consommateur se plaigne, est déjà tellement forte, que, dans notre propre pays, nos vins se placent de jour en jour plus difficilement. Il est donc évident que si, au moins pour nos vins fins, l'exportation en Allemagne était rendue possible, cela relèverait du coup les conditions de notre viticulture¹.

« Les plaintes, à ce sujet, sont unanimes, dit M. Tisserand;
« tout le vignoble alsacien attend du gouvernement de l'Em-
« pereur des démarches actives pour la réduction, dans des
« proportions admissibles, d'un droit excessif qui est en oppo-
« sition avec les principes de libre échange qui président aux

¹ Une petite diminution, très-insuffisante, est intervenue depuis l'ouverture de l'Enquête.

« rapports commerciaux des nations. Les deux commissions
« appuient à l'unanimité une demande aussi légitime... »

Rappelons-nous que l'Enquête agricole a été faite en 1866, voilà trois ans. Le vignoble alsacien *attend encore à l'heure qu'il est* les démarches actives demandées par l'Enquête..... »

Je ne veux pas rentrer une fois de plus dans cette malheureuse question politique, mais il me sera permis d'émettre encore le vœu tout personnel que, conformément à la lettre et à l'esprit du sénatus-consulte, les Chambres qui doivent être la représentation des intérêts du pays soient chargées à leur tour, et le plus tôt possible, de cette Enquête, et qu'elles soient mêlées directement à la fixation des tarifs douaniers. C'est de là seul qu'il faut attendre le salut dans les questions économiques qui nous occupent¹.

Planteurs de tabac.

Un dernier point encore, qui, lui, n'a pas trait directement à la question douanière, mais qui a sa très-haute valeur au point de vue de la richesse du pays. C'est la question des tabacs. Elle a été traitée dans l'Enquête avec une indépendance de langage à laquelle il faut rendre hommage; l'Enquête s'est fait l'organe, et à juste titre, des plaintes produites relativement aux entraves administratives qui empêchent cette culture de progresser chez nous.

La question a, d'ailleurs, fait du chemin depuis, tant par les discussions qui se sont élevées dans la presse départementale, qu'au sein même du conseil général. Mais il n'est peut-être pas inutile de rappeler à ce sujet quelques-unes des propositions de M. Tisserand. Après avoir parlé des vexations exercées par des agents subalternes, le rapport poursuit :

« Le classement des produits, établi sous les inspirations

¹ Après les quatre mois que cette note est écrite, la question a fait un premier pas, par les discussions de la Chambre, et a reçu un premier espoir de solution, par les déclarations ministérielles.

« des chefs magasiniers, n'est pas toujours conforme à l'équité.
« L'administration des tabacs ne désire pas que la culture
« prenne plus de développement en Alsace, la production
« actuelle suffit à tous ses besoins; elle semble dès lors cher-
« cher par le classement à réduire suffisamment le bénéfice
« du planteur pour le détourner d'accroître sa plantation, sans
« toutefois l'exposer jamais à le perdre.

Et plus loin :

« Les terres et les climats d'Alsace permettent de produire
« du tabac à fumer d'une qualité sinon supérieure, du moins
« égale aux meilleurs crûs de l'Allemagne; c'est une culture
« qui est déjà pour l'Alsace une source de richesse. Il est donc
« à souhaiter, et c'est le vœu unanime de la commission
« départementale du Bas-Rhin, que l'administration adopte
« toutes les mesures propres à favoriser son développement
« au lieu de le ralentir :

- « 1° En faisant faire un classement des produits en rapport
« avec leur qualité;
- « 2° En permettant l'exportation, surtout en ce qui con-
« cerne les rebuts, si ce n'est pour les tabacs non marchands;
- « 3° En étendant la faculté d'exportation, accordée aujour-
« d'hui à quelques districts seulement. »

Nous ne savons pas jusqu'à quel point l'expression de ces plaintes et de ces vœux a trouvé à se faire jour, depuis la publication de l'Enquête, dans les hautes régions administra- tives. Mais nous savons que les planteurs continuent, pour la plupart, à être mécontents, et que, d'autre part, l'exploitation de ce précieux monopole est bien loin encore d'accomplir les progrès et d'acquérir cette force d'expansion que toute grande culture industrielle doit réaliser de nos jours.

Or, qui mieux qu'une Société départementale d'agriculture est qualifiée pour insister auprès de l'administration et des conseils généraux, d'une part, pour les satisfactions à donner aux planteurs, dans la limite du possible, et, d'autre part,

pour les progrès à accomplir dans la gestion d'une branche aussi importante de la richesse nationale ?

Conclusions.

Tels sont les points principaux de l'Enquête agricole sur lesquels je n'ai pu que me borner à des généralités sommaires, une première étude ne pouvant comprendre que des indications générales, et étant, malgré cela, trop longue encore.

A part les points que j'ai cru devoir critiquer spécialement, et au sujet desquels M. Tisserand lui-même ne cache pas qu'il y a des ombres au tableau de la prospérité agricole de l'Alsace, l'Enquête a décidé que l'agriculture est prospère dans nos deux départements du Rhin, et ne demande qu'à « jouir » de la *paix* et de la *liberté* pour se développer encore et « accroître la richesse du pays. »

Joignons-nous à elle, en terminant, plutôt qu'à certains déposants, optimistes pour le moins, qui trouvent *qu'il n'y a pas d'améliorations à demander*, et réclamons, au contraire, tout ce qui peut et doit être réclamé.

La prospérité ne sera jamais assez parfaite, ni le progrès assez assuré, tant qu'il existera des lacunes comme celles qui ont été signalées. Aujourd'hui, comme de tous temps, on n'obtient rien si l'on ne sait pas réclamer avec ténacité ; en le faisant, on ne fait d'ailleurs que remplir son devoir. Si l'agriculture, à son tour, réclame unanimement les deux grands bienfaits que M. Tisserand met avec raison au sommet de l'édifice, la paix et la liberté, c'est de notre initiative et de celle de nos braves cultivateurs qu'on sera fondé à attendre tout le reste. Quand ils le comprendront, alors, mais alors seulement, le travail et l'esprit d'initiative aidant, l'agriculture alsacienne arrivera, tôt ou tard mais sûrement, à une prospérité sérieuse et durable.

Aidons-nous donc nous-mêmes, et le ciel nous aidera !

RODOLPHE DE TÜRCKHEIM.

Truttenhausen, le 16 Octobre 1869.

ANCIENNES LAUBEN EN ALSACE

Au XIII^e siècle, en Alsace, dans les villes comme dans les villages, aussitôt que les communes se furent formées et que leur vie se fut organisée et régularisée, le besoin d'un prétoire pour y rendre la justice, d'un local pour y traiter des affaires de la commune, se fit sentir, et l'on construisit, presque toujours au centre du village ou de la ville, un bâtiment ou plutôt une baraque d'une grande simplicité, que l'on appelait communément *die Laube*. C'était ordinairement une halle en forme de parallélogramme, ouverte et soutenue par des piliers en bois de chêne. La toiture dont elle était couverte garantissait les juges et les justiciables contre la pluie et le mauvais temps. C'était le lieu de réunion du *Gericht* ou conseil communal, et des habitants convoqués pour entendre les prescriptions et les ordonnances de l'autorité. Là se tenaient les danses publiques; les marchands forains y étalaient quelquefois leurs marchandises, et des comédiens ambulants y donnaient même des représentations.

Le nom de *Laube*, que l'on donnait à ces modestes halles, ne dérive pas de l'allemand *Laub* (feuillage), et ne désigne pas un endroit ombragé, une tonnelle, un bosquet, *Gartenhaus*, *Laubwerk*; mais il vient de l'italien *Loggia* et désigne une halle employée aux usages de la commune¹; on le dérive aussi

¹ M. Moxé, *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, VIII, 35.

du latin *lobia*, *laubium*, *lobium*, que Ducange, dans son glossaire de la basse latinité, traduit par : galerie ; *Posticus operta ad spatiandum idonea ædibus adjuncta*.

Dans les villes, lorsqu'elles eurent, par le déploiement de leur activité intérieure, gagné en population et en bien-être, la *Laube* fit place à la maison de ville appelée *Rathhaus* ; dans les villages qui, eux aussi, faisaient des efforts pour trouver la voie qui devait leur procurer un certain bien-être, l'on se contenta de surmonter la *Laube* d'une vaste salle pour y traiter des affaires de la commune ; on appelait communément cette salle : le poêle des bourgeois (*Bürgerstube*) ; la commune la louait avec droit de cabaret, et avait coutume d'y joindre un logement pour le *Stubenwirth*. Le bail contenait presque toujours la clause formelle que, selon l'antique usage, toutes les réunions festives, tous les repas de corps (*Zehrungen*) du *Gericht* local devaient avoir lieu à la *Stube*, et que les habitants étaient tenus d'y boire les vins qui formaient les étrennes du marché et des transactions (*Weinkauf*).

Dans le plupart de nos villages l'ancienne *Stube*, qui n'était plus en rapport avec les besoins de notre époque, ne subsiste plus ; elle a été démolie pour faire place à la maison commune dont le rez-de-chaussée est ordinairement occupé par l'école communale, et le premier étage par les bureaux de la mairie et le logement de l'instituteur. L'ancien nom de *Laube* s'est conservé de génération en génération dans la mémoire de nos villageois, et beaucoup d'entre eux continuent à appeler la maison commune *die Laube*.

DAGOBERT FISCHER.

CURIOSITÉS LINGUISTIQUES

Nous nous proposons comme tâche de résoudre ici un certain nombre de questions de linguistique. Cette science des langues, bien qu'elle date presque d'hier, a déjà acquis une étendue telle qu'il importe, quand on s'adresse à des lecteurs qui ne sont pas linguistes de profession, de faire un choix parmi les questions à traiter, et de n'en choisir que les plus intéressantes. Mais en se donnant la tâche de résoudre les questions les plus importantes, on entend, par cela même, ne s'occuper que des problèmes qui n'ont pas déjà été résolus, ou dont on a donné une solution qui n'est pas encore pleinement satisfaisante.

Nous ne traiterons, ici, que des questions qui n'ont pas encore été résolues, ou qui demandent une autre solution que celle que l'on en a donnée. Sous ce rapport, nos articles pourront avoir un intérêt direct, même pour les linguistes de profession,

De nos jours, où toutes les sciences ont acquis un développement tel que, pour se tenir au courant des études, il faut une lecture immense, le premier devoir de celui qui écrit est d'épargner à ses lecteurs le plus de temps et de peine possibles. Nos articles devront donc être courts, c'est-à-dire aussi substantiels et compendieux que faire se pourra ; ils seront des résumés faits après de longues et souvent pénibles études. Nous tous, auteurs et lecteurs, nous sommes pressés ; nous n'avons pas de temps à perdre à écrire et à lire des amplifications prolixes et inutiles. Ajoutons que celui qui sait donner le résumé substantiel

de sa science, prouve, par cela même, que son savoir est complet ; car, personne ne l'ignore, il est logiquement de toute impossibilité de résumer d'une manière substantielle et vraie ce qu'on ne sait qu'imparfaitement et superficiellement.

I.

Lois d'après lesquelles les substantifs et les adjectifs latins se sont changés en leurs correspondants français.

La langue française est, comme on dit, fille de la langue latine. C'est très-vrai ; mais s'énoncer ainsi c'est parler métaphore, et par conséquent s'énoncer d'une manière qui n'est pas scientifiquement très-exacte. Une langue dérivée n'est pas, quant à la langue dont elle dérive, dans le rapport de la fille à sa mère. En effet, par la naissance, qui se fait à un moment précis, l'enfant est une individualité parfaite qui, physiquement et plus tard moralement et intellectuellement, peut souvent ne pas ressembler à celle de la mère. Mais une langue dérivée ne naît pas à point nommé ; elle ne se détache pas, à un moment donné, de sa souche ; elle n'est que cette souche *continué*, c'est-à-dire métamorphosée, plus ou moins, continûment et continuellement. La langue française, à ne considérer que ses éléments *latins*, et abstraction faite de ses parties germaniques beaucoup moins nombreuses, et de ses parties celtiques moins nombreuses encore, n'est donc, à proprement parler, que la continuation du latin, parlé dans la Gaule, et qui s'y est métamorphosé continûment. Les lois, d'après lesquelles cette métamorphose du latin en français s'est opérée, sont les mêmes que celles qui ont présidé, de tout temps, aux changements que le latin lui-même a subis, depuis son origine jusqu'à sa disparition. Aussi, de même que le géologue, pour s'expliquer les formations géologiques, n'a qu'à observer ce qui se passe encore aujourd'hui en fait de formation terrestre, de même le linguiste, pour rendre compte de la formation du français, n'a qu'à suivre la méthode analogue,

mais inverse, qui consiste à examiner quelles ont été les métamorphoses subies par le latin lui-même, depuis son origine, jusqu'au moment où cette langue, parlée en Gaule, après s'être modifiée de plus en plus, a pris, à une certaine époque, auprès des ancêtres des Français, le nom de langue *française*.

Or l'une des principales lois, d'après lesquelles s'est opéré le changement de la forme des noms latins en la forme des mots correspondants français, consiste, déjà dans la langue latine elle-même, ainsi que dans d'autres langues, à retrancher de plus en plus, l'un après l'autre, les éléments composant la partie *finale* des mots. C'est ainsi que, par exemple, le substantif, mot latin *lupus*, (prononcez *loupos*) est arrivé à se changer en son correspondant français *lou* (écrit *loup*), en retranchant, d'abord, le *s* final, en changeant, ensuite, *loupō* en *loupō* ou *loupe*, puis en retranchant la voyelle finale *ō* ou *e* de manière à produire la forme *loup*, et enfin, en retranchant la consonne finale, de manière à changer *loup* en *lou*. Voici maintenant la preuve *historique* de la succession de ces différents changements.

1.

Déjà dans le latin primitif, la voyelle accentuée *u* se prononçait comme le *ou* français, et la voyelle brève *u* se prononçait comme le *o* français.

Ainsi, dans l'ancien latin, le mot, écrit plus tard *lupus*, se prononçait *loupos*, comme dans le grec primitif, le mot correspondant, prononcé plus tard *lukos* (loup), se prononçait d'abord *loukos*. En effet, le grec *loukos* et le latin *loupos* étaient originellement *identiques*, et ne se sont plus tard différenciés l'un de l'autre, quant aux consonnes *k* et *p*, que parce que les Grecs préféraient le *k* au *p* primitif, gardé par les Latins, tandis que, dans d'autres mots, comme par exemple, dans les mots *ops* (la vue), *ops* (la voix), *héromai* (suivre), etc., ils ont préféré le *p* au *k* primitif qui s'est conservé dans les mots la-

tins correspondants *oc-ukus* (petit voyant, œil), *vocs* (la voix), *sequor* (suivre), etc.

Le mot latin *lupus* et le mot grec *lukos* étant dans l'origine identiques, la terminaison *us* de *lupus* se prononçait comme *os* dans *lukos*; et pareillement la terminaison *um*, dans l'accusatif latin *lupum*, se prononçait comme *on*, dans l'accusatif grec *lukon*. Cette prononciation de l'*u* bref comme *o* s'est maintenue en latin à toutes les époques depuis l'origine de cette langue jusqu'à sa disparition. Voici des exemples servant de preuves :

Dans la *Loi de Numa*, on lit :

loebesom pour *liberum*;

Dans la *Lex Tribunicia* (261 urb. c.) on lit :

ipsos Jovei sacer estod pour *ipsus etc.*

Dans les *Lois des Douze Tables*, on lit :

Tab. II: *sol ocasos* pour *s. occasus* ;

fourtom faxsit pour *furtum f.*;

joured cæsos estod pour *j. cæsus e.*

Tab. III: *rebosque jured joudikateis* pour *rebusque j. j.*;

nei joudikatom faxsit pour *ni judicatum f.*;

secom ducitod pour *secum d.*;

vincitod aut nesvod aut compedebos pour *compedibus*;

quei im vinctom habebit pour *qui eum vinctum h.*

Tab. IV: *sei pater fideom* pour *filium* ; *ter venom* pour

venum ; *duît fidios a patre leiber estod* pour *filius*.

Tab. V: *quoi suos* pour *suus* ; *heres nec escit, acnatos*

pour *agnatus* ; *proxsumos familiam habetod*

pour *proximus*.

Tab. VI: *quom* pour *quum* ; *nezsom* pour *nezsum* ; *fax-*

sit mancipiomque pour *mancipionique*.

Tab. VII: *quei malom* pour *makm casmen incantastit* :

malom que pour *malom que venenom* pour *venenvm fazsit duitque kapital estod*.

Tab. X : *dum indus positos* pour *positus escit*; *neive ausom* pour *ausum arduited*; *qui coronam parasit ipsos* pour *ipsus*.

Tab. XI: *quodcuomque* pour *cumque*; *postremom* pour *postremvm*; *poplos* pour *populus jousit*; *id jous ratomque* pour *ratvmque estod*; *sei servos* pour *servus*; *sciented dominod fourtom* pour *furtum fazsit*.

Sur la Colonne de Duillius (261 av. J.-C.) on lit:
consol primos pour *consul primus*.

Dans l'inscription sépulcrale de Scipion l'Ancien (consul, année de Rome 456) on lit:

Samnio que pour *Samnium que cepit*.

Dans l'inscription sépulcrale de Scipion le Corsique (consul, année de Rome 496) on lit :

honc oino pour *hunc unvm*.

duonoro pour *bonorum*; *optumo* pour *optumvm*; *fuisse viro* pour *virum*.

Lucio Scipione pour *Lucium Scipionem*.

filios pour *filius*; *Barbati consol* pour *consul*.

Dans la 3^e inscription tumulaire on lit :

L. Cornelio pour *Cornelius L. F. Scipio*.

Dans la 4^e inscription on lit :

Puter regem Antioco pour *Antiocum subegit*.

Dans le *Senatus consultum de Bacchanalibus* (186 av. J.-C.) on lit :

Ita senatus æquom pour *æquvm censuit*.

Il résulte de ces exemples que, déjà dans le latin primitif, on prononçait par exemple *hupos*, *cervos*, *populos*, etc., et *hupom*, *cervom*, *populom*, etc., au lieu de *hups* et *hupum*, etc.

2.

Le *s*, étant une sifflante aspirée, a perdu au commencement et à la fin de beaucoup de mots, dans un grand nombre de langues, l'élément sifflant, et n'a gardé que l'aspiration ; en d'autres termes cet *s* a été remplacé par un *h*. Ainsi en latin on dit, par exemple, *septem*, *sex*, *sequor*, etc.; en grec, les mots correspondants se prononcent *hepta* pour *heptam*, *heks*, *hépo-mai*, etc. D'après le même principe, le *s*, signe du nominatif singulier, et signifiant, par la nature de ce son, *ce* ou *le*, s'est, dans beaucoup de cas, également changé en *h*; et ensuite cet *h*, n'étant qu'un souffle, s'est complètement effacé, de sorte qu'au lieu de *loupos* on prononçait *loupo*, comme en français le mot *repos* se prononce comme s'il était écrit *repo*.

Le changement de *s* en *h*, au nominatif singulier, s'est également opéré en sanscrit où cet *s* final a été remplacé par un *h*, que les grammairiens hindous appellent *visarga* (relaxation, all. *Loslassung*) parce que le mot semble lâcher le *s* final, en le changeant en une simple aspiration qui est exprimée dans l'écriture *dévanâgari*, par deux points, à peu près comme si, en français, au lieu d'écrire *repos*, *amas*, *fracas*, on écrivait *repo:*, *ama:*, *fraca:*.

En sanscrit la terminaison *as* du nominatif singulier, changée d'abord en *ah*, se change ensuite encore, dans certains cas, en *o*. Ainsi le nominatif *yaças* se change en *yaçah* qu'on écrit *yaça:*; et *yaça:*, dans certains cas, se change en *yaço*. Cette forme *yaço*, dérivée de *yaças*, ne correspond pas exactement à la forme latine *lupo*, dérivée de *lupos*. En effet, en latin, le *o* final du nominatif *lupo* ne dérive pas d'un *a*, comme dans *yaço*, dérivé de *yaças*; cet *o* provient de ce que *lupus* s'est prononcé *lupos*, qui a perdu ensuite le *s* final, sans que cet *s* ait exercé quelque influence sur le *o* dont il s'est détaché. En sanscrit au contraire, l'aspiration ou le *visarga* provenant du *s* changé en *h*, a exercé une influence phonique sur la voyelle *a*

qu'il suivait, en ce sens qu'il en a rendu la prononciation plus sourde ou qu'il l'a changé en *o*, de sorte que l'*o* final est dérivé, en sanscrit, d'un *a* qui a été changé en *o* par l'influence du visarga.

Dans beaucoup de langues, et entre autres en français, une influence analogue a été exercée par la liquide *l* sur la voyelle *a* qu'il suivait. En rendant cet *a* long, il l'a changé en *o*; ainsi, en anglais, *all*, *ball*, *fall*, se prononcent *ôll*, *bôll*, *fôll*. En français, *chevals* s'est prononcé d'abord *chevols*; et ensuite, *chevols* s'est changé en *chevôs*, qu'on écrit *chevaux*, soit parce que le *l* s'est simplement élidé, *chevo(l)s*, ou parce qu'il s'est assimilé à l'*s*, *chevo(s)s*.

Dans l'écriture dévanâgari du sanscrit, la voyelle *o* ne peut s'exprimer autrement que par *au* (prononcé *o*), de sorte que, par exemple, *yaço* s'écrit *yaçau*. En comparant *yaçau* à *yaças* dont il est dérivé, les grammairiens hindous, ne voyant que le fait matériel de *as* changé, dans l'écriture, en *au*, et oubliant que c'est *dynamiquement* et non *mécaniquement* que les sons permulent entre eux dans les langues, ont prétendu que le *s* de *yaças* s'est changé en *u* dans *yaça-u*. Or un *s*, aussi peu qu'un *l*, ne peut se changer en *u*, à moins d'admettre un miracle. Dans les sciences, quelles qu'elles soient, les faits ne sont à considérer comme tels que quand ils sont possibles; et toutes les fois qu'on se trouve en présence d'un phénomène impossible, on peut être sûr que le prétendu fait n'est pas un fait réel, mais un phénomène mal observé ou mal interprété. Mon maître Bopp, trop fidèle disciple, en ce point, des grammairiens hindous, explique, lui aussi, le changement de *as* en *au*, en disant que *s* s'est changé en *u*; et pour rendre cette métamorphose miraculeuse acceptable, il cite le prétendu changement de *l* en *u* qu'on remarque, selon lui, dans *chevaux* comparé à *cheval*.

Maintenant, ce qui prouve qu'effectivement, en latin, il y a

eu des nominatifs singuliers terminés en *o*, comme *hupo* (pour *hupos*), ce sont, entre autres, les exemples suivants :

Dans la 3^e inscription sépulcrale des Scipions on lit : *L. Cornelio* (pour *Cornelios*).

Une autre preuve se trouve dans les nominatifs singuliers *ipse* (prononcez *ipsō*), et *ille* (pr. *illō*), et *iste*, qui sont la prononciation de l'ancien *ipsos* (pr. *ipsus*), et *ollos* ou *illus*, et *istus* (*istos*) dont le *s* final a été retranché.

Une troisième preuve se trouve dans les vers des poètes qui éliminent le *s* final ; dans Ennius, par exemple, qui dit *paratus* pour *paratu est*, ou *parato est* au lieu de *paratos est* (voy. *Festus*, p. 16) ; dans *horridu* (prononcez *horrido*) *miles* pour *horridus miles*¹. D'ailleurs le *s* final a pareillement aussi quelquefois disparu en latin dans les formes du verbe et dans les mots nominatifs de la troisième déclinaison. Ex. *facili* (pour *facilis*), *bov* (p. *bov.s*), *reg* (p. *reg.s*), *leg* (p. *leg.s*), *pac* (p. *pac.s*), *legere* ou *legeri* (p. *legeris*), *celebrabere* p. *celebraberis* (Cicéron, orat. c. 45, 48).

On comprend d'après cela que les nominatifs singuliers, écrits plus tard dans la langue littéraire, *corvus*, *cervus*, *angelus*, *amicus*, *puer* (p. *puerur*), *liber* (p. *liberur*), *prosper* (p. *prosperur*), etc., se sont prononcés, dans la langue usuelle et populaire, *corvo*, *cervo*, *angelo*, *prospero*, *puero*, *libero*, etc. ; et ces formes, qui sont de véritables *nominatifs*, se sont conservés comme tels, principalement en italien et en espagnol. C'est donc une erreur de croire que des mots italiens, tels que *hupo*, *amico*, etc., ou des mots espagnols, *amigo*, *apostolo*, etc., qui ressemblent par la terminaison *o* à des ablatifs latins, se sont formés réellement de leurs correspondants *ablatifs* latins.

Comme, sur les cinq déclinaisons latines, trois présentent au nominatif pluriel un *s* (p. *es*), comme signe du *pluriel*,

¹ Voy. Théorie de la quantité prosodique, pag. 20.

l'usage a pu facilement s'établir, dans la plupart des langues romanes, de désigner le pluriel en ajoutant au nominatif singulier un *s*; c'est ainsi, par exemple, qu'en provençal et en espagnol, de *lo lupo* (le loup), *la corona* (la couronne), etc., se sont formés les nominatifs pluriels : *los lupos*, *los apostolos*, *las coronas*, lesquels ressemblent à des *accusatifs* pluriels latins, mais sont réellement à considérer comme de vrais *nominatifs* pluriels régulièrement formés dans les langues romanes en ajoutant l'*s*, signe du pluriel, au nominatif singulier.

3.

Par le changement de l'*u* en *o* et par le retranchement de l'*s* final, les nominatifs latins comme *lupo*, *amico*, etc., se sont assimilés à la forme du *datif* singulier. Par un retranchement analogue de la consonne finale *d* de l'ancien ablatif et du changement de l'*i* en *e*, l'ablatif latin s'est également assimilé au nominatif et au datif. Ainsi, dans le vieux latin, on disait à l'ablatif *dolod malod*, et plus tard *dolo malo*; *endo comitiod aut endo forod anted medediem*, et plus tard *in comitio aut in foro ante merediem*; *pro kapited*, et plus tard *pro capite*; *plous datod*, et plus tard *plus dato*; *vincetod nesvod*, et plus tard *vinceto nervo*; *endo jous ducetod*, et plus tard *in jus ducito*, etc.

Comme, dans les langues romanes, les mots réellement formés du *nominatif* latin, ressemblaient à première vue à des *ablatifs* latins, l'erreur singulière s'est établie que les mots romans se sont formés généralement de leurs correspondants latins pris à l'*ablatif*. On a cité à l'appui de cette thèse des mots italiens comme *nieve* (neige), *conte* (comte) *rege*, etc., et des mots français comme *lait*, *genre*, etc., qu'on disait dérivés non du nominatif latin *nix*, *comes*, *rex*, *lac*, *genus*, etc., mais de l'ablatif *nive*, *comite*, *rege*, *lacte*, *genere*. Mais c'est là une pure illusion. Nous avons déjà dit ci-dessus que, dans le latin populaire, on disait au nominatif, non pas *bos*, *nix*, *rex*, etc.,

mais, d'après la forme plus ancienne, *bov.s*, *niv.s*, *reg.s*, et, ensuite, en retranchant le *s* final, *bov*, *niv*, *reg*. De même, au lieu de *lac*, formé par le retranchement de l'*é* et du *t* de l'ancienne forme *lacte*, on a conservé, dans la langue populaire, cette forme *primitive* du nominatif dont les langues romanes ont ensuite fait régulièrement *lacte*, *latte* et *lait*. Enfin le nominatif latin *genus* s'est changé régulièrement en *genur*, comme, par exemple, *arbos* en *arbor*; et ensuite *genur* s'est changé en *genro*, *genrö*, *genre*, comme *cantor*, en *chanthro*, *chantrö*, *chantre*.

4.

Par suite de la tendance qui se manifeste déjà dans le vieux latin de retrancher les consonnes finales *s* et *d*, non-seulement le nominatif singulier s'est assimilé à l'ablatif et au datif, mais encore l'accusatif singulier s'est assimilé au nominatif, au datif et à l'ablatif. Voici comment la forme de l'*accusatif* s'est peu à peu confondue avec celle du *nominatif* singulier.

Déjà dans le vieux latin le *m* de l'accusatif *lupom* se rapprochait, dans la prononciation, de l'*n* de l'accusatif grec *lukon*. Ce qui le prouve, c'est l'ancien accusatif pluriel *lupon.s* (non pas *lupom.s*) formé de l'accusatif singulier *lupon*, et qui s'est changé plus tard régulièrement en *lupós*, comme en grec l'ancien accusatif pluriel *lukons* s'est changé régulièrement en *lukous*, ainsi que, par exemple, *didonti* (ils donnent) s'est changé régulièrement en *didousi*, et *pathonsa* (souffrante) en *pathousa*.

Non seulement le *m* de l'accusatif latin s'est rapproché, dans la prononciation, de l'*n* correspondant de l'accusatif grec, mais ces deux consonnes nasales *m* et *n*, placées à la fin des mots, ont aimé, déjà en latin, et, plus tard, dans les langues romanes, à se changer en *voyelles* nasales prononcées à la française. Ainsi, en français, on prononce le *n* final précédé d'une voyelle en faisant simplement entendre après cette voyelle un son

nasal : ex., *en* (lat. *in*), *non* (lat. *non*), *on* (lat. *homo*). Cette prononciation existant déjà en grande partie dans le latin populaire, les mots écrits plus tard *virgo*, *imago*, *latro*, *nomen*, *semen*, etc., se prononçaient, à la française, comme *virgon*, *imagon*, *latron*, *nom-en*, *sem-en*.

Les grammairiens hindous, les plus intelligents des grammairiens de toute l'antiquité, ont bien senti que la *voyelle nasale*, résultant de la *consonne nasale* vocalisée, n'était qu'une espèce de prolongement de cette voyelle qui précédait la consonne nasale. C'est pourquoi ils lui ont donné le nom bien choisi de *anusvāra* (prolongement de son ; all. *Nachklang*). Dans l'écriture dévanāgari, la consonne nasale ainsi vocalisée n'est pas exprimée par la lettre *n*, mais seulement par un point placé après la voyelle qui précède cette consonne nasale vocalisée ; c'est comme si, au lieu d'écrire par exemple *bon*, nous écrivions *bo*.

Les Latins indiquaient le *m* ou le *n* ainsi nasalisé, par un *titre* ou trait placé sur la voyelle précédente ; ex., *tūsus* (p. *tunsus*), *cōsul* (p. *consul*), *toties* (p. *totiens*).

Le grammairien islandais du XIV^e siècle, qui a composé le traité curieux intitulé : *Sur l'alphabet latin* (norr. *um latínú stafrofit*) désigne ingénieusement la nasale *ng* par un *g* surmonté d'un point ou d'un trait.

En polonais, la nasale est exprimée par un petit crochet attaché à la voyelle qui la précède ; ex., *mięso* (prononcez *mienso*).

Cette nasale vocalisée, exprimée dans l'écriture latine postérieure par un titre, n'a pas été exprimée du tout dans l'écriture plus ancienne, bien que cette nasale ait encore existé probablement dans la prononciation. Ainsi, sur le *Sarcophage de C. Scipion le Barbu*, on lit *Taurasia* (p. *Taurasiam*), *Samnio* (p. *Samniom*), *omne Loucana* (p. *omnem Lucanam*).

Dans l'inscription tumulaire de L. Scipion le Corsique, on lit : *hunc oino* (p. *hunc unum*) ; *optumo fuise viro* (p. *optumom*

fuisse virom); cepit Corsica Aleriaque urbem (p. Corsicam Aleriamque).

Dans la quatrième inscription des Scipions, on lit : *regem Antioco subegit* (p. Antiocon); *magna sapientia multasque virtutes* (p. magnam sapientiam).

Bien qu'en latin classique on écrivit sans titre ou nasale finale, p. ex., *ratio, leo, latro*, etc., on prononçait cependant, dans le langage populaire, à la française, *ration, leon, latron*, etc., comme le prouve la forme de ces mots avec terminaison nasale dans les langues romanes, mots qui ne se sont pas formés, comme on l'a cru, de l'accusatif, mais bien réellement du nominatif latin.

5.

La nasale finale, vu sa faiblesse, devait, dans beaucoup de cas, se perdre aussi facilement que la consonne finale *s* du nominatif et le *d* de l'ablatif. C'est pourquoi les anciens mots latins *egom, legom, trigintam, cornum, tonitrum, genum, gehum*, etc., en perdant leur nasale finale, ont pris, dans le latin littéraire, la forme suivante : *ego, lego, triginta, cornu, tonitru, genu, gehu*, etc. Aussi; dans ces mots et d'autres semblables, la voyelle finale est-elle, quant à la prosodie, tantôt *longue*, si on la prononce avec l'ancienne voyelle nasale ou le *m* nasalisé qui terminait anciennement ces mots, et tantôt *brève*, si on la prononce sans faire entendre ce prolongement de son nasal¹.

Dans les langues romanes, en retranchant de *semen, nomen, homen*, etc., la nasale, on a fait *seme, nome, home*, etc.

On comprend, d'après cela, que déjà dans la langue latine l'accusatif, tel que, p. ex., *lupo* (p. *lupum*), *facile* (p. *facilem*), ressemblait au nominatif, au datif et à l'ablatif. Mais on comprend également que c'est une erreur de croire, avec Renouard et M. Diez, que les nominatifs romans, ressemblant à des accusatifs, se soient formés réellement des mots latins cor-

¹ Voy. Théorie de la quantité prosodique, etc., pag. 25.

respondants placés à l'*accusatif*. Du reste la prosodie, elle aussi, prouve que des mots comme l'espagnol *amigos, coronas*, ne dérivent pas des accusatifs latins *amicós, coronás*; car dans les accusatifs latins *amicós, coronás*, formés de l'ancien *amicons, coronans*, le *o* et le *a* sont *longs*, tandis que, dans l'espagnol *amigos* et *coronas*, le *o* et le *a* sont *breufs*, comme au nominatif singulier.

On a prétendu, pour prouver que les noms romans dérivent des *accusatifs* correspondants latins, que les mots français *rien, mon, ton, son*, sont dérivés de l'accusatif latin, *rem, meom, tuom, suom*. Mais *mon, ton, son* sont évidemment formés comme les adjectifs possessifs *mien, mienne, tien, tienne, sien, sienne*. Or, dans ces mots se trouve la terminaison adjectivale latine *amus, ana*, comme dans *ancien, ancienne*, de sorte qu'à *mī* (p. *mihī*), *tī* (p. *tihī*), *sī* (p. *sihī*) s'est ajouté la terminaison masculine *an* changé en *en* : *mien, tien, sien*, ou la terminaison féminine *ana* changée en *enne* : *mienne, tienne, sienne*. Dans *mon, ton, son*, ainsi que dans *mien, tien, sien*, le *n* final provient donc non de la nasale d'un *accusatif*, mais de la nasale existant dans la terminaison adjectivale latine *an, ana*.

Quant au mot *rien*, si l'on considère qu'en vieux français le mot latin *res* (chose) n'a pas été admis dans le sens de *chose*, mais a été remplacé par le mot latin *causa* (chose), il est évident que le mot *rien*, dans le sens de *chose* et de *pas une chose*, a été emprunté au provençal *ren*, comme une forme étrangère dont on ne connaissait pas la valeur grammaticale; on la connaissait si peu, qu'en vieux français, à cette forme *ren*, qui était, dans la langue du Midi, un accusatif, on a ajouté le signe du nominatif *s*, de manière à former le mot barbare *la riens* pour dire *la chose*. Ce mot barbare, étranger, et tout-à-fait *exceptionnel* en français, ne saurait donc prouver qu'en thèse générale, les mots français se soient formés de leurs correspondants latins placés à l'*accusatif*.

6.

Une métamorphose importante, sans laquelle on ne comprendrait pas certains changements et formes grammaticales dans un grand nombre de langues, est celle de l'*o* en *e*, prononcé, à la française, comme *e* muet et non comme *é* ouvert. Ce changement de *o* en *e* s'est surtout propagé dans la langue française : ainsi du latin *orator*, le français a fait *orator*, de *flor*, *flor*, de *cantor*, *chantor* et *chantrö*, qu'on écrit *chantre*; de *pocus*, *pö* (peu); de *focus*, *fö* (feu); de *solus*, *söl* (seul); de *bov*, *böf* (bœuf); de *ovum*, *öf* (œuf); de *oculus*, *öil* (œil) ¹.

La voyelle que nous préférons écrire *ö* comme dérivée directement de *o*, s'écrivait, en latin, *e*, qu'il faut prononcer, à la française, comme un *e* muet. Ainsi dans la *Lex Romuli*, on lit : *ast ole* (p. *ollo*, *illö*, *illö*). Le nominatif *ipso* (de *ipsos*) s'est changé en *ipsö* qu'on écrivait *ipse*. Le nominatif *illo* (de *illus*) s'est divisé dans les langues romanes en *il* (il) et *lo*, qui s'est changé, dans quelques idiômes, en *le* (p. *lö*).

Le *e* final des vocatifs latins singuliers n'est que le changement en *ö* de l'*o* qui terminait les nominatifs singuliers ; ainsi le vocatif *equé* (o! cheval) dérive du nominatif *equo* (p. *equos*), changé en *equö*; *fili* (o *fili*) est pour *filie*, dérivé de *filio* (p. *filio*, *filios*; *Juli* (p. *Julie*) dérivé de *Julio* (p. *Julio*, *Julios*).

Beaucoup d'adverbes latins terminés en *e* sont des ablatifs de la seconde déclinaison : *crebrö* (p. *crebröd*), *falsö* (p. *falsöd*), etc. Quelques-uns ont changé cet *ö* final par l'intermédiaire de *ö* en *é*, ex., *docté* (p. *doctö*), *veré* (p. *verö*), *longé* (p. *longö*). Comme les adverbes de la troisième déclinaison, tels que, p. ex., *facile*, *triste*, formés également de l'ablatif (*faciled*, *tristed* se terminaient en *e* (*ö*), bref, un grand nombre de ceux de la seconde, se confondant sous ce rapport avec eux, ont changé leur *é* long en *e* bref. Ex., *bene* (*bönö*, p. *bönöd*), *male* (p. *malöd*), *benigne* (p. *benigenöd*). Par suite, quelques adverbes ter-

¹ Voy. Poèmes de l'Edda, p. 47.

minés en *o* ont également rendu brève leur voyelle finale ; ex., *modo* (p. *modō*), *profecto* (p. *profectō*), *cito* (p. *citō*), *porro* (p. *porrōd*). Il y a même quelques adverbes en *e*, comme *superne*, *interne*, *inferne*, qui ont la voyelle finale *longue* ou *brève*, selon qu'on leur fait suivre la règle générale de l'ablatif de la seconde déclinaison, ou l'analogie des adverbes de la troisième déclinaison ¹.

7.

La tendance de retrancher à la fin des mots les consonnes et les voyelles s'étant toujours fait valoir dans le latin et dans les langues romanes, la voyelle finale *o* du nominatif, du datif, de l'accusatif et de l'ablatif, ainsi que le *e* final dérivé de *o* du vocatif, et le *e* final dérivé de l'*e* final du nominatif, datif, et ablatif des mots de la troisième déclinaison, se sont effacés et perdus déjà en latin. Ainsi le nominatif *hupo* (prononcé plus tard *loupe*) s'est changé en français en *loup*. Le nominatif *capitali*, dérivé de *capitalis* (condamnabile à mort), s'est changé en *capital* ; ex., *capital esto*.

Le nominatif *debili* (p. *debilis*) s'est changé en *debil* (voy. *Lucrèce*). Le nominatif *famule* (de *famulo*, *famulos*) s'est changé en *famul* (voy. *Ennius*). Les adverbes *facule*, *simule*, se sont changés en *facul*, *simul* (v. *Varron* ; *Lucil.*). Les adjectifs neutres, comme *vohupe*, et les substantifs neutres *capitale* et *bachanale*, se sont changés en *vohup*, *capital*, *bachanal*. Les impératifs *dice*, *duce*, *face*, *ferre*, se sont changés en *dic*, *duc*, *fac*, *fer*.

On comprend d'après tout cela que des mots latins comme *hupus*, *ventus*, *lentus*, etc., se sont changés, déjà même avant d'entrer dans la langue française, en *loup*, *vent*, *lent*. Ensuite la langue française, obéissant toujours à la loi traditionnelle du retranchement des consonnes et voyelles finales, et de la métamorphose de *u* en *o* et de *o* en *ō* ou *e*, a fini par retran-

¹ Théorie de la quantité prosodique, p. 63.

cher des mots français comme *chat*, *foc*, (feu), *loup*, *tout*, la consonne finale, de manière à les prononcer *cha*, *feu*, *lou*, *tu*. Elle est allée plus loin encore. Après avoir retranché, p. ex., de *grandis*, le *s* final, le *i* final, le *d* final, elle a encore vocalisé le *n* de manière à prononcer *gran* au lieu du latin *grandis*.

Conclusion générale. Il résulte de tout cet exposé, que les changements qui ont amené les différences de forme entre les mots français et leurs correspondants latins, ont déjà commencé dans la langue latine elle-même, de sorte que la langue française n'a fait, en grande partie, que suivre et continuer dans les changements linguistiques la tradition et l'exemple que lui avait laissés l'idiome latin.

BERGMANN,

Doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg.

LA COMMANDERIE DE ST-JEAN

(MAISON RICHART)

A COLMAR

(1210—1800)

(Fin.)

Du reste, nous avons, sur ce point, un document plus positif encore; c'est un procès-verbal, conservé aux archives du Haut-Rhin et daté du 27 Octobre 1541 (24 ans après la contribution de notre Commanderie à la construction de St.-Pierre de Rome). Il est intitulé :

« *Visitatio recentior super præceptoría Colmar.* »

Dans le corps de l'acte, la maison est désignée comme *præceptorerie* administrée *par le même Commandeur* que celle de Soultz, frère George de Hohenheim dit Bombass, non pas comme celle de Mulhouse, à titre de succursale ou membre, mais bien à titre de Commanderie distincte, pouvant elle-même avoir des succursales, bien qu'elle n'en ait pas; car les visiteurs, délégués du prieur d'Allemagne, ayant interrogé le Commandeur sur ce point, il répond « que non, parce que c'était autrefois une *præceptorerie*, composée exclusivement de frères servants et de chapelains (*dixit quod non; quia olim fuit præceptoría servientium et capellanorum*). »

Avant de continuer l'analyse de ce document, arrêtons-nous un instant sur le commandeur *de Hohenheim*, non pas qu'il ait une illustration personnelle, mais au sujet de sa famille.

Elle paraît avoir compté des membres dans la milice de

St.-Jean, dès les premiers siècles de son existence. L'un d'eux, était *grand prieur* d'Allemagne, au commencement du XV^e siècle. Il eut un fils, *naturel*, selon quelques biographes, mais qu'il autorisa à porter son nom et ses armes, et auquel il fit étudier la médecine. Après avoir pris ses grades, ce fils nommé *Guillaume*, fut attaché, comme médecin, à l'abbaye de Bénédictins d'Einsiedeln, près Schwitz.

Il y épousa la femme chargée de la lingerie et de l'administration journalière de la maison, et il en eut un fils qui suivit, comme lui, la carrière médicale, et se livra à l'étude de l'astrologie, à la recherche du *grand œuvre*, et qui fut une des illustrations scientifiques de la *Renaissance*.

Ce savant n'est autre que *Philippe-Auriol Theophraste* Bombast de Hohenheim, né à Einsiedeln en 1493, lequel, selon un usage assez fréquent parmi les savants de cette époque (témoins : Melanchton, Ramus, Malleolus, etc.), de son nom patronymique de *Hohenheim*, décomposé et traduit, moitié en grec, moitié en latin, fit celui de PARACELSE. Il devait être oncle ou cousin du commandeur de 1541.

Revenons maintenant à notre procès-verbal de visite. On y lit :

« La maison de l'Ordre est située dans la ville de Colmar, qui est une des villes libres de la province d'Alsace ; la préceptorerie contient des bâtiments nombreux, mais fort anciens et en mauvais état (*sunt ædificia multa quæ propter antiquitatem indigent reparatione et nova restauratione*). Elle possède une église, contigüe aux bâtiments, et dédiée à St.-Jean. Elle est bornée d'un côté par une rivière, et d'un autre par des vignes avec un étang (*piscina*), appartenant à la maison ¹.

Les cens en argent s'élèvent, pour la ville, à 116 florins, et

¹ Cet étang existait encore au commencement de ce siècle et jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, dans un jardin appelé *Jardin Méquillet*, lequel était un démembrement de l'enclos de la Commanderie.

pour les villes et villages des environs à 144 fl. 6 b.; soit, en tout : 260 fl. 6 b. (au pouvoir actuel environ 9,360 fr.)

Les redevances et dîmes en grains sont de 15 viertel de blé, 525 viertel de seigle et 445 d'avoine. Le prix moyen du viertel (mesure correspondant à 112 litres 49 c.), étant évalué, dans le procès-verbal que nous analysons, à 8 batz pour le blé, à 6 pour le seigle, et à 4 pour l'avoine et l'orge, année commune, on va voir que l'évaluation qui précède (250 fl. 6 b. = 9,360 fr.) est parfaitement justifiée.

Celle de 6 fr. par florin (poids de marc), nous a été fournie par M. l'abbé Hanauer, connu par ses travaux sur l'Alsace au moyen âge, qui ont été couronnés par l'Institut. Ce savant prépare, sur la valeur des monnaies à la même époque et dans la même région, un ouvrage attendu avec impatience par tous les travailleurs du pays. Les immenses matériaux qu'il a rassemblés sur ce sujet, lui permettent de fixer presque mathématiquement la valeur *en poids*, de toutes les monnaies qu'il a étudiées. Quant au *pouvoir*, il n'est pas encore complètement fixé sur la proportion qu'il convient d'établir. Privé de ses lumières sur ce point, nous avons adopté, provisoirement, la proportion donnée par M. Leber dans son ouvrage : *De la fortune privée au moyen âge*. Ses évaluations sont parfois arbitraires et exagérées, tantôt en plus, tantôt en moins, mais nous croyons qu'il est dans le vrai en évaluant le pouvoir de l'argent, dans la première moitié du XVI^e siècle, à *six fois son pouvoir actuel*. La pièce que nous avons sous les yeux nous confirme dans cette opinion.

Le florin étant à 6 fr., le batz, de 15 au florin, représente, en poids, 40 c.; au pouvoir actuel, 2 fr. 40; appliquant ces chiffres aux denrées ci-dessus, nous trouvons :

En 1641 :		En 1869 (mercuriale du 23 septembre.)	
	fr. c.		fr.
Le viertel de blé : 8 batz × 2 fr. 40 c. =	19.20	L'hectolitre de blé (à Colmar).....	20.—
" seigle 6 " " " " "	14.40	" seigle	12.23
" orge et		" avoine.....	8.—
avoine 4 " " " " "	9.60	" orge	14.85
		Moyenne de l'orge et avoine réunis ...	9.95

Si nous faisons la même opération pour le vin, nous trouvons, dans notre procès-verbal, le char (*plaustrum*) de vin, de 20 mesures (*omæ*) évalué de 7 à 8 florins, c'est-à-dire, au pouvoir actuel, de 252 à 288 francs, ce qui met l'hectolitre à 25 fr. 20 c. dans le premier cas, et à 28 fr. 80 dans le second; ainsi évalués, les prix du XVI^e siècle se rapprochent singulièrement aussi de ceux du XIX^e.

La vigne appartenant à la maison donnait 4 chars et les redevances en vins perçues tant en ville que dans les villages, s'élevaient à 25 chars et 15 mesures, soit, en tout : 29 chars et 15 mesures ou 297 hectol. 50 l., représentant (à 27 fr., prix moyen) une valeur actuelle de 8,032 fr.

Si nous y ajoutons, pour les céréales énumérées plus haut 12,325 »
Et pour les cens en argent 9,360 »

Nous trouvons un revenu annuel de 29,717 fr.

Vient ensuite l'énumération des charges de la maison :

Celles en argent s'élèvent à 384 fl. 7 b. (au pouvoir actuel, environ 13,824 fr.). On y voit figurer, comme contribution aux dépenses générales de l'Ordre : 28 fl. (environ 1000 fr.); pour le chapitre provincial : 4 fl. (144 fr.); à la collégiale de St.-Martin, comme cens, 75 fl. (environ 2,700 fr.); pour les cierges de la même : 9 batz (21 fr. 60), etc.

On y voit figurer, pour salaire :

Deux chapelains : 24 fl. (environ 864 fr. ou 432 fr. l'un);

Le cellerier 8 fl. (environ 288 fr.);

Le charretier (*auriga*) et le cuisinier, avec une fille de cuisine (*subcoqua*) 23 fl. (environ 768 fr. pour eux trois).

Pour le sel, la viande, les poissons et autres denrées : 100 fl. (environ 3,600 fr.).

La consommation en nature se divise ainsi :

Blé pour fabriquer le pain de la maison : 15 viertel (environ 18 hectolitres);

Orge pour les porcs et volailles : 22 (environ 24 hectolitres);
Vin : six chars ou 60 hectolitres; soit 5 hectolitres par mois;
Avoine pour les chevaux, tant de la maison que des hôtes
 (*ordinariis et hospitum*) 150 viertel (environ 180 hectolitres).

Avec ces éléments, il est facile de reconstituer le budget de la Commanderie au XVI^e siècle.

Le blé et l'orge sont consommés dans la maison, nous ne les ferons figurer ni en recettes ni en dépenses.

Il reste à déduire sur les récoltes évaluées plus haut en recettes :

Six chars de vin, au prix moyen de 270 fr. . . .	1,620 fr.
Cent cinquante viertel d'avoine à 10 fr. (prix fort)	1,500 »
Total	3,120 fr.

Qui, ajoutés aux 13,824 fr. de redevances ou dépenses en argent, font 16,944 fr., à déduire du montant des recettes évalué à 29,717.

Soit, en chiffres ronds : treize mille francs (12,773) d'excédant de recettes.

Où passait cette somme annuelle ?

Aux mains de *M. le commandeur* ; à la charge, il est vrai, de pourvoir à l'entretien des bâtiments et du mobilier, tant de la maison d'habitation que de la chapelle. Le procès-verbal ci-dessus nous indique comment, depuis 1495, date de la précédente visite, ces messieurs s'en étaient acquittés, puisqu'il constate que les bâtiments tombaient en ruine.

Le commandeur habitant, à cette époque, la maison de Soultz, s'inquiétait assez peu de l'état matériel de celle de Colmar, et peut-être bien que cette visite de 1541, postérieure de *cinquante-six ans* à celle qui l'avait précédée, avait eu lieu sur des plaintes ou dénonciations parvenues au provincial d'Allemagne.

Quoiqu'il en soit, les bâtiments d'habitation durent être reconstruits précisément à la suite de cette visite.

Ils ont subi, depuis trois siècles, bien des modifications, mais les encadrements des fenêtres, bien qu'ayant perdu leurs meneaux, présentent encore les nervures et les accolades du XVI^e siècle.

Un fait historique vient à l'appui de cette supposition. Les séjours de plusieurs empereurs rapportés plus haut, peuvent avoir eu lieu dans les bâtiments primitifs dont il ne reste plus de trace, mais qui au temps de Frédéric IV (1442), pouvaient être encore habitables; cent-vingt ans plus tard, ces bâtiments désignés dès 1541, comme étant dans un état de vétusté, exigeant non seulement de grandes réparations, mais une véritable reconstruction (*nova restauratione*), n'auraient pas été jugés dignes, à coup sûr, d'abriter une tête couronnée. Or, il est constant que l'empereur Ferdinand, cette même année 1562, fut hébergé à la Commanderie. Il faut en conclure, que dans les vingt années précédentes, celle-ci avait été mise en état de recevoir un pareil hôte.

D'autant que la réception ayant été beaucoup plus pompeuse et solennelle que celle de Frédéric, l'hospitalité dut lui être proportionnée.

Ainsi, les documents du temps nous apprennent que Ferdinand ne mit pas pied à terre à la porte de la ville comme son prédécesseur, mais chemina jusqu'à la cathédrale, sur son palefroi au-dessus duquel les plus hauts personnages de la cité portaient un dais de pourpre, et précédé du maréchal de la cour (*Hof-Marschall*) portant l'épée et les insignes impériaux. Ce n'est qu'au retour, après le TE DEUM que S. M. fit, à pied, le trajet de l'église à la Commanderie (*Johanniter-Hof*).

Le lendemain, le magistrat offrit à S. M. cent *viertel* d'avoine, quatre *foudres* de vin (48 hectolitres: 36 de blanc et 12 de rouge), cent grosses pièces de poisson, deux beaux bœufs suisses (*zwei schöne Schweizer-Ochsen*) et une crédence de vermeil (*Silbernesvergoldtes Kredenz*) contenant trois cents florins d'or.

Et le chroniqueur ajoute naïvement : « Sa Majesté *daigna accepter* ces présents et tendit gracieusement la main à tout le conseil, en signe de bienveillance (*zum Zeichen Ihrer Gnade*) ».

Cette visite impériale fut la dernière, et dans les années qui suivirent, notre Commanderie tombe en pleine décadence.

PAUL HUOT.

LE CARDINAL

GUILLAUME-EGON DE FURSTEMBERG

ÉVÊQUE-PRINCE DE STRASBOURG

Le cardinal Guillaume-Egon de Furstemberg, évêque de Strasbourg (1682-1704), ne résidait jamais dans son diocèse; il faut donc, pour connaître son caractère et sa manière de vivre, consulter, non les ouvrages des historiens alsaciens, mais les Mémoires ou la correspondance des personnes qui vivaient à la cour. Voici ce qu'en dit le duc de Saint-Simon, *le Rubens du commencement du XVIII^e siècle*¹, que nous avons déjà cité plusieurs fois dans ce recueil :

« Furstemberg étoit un homme de médiocre taille, grosset, mais bien pris, avec le plus beau visage du monde, et qui à son âge l'étoit encore; qui parloit fort mal françois; qui, à le voir et à l'entendre à l'ordinaire, paroissoit un butor, et qui, approfondi et mis sur la politique et les affaires, à ce que j'ai ouï dire aux ministres et à bien d'autres de tous pays, passoit la mesure ordinaire de la capacité, de la finesse et de l'industrie. Il a tant fait de bruit en Europe, qu'il est inutile de chercher à le faire connoître; il faut se rabattre à l'état où il s'étoit réduit; en pensions du roi ou en bénéfices, il jouissoit de plus de sept cent mille livres de rente, et il mouroit exactement de faim, sans presque faire aucune dépense ni avoir

¹ Expression de Sainte-Beuve.

² ED. HACHETTE, in-18, t. II, p. 80-82.

personne à entretenir. On prétendoit que le cardinal de Furstemberg, fort amoureux de cette comtesse de La Marck, la fit épouser à son neveu, qui avoit alors vingt-deux ou vingt-trois ans au plus, pour la voir plus commodément à ce titre. On prétend encore qu'il avoit été bien traité; et il est vrai que rien n'étoit si frappant que la ressemblance, trait pour trait, du comte de La Marck au cardinal de Furstemberg, qui, s'il n'étoit pas son fils, ne lui étoit rien du tout. L'attachement du cardinal pour la comtesse de Furstemberg avoit toujours duré. Il ne pouvoit vivre sans elle; elle logeoit et régnoit chez lui; son fils, le comte de La Marck, y logeoit aussi, et cette domination y étoit si publique que c'étoit à elle que s'adrescoient tous ceux qui avoient affaire au cardinal. Elle avoit été fort belle, et en avoit encore à cinquante-deux ans de grands restes; mais grande et grosse, hommasse comme un Cent-Suisse habillé en femme, hardie, audacieuse, parlant haut et toujours avec autorité, polie pourtant et sachant vivre. C'étoit au dedans la femme du monde la plus impérieuse, qui gourmandoit le cardinal qui n'osoit souffler devant elle, qui en étoit gouverné et mené à baguette, qui n'avoit pas chez lui la disposition de la moindre chose, et qui, avec cette dépendance, ne pouvoit s'en passer. Elle étoit prodigue en toutes sortes de dépenses; des habits sans fin, plus beaux les uns que les autres; des dentelles parfaites en confusion, ... un jeu effréné où elle passoit les nuits chez elle et ailleurs, et y faisoit souvent le tour du cadran; des parures, des pierreries, des bijoux de toutes sortes. C'étoit une femme qui n'aimoit qu'elle, qui vouloit tout, qui ne se refusoit rien, non pas même, disoit-on, des galantries, que le pauvre cardinal payoit comme tout le reste. Avec cette conduite, elle vint à bout de l'incommoder si bien qu'il fallut congédier la plupart de sa maison, et aller épargner six à sept mois de l'année à la Bourdaisière, près de Tours, qu'elle emprunta d'abord de Dangeau et qu'elle acheta après à vie. Elle

vivoit dans cette détresse pour avoir de quoi se divertir à Paris le reste de l'année. »

Dans ses *Additions au Journal du marquis de Dangeau*¹, Saint-Simon s'exprime de même : « Dès ce premier mariage, on parloit fort d'elle (de la comtesse de la Marck) et du cardinal, lors le prince Egon, et la vérité est que ce comte de la Marck, chevalier du Saint-Esprit, lui ressembloit scandaleusement. Il la remaria à un comte de Furstemberg, fils de son frère, et ont depuis toujours vécu ensemble sous même toit. Le neveu la laissa encore veuve et plus libre..... Il échappoit quelquefois au cardinal des gémissements secrets de sa captivité et de sa ruine, mais il mourut dans ses fers. On voyoit bien encore qu'il avoit été fort beau ; mais qu'il eût été un politique et un personnage si considérable, on ne pouvoit s'en apercevoir. L'âge, l'accent et la pesanteur naturelle cachotent apparemment ses talents, que les connoisseurs prétendoient y retrouver encore en le recherchant. »

Quant au *Journal* de Dangeau lui-même, après avoir annoncé la mort du cardinal de Furstemberg, le 10 avril 1704, et énuméré les immenses revenus que le roi lui avait accordés, il rapporte les faits suivants² : « Vendredi 11, à Marly, M^{me} la comtesse de Furstemberg avoit obtenu en 1701 un brevet de pension de 12,000 livres, pour en jouir du jour de la mort du cardinal de Furstemberg, qui avoit demandé cette grâce-là pour elle ; S. M. lui confirme cette grâce. — Lundi 14, à Versailles. Le roi donna 2,000 écus de pension d'augmentation au comte de la Marck ; il en avoit déjà 2,000, et on fera payer la comtesse de Furstemberg, sa mère, des 4,000 écus de pension que le roi lui a assurés après la mort du cardinal de Furstemberg. »

Quelques extraits de la correspondance de la marquise

¹ *Journal de Dangeau*, éd. F. Didot, t. IX, p. 482.

² *Ibid.*, p. 483 et 485.

d'Huxelles et de la Princesse palatine achèveront de peindre la physionomie du pauvre cardinal et de sa terrible nièce.

AUG. KREBER.

*Lettres de la marquise d'Huxelles*¹.

11 avril 1704.

M. le cardinal de Furstemberg mourut hier au matin assez soudainement, puisqu'il n'y a point eu de sacrements, à ce que l'on dit; il est vrai qu'on ne le croyoit pas si mal la veille. On attribue sa mort à un excès de colère d'avoir su le désordre de ses affaires, où il a voulu pénétrer, n'ayant pas un sol pour brûler seulement de la cire dans sa chambre. Enfin il meurt accablé de créanciers, sans avoir de quoi se faire enterrer. Sa maladie a été un vomissement.....

14 avril 1704.

On dit que ce pauvre cardinal de Furstemberg paroissant un peu revenu de son assoupissement, ce qui ne dura qu'un instant, M. de Strasbourg se récria, disant : « Ah ! le bienheureux moment ! » Un bénédictin, assistant le mourant, répondit : « Dites pour vous, Monseigneur. » On ne sait encore aux dépens de qui la pompe funèbre se fait, mais elle est magnifique. M^{me} Dangeau a mené chez elle, à la Place, la comtesse de Furstemberg, assez mal voulue du public, mais qui ne laisse pas d'avoir une bonne pension de douze mille francs. . . .

*Lettres de la Princesse palatine, Elisabeth-Charlotte,
duchesse d'Orléans.*

15 avril 1704².

Le roi a accordé une pension à la princesse³ de Furstem-

¹ *Ibid.*, p. 480-481.

² A. ROLLAND, *Lettres nouvelles de la Princesse palatine*, p. 245-246.

³ Il faudrait comtesse; il y a *gräffin* dans le texte allemand, publié par M. L. Ranke, *Franz. Geschichte*, t. V, p. 392.

berg ; mais on pense qu'elle n'en avait guère besoin, car elle doit avoir joliment pillé le cardinal. Le jour de sa mort, on voulait lui donner une potion cordiale ; mais on ne trouva dans toute la maison ni cuillers ni tasses d'argent. Tout avait été enlevé, et l'on dut emprunter au suisse, qui était à la porte, des tasses de terre ; ce qui a scandalisé tout le monde . . .

1^{er} juin 1719 ¹.

Un jour, la reine, après avoir causé une demi-heure avec le prince Egon de Furstemberg, me prit à part et me dit : « Avez-vous entendu M. de Strasbourg ? Je ne l'ai pas compris. » Un moment après, l'évêque me dit : « Votre Altesse a-t-elle entendu ce que la reine m'a dit ? Je n'en ai pas compris un mot. » Je lui dis : « Pourquoi avez-vous donc répondu ? » Il dit : « Je pensais qu'il serait impoli de faire voir que je ne comprenais pas la reine. » Le rire me prit si fort qu'il me fallut m'en aller promptement

¹ G. BUNET, *Correspondance complète de Madame, duchesse d'Orléans*, 2^e éd., t. II, p. 114.

LES

ÉCRITS PERDUS D'ARISTOTE

*Fragmenta Aristotelis collegit disposuit illustravit Æmilius Heltz, in
Gymnasio Argentoratensi Litt. Ant. Professor. Parisiis Editore
Ambrosio Firmin Didot. gr. 8. 1869.*

(Suite.)

II.

Quel a été le principal fil conducteur de M. Heitz, dans l'appréciation et la classification des nombreux fragments qu'il a pu recueillir dans les auteurs de l'antiquité, et dont quelques-uns sont assez considérables, à raison même de leur étendue ? Il nous déclare lui-même l'avoir trouvé dans les catalogues de Diogène Laërce, de l'Anonyme et de Dschemaluddin. Après s'être prononcé en faveur du premier, qui lui a paru de beaucoup préférable aux deux autres, autant à cause de son ancienneté, qu'à cause de son importance relative, il constate que le second, dont nous sommes redevables à Ménage, qui, le premier, l'a publié dans ses *Observations et corrections sur Diogène Laërce*, diffère fort peu de celui de Diogène ; en effet, sur 146 titres adoptés par ce dernier, et répartis dans cinq divisions principales (διαλόγοι καὶ παλαιότητες — συγγράμματα — προβλήματα — ὑπομνήματα — ἐπιστολαὶ καὶ ποιήματα),

l'Anonyme en reproduit 116, et sur 128 titres qui figurent dans ce second catalogue, il y en a 120 qui se retrouvent chez Diogène Laërce. Il convient toutefois d'ajouter que le catalogue de l'Anonyme comprend, à titre d'appendice, une seconde liste de 55 titres, qui tous manquent dans celui de Diogène. Le troisième catalogue a été, selon toute probabilité, rédigé d'abord en langue grecque; mais le texte des titres a subi, à la suite d'une double traduction. d'abord en arabe, puis en latin, des altérations tellement considérables, qu'il n'est pas toujours facile de dégager nettement le sens de plusieurs d'entre eux. Ce document fut publié pour la première fois, en 1172, par un auteur arabe, nommé Dschemaluddin, dans un travail plus étendu, comprenant les biographies de plus de 300 savants, puis reproduit par Casiri dans sa bibliothèque arabe de l'Escurial, et en dernier lieu par Weinrich, en 1842. Sur 114 titres d'ouvrages, qui figurent dans ce catalogue, tel que l'a publié l'éditeur allemand, 67 seulement appartiennent à la rédaction primitive de Dschemaluddin, et 85 à celle de Casiri qui en a omis trois, portés par son devancier; les 26 autres ont été ajoutés par un lexicographe de Constantinople, Hadschi Chalifa, mort en 1658.

M. Heitz a soin de nous prévenir qu'il n'a cru devoir faire mention de ce troisième catalogue, que parce qu'il lui a semblé qu'il pourrait être de quelque utilité à titre de renseignement. Il n'y attache donc pas une grande importance, et il n'a pas tort, ce me semble, surtout pour ce qui concerne l'addition d'Hadschi. Les deux documents qu'il retient de préférence pour asseoir son jugement et pour servir, en quelque sorte, de base à son propre catalogue, sont donc le catalogue de Diogène Laërce et celui de l'Anonyme. Mais c'est surtout le premier qui a fixé le plus particulièrement son attention, et qui, par conséquent, occupe la plus large place dans cette partie de son travail, et c'est sans doute à cause de cette préférence qu'il lui accorde, qu'il s'est appliqué, avec un soin extrême, à

rechercher dans quels rapports il se trouve, soit avec les indications fournies par Aristote lui-même, soit avec les ouvrages encore existants du philosophe. Il est arrivé, en effet, à constater que sur 146 titres qu'il reproduit, il s'en trouve 32 qui sont encore mentionnés ailleurs, 12 qui paraissent se rapporter à des ouvrages encore existants, 7 qui, il est vrai, ne sont nommés nulle part, mais qui sont ceux d'ouvrages dont il s'est conservé des fragments, et 3 enfin au sujet desquels il n'est pas bien certain qu'il faille les rapporter à des ouvrages d'Aristote encore existants.

En dehors de ces appréciations de chiffres, M. Heitz est amené à soulever une question de fond, qui ne laisse pas que d'avoir son importance. De la comparaison de ces divers catalogues, il est résulté pour lui la conviction qu'il convient de leur assigner à tous trois une origine commune : « Je suis, dit-il, d'autant plus porté à admettre cette hypothèse, que je ne puis me persuader que le nombre des auteurs qui se sont appliqués, dans l'antiquité, à arrêter une liste de tous les ouvrages écrits par Aristote, ou circulant sous son nom, ait été aussi considérable qu'on l'a prétendu. » Mais à qui, dès lors, attribuer cette rédaction primitive, qui doit avoir servi de base commune aux trois documents dont il vient d'être question ? Sera-ce à Andronicos de Rhodes, ainsi que semble l'affirmer Plutarque ? « Sylla, dit cet auteur (*Vie de Sylla*, c. 26), prit pour lui la bibliothèque d'Apellicon de Téos, où se trouvaient la plupart des livres d'Aristote et de Théophraste, encore mal connus du public. On dit que, lorsqu'on l'eût transportée à Rome, le grammairien Tyrannion en obtint la plus grande partie ; qu'Andronicos de Rhodes obtint de lui des copies qu'il publia, et écrivit les tables qui circulent aujourd'hui. » Une telle hypothèse n'est guère probable. Andronicos, en effet, dans les tables que Plutarque lui attribue, n'a pu faire mention d'un assez grand nombre des grands ouvrages d'Aristote, sur lesquels il nous reste des documents savants et étendus,

par la simple raison que ces ouvrages n'ont été connus des péripatéticiens de Rome qu'après sa mort, et ne se trouvaient sans doute pas encore de son vivant dans les bibliothèques des grands de Rome. Or, parmi les titres des catalogues en question, nous rencontrons précisément un certain nombre de titres qui s'appliquent évidemment à des extraits de ces ouvrages que je viens d'indiquer. D'un autre côté, si le catalogue de Diogène Laërce ne renferme que des titres d'ouvrages qui, vers le commencement du II^e siècle, après la mort d'Aristote, se trouvaient dans la bibliothèque d'Alexandrie, et lui étaient attribués en même temps que d'autres d'une authenticité douteuse, que Diogène avait, pour cette raison éliminés de son catalogue, ainsi qu'il le dit lui-même, il y a tout lieu de croire que c'est à Alexandrie, et non à Rome, qu'il convient de chercher cette rédaction primitive, à moins qu'on ne veuille supposer que les savants alexandrins se soient montrés moins empressés à étudier et à enregistrer les ouvrages d'Aristote, que les Ptolémées, qui leur avaient confié la garde de leurs trésors littéraires, ne l'avaient été à se les procurer. Diogène, d'ailleurs, ne cite nulle part Andronicos, tandis qu'en plus de 600 passages, il répète le nom d'un certain Hermippos, de Smyrne, péripatéticien et disciple de Callimaque. Ce même philosophe, nous en avons pour garant le Scholiste lui-même, avait rédigé le catalogue des œuvres de Théophraste, le principal disciple d'Aristote ; pourquoi n'admettrions-nous pas, sur la foi de Diogène, qu'il a dû consacrer le même soin aux écrits d'Aristote et des autres philosophes dont il s'était fait le biographe ? Je serais même disposé à croire qu'Andronicos s'est servi, pour la composition de la partie biographique et bibliographique de son livre sur Aristote et Théophraste, des écrits d'Hermippos lui-même, et qu'il lui emprunta, entre autres, le testament d'Aristote. Nous aurions donc un catalogue primitif, qui nous offrirait des garanties d'autant plus grandes de sincérité, que son auteur

aurait été à même de puiser aux meilleures sources. Il est à regretter seulement que Diogène ait négligé de nous faire connaître les titres des ouvrages que cet auteur avait cru devoir écarter, parce qu'il ne les tenait pas pour authentiques.

Ce point bien établi, nous comprendrons l'assurance de M. Heitz, lorsqu'il nous dit, en parlant du catalogue de Diogène Laërce : « Quoique je sois tout disposé à admettre qu'il n'y a pas lieu de regarder comme authentiques tous les livres dont les titres sont mentionnés dans ce catalogue, je n'hésite cependant pas à affirmer qu'à l'exception de quelques-uns, qui paraissent n'être que des extraits d'ouvrages plus étendus, il en existe à peine un très-petit nombre dont l'authenticité ne puisse être démontrée d'une manière péremptoire. »

Le catalogue de M. Heitz comprend 13 divisions principales, se succédant dans un ordre méthodique qu'on ne rencontre pas dans ceux qui lui ont servi de base. Voici les noms de ces divisions :

- I Dialogues : 21 titres d'ouvrages.
- II Doctrine des philosophes : 8 titres.
- III Ecrits sur la logique : 6 titres.
- IV Ecrits sur la rhétorique et la poétique : 5 titres.
- V Ecrits sur la morale : 2 titres.
- VI Ecrits sur la physique : 17 titres.
- VII Problèmes : 5 titres.
- VIII Ecrits historiques : 9 titres.
- IX Discours et lettres : 4 titres.
- X Poésies : iambes, épopées, élégies.
- XI Fragments qu'on ne sait où placer : Chries (lieux communs), exercices d'esprit (*διατρίβαι*), pensées et sentences ou apophthegmes.
- XII Fragments douteux : 5 titres comprenant 12 fragments.
- XIII Fragments supposés, au nombre de 3.

La plupart des titres admis par notre auteur se retrouvent dans le catalogue de Diogène Laërce ; quelques autres, beau-

coup moins nombreux, dans celui de l'Anonyme et même dans l'appendice joint à ce dernier.

M. Heitz discute chacun de ces titres, et se laisse aller parfois à des considérations du plus haut intérêt; il n'est pas un seul fragment qui ne subisse un examen sérieux et approfondi, avant d'être classé dans l'une ou l'autre des divisions établies par lui, et chacune de ces dernières est l'objet d'une digression savamment élaborée et riche en aperçus ingénieux. Je crois devoir recommander surtout celle où il établit victorieusement que les traités historiques qu'il a rattachés, d'après les fragments existants, au nombre de 70, au titre πολιτεῖαι, et où Aristote paraît s'être plus spécialement occupé des forces gouvernementales des diverses cités de la Grèce, doivent être considérés comme des espèces de mines ou de réservoirs, dans lesquels notre philosophe a dû puiser la plupart des matériaux de son livre sur la politique (p. 219-223). D'après M. Heitz, on aurait exagéré bien à tort le chiffre de ces traités historiques, en le portant à 258. Diogène Laërce et l'Anonyme paraissent s'accorder à n'en admettre que 148, et tel paraît être aussi l'avis de notre auteur.

Je crois devoir également signaler plus particulièrement le passage de l'ouvrage où l'auteur est amené à formuler un jugement sur les dialogues d'Aristote, pages 15-19. A la suite d'une discussion très-remarquable, il nous fait reconnaître avec une certaine évidence que ces traités ont été travaillés avec moins d'art que ceux de Platon, qui, on le sait, excelle surtout à mettre en relief les caractères de ses personnages; qu'ils étaient généralement précédés d'une introduction qui fait défaut chez Platon, et que Socrate n'y apparaissait nulle part à titre d'interlocuteur. M. Heitz est ensuite amené à soulever une question qui a une certaine importance, celle de savoir s'il ne serait pas possible de retrouver dans ces dialogues les *discours exotériques*, dont parle Aristote; quoique cette manière de voir soit celle de Cicéron et d'autres anciens,

et celle de la plupart des critiques modernes, il hésite cependant à l'adopter, parce qu'il ne lui paraît pas démontré qu'Aristote lui-même ait toujours pris cette expression dans le même sens, pages 17-19. Il pourrait, en effet, fort bien se faire que ce philosophe, lorsqu'il parlait de discours exotériques, n'ait eu en vue que les recherches étrangères à son exposition strictement scientifique. J'ajouterai que M. Heitz a fait entrer dans cette division consacrée aux dialogues, tous ceux dont les titres figurent au catalogue de Diogène Laërce, à l'exception du Ménéxène.

Il y a lieu de regretter que ces dialogues ne soient pas arrivés jusqu'à nous ; ils nous permettraient peut-être de modifier le jugement qu'on a coutume de porter sur Aristote comme écrivain. On a quelquefois fait l'éloge de son style, et ce n'est que justice, si l'on tient compte de sa nerveuse concision ; cependant, la plupart du temps, les pensées ne sont que jetées, sans être disposées, ni développées d'une manière uniforme et régulière. Souvent on ne peut que les deviner ; souvent aussi la liaison manque entièrement, ou elle est interrompue sans nécessité. Et ce désordre ne se remarque pas seulement dans quelques propositions particulières, il apparaît encore dans la disposition des grandes parties elles-mêmes ; ce que prouveraient déjà suffisamment les moyens extrêmes auxquels ont eu fréquemment recours les éditeurs et les interprètes des principaux écrits d'Aristote, même de ceux qui ont été travaillés avec le plus de soin, lorsqu'ils supposent dans le texte des lacunes ou des restitutions malhabiles. Mais alors comment concilier tout cela avec le jugement de Cicéron, qui reconnaît à Aristote non-seulement de la concision et de la plénitude, mais encore de l'agrément dans le style, *brevitas copia et suavitas* ? Je suis fort porté à croire que la connaissance que l'orateur romain avait des discours exotériques d'Aristote, n'a pas été sans exercer une certaine influence sur son jugement. Dans cette catégorie d'ouvrages philosophiques,

dans les dialogues surtout, Aristote, à en juger du moins par les fragments qui nous en sont restés, avait un genre d'exposition beaucoup plus riche et plus élégant que celui que nous lui trouvons dans les écrits qui sont arrivés en entier jusqu'à nous; je me bornerai à citer le passage de l'Eudème, que Plutarque nous a conservé, et le brillant morceau que Cicéron a traduit et reproduit dans son livre de la nature des dieux. (II. 37.)

Ce sont sans doute des considérations de cette nature qui auront déterminé M. Heitz à exprimer une opinion toute semblable. Mais ne va-t-il pas un peu trop loin, lorsqu'il dit, dans sa préface, que s'il nous était donné de connaître tous les écrits d'Aristote qui se sont perdus, nous arriverions à posséder un Aristote tout différent de celui que nous connaissons? J'ai parcouru avec une attention soutenue les titres des ouvrages perdus, tels qu'ils se trouvent énumérés dans le catalogue de l'auteur, ainsi que les fragments si scrupuleusement recueillis et si savamment traduits, et je dois l'avouer, il m'est impossible de croire à la possibilité d'une transformation aussi complète. Nous obtiendrions peut-être un portrait agrandi du philosophe, avec des dimensions plus nettes et plus considérables et des couleurs plus brillantes, mais ce serait encore, je le crois du moins, la physionomie bien connue du Stagirite; ce seraient encore les mêmes traits, que les exagérations de l'engouement et du dénigrement n'ont pu rendre méconnaissables.

ED. GOGUEL.

(La fin à la prochaine livraison.)

LÉGENDES DE L'EDDA

(Suite.)

Freyr et Gerdur.

Freyr, le fils de Niördur, s'était assis pendant l'absence d'Odinn, sur le trône d'Ilidskialf. Mais il fut bien vite puni de sa témérité, car à partir de ce moment, on le vit en proie à une inquiétude inexplicable. Le jeune dieu cherchait les réduits les plus solitaires d'Asengard, pour y cacher sa sombre tristesse. Enfin Niördur pria Skirnir, le fidèle serviteur de son fils, d'arracher à Freyr le secret de sa douleur. Skirnir se chargea à regret de cette mission délicate. « Dis-moi, Freyr, dieu dominateur des peuples, pourquoi restes-tu à l'écart tout le jour, dans ces vastes demeures? — « Quoi, c'est à ta jeunesse », répondit le dieu, « que je confierais la profonde douleur de mon âme! Hélas, la lumière qui éclaire les Alfes, n'a jamais vu Freyr jouir des joies de l'amour! » Skirnir le supplia par les beaux jours de la jeunesse qu'ils avaient passée ensemble, et finit par toucher son cœur. « J'ai vu », dit le fils de Niördur, « dans les jardins de Gymir, une jeune fille charmante; les airs et la mer resplendissaient de la lumière qui émanait de ses bras. Je l'aime plus qu'un jeune homme ne peut aimer au printemps de sa vie. Mais parmi les Ases et les Alfes, il n'en est pas un qui veuille souffrir qu'elle vive avec moi! »

Skirnir ne désespère point; il se fait donner par son maître l'épée qui combat d'elle-même, et le cheval qui porte son cavalier sain et sauf à travers les flammes. Puis il part pour le pays des géants, pour Jötunheim. Des chiens redoutables gardent les abords du palais de Gerdur : c'est le nom de la

filles de Gymir. Mais la jeune fille a senti la terre se mouvoir, et le palais trembler. Une servante lui rapporte qu'un homme vient de s'arrêter à la porte; elle ordonne de l'introduire, lui demande qui il est, peut-être un Alfe, ou un Wane prudent, qui a traversé les flammes ondoyantes, pour venir contempler les demeures des géants? — « Je ne suis ni l'un ni l'autre », répondit Skirnir, et je n'ai point traversé le feu pour voir vos demeures. J'ai onze pommes d'or: tu les auras, Gerdur, si tu veux confesser à Freyr, qu'il n'est personne que tu aimes autant que lui. » La jeune fille refuse Freyr et ses présents. Skirnir lui offre le fameux anneau qui acquit jadis sur le bûcher de Baldur, de merveilleuses propriétés: chaque neuvième nuit, il en dégoutte huit larmes de l'or le plus pur. Puis il tire son épée, et menace la jeune fille de lui couper la tête. Gerdur dédaigne ses trésors et rit de ses menaces.

Mais il reste à Skirnir une dernière ressource. « Ma baguette magique », dit-il, « te forcera de céder à mes vœux; elle te transportera dans des lieux déserts, où l'œil d'aucun mortel ne te verra. Jour et nuit, tu seras assise sur le rocher que l'aigle a choisi pour sa demeure, exilée du monde, l'enfer devant toi. La nourriture te sera plus odieuse que le serpent de Midgard n'est odieux aux mortels. Ton corps se transformera; tu deviendras un monstre affreux, que Hrimnir lui-même, le hideux géant, ne verra qu'avec épouvante; tous les êtres vivants reculeront d'horreur à ton aspect. Assise derrière la grille de ta prison, tu seras plus fameuse dans le monde que le gardien des dieux lui-même. Assieds-toi, que je te dise quel fleuve de misères va inonder ta vie, quelle douleur à deux tranchants va percer ton cœur. Déchirée par l'angoisse, tu ramperas devant les portes des géants, et des Thurses à trois têtes seront associés à ta vie, si tu ne veux vieillir sans époux. Torturée du matin au soir par des terreurs horribles, tu te dessécheras comme le chardon qu'on approche de la bouche du four. Car, j'ai gravi la montagne, j'ai pénétré dans le fond des

bois; j'ai cherché la baguette magique, et je l'ai trouvée. Odinn est irrité contre toi, Freyr te maudit. « Fuis, fille maudite, avant que la colère des dieux t'anéantisse. » Entendez, Jotnes, entendez Hrimthurses, fils de Suttung, et vous, Ases, entendez-moi défendre à cette femme la société et l'amour d'un homme! Hrimgrim est le géant qui te possédera, derrière la porte des morts, où des esclaves maudits verseront pour toi, dans des racines noueuses, l'urine des chèvres: ce sera ta boisson, tu n'en auras pas d'autre. Ainsi, je le veux, jeune fille, ainsi tu l'as voulu! »

Gerdur, tremblante, n'attend pas que le sortilège s'accomplisse. « Non », dit-elle, « il n'en sera point ainsi. Viens plutôt boire le meth dans cette coupe de glace. Ah! qui m'eût dit autrefois que j'épouserais un dieu de la race des Vunes! »

« Avant de quitter ces lieux », lui dit Skirnir, « je veux être assuré du succès de ma mission. Dis-moi donc, quand veux-tu t'approcher avec amour du fils de Niördur? » — « Tu connais », lui répondit Gerdur, « la forêt de Barri, aux mystérieux sentiers. Quand neuf nuits seront écoulées, Gerdur s'y trouvera, pour porter la joie au fils de Niördur. »

Heureux du service qu'il vient de rendre à son maître, Skirnir s'envole sur son merveilleux coursier. Freyr l'attendait avec impatience. « Avant d'ôter la selle de ton cheval », lui crie-t-il, « dis-moi, si tu as réussi? » — « Tu connais Barri, la forêt aux mystérieux sentiers; quand neuf nuits seront écoulées, Gerdur s'y trouvera pour porter la joie au fils de Niördur. »

« Ah! » s'écria le jeune dieu, « une nuit est bien longue; deux nuits sont un temps infini. Pourrai-je seulement, sans me consumer, attendre trois nuits! Souvent un mois m'a paru plus court, qu'une demi-nuit d'attente! »

* * *

Gerdur, d'après Simrock, représente les forces de la nature enfermées pendant la mauvaise saison, dans une prison de neige et de glace. Son père Gymir est le géant de la mer hiver-

nale, et dans ce mythe, l'hiver lui-même. Skirnir et son glaive qui combat de lui-même, ce sont les rayons du soleil, chargés de séduire la fille du sombre hiver. Ce ne sont pourtant pas les brûlantes ardeurs du soleil, ce n'est pas la séduction des moissons et des fruits, symbolisés par l'anneau Draupnir, qui décident cette Rosine mythique à se jeter entre les bras du jeune soleil printanier (le temps des moissons est encore trop éloigné), c'est la crainte d'un horrible avenir. La nature fatiguée de ses liens, aspire à la liberté, longtemps avant les ardeurs de l'été. La forêt de Barri, aux mystérieux sentiers, où Gerdur donne rendez-vous à son amant, c'est l'été, où la semence et la lumière se voient pour la première fois.

M. Bergmann interprète autrement ce mythe. Gymir, le père de Gerdur, le géant de l'océan hivernal, ferme la mer pendant neuf mois à la pêche et à la navigation, dont Freyr, le fils de Njardur, est aussi le dieu. Les Scandinaves célébraient une fête à l'époque où la mer leur était rendue, et pour expliquer cette solennité joyeuse et lui donner un caractère religieux, ils imaginèrent le mythe de Freyr et de Gerdur. (Fasc. de Gulfi, 128.)

Geirrothur.

Agnar et Geirrothur étaient deux fils de roi : Agnar avait dix ans, Geirrothur en avait huit. Un jour, ils pêchaient à la ligne, assis dans leur barque, lorsqu'une tempête soudaine s'éleva, et les poussa vers la haute mer : les deux enfants furent jetés au milieu des ténèbres sur une côte inconnue. Ils pénétrèrent dans l'intérieur du pays. Un vieux couple solitaire les reçut dans sa pauvre cabane et leur prodigua les plus tendres soins. Agnar devint le préféré de la femme ; l'homme se plaisait surtout à faire l'éducation de son favori Geirrothur, qui, profitant des leçons d'un maître si habile, fut bientôt aussi adroit et aussi rusé que lui. Quand le printemps fut revenu, le paysan procura une barque aux deux jeunes gens, afin qu'ils pussent retourner dans leur patrie, et les accompagna, avec sa femme, jusqu'au bord de la mer. En chemin, il prit son favori à part,

et lui donna, en secret, un dernier conseil. Le bâteau fut poussé par un vent favorable, et bientôt les deux frères virent s'étendre sous leurs yeux la ville où régnait leur père. Geirrothur, qui était assis sur le devant, sauta lestement à terre, et d'un coup de pied repoussa la barque dans les flots, en s'écriant : « Vas-t'en, et que les mauvais esprits t'accompagnent ! » Agnar fut entraîné par les flots, et Geirrothur entra dans le château paternel. Il fut reçu avec des transports d'allégresse. Son père venait de mourir, il prit sa place, et devint par sa sagesse et par sa valeur, le plus puissant des rois de son temps.

Un jour, Odinn et son épouse Frigga, étaient assis ensemble sur le trône d'Hildskialf, observant le mouvement des choses humaines. « Vois-tu », dit le roi des Ases à sa femme, « vois-tu dans cette caverne ton favori Agnar, devenu le mari d'une géante ? Mon protégé à moi règne sur un grand peuple. » — « Ton protégé », lui répondit la déesse, « est un avare. Il met ses hôtes à la torture, de peur qu'ils ne viennent en trop grand nombre, et ne dévorent ses biens. » — « C'est un mensonge ! » s'écria Odinn, indigné. — « Vas-y toi-même », répliqua la déesse, « vas t'assurer par tes propres yeux de la manière dont Geirrothur s'acquitte des devoirs de l'hospitalité, et je parie que tu ne m'accuseras plus de le calomnier. »

Un instant après, la soubrette de Frigga quitta secrètement Asengard, et alla trouver le roi Geirrothur. Elle l'avertit de se mettre en garde contre un magicien dangereux qui allait entrer dans son pays. « Tu le reconnaitras », dit-elle, « à ce signe infailible : le chien le plus méchant n'osera aboyer en sa présence ».

Il n'était pas vrai que Geirrothur fut si dur envers ses hôtes. Cependant, lorsqu'un soir il vit s'arrêter à la porte de son château, un homme enveloppé dans un grand manteau bleu, qui disait s'appeler Grimnir, qui refusait de donner d'autres renseignements sur sa personne, et que les chiens regardaient

en silence, d'un air inquiet, il ordonna à ses gens de se saisir de l'étranger. Grimnir garda un silence obstiné. Geirrothur, espérant que la douleur lui arracherait un aveu, le fit placer entre deux feux, où il resta assis, sans mot dire, pendant huit nuits. Le roi avait un enfant appelé Agnar, qui comptait alors huit hivers. Le petit Agnar s'approcha du prisonnier, et lui présenta une corne remplie d'une boisson rafraîchissante. « Bois », lui dit-il, « le roi, mon père, fait bien mal de tourmenter ainsi un homme innocent. » En ce moment, le manteau de Grimnir commençait à brûler.

Alors enfin, l'étranger rompit le silence. « Voilà la huitième nuit, chanta-t-il, que je suis assis entre deux feux, et personne ne m'a encore demandé si j'ai faim. Agnar seul a eu pitié de moi, aussi régnera-t-il seul sur le pays des Goths. Sois heureux, Agnar, c'est le roi des héros lui-même, qui t'adresse ces paroles. Tu as apaisé ma soif, et jamais pareil service n'aura reçu une si magnifique récompense. » Puis il révéla à l'enfant tous les mystères des demeures célestes; il lui dépeignit la vie des héros dans le palais de Valhall, et la splendeur de ce séjour; il lui parla de l'arbre dont les branches couvrent le monde; puis il énuméra tous les noms que porte le maître des dieux. Enfin, se tournant vers le siège élevé où Geirrothur était assis : « Tout à l'heure », s'écria-t-il, « je m'appelais Grimnir, et maintenant je m'appelle Odinn ! »

En entendant ces mots, Geirrothur se leva épouvanté. Il tenait à la main son glaive à moitié sorti du fourreau : l'épée, lâchée par la main tremblante du roi, tomba la poignée contre terre. Au même instant, le roi perdit pied, et tomba sur son arme. Odinn disparut; et le jeune Agnar régna longtemps avec gloire sur la nation des Goths.

Le breuvage des poètes.

Lorsque les races divines des Ases et des Wanes mirent fin à leurs longues querelles, ces ennemis réconciliés, pour se

donner un gage de l'esprit de concorde qui allait les animer désormais se réunirent et mêlèrent leur salive dans un vase placé au milieu de l'assemblée. Les Ases ne voulurent pas laisser périr ce monument de la paix : ils en formèrent un homme, qu'ils appelèrent Kwásir, et dont la sagesse fut si grande qu'il parcourut le monde instruisant les peuples, et qu'on ne lui fit jamais de question à laquelle il ne sût faire une parfaite réponse. Mais le cours de ses voyages fut arrêté par le meurtre. Deux gnomes, Fialar et Galar, qui brûlaient de s'emparer de la source même de tant de science, l'attirèrent dans un guet-apens, et lui donnèrent la mort. Ils firent couler le sang du sage dans une chaudière et dans deux vases plus petits. Ils y mêlèrent du miel ; et de ce mélange il se forma un merveilleux breuvage, dont il suffit de boire une goutte pour devenir aussitôt un sage ou un poète. Puis les gnomes racontèrent aux dieux que Kwásir avait étouffé dans l'excès de sa sagesse.

Mais un nouveau meurtre leur enleva le fruit du premier. Un géant, nommé Gilling, étant venu les voir sur leur invitation, ils lui proposèrent une promenade sur l'eau. Gilling accepta. Les gnomes dirigèrent leur embarcation vers un endroit dangereux, où elle donna contre un récif et chavira : le géant, qui ne savait pas nager, se noya, et les gnomes, après avoir retourné la barque, ramèrent vers la côte. Ils y trouvèrent la femme de Gilling, à laquelle ils rendirent compte, à leur façon, de l'accident dont son mari avait été victime. La malheureuse se mit à pousser des cris lamentables, et bientôt ses plaintes importunèrent les deux meurtriers. « Ne penses-tu pas », lui dit Fialar, « que si l'on te montrait l'endroit où ton mari est mort, cette vue adoucirait un peu ta douleur ? » La géante voulut essayer de cette consolation : mais tandis que, placée en dessous de la maison des gnomes, elle cherchait sur la mer l'endroit que Fialar lui montrait du doigt, Galar roula sans bruit sur le seuil une meule énorme, et la lui fit tomber sur sa tête.

Le géant Suttung était le neveu de Gilling. Aussitôt qu'il apprit les méfaits des gnomes, il accourut, les saisit et les exposa sur un rocher au milieu de la mer.

Dans cette extrémité le couple perfide parvint à racheter sa vie en offrant au géant sa délicieuse boisson. Suttung, ébloui par cette riche rançon, remit les assassins de son oncle en liberté, et alla cacher son trésor dans le Hnitberg : les trois vases furent confiés à la vigilance de Gunnlodh, la fille du géant, qui les garda, assise sur un siège d'or, dans le sein de la montagne.

Or voici comment la rançon des gnomes passa dans les mains des dieux. Odinn, voyageant sur la terre au temps de la moisson, passa près d'un endroit où neuf valets fauchaient un pré. Il s'approcha d'eux et leur proposa d'aiguiser leurs faux avec une pierre à aiguiser qu'il tira de sa ceinture. Ils y consentirent, et, les faux repassées, ils trouvèrent le travail si facile qu'ils voulurent acheter l'instrument dont l'étranger s'était servi. Mais chacun demandait la pierre pour lui, et ils ne purent s'entendre. Odinn la lança en l'air : les neuf travailleurs se la disputèrent avec une telle rage, qu'ils se mirent en pièces avec leurs faux et qu'il n'en resta pas un seul vivant.

En quittant ce lieu de carnage, Odinn se rendit auprès du géant Bangi, frère de Suttung, et lui demanda l'hospitalité pour la nuit; Bangi était le maître des valets qui venaient de s'égorger. Il se plaignit à son hôte du coup qui venait de le frapper : la moisson était à peine commencée, et la main-d'œuvre lui faisait défaut. *Bæhverkr* (c'est le nom qu'Odinn s'était donné en arrivant) lui offrit ses bras, et s'engagea à faire le travail de neuf ouvriers, si, pour prix de ses services, il lui était donné de boire une seule gorgée du meth de Suttung. Mais ce breuvage poétique appartenait à Suttung seul, qui en était fort jaloux, et Bangi n'y avait aucun droit : il promit cependant, la moisson faite, de présenter son ouvrier

à son frère, et de faire pour lui tout ce qui serait en son pouvoir.

Pendant tout l'été Bölwerkr, fidèle à sa promesse, fit le travail de neuf hommes. Quand la saison des travaux agricoles fut passée, son maître et lui se rendirent auprès de Suttung, à qui son frère fit connaître les importants services que l'étranger lui avait rendus, et ce qu'il se flattait d'obtenir en retour. L'avare géant refusa absolument de céder la moindre goutte de son meth. Alors Bölwerkr proposa à Bangi de se servir de la ruse pour arriver jusqu'au trésor de Suttung, et Bangi parut consentir à le seconder. Bölwerkr tira une vrille de sa ceinture, et dit à son ancien maître de percer la montagne où les trois vases étaient renfermés. Bangi enfonça l'instrument dans les flancs du rocher, et après avoir tourné pendant quelque temps, déclara que la montagne était percée. Mais Bölwerkr vit bien que son compagnon voulait lui en imposer, car, ayant soufflé dans le trou, il sentit la poussière et les débris que la vrille avait détachés du roc, lui sauter au visage. Il invita Bangi à continuer son travail; le géant se remit à l'œuvre, et cette fois-ci ne retira l'instrument qu'après avoir achevé son ouvrage: car Odinn, ayant soufflé de nouveau, sentit que les râclures sortaient maintenant par l'autre extrémité du puits.

Au même instant le dieu prit la forme d'un serpent, et pénétra dans la montagne; il se glissa jusqu'aux cavernes où la jeune Gunnlodh gardait le miel de Suttung. En vain Bangi cherchait à le frapper avec l'instrument même qui lui avait ouvert le passage. Odinn passa trois nuits dans les bras de Gunnlodh, et obtint de son amante la permission de porter à ses lèvres les trois vases qui renfermaient l'incalculable breuvage: en trois traits le dieu les vida. Puis il prit la forme d'un aigle, et quitta ces lieux et son amante déçue. Suttung, en le voyant prendre son vol, se changea en aigle aussi, et se mit à sa poursuite. Du sein d'Asengard les dieux virent arriver

les deux oiseaux. Ils s'empressèrent d'apporter un vase dans lequel le liquide précieux coula de la bouche d'Odhin. Un instant le géant qui poursuivait le dieu avait été si près de lui, qu'Odinn avait pu, par une autre voie, lui jeter au visage la moins excellente partie de son butin. Ce meth qui aspergea le visage de Suttung, est la part des mauvais poètes, la preenne qui voudra. Le meilleur fut donné aux Ases, et tous ceux qui savent en tirer parti peuvent en goûter. On voit maintenant pourquoi l'art des Scaldes est appelé le butin d'Odinn ou le breuvage des Ases¹.

¹ Cet étrange récit, qui contraste si singulièrement avec la noble simplicité du mythe grec, est plein d'intentions allégoriques. Nous nous contenterons de faire remarquer les deux plus frappantes. Les labeurs auxquels Bölwerkr se condamne, semblent représenter le travail comme la condition nécessaire de la perfection poétique. C'est en se faisant aimer de Gunnlodh qu'Odinn parvient à s'emparer du breuvage d'enthousiasme. Est-ce à dire que sans amour il n'y a point de poésie ?

BECK.

(La suite à la prochaine livraison.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

1. Dorsetshire : Its vestiges, celtic, roman, saxon, and danisch. The whole carefully classified, and the finest examples of each pointed out. Also adopted as *An Index* : to the *Illustrated Map*, on which the several sites are indicated. From the personal researches and investigations of Charles Warne, F. S. A.

Price : Three Schillings and Six pence.

2. *Illustrated Map of Dorsetshire* : Its vestiges, celtic, roman, saxon, and danisch, by Charles Warne, F. S. A. — London : D. Sydenham, 104, Edgware road, 1865.

Price : Twelve Schillings and Six pence.

Dans la *Revue d'Alsace* de 1867¹, j'ai rendu compte du bel ouvrage de M. Ch. Warne sur les *Tumuli* celtiques du Dorsetshire. L'auteur m'a, depuis peu, fait parvenir un autre travail sur les vestiges celtiques, romains, saxons et danois, que présente, à l'observateur qui les parcourt, ce pays si riche en monuments antiques. C'est, comme le dit M. Warne dans son *Introduction*, une notice générale du comté de Dorset. Deux *Index*, l'un synoptique, en douze sections, indiquées sur une petite carte, en tête du volume, et faisant connaître tout ce que chacune de ces sections a offert d'antiquités à l'habile archéologue; l'autre, offrant la classification de toutes ces antiquités pour chacune de ces périodes, permettent au lecteur de suivre le travail de M. Warne, sur la grande et magnifique carte, teintée en vert tendre, et également partagée en douze sections, où sont indiqués les *tumuli*, les lieux d'habitation, les routes et autres vestiges de l'époque celtique.

À côté de cette primitive période historique du comté, se montre à vos regards tout ce que les Romains, à leur tour, ont laissé de traces de leur séjour dans le pays; leurs *castra hibernia* et *exploratoria*, leurs routes, les vestiges de leurs constructions, de leurs centres d'habitations. Puis viennent, superposés, les lieux où des médailles saxonnes ont été trouvées. Du premier coup d'œil, en voyant marquées en bleu, en rouge, en blanc et en noir, les positions des camps indiqués, vous vous trouvez, avec l'auteur, sur les débris de l'époque celtique,

¹ P. 91-93.

de l'époque romaine, de l'époque saxonne ou de l'époque danoise.

La facture de cette belle carte en fait un objet d'art, en même temps que son ingénieuse composition est très-favorable aux recherches scientifiques. Le seul regret que j'aie éprouvé, en l'étudiant, c'est la difficulté qu'offre la lecture des indications des lieux, écrites en petits caractères, d'une nuance qui se confond avec le ton général de la carte. L'auteur a eu en vue de montrer le terrain du comté de Dorset à vol d'oiseau, et il a très-bien réussi. Mais il a sacrifié au tableau l'utilité pratique de l'objet.

J'ai été d'autant plus heureux de posséder cette carte, que, moi-même, pour un nouveau volume des *Tombes celtiques de l'Alsace*, que je fais imprimer en ce moment, j'en fais aussi graver une, qui, quoique exécutée d'une façon plus topographique, a pour but de montrer aux regards, comme l'a fait M. Warne pour le Dorsetshire, la superposition des populations celtique, romaine et allemannique, depuis la crête des Vosges jusqu'au Danube à Ratisbonne, et depuis le Rhin helvétique jusqu'au-delà du Taunus. On y trouvera marquées en rouge les indications des peuples et des *tumuli* de l'époque celtique; en violet, les conquêtes et les routes romaines; en noir les noms de lieux de l'époque allemannique et moderne. C'est, on le voit, la même pensée, qui, sans se l'être communiquée, a surgi dans les cerveaux des deux archéologues anglais et français.

Le livre explicatif de la carte de M. Warne n'aura peut-être pas pour le public alsacien tout l'intérêt qu'il doit nécessairement présenter à l'habitant du comté de Dorset et à l'antiquaire qui le parcourt. Mais, comme le volume et la carte se vendent à part, ceux des lecteurs de la *Revue* qui s'occupent plus spécialement de collectionner, pourront, *ad libitum*, les acquérir ensemble ou séparément. Aucun d'eux, j'en suis persuadé, regrettera cette acquisition.

M^{re} DE RING.

UN POÈME ALSATIQUE

RELATIF AU COMTE ERNEST DE MANSFELD

ET AU SIÈGE DE SAVERNE EN 1622

AVEC QUELQUES AUTRES PIÈCES RARES DE LA MÊME ÉPOQUE

Les terribles souvenirs que laissèrent dans notre province les troupes suédoises et françaises pendant la seconde moitié de la guerre de Trente Ans, ont presque entièrement effacé dans l'esprit des contemporains et de la postérité la mémoire des souffrances endurées par l'Alsace, à une époque antérieure de cette longue lutte. Bien que la guerre eût déjà pénétré dans nos contrées, neuf ans avant l'apparition de Gustave-Adolphe en Allemagne, lors du séjour qu'y fit le comte Ernest de Mansfeld en 1621 et en 1622, il en reste peu de traces dans les écrits contemporains. On est obligé le plus souvent de fouiller dans les archives locales, pour reconstruire avec quelque détail l'histoire de ces invasions cruelles qui dévastèrent nos campagnes et ruinèrent plusieurs des villes les plus florissantes de l'Alsace, pendant que l'audacieux aventurier essayait en vain de s'y tailler avec son épée quelque principauté indépendante, en récompense de ses services. Nous n'avons pas, on le pense bien, l'intention de raconter ici les campagnes de Mansfeld dans notre pays; la matière serait trop vaste pour entrer dans le cadre d'une Revue¹.

¹ J'ai commencé à retracer, il y a quelque temps déjà, l'histoire de notre province pendant la guerre de Trente Ans. Le dernier volume de l'*Alsatia*, de M. Aug. Stœber, contenait une première *Etude*, consacrée à

Tout ce que nous désirons faire, c'est de réunir dans les pages suivantes quelques notes sur une série de pièces contemporaines, imprimées ou du moins écrites en Alsace, relatives à cette époque, et qui peuvent offrir quelque intérêt aux amateurs de l'histoire de notre province. Ces alsatiques ont en tous cas le mérite d'être fort rares, et de n'avoir encore attiré l'attention de personne; à ce point de vue, ils intéresseront peut-être les bibliophiles à défaut des savants.

I.

La première des pièces dont nous voulons parler est une plaquette in-quarto, dont je ne connais que deux exemplaires; l'un se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin, l'autre à celle de la ville de Strasbourg¹. J'en transcris d'abord le titre complet :

Strasbourg et l'Union évangélique (1618-1621). La seconde devra raconter précisément le séjour de Mansfeld en Alsace. Les histoires générales de la guerre de Trente Ans, et surtout l'*Histoire d'Alsace* de Strobel, sont très-insuffisantes pour ce qu'elles rapportent sur cette époque. Les biographies de Mansfeld par Villermont (Bruxelles, 1866, 2 vol.) et par le comte de Scharffenberg (Gotha, 1867) ne comblent point suffisamment cette lacune. M. l'abbé Gyss a réuni d'excellents matériaux, d'après les archives locales, pour ce qui concernait la ville dont il écrivait l'histoire (*Histoire d'Obernai*, Strash. 1866, t. II). Ce qui n'a pas encore été exploité, ce qui est presque inconnu aux historiens de cette époque, c'est l'immense amas des brochures et feuilles volantes contemporaines, et c'est pourtant une source des plus précieuses. On verra par les notes de cet article, combien est riche par exemple la littérature relative à Mansfeld, pour l'espace de deux ou trois années. Ce n'est que lorsqu'on aura une fois dressé l'inventaire des milliers de pièces semblables, relatives à la guerre de Trente Ans, qu'on pourra réellement écrire l'histoire de cette époque.

¹ L'exemplaire de la bibliothèque de Strasbourg, dont je me suis servi, porte une dédicace autographe de l'auteur « *Amplissimo Dom. Cancellario Joann. Georg. Biegeisen* ». Au revers du titre on a imprimé les armoiries des Biegeisen. Le volume provient de la bibliothèque de l'abbaye de Marmoutier.

GIGANTOMACHIA MANSFELDIANA
 SIVE DE OBSIDIONE
 TÆBRNENSI (sic) IN ALSA-
 TIA, QUAM NEPOS MANSFELDIUS ERNES-
 TUS CALEND. JAN. ANNI 1622 ASPERRIMO BRUMÆ TEMPO-
 RE CUM SUIS ASSECLIS, IMPERII REBELLIBUS, ET DEINDE
 CHRISTIANUS DUX BRUNSVICENSIS ALSATIÆ VUL-
 CANUS FURIOSO PLANE IMPETU NON TAM
 SUPERBE QUAM INFELICITER
 TENTAVERUNT,
 CATASTROPHE.
 AUTHORE GUILIELMO SCHERIO CAUSARUM
 CURIÆ ARGENTINENSIS ADVOCATO.
 MOGUNTIÆ
 TYPIS HERMANNI MERESII
 MDCXXIX ¹.

Cette plaquette compte cinquante-huit pages in-4°, et le poème épique de Guillaume Scheer, 1206 hexamètres latins, auxquels il faut ajouter encore les vingt vers de la dédicace. Nous avouons ne rien savoir au sujet de l'auteur, sur lequel nous avons en vain tenté de découvrir quelques renseignements. Son titre de fonctionnaire épiscopal et le lieu d'impression de son poème feront deviner d'avance les sentiments politiques et religieux qui se manifestent dans son œuvre; le titre de la pièce est d'ailleurs suffisamment ironique pour faire comprendre dès l'abord le peu d'affection que portait l'avocat alsacien au général de l'Electeur palatin, ainsi qu'à l'ex-roi de Bohême lui-même. Une rapide analyse de son

¹ Il doit exister une autre édition de cet opuscule, puisque je trouve dans mes notes prises à Berlin un autre titre pour le poème en question. En effet, dans l'exemplaire de la Bibliothèque royale de cette ville, il débute ainsi : *Admirabilis Gigantomachia quam Ernestus Mansfeldius et Christianus dux Brunswicensis per universas, etc.* Malheureusement ma copie s'arrête ici et mes souvenirs ne me permettent pas d'affirmer si dans le texte même, il y avait aussi des variantes ou des additions. Le lieu d'impression, le nom de l'éditeur, la date de la publication sont les mêmes pour les deux éditions.

poème épique nous fera connaître mieux encore ces tendances et nous permettra d'en apprécier équitablement la valeur historique et littéraire.

En tête de la brochure se trouve une courte dédicace en vers (*carmen dedicatorium*) adressée au comte Hermann-Adolphe de Salm-Reifferscheidt, grand-doyen du Chapitre de Strasbourg, et administrateur général de l'Evêché; le comte s'était distingué par son courage et ses talents militaires, en organisant la défense de Saverne contre Mansfeld, et son nom devait figurer de droit en tête d'un poème *destiné à célébrer l'heureuse conservation de la résidence épiscopale*¹. Le poète y compare l'énergique administrateur à Hector, défendant Troie, ce qui, vu l'heureuse issue de la lutte, ne nous semble pas un parallèle très-heureux, et lui explique pourquoi il a si longtemps tardé à célébrer ses hauts faits. Thémis avait jusqu'à ce jour-là repoussé les Muses, en insinuant à l'auteur que ses labeurs étaient plus utilement employés à son service. « Il n'y a plus de Mécènes, les Piérides n'obtiennent plus de présents et l'on ne retire qu'une renommée vaine en enfourchant Pégase. Ah! si les dons que méritent ceux qui cultivent les Muses, leur revenaient encore, la source tarie de l'Hélicon recommencerait à jaillir! » Espérons que le désir d'une récompense, si naïvement exprimé dans ces vers du poète, lui a valu de la part de son noble patron quelque bonne somme d'argent, en échange de toutes les comparaisons mythologiques qu'il lui prodigue.

Après la dédicace, nous trouvons une page en prose à l'adresse du « lecteur bénévole », qui ne renferme que quelques remarques générales sur les maux causés à l'Alsace par ces deux « géants incendiaires », le bâtard Mansfeld, Chrétien de Brunswick, et leurs satellites, sans aucune indication

¹ M. Dag. Fischer, dans son *Diarium du siège de Saverne en 1622*, publié dans la *Revue d'Alsace*, 1853, p. 369 ss., l'appelle faussement Hermann-Adolphe de Solms.

plus précise au sujet de l'auteur, ou sur la date et le lieu de la composition de son poème.

Le poète entre ensuite en matière en apostrophant la « folle Bohême » qui vient lui fournir la matière de ses chants, et nous entretient des pressentiments, qui depuis longtemps le tourmentaient au sujet des dangers dont cette « guerre hus-site » menaçait le sol des Triboques. Il décrit la bataille de la Montagne-Blanche, près de Prague, perdue le 8 novembre 1620 par le roi de Bohême, Frédéric, contre Maximilien de Bavière et les troupes impériales, et s'étend assez longuement sur la dispersion des principaux chefs des rebelles, Thurn, Anhalt, Hohenlohe, Mansfeld et le margrave de Brandebourg, après cette terrible défaite. C'est surtout à Mansfeld que s'attache le poète; il l'accompagne dans le Haut-Palatinaat, puis devant Nuremberg, retrace rapidement ses négociations trompeuses avec le prince bavarois, et nous le montre enfin s'approchant des confins septentrionaux de l'Alsace. Les deux évêchés de Spire et de Strasbourg apparaissent alors sur la scène, sous la figure de vierges suppliantes, et invoquent l'appui de Dieu contre les féroces dévastateurs¹. En vain; le lieutenant de Mansfeld, le terrible Obentraut² se précipite dans

¹ Voy. à ce sujet la brochure *Episcopatus Spirensis Occupatio, das ist eigentlicher Bericht wie Graf Ernst von Mansfeld das Bisthum Speyer überzogen, etc. Gedruckt zu Franckenthal, durch Jacob Candi, im Jahr 1621. 4°.*

² Jean-Michel-Elie d'Obentraut, un des plus hardis généraux de cavalerie de la guerre de Trente Ans, né d'une famille noble de l'Odenwald en 1574, s'était distingué d'abord pendant la guerre de Juliers en 1610; en 1621 et 1622 il parcourut toute l'Alsace avec ses escadrons. Il fut tué en 1625 près de Hanovre, dans une lutte acharnée entre un détachement de l'armée danoise qu'il commandait, et les troupes de Tilly. C'est lui qui fournit, dit-on, son nom au « Michel allemand » (*der deutsche Michel*), cette personnification de la bonhomie souvent un peu béate de la race germanique, quoiqu'il soit difficile, à vrai dire, de trouver la moindre analogie entre ce vaillant soldat et le *philistin* allemand de nos jours. Voy. Stramberg (Chr. von), *Der Rheinische Antiquarius, IIte Abtheilung*, Bd. VI, p. 114.

les campagnes, ne respirant qu'incendies et massacre des catholiques, « semblable aux géants qui habitent les cavernes des îles fumantes de Lipari », héritier dégénéré de la piété paternelle.

« Le vigneron d'Alsace avait cueilli déjà ses grappes mûres, vers le déclin de l'automne, et quittant le signe du Scorpion, Phœbus avait tourné ses pas vers le Sagittaire thessalien, pour montrer bientôt le Capricorne à ses coursiers; la terre avait perdu déjà sa verdure, et sous le souffle des vents du Nord les bois avaient dépouillé leur feuillage, tandis que l'humide Orion faisait pleurer les nuages. Mais rien ne les arrête, ni les pluies, ni les nuages condensés en neige par le froid, ni les brumes, ni le sol couvert d'une boue glacée. » Poussés par le désir du pillage et la haine de la religion, les soldats de Mansfeld ne respectent rien. « Les autels sont dépouillés de leurs ornements, et changés, hélas! en râteliers pour leurs chevaux, et les saintes hosties, cette nourriture céleste des enfants de la terre, sont jetées dans la bouche sordide du bœuf abruti, et englouties dans son ventre hideux. L'eau consacrée elle-même, qui purifie les enfants de la tache du péché originel, est salie par eux avec de la boue, et les ossements des saints, foulés aux pieds, sont abandonnés au souffle des vents. »¹ Après ces descriptions générales, Scheer nous dépeint l'arrivée des ennemis devant Haguenau, et nous retrace un tableau vivant des dissensions intestines de cette ville, où la plus grande partie des habitants, surtout les protestants qu'on y persécu-

¹ Il n'est pas inutile de faire remarquer ici qu'on aurait tort de mettre sur le compte de la haine religieuse ces profanations inexcusables. Nous pourrions citer, d'après les feuilles volantes et les documents officiels de l'époque, de nombreux cas où les troupes catholiques de l'Empereur et de la Ligue catholique agissaient absolument de même à l'égard des objets sacrés et des représentants de leur propre culte. Ces routiers féroces obéissaient à leur instinct brutal de destruction, sans s'inquiéter s'ils outrageaient des amis ou des ennemis, et sans tenir compte de différences de religion dont ils ne pratiquaient aucune.

tait, ne voulaient point se défendre, mais gagner plutôt les bonnes grâces de Mansfeld avec quelque grosse somme d'argent. Le général du Palatin finit, comme on sait, par occuper la ville et par en faire son quartier général et le centre de ses opérations, pendant son séjour en Alsace ¹. Le poète peint avec de vives couleurs la désolation du clergé, lors de la reddition de la ville. « Hélas ! les couvents perdirent leurs revenus, amassés ici depuis tant d'années ; les monastères pleurèrent les rapines commises, le clergé tout entier, les dons de Cérès et ceux de Bacchus qu'on arrachait de ses mains ! » Il menace aussi la cité trop peu fidèle d'une honte éternelle. « L'oubli n'effacera jamais cette tache honteuse et ce méfait vivra à travers les âges. Pourquoi ne pas imiter l'exemple de Sagonte et de Saverne ? » Cela mène notre auteur à parler enfin du siège de cette dernière ville, objet principal de son poème, après avoir encore lancé quelques paroles irritées contre la république de Strasbourg, qui ouvre ses portes aux envoyés de ces orgueilleux ennemis et leur fournit des armes et des munitions de guerre ². « Une neige profonde couvrait le sol,

¹ Mansfeld était entré en Alsace dans les premiers jours de décembre 1621 et avait marché sur Haguenau, qui se rendit ; il y protégea les protestants et logea de préférence ses soldats chez les bourgeois catholiques, pour les punir de leur intolérance. La ville dut payer 100,000 florins de contributions. *Relation derer Geschichten, ritterlichen Thaten und Kriegshandlungen so Herr Ernst Graff zu Manssfeldt in seinen hohen Kriegsamptern verrichtet... Zur Rettung Ihro Gnadens ehrlichen Namens an Tag gegeben Gedruckt im Jahr Christi 1622. Sin. loc. 4°*. — Cette relation quasi-officielle embrasse les faits et gestes de Mansfeld jusqu'au 15 mars 1622. On peut la contrôler par les *Acta Mansfeldica, Bericht von dess Mansfelders Rutterthaten, etc.*, violent pamphlet paru en 1623, sans indication de lieu d'impression.

² Les accusations dirigées à cet égard contre le magistrat de Strasbourg n'étaient pas absolument sans fondement ; mais c'est de vivres plutôt que de munitions qu'on approvisionnait de temps à autre Mansfeld, pour éviter le pillage des biens de la ville. Les lettres fréquentes de reproche qui existent de lui dans les archives de Strasbourg, sur ce sujet (entre autres une datée de Steinbourg, 28 décembre 1621, qu'il écrivit de très-

les fleuves arrêtés par les froids de l'hiver, suspendaient leur cours glacé, et le vieux Vogesus, dominant les plaines de l'Alsace et celles de la Lorraine, leur montrait, comme un autre Janus, de ses sommets élevés, sa barbe blanchie. Le Créateur des temps annonçait une année nouvelle et marquait le jour de la circoncision du Sauveur »¹. Mansfeld qui veut s'emparer à l'improviste de Saverne, pour dominer ainsi l'Alsace tout entière, s'avance alors vers la cité; les ducs de la race saxonne l'accompagnent²; le comte d'Ortenburg les suit, plus prompt

mauvaise humeur, car il y menace MM. de Strasbourg, de se venger à l'occasion sur eux, s'ils ne lui envoient sur le champ deux cents boulets de canon), prouvent bien combien peu la petite république vint à son secours. J. J. Wencker, dans sa Chronique inédite, conservée à la Bibliothèque du Séminaire protestant, à Strasbourg, dit aussi (t. III, p. 41), que le siège de Saverne dut être levé, parce que les Strasbourgeois refusèrent de fournir des munitions à Mansfeld. Elle fut beaucoup plus généreuse à l'égard de l'archiduc Léopold, quand il lui demanda des secours pour reprendre Haguenau. (Voy. *Continuatio Mansfeldischer Kriegshandlung, das ist kurtze und doch eigentliche Beschreibung, was sich seitt verschieenen Monats Martii in der Undern Pfalz, im Elsass und sonst zwischen den Keyserlichen, Bayrischen, und Pfälzischen oder Mansfeldischen vnnnd Braunschweigischen Armeen... verlossen. Gedruckt im Jahr 1622.*) C'est la seconde partie de cette brochure, celle qui raconte les faits et gestes de Mansfeld autour de Haguenau, du 5 au 10 mai 1622, qui présente quelque intérêt comme document historique alsatique.

¹ Chacun sait que la fête de la Circoncision de N. S. est fixée au 1^{er} janvier. Mais nous rappelons en passant que les dates sont généralement un peu embrouillées à cette époque, les protestants n'ayant pas encore adopté le calendrier grégorien; les sources protestantes et Mansfeld lui-même placent donc naturellement le commencement du siège à la date du 22 décembre 1621, la différence entre les deux calendriers étant alors de dix jours.

² Les ducs saxons, qui se trouvaient alors sous les ordres de Mansfeld, étaient les deux ducs Frédéric et Guillaume de Saxe-Weimar et leur frère cadet, le jeune Bernard qui préludait alors à ses prouesses futures. En outre, il y avait encore à l'armée un duc François-Charles de Saxe-Lauenbourg. Voy. *Ræse, Herzog Bernhard der Grosse von Sachsen-Weimar*, Weimar 1828. Vol. I, p. 92-98, et la *Liste wie starck der Kæn. May. zu Bæheimb Armee under Commentement Ihr. Exc. Herrn Graffen zu Mansfeld ist und sein wird*. S. l. ni dat. (1621) 4^o.

que tous les autres à exposer ses jours au danger. Avec lui marchent Obentraut et Megan ¹, les chefs de la cavalerie. Neuwiller et le comte de Hanau voient passer les furieux, et bientôt ils s'étendent autour de la ville, faisant étinceler leurs armures au soleil et retentir l'air de l'écho de leurs clairons. La situation topographique de « Saverne, siège antique de l'Evêque d'Alsace, jadis station militaire bien connue des enfants de Romulus », est décrite en quelques vers, puis le poète passe au tableau des préparatifs faits par le comte Hermann de Salm pour recevoir dignement l'ennemi, et s'applique surtout à la description d'une redoute bâtie au-dessus de la ville, sur le penchant de la montagne du Haut-Barr, près d'une petite chapelle (*sacellum*), fortification que je n'ai vu mentionnée dans aucun document de cette époque, pas même dans le *Diarium* détaillé du bourgeois de Saverne, publié par M. Dagobert Fischer ². La lutte s'engage; Mansfeld ayant fait établir un double camp tout autour de la ville, fait battre les murs en brèche par deux pièces de grosse artillerie. Puis il commande l'assaut. On apporte les fascines, on comble les fossés; « déjà un porte-enseigne, debout sur les créneaux du mur, avait planté son étendard, appelant à lui les retardataires », quand l'énergie des assiégés, « combattant pour la patrie, pour leurs enfants et leur liberté », parvient à repousser l'ennemi « par une pluie foudroyante de balles, tombant aussi serrées que la grêle du haut des cieux. » L'enseigne tombe au bas des murs, laissant échapper son glaive et son drapeau. A côté de lui tombe Pfaff, célèbre par

¹ Ce Megan était un Hollandais; il signe lui-même son nom Adriæn van Megan; il séjourna comme commissaire de Mansfeld à Strasbourg au commencement de 1622; des documents assez nombreux, ayant rapport à cette mission, se trouvent aux Archives de la ville.

² Bien entendu, je ne fais point ici le récit du siège, j'analyse simplement ce qu'en dit mon poème; le lecteur fera bien de comparer toujours avec le document cité par M. Fischer.

ses forfaits¹, et beaucoup d'autres encore « qui, mordant la poussière et jonchant sans espoir la terre d'Alsace, colorent, en expirant, la neige glacée de leur sang. » Pendant ce temps, le commandant du Haut-Barr tirait sans cesse sur le camp ennemi, faisant trembler les repaires des bêtes fauves, mais par un singulier hasard, un épais brouillard, extraordinaire par un froid pareil, s'étend devant ses yeux et l'empêche de toucher le but avec ses boulets. A ce moment, l'archiduc Léopold² revenant en Alsace, s'établit à Brisach, et envoie au secours des assiégés trois cents hommes d'élite sous les ordres de Victor, capitaine bien connu dans les pays des Grisons, et le commandant de Molsheim joint à ces troupes cent autres guerriers. Sous le manteau de la nuit, traversant les forêts des Vosges par des sentiers cachés, ces quatre cents soldats entrent heureusement dans Saverne, en ordre de bataille, sans que l'ennemi, qui les aperçoit de loin, ose les en empêcher. La lutte recommence, plus vive que par le passé; les assiégés mettent eux-mêmes le feu aux faubourgs; le clergé de la ville ne se contente pas de prier, mais il ceint lui-même l'épée. Quand six cents boulets eurent été tirés contre les murs, le feu de l'ennemi commence à languir; un de ses plus grands canons éclate sous l'action de la poudre. Mansfeld, dans le village de Steinbourg rassemble les chefs de son armée; la renommée a porté à ses oreilles le bruit que deux mille hommes s'approchent à travers les bois, au secours de ses adversaires fatigués. Le courage de Salm et l'intervention

¹ Nous ignorons absolument qui était ce Pfaff, dont nous n'avons rencontré le nom nulle part. Peut-être était-il un parent du colonel de ce nom qui servait sous Chrétien de Brunswick à la bataille de Höchst, cinq mois plus tard.

² L'archiduc Léopold était alors encore, comme il est à peine nécessaire de le rappeler, évêque de Strasbourg; il ne quitta que plus tard la carrière ecclésiastique (à Rome, en 1626) pour épouser une Médicis. Mais il résidait depuis quelques années principalement dans le Tyrol, dont il était gouverneur depuis 1618.

du Lorrain ¹ le décident enfin à partir, après avoir encore brûlé Neuwiller, et à regagner Haguenau et les bords de la Moder ².

Scheer raconte ensuite l'invasion de la cavalerie mansfeldienne sous Obentraut et Megan dans la Haute-Alsace, leurs tentatives sur Schlestadt, Ensisheim et Brisach ³, et leur retour à Haguenau, « où ils offrent à Vénus, à Bacchus et à Mars, leurs divinités impies, les richesses qu'ils viennent d'arracher aux autels. » Il ajoute quelques mots sur la bataille de Wimpffen et sur celle de Hœchst, où furent battus le margrave de Bade et le duc de Brunswick ⁴, et reprend son récit en détail, au moment où Mansfeld, rejeté de rechef par Tilly hors du Palatinat, se précipite une seconde fois sur l'Alsace. « Avec ses généraux fugitifs, ce nouvel Alastor, enflammé de colère contre l'archiduc Léopold, franchit le lit de la Zorn et les ondes de la Bruche qui baignent de leurs replis tortueux les

¹ Les lettres du duc Henri de Lorraine à MM. de Strasbourg, aux trois Etats de la Basse-Alsace, au comte de Hanau, etc., relativement à cette médiation, se trouvent aux Archives de Strasbourg. Quant au texte même de la trêve négociée par l'envoyé lorrain, M. de Ville, entre les comtes de Salm et de Mansfeld, nous l'avons retrouvé à la Bibliothèque impériale, à Paris (Manusc. français, 15,932).

² C'est à ce moment aussi que, dans leur retraite, les Mansfeldistes brûlèrent l'église de Mouswiller, célèbre lieu de pèlerinage en l'honneur de la Sainte Vierge. On retrouva dans les débris l'antique image de la Vierge, préservée de toute atteinte. M. Dag. Fischer, dans une notice du *Samstagsblatt*, a cité les vers allemands écrits alors en l'honneur de cette conservation miraculeuse.

³ Megan et Obentraut arrivèrent jusqu'aux limites extrêmes de la Haute-Alsace, car ils parurent devant les portes de Bâle, et occupèrent quelque temps des terres appartenant à la ville. Voy. Hensler, *Mittheilungen aus den Basler Rathsbüchern zur Zeit des dreissigjährigen Krieges*, dans le huitième volume des *Beiträge* de la Société historique de Bâle (1866.)

⁴ La bataille de Wimpffen fut gagnée le 26 avril (6 mai) 1622 par Tilly et Gonzales de Cordova, sur le margrave George-Frédéric de Bade-Durlach ; celle de Hœchst fut gagnée par les mêmes généraux sur le duc Chrétien de Brunswic, administrateur de l'évêché de Halberstadt, le 9/19 juin de la même année.

champs fertiles, et porte partout la désolation, plus cruel que les Furies; il livre aux flammes les villages, les bourgs et les villes; jamais avant lui la rage des Goths ou des Ottomans n'a sévi de cette manière. » Il porte une main sacrilège sur le monastère de Sainte-Odile et le réduit en cendres, et la terre des Triboques pleure ces flammes furieuses avec des gémissements lamentables. Mais bientôt on annonce que le vaillant Anholt ' s'approche d'un pas rapide avec ses Cosaques ', et de plus une lettre des provinces bataves arrive, qui réclame l'aide de Mansfeld dans ces contrées '. Il ordonne alors de hâter sa marche, se débarrasse d'une partie de ses bagages, et, chargée du butin ravi en Alsace, son armée passe en vue de Molsheim; la jeunesse armée de cette ville et les Croates qui la gardaient, réussissent à s'emparer d'une partie de leurs trésors et tuent beaucoup d'ennemis. C'est alors que Saverne les revoit; ils essayent de s'en emparer, une fois encore. Franchissant la Zorn, ils attaquent les redoutes du *Bergthor*; trois fois repoussés, les soldats de Brunswick prennent enfin la fuite, les nez coupés et les bras taillés en pièces, et le valeureux Salm, couvert d'une noble sueur, rentre dans la ville par une poterne

¹ Jean-Jacques d'Anholt, d'une famille noble de la Westphalie, fut un des meilleurs généraux de la Ligue catholique et de l'Empereur, dans les commencements de la guerre de Trente Ans. En 1629, Ferdinand II le créa comte et le nomma *landvogt* de l'Alsace supérieure. Il mourut en 1630.

² Le roi Sigismond de Pologne, catholique très-fervent et désireux d'obtenir l'appui de l'Empereur pour d'autres projets politiques, avait envoyé à Ferdinand II quelques régiments de cavalerie légère, qui excitèrent, à juste titre, l'étonnement et la colère des habitants de l'Allemagne, par leur aspect étrange et leurs mœurs barbares; ce sont là les Cosaques dont parle notre poème.

³ Les Etats-généraux des Provinces-Unies avaient invité Mansfeld à prendre du service auprès d'eux, pour aider à dégager la ville de Bréda, dont les Espagnols faisaient le siège. Mansfeld, licencié par Frédéric de Bohême sous les murs de Saverne, en juin, finit par accepter ces offres, et gagna les Pays-Bas en automne 1622, après avoir remporté sur les troupes espagnoles de Cordova la sanglante victoire de Fleurus.

secrète. L'approche de Tilly force enfin Mansfeld à partir ; il s'engage dans les étroites Thermopyles des Vosges, harcelé par la garnison de Saverne et les paysans de la contrée, qui parviennent à s'emparer dans les bois d'une partie de ses bagages, faiblement défendus par quelques rares cavaliers¹. Léopold rentre à Haguenau, et le héros autrichien, défenseur de la Justice et de la Foi, nettoie l'écurie d'Augias et force ces lieux possédés par Calvin à saluer les faisceaux trop longtemps méprisés de Ferdinand. C'est par un hymne enthousiaste à la gloire de l'empereur que se termine le poème. après quelques vers par lesquels le poète fatigué nous apprend que la fontaine de Calliope est épuisée, et qu'il cède la parole à des chantes nouveaux. « Qu'il vive, Ferdinand, cette lumière étincelante du trône impérial, qu'il vive, cet autre Hercule, que les dieux ont fait naître pour dompter les monstres de l'Hérésie, lui, auquel la Gloire divine tresse de si nombreuses couronnes, et pour lequel la Victoire souriante prépare son char étincelant ! Qu'il vive, qu'il réforme l'Empire par ses vertus magnanimes, et qu'il règne de longues années, en atteignant l'âge de Nestor ! Enfin, lorsque l'incendie allumé sur la terre allemande sera éteint, et que l'ordre y régnera partout, qu'il soumette à son sceptre les royaumes de l'Orient, jusqu'aux rivages de la mer Caspienne, et que, au-delà des vastes plaines de l'Océan, il règne sur les bords brûlants du Nil aux sept embouchures ! »

Tel est le contenu sommaire de l'opuscule du procureur épiscopal. Les quelques citations que j'en ai faites et l'analyse exacte que je viens d'en donner, suffiront sans doute pour

¹ Ce furent des raisons politiques bien plus que militaires qui motivèrent la seconde délivrance de Saverne. A peine Mansfeld et Chrétien de Brunswic avaient-ils commencé le siège, que leur bailleur de fonds, le roi Frédéric de Bohême, trompé par les promesses fallacieuses de l'Espagne et les conseils absurdes de son ridicule beau-père, Jacques I^{er} d'Angleterre, les remercia et se hâta de se retirer à Sedan. Les deux généraux, n'ayant plus aucune raison pour assiéger cette ville, se retirèrent alors en Lorraine, où nous n'avons pas à les suivre pour le moment.

convaincre le lecteur que la *Gigantomachie* n'est pas un chef-d'œuvre, malgré la profusion de comparaisons mythologiques dont elle est ornée. Mais à défaut de mérites littéraires, elle a, selon nous, quelque valeur historique. Sans vouloir absolument affirmer le fait, on serait tenté de croire que l'auteur a pris part lui-même au siège de Saverne, et qu'enfermé dans la ville, il a pu voir les soldats de Mansfeld de ses propres yeux, et suivre toutes les péripéties de l'attaque et de la défense. En tout cas son récit complète en certains endroits la relation citée plus haut, et la haine vigoureuse qu'il porte aux envahisseurs n'empêche pas que, sur certains points de détail, l'histoire locale puisse l'utiliser avec prudence. Peut-être la courte notice que nous donnons ici sur ce poème alsatique, provoquera-t-elle la publication de quelques renseignements nouveaux sur un auteur alsacien à peu près (sinon tout-à-fait) inconnu jusqu'ici. C'est en tout cas un nom nouveau que nous signalons à M. Stoffel pour la vaste nécropole du *Dictionnaire biographique des Alsaciens célèbres*, sur la liste préparatoire duquel son zèle infatigable a déjà consigné tant d'autres compatriotes parfaitement inconnus ou depuis longtemps oubliés.

ROD. REUSS.

(La suite à la prochaine livraison.)

QUATRIÈME PÉRIODE

WIELAND A WEIMAR

1772 à 1798.

Wieland désirait alors pour la littérature de son pays un Londres ou un Paris allemand. Il n'attendait rien de Berlin sous le règne de Frédéric II, ce roi si anti-national au point de vue des lettres, mais beaucoup de Joseph II et de Vienne. Winckelmann et la *Bataille d'Arminius* de Klopstock y avaient été fort bien accueillis. Pourtant le projet d'une Académie allemande qu'on avait voulu y fonder échoua par des considérations de religion. Tous les savants protestants appelés à Vienne refusèrent. La liberté de la presse et la tolérance y étaient inconnues, de l'aveu de Wieland¹. Le choix de Riedel écarta Lessing et Klopstock. Eh bien, ce centre intellectuel, que Wieland appelait de tous ses vœux, allait se former à Weimar.

Le duc de Saxe-Weimar, Ernest-Auguste-Constantin, était mort en 1758. Il laissait deux fils; sa veuve, de la race des Guelfes, Anne-Amélie, lui succéda comme régente. Elle sut faire traverser heureusement au petit Etat l'époque périlleuse de la guerre de Sept Ans. Quand elle chercha un précepteur pour le prince héréditaire, le Freiherr de Dalberg, gouverneur

¹ Lettre au conseiller d'Etat de Gebler

d'Erfurt, lui proposa Wieland, l'auteur d'*Agathon* et du *Miroir d'Or*. La duchesse le demanda au Prince Electeur de Mayence (1772); il joignit le titre de conseiller de la cour de Weimar à celui de conseiller de l'Electeur; on lui donnait 1,000 risdales et à partir de 1775 jusqu'à sa mort 600 risdales de pension ¹.

Weimar, à l'époque où Wieland y vint, était encore une petite ville assez obscure. Cependant déjà un cercle choisi s'était formé autour de la princesse et du prince. Schweizer, le compositeur, dirigeait la chapelle. Le petit théâtre du château était alors le premier théâtre de l'Allemagne. Des acteurs, tels qu'Eckhoff, Seiler, Böckh, Brandès, à qui Lessing avait rendu un si juste hommage dans sa *Dramaturgie* (1767-68), avaient quitté la scène de Hambourg pour venir à Weimar. A la tête du mouvement intellectuel étaient Siegmund de Seckendorff, le baron Bachoff d'Echt, Musæus, d'Einsiedel, de Knebel, de Voigt, Bertuch, Schmidt, le frère de la Fanny de Klopstock, toute une phalange de jeunes gens distingués par leur esprit et leurs manières, dont l'influence sur Wieland fut des plus salutaires.

Quoique personne ne fût moins propre que lui à être un poète de cour, en 1773 il fit le *Choix d'Hercule* pour le 17^{me} anniversaire de la naissance de son élève, et son *Alceste* fut accueillie avec un immense succès dans toute l'Allemagne.

Cette pièce ne fut pas le premier opéra allemand de ce nom. Dans une dissertation spéciale du vol. 26 ², il nous apprend que de 1680 à 1720 il en avait paru trois sur le même sujet. Un exemplaire de ces opéras se trouvait dans la collection de drames allemands par Gottsched ³. Que n'a-t-il pas déniché, lui qui a fouillé dans tous les greniers ou magasins de vieux

¹ Lettre à Riedel, à Vienne.

² De quelques opéras qui portent le nom d'Alceste, pour servir à l'histoire de la langue et de la littérature allemande dans la seconde moitié du XVII^e siècle, jusque vers le second quart du XVIII^e (1773).

³ Ce recueil périt en 1774, lors de l'incendie du château de Weimar.

papier, dans toutes les boutiques d'épiciers du Saint-Empire romain de la nation allemande avec un zèle infatigable ! »

Quelles rhapsodies que ces pièces ! Quel mauvais goût ! Veut-on se faire du bon sang, qu'on lise, par exemple, l'analyse et les citations que, de la page 227 à la page 240, notre critique fait du premier de ces opéras, « traduit de l'italien d'*Aurelio*¹ qui, vers 1652, écrivait des opéras dans le mauvais goût dont Marino et Loredano infectaient alors tous les poètes et prosateurs de leur nation, et qui d'eux passa aussi à notre Lohenstein, Hofmannswaldau, Postell, etc. »

« L'opéra à cette époque n'était qu'une espèce de fantasmagorie, où tout ce qu'il y a à voir dans le ciel, sur la terre et sous la terre passait dans un beau désordre sous les yeux des spectateurs. »

Aussi n'est-il pas étonnant que l'auteur de cette pièce, M. *Paul Thiernich*, ait été regardé comme un grand poète et qu'elle ait trouvé grâce devant le prince Electeur de Saxe, Jean-George IV, et sa cour (1693).

Le sujet tragique d'*Alceste* nous semble un des plus heureux qui puisse s'imaginer et on ne peut plus approprié au drame lyrique : peu d'action, beaucoup de sentiment ; il n'en faut pas davantage à des esprits amoureux de la simplicité antique. *Orphée* est aussi simple et produit le même effet. La pièce de Wieland fut représentée en 1773 et 1774 sur le théâtre de la cour de Weimar. La musique est de Schweitzer. La poésie de Wieland est simple, comme il convient à un tel sujet.

Ses personnages sont moins nombreux que ceux d'Euripide. Il n'y a guère qu'Alceste, Admète, Parthénie, la sœur d'Alceste, et Hercule. Les enfants d'Admète ne jouent qu'un rôle muet. La lutte de générosité entre Alceste et son époux, la douleur d'Admète, tout cela est parfaitement exprimé et les

¹ Wieland recommande de ne pas le confondre avec *Aurelio Aurelli* de Mantoue, un des meilleurs poètes latins du XVI^e siècle.

stances lyriques sont très-belles. Elles rappellent souvent celles que les Italiens mettent jusque dans leurs drames, où pourtant elles ont moins de raison d'être ¹.

Ce fut vers cette époque aussi que Wieland fonda le *Mercure allemand*, à l'imitation du *Mercure de France*; mais il eut à lutter avec la contrefaçon et subit les attaques de divers journaux, tels que le *Journal noir*, le *Correspondant de Hambourg*, etc. Peu s'en fallut que le *Mercure* n'éprouvât à Vienne le sort d'Agathon, et le public, faute de cet esprit national que Lessing aussi cherchait en vain, resta froid.

H. SCHMIDT.

(La fin à la prochaine livraison.)

¹ Par exemple dans le *Temistocle* de Metastasio, A. I, à la fin de la scène 3.

Al furor d'avversa sorte
Più non palpita e non teme
Chi s'avvezza, allor che freme.
Il suo volto a sostener.
Scuola son d'un alma forte
L'ire sue le più funeste;
Come i nemi e le tempeste
Son la scuola del nocchier.

CURIOSITÉS LINGUISTIQUES

II.

*Quelle est la conception primitive exprimée par les mots grecs
ANTHRÔPOS (homme) et THEOS (dieu).*

I. ANTHRÔPOS.

Qui se serait douté, il y a un siècle, qu'il y aurait, un jour, une méthode sûre pour connaître les conceptions et notions des hommes primitifs dont il nous reste aucun monument historique ou littéraire qui puisse nous révéler directement leur manière de concevoir, de sentir et de penser. Cette méthode existe aujourd'hui dans l'analyse étymologique des mots, ou dans l'étude linguistique des idiomes du passé. C'est, en effet, par cette analyse que nous découvrons les notions primitives des hommes, exprimées par les termes de leur langue. Aussi ne suffit-il plus aujourd'hui de savoir, par exemple, que les mots grecs *anthrôpos*, *theos*, etc., signifient *homme*, *dieu*, etc.; il importe encore de savoir quelle était originairement la conception et la notion dont ces mots étaient l'expression véritable. Cette notion primitive est révélée par l'*étymologie*, comme le dit ce terme même formé d'éléments grecs qu'on peut traduire par *connaissance* de la *vraie* signification

Les peuples primitifs, créateurs des idiomes, n'étant rien moins que savants et philosophes n'avaient que des notions très-imparfaites et très-superficielles des choses qu'ils désignaient par les mots de leur langue. La *vraie* signification ou le sens étymologique des termes n'est donc que très-rarement la notion *vraie* des choses qu'ils expriment. Mais *Etymologie* (vraie signification) est synonyme de signification propre ou *primitive*, par opposition aux significations *postérieures* dérivées, qui, généralement plus conformes à la notion *vraie*, se sont éloignées plus ou moins de la notion primitive ou du sens propre exprimé originairement par les mots. Les termes des langues ne sont bien compris que quand on en connaît le sens propre, antérieur à la signification dérivée qu'en donne le Lexique. Dévoiler ce sens propre primitif c'est ce que nous appelons *expliquer* les mots.

Ainsi que les autres sciences, la Linguistique, ou la science des langues, n'arrive pas non plus toujours du premier coup à découvrir la vérité. C'est ainsi qu'on a donné du mot grec *anthrôpos* des explications qui, examinées de plus près, ne peuvent plus passer pour satisfaisantes.

Bopp dans son glossaire sanscrit a identifié le mot grec *anthrôpos* avec le terme sanscrit *nr-pas* (protecteur d'hommes). Mais, d'abord, la forme grecque correspondante à la forme sanscrite serait *andro-pos* et non *anthro-pos*, et ensuite le sanscrit *nr-pas* exprime, originairement, la notion de *roi* ou héros (protecteur d'hommes), et n'a jamais signifié *homme* en général.

Dans ses savantes *Recherches étymologiques*, p. 158, *M. Pott* explique le grec *anthrôpos* comme contracté de *anthero* (florissant) et de *ôpos* (figure, face). Mais, d'abord, *antheras* n'est jamais contracté en *anthros*, et, ensuite, la notion de *ayant la face* FLORISSANTE pour désigner l'*homme*, par opposition à l'animal, ayant la physionomie *bête*, n'a pas pu être dans les habitudes logiques des hommes primitifs peu portés à remar-

quer, tout d'abord, dans les personnes et les choses, des qualités esthétiques et intellectuelles.

D'après *Hartung*, *anthrôpos* aurait signifié originellement *ayant la figure* (ops) *d'homme* (andros). Ce philologue appuie cette explication sur des expressions analogues telles que, par exemple, en grec, *guna-ik-s* (image de femme; femme), et, en allemand, *Manns-bild* (image d'homme; homme), *Frauen-bild* (image de dame; dame), *Weibs-bild* (image de femme; femme), *Mädchen-bild* (image de fille; fille). Moi-même, il y a trente-cinq ans, j'ai fait remarquer l'analogie du mot norrois eddique *manlikun* (image d'homme; homme), et j'ai ajouté qu'en sanscrit *nara-roupas* (ayant la forme d'homme) signifie *homme*, et qu'on pourrait presque être tenté de rapprocher le grec *anthrôpos* de *nar-roupas* contracté de *nara-roupas*.

M. Pott dans la seconde édition de ses *Recherches étymologiques* et M. Curtius dans son *Étymologie grecque* disent qu'ils ne voient, après tout, d'explication plus satisfaisante que celle de *Hartung* dérivant *anthropos* de *andro* (homme) et *ope* (figure). Mais cette explication n'est pas admissible parce qu'elle ne peut pas rendre compte de l'emploi du *th* au lieu du *d*, dans *anthropos*. Il faut donc la remplacer par une autre qui résout toutes les difficultés de cette forme.

Disons d'abord que le mot sanscrit *naras* (homme), que personne, que je sache, n'a encore expliqué, dérive de *anaras*, qui est une forme régulière d'une espèce de comparatif du sanscrit *ana* (celui-là, l'autre); lith. *anas* (celui-là), *anā* (celle-là); polonais *ono* (lui), *ona* (elle).

Dans les langues *sémitiques* cette ancienne particule démonstrative *an* existe sous forme composée dans *an-ā*, *an-i* (celui-ci, moi), *an-ta*, *an-t* (celui-là, toi), *āt* (p. *an-t* celui-là); lui, surtout pour désigner l'accusatif; héb. *an-ou* (p. *an-oum*, ceux-ci, nous), etc.

An s'est composé avec l'ancienne particule démonstrative *S* (sanc. *sa*, devenu signe du nominatif; ex. *nara-s*), et a formé

le mot *an-s* (celui-ci, l'autre), qui a pris la signification spéciale de *individu*, *homme* et s'est changé, dans l'arabe, en *ins* ou *insân* (hommeau, individu, homme), dans l'araméen, en *anash* (homme), dans l'hébreu, en *ish* (p. *ansh*, individu, homme). Le féminin de *ans* était *ansâ* dont s'est formé en hébreu *ishâh* (p. *ânshâ*, celle-là, femme), etc.

Du sanscrit *ana* (celui) s'est formé *anara-s* (celui-là, l'autre), et, puis, un comparatif plus fortement prononcé *antara-s* (l'autre), lith. *antras* (l'autre), fém. *antrâ* (l'autre), goth. *anthar* (l'autre), etc.

Le sanscrit *anaras* (l'autre, homme) et la féminine *anarî* (l'autre, femme), se sont changés en *naras* (homme) et *narî* (femme), comme *pari* (au-delà) vient de *apara* dérivé de *apa*.

Les grecs ont placé les voyelles avant les consonnes liquides, de sorte que *naras* s'est changé en *anars*, qui prit régulièrement la forme *anér* (p. *anîrs*) et est devenu de la troisième déclinaison au lieu d'être de la seconde comme le mot sanscrit *naras*.

Dans beaucoup de langues la consonne nasale *n*, toutes les fois qu'elle est suivie immédiatement de la liquide dentale *r*, devient elle-même *dentale* ou se fait suivre du son *d*. C'est ainsi, par exemple, qu'en français les anciennes formes latines contractées *tenre* (p. *tener*), *genre* (p. *gener*), *Venre* (p. *Venere*), *venrai* (p. *venerai*) se sont changés en *tenre*, *genre*, *venre* (dans *vendredi* et *Port Vendre*, *Portus Veneris*).

Par la même raison, en grec, *anros* (de l'homme), *anres* (les hommes), et *andro-*, dans les mots composés, se sont changés en *andros*, *andres* et *andro-*.

Avant de dire maintenant pourquoi dans *andro-* le *d* s'est changé en *th* expliquons le second élément du mot *anthropos*.

Il y a, en grec, le mot *ôps* qui signifie *vue*, *aspect*, *figure*, et le mot *ôps* qui signifie *voix*, *parole*.

Le premier mot formé du thème *aka* (percer) devrait pro-

prement avois la forme *ok-s*. Mais les grecs ont préféré remplacer, dans cette famille de mots, la gutturale *k* par la labiale *p* comme étant plus facile à prononcer. Ils disaient donc, par exemple, *opè* (p. *oké*, trou), *ommat* (*opmat*, p. *okmat*, vue); *opopa* (j'ai vu, p. *okoka*); tandis que les slaves disent *oko* (trou), les latins *oculus* (petit voyant, œil), etc., cf. *Curtius, Griechische Etymol.*, p. 407.

Le second mot *ops* (voix) dérive de *vók-s*, le grec ayant encore préféré, dans cette famille de mots, la labiale *p* à la gutturale *k*; tandis que le sanscrit dit *vatj* (voix) avec la gutturale chuintante *tj*, provenant de *k*, et le latin *vóc-s* (voix) avec la gutturale forte.

Le son *v*, comme dans le sanscrit *vatj* et le latin *vox*, a été exprimé, dans quelques dialectes grecs, principalement dans le dialecte éolien, assez rapproché du latin, par un signe particulier F qui est devenu souvent le F latin, et qui, à cause de la ressemblance qu'il avait avec la forme de deux *g* ou gamma Γ superposés l'un à l'autre, a eu le nom de *digamma* (double gamma). Ce digamma F étant une labiale aspirée a perdu, dans la plupart des dialectes grecs, le son labial et s'est changé, comme la plupart des consonnes aspirées, en une simple aspiration ou en un *h* plus ou moins aspiré. Exemple : sanse. *vichas*, gr. *ῑios*, lat. *viola*, gr. *ῑion*; lat. *viscus*, gr. *ῑksos*. De la même manière le *f* latin s'est changé en *h* dans l'espagnol. Exemple : lat. *facere*, esp. *hacer*; lat. *fabulari*, esp. *hablar*, etc.

D'après la même règle l'ancien mot grec *Fops*, correspondant au sanscrit *vatj* et au latin *vox*, s'est changé en *hops*.

L'aspiration s'exprimait en grec par le signe H qui est devenu, en latin, la lettre H. Cette aspiration étant forte dans certains mots et faible dans d'autres, on a exprimé plus tard, ces deux aspirations ou l'esprit rude et l'esprit doux par deux signes différents. Pour désigner l'esprit rude on a fait usage de la première partie du H, soit F, signe qui dans la suite s'est changé en le signe ' ; et pour désigner l'esprit doux on a

employé la seconde partie du H, soit I, qui dans l'écriture cursive est devenue le signe '.

Le mot *anthrôpos* s'est formé à une époque où l'ancien mot grec *Fops* s'était déjà changé en *hops*, de sorte que de *andro-* et de *hops* s'est formé régulièrement le mot *andro-hôpos*. Mais dans ce composé les deux voyelles *o* et *ô*, séparées seulement par une aspiration ou un *h*, avaient naturellement la tendance de se rapprocher, en élidant le *h*, et de se confondre ou contracter en *o* long. Or, l'aspiration, dans les mots grecs, bien qu'elle soit de sa nature un son faible qui s'élide facilement, a cependant une tendance prononcée à se maintenir avec une certaine tenacité dans la forme des mots. C'est pourquoi s'il lui arrive d'être rejetée ou déplacée au commencement du mot, elle se rejette, se réfugie ou se maintient au milieu ou à la fin. Ainsi, par exemple, dans le mot grec *trikh* (cheveu) le *h* de la gutturale finale a dû disparaître au nominatif devant le *s* également aspiré, le grec n'aimant pas deux aspirées placées l'une à côté de l'autre. Mais délogée à la fin du mot l'aspiration s'est rejetée sur le commencement, de sorte qu'au lieu de *trikh-s* les grecs prononçaient *thrik-s*. Au génitif l'aspiration a pu garder sa place; aussi le génitif de *thriks* se prononçait-il *trikhos*.

D'après cette loi le *h* élidé dans *andro-hopos* s'est rejeté sur le *d* précédent et la changé en *dh*, que les grecs ont exprimé par la lettre *th*.

La forme de *anthrôpos* renferme donc la preuve que ce mot est composé de *andro* et *hôpos* et non de *andro* et *opos*; car cette dernière composition aurait pris la forme de *andrôpos* et non celle d'*anthrôpos*.

Le mot grec *anthrôpos* avait donc, originairement, la signification non pas de *ayant la figure d'homme* mais de *ayant le langage d'homme*. Et, en effet, pour établir la différence entre l'homme et l'animal, les peuples primitifs trouvaient le caractère distinctif de l'un à l'autre plutôt dans la voix que dans la

figure. La figure, pour eux, ne caractérisait pas autant l'homme ; car elle était commune à l'homme, au singe et aux dieux. Mais ils distinguaient, de bonne heure, la voix et le langage de l'homme de la voix et du langage des animaux. Aussi, plus tard encore et dès les temps d'Anacréon, les grecs aimaient-ils donner en poésie à l'homme l'épithète caractéristique de *merhops* (au langage articulé).

BERGMANN,

Doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg.

(La fin à la prochaine livraison.)

LÉGENDES DE L'EDDA

(Suite.)

Thialfi et Roeskwa.

Thor était sorti dans son char trainé par des boucs. Loki se trouvait avec lui. Il commençait à faire nuit quand les deux voyageurs arrivèrent près de la cabane d'un paysan ; ils y demandèrent l'hospitalité, et Thor s'occupa du souper. Il tua ses boucs, les écorcha, et prépara un bon repas. Les paysans, invités à en prendre leur part, se mirent à table avec les dieux. Thor avait eu soin de recommander à ses hôtes de jeter les os sur les peaux étendues devant l'autel. Mais le fils du paysan, Thialfi, qui rongea une cuisse, oublia cette recommandation : il cassa l'os avec son couteau, et en suçait la moëlle.

Les deux Ases passèrent la nuit dans la cabane du villageois. Le lendemain ils furent sur pied avant le jour, et Thor, son marteau Miölnir à la main, prononça les paroles sacrées qui devaient rendre ses bêtes à l'existence. A la voix du dieu, les chairs se forment et les boucs renaissent : mais l'un d'eux boitait d'une jambe. A cette vue Thor s'écrie qu'une de ses bêtes a la cuisse cassée, et que la négligence du paysan en est la cause. Qu'on se figure l'effroi de celui-ci à la vue de Thor dont les yeux étaient couverts par ses sourcils contractés : ces yeux presque invisibles, fixaient sur le misérable un regard dont il faillit être renversé ; la main du dieu se crispait sur

le manche du marteau avec une telle violence que les petits os paraissaient tout blancs à travers la peau. Toute la famille accourut, poussant des cris affreux et demandant grâce; le paysan offrit tout ce qu'il possédait pour réparer le dommage. Thor fut touché de ces marques de terreur: il pardonna, mais en acceptant une double rançon, le fils et la fille de son hôte, Thialfi et Röska, qui entrèrent à son service, et ne le quittèrent plus jamais depuis.

Thor à Utgard ¹.

Les dieux continuèrent leur voyage avec Röska et Thialfi; ils suivaient la route de l'Orient, et se dirigeaient vers le pays des Jotnes. Après avoir franchi l'Océan, ils entrèrent dans une forêt immense, dans laquelle la petite troupe chemina une journée entière sans en atteindre le bout. Thialfi, le plus agile des hommes, portait la besace de Thor: mais elle n'était pas bien garnie, et les lieux offraient peu de ressources pour la remplir. Lorsqu'il commença à faire sombre, ils furent heureux de trouver une cabane assez spacieuse, dont la porte était aussi large que le bâtiment, et où ils s'empressèrent de s'établir pour la nuit. Vers minuit un violent tremblement de terre les arracha au sommeil; la cabane s'agitait d'une manière effroyable. Thor se leva, appela ses compagnons, et se mit avec eux à la recherche d'un abri moins dangereux. Vers le milieu de la maison ils découvrirent un passage par lequel on entraît dans une petite construction latérale. Ils y pénétrèrent: Thor se plaça sous la porte, son marteau à la main; les autres, assis derrière lui, passèrent la nuit dans des transes continuelles, car le tintamarre ne cessa pas un seul instant.

Quand le jour fut venu, Thor sortit de la cabane, et vit, à quelques pas de là, un homme de haute taille, étendu sur l'herbe, et qui ronflait très-fort. A la vue de ce dormeur bruyant, il s'expliqua les désordres qui avaient troublé son

¹ Le pays des géants.

repos; il revêtit en toute hâte sa ceinture fortifiante. En ce moment le géant se réveilla, et fut sur pied en un clin-d'œil.

Thor, dit-on, pour la première fois n'osa point brandir son marteau. Il entama avec l'étranger une conversation pacifique, et apprit qu'il s'appelait Skrymir. « Quant à toi », dit le géant, « je ne te demande pas ton nom, tu es Asathor. Mais où as-tu trainé mon gant? » En faisant cette question, il se baissa pour ramasser le gant, Thor et les siens y avait passé la nuit : le bâtiment latéral dans lequel ils s'étaient réfugiés, quand la maison tremblait, en était le pouce. Ensuite Skrymir demanda la permission de se joindre à ses nouvelles connaissances, et l'ayant obtenue, il se mit à déjeuner de bon appétit. Thor et ses compagnons en firent autant. Le repas fini, Skrymir proposa de mettre les vivres en commun, et enferma le tout dans sa valise, qu'il chargea sur son dos. Toute la journée il marcha en tête de la troupe, faisant de grands pas, qui fatiguaient ses nouveaux amis. A la tombée de la nuit on s'arrêta au pied d'un chêne, et Skrymir, se disant accablé de lassitude, se coucha dans le gazon, après avoir remis aux autres la valise aux provisions. Un instant après on entendit de nouveau son effroyable ronflement. Thor prit la valise, et fit de vains efforts pour en ouvrir les nœuds : les lanières qui la fermaient semblaient braver son impatience et la force, invincible jusque-là, que lui prêtait sa ceinture. Furieux, il se lève, et, saisissant son marteau à deux mains, il en assène un coup violent sur la tête de Skrymir endormi. Le géant se réveille : « Il me semble, dit-il, qu'une feuille m'est tombée dans la figure. Avez-vous mangé, ajouta-t-il, et vous couchez-vous maintenant? » Thor répondit qu'ils s'y disposaient, et se retira avec les siens sous un autre chêne, où, pour dire la vérité, ils n'osèrent fermer l'œil de la nuit.

Vers minuit Thor entendit toute la forêt retentir des ronflements du géant. Il se leva, s'approcha de lui à pas de loup, et, rapidement, de toutes ses forces, il lui porta un coup de

marteau sur le sommet de la tête. Cette fois-ci la blessure était profonde, Thor l'avait sentie se creuser sous son arme. Cependant Skrymir n'expira point ; il se réveilla encore : « Qu'est cela ? dit-il ; il faut qu'un gland me soit tombé sur la tête. Et toi, Thor, qu'as-tu donc ? » Le dieu s'excusa de son mieux, tout en faisant quelques pas en arrière. « Je viens de me réveiller, dit-il ; mais je vais me recoucher, car je vois qu'il est à peine minuit. » Il méditait cependant une troisième tentative. Vers l'aube le géant recommençait à ronfler ; il était couché sur le côté : le dieu lui porta un coup si terrible sur la tempe, que le marteau pénétra jusqu'au manche dans la blessure. Cette fois-ci Skrymir se mit sur son séant. « Il faut, dit-il, en se frottant la joue, il faut qu'il y ait des oiseaux sur cet arbre. Il me semblait, au moment où je m'éveillais, qu'un débris de branche me tombait sur la tête. Es-tu éveillé, Thor ? Il est temps, je pense, de se mettre en route. Ce n'est pas, pourtant, que nous soyons bien loin du château qu'on appelle Utgard. Je vous ai entendus plusieurs fois dire entre vous que je ne suis pas de taille méprisable. Mais vous en verrez d'autres, quand vous serez à Utgard. Laissez-moi seulement vous donner un conseil que je crois bon : pas trop de fierté dans ce pays-là. Les gens de la cour d'Utgardloki ne permettront pas, je le crains, à de petits garçons comme vous, de le prendre sur un ton trop haut. Si cela vous paraît dur, retournez sur vos pas, et croyez-moi. Mais si vous voulez poursuivre votre chemin, allez toujours vers l'Orient. Pour moi, je me propose d'aller vers le nord, du côté de ces montagnes, que vous pouvez voir d'ici. » Là-dessus Skrymir jeta sa valise sur ses épaules, quitta la route, et disparut dans la forêt voisine. L'histoire ne dit pas si les Ases ont fait des vœux pour le revoir en bonne santé.

La petite troupe continua son voyage, et se trouva, vers midi, en face d'un château si élevé que Thor fut obligé de courber considérablement le dos en arrière, pour le voir en

entier. Ce vaste bâtiment était entouré d'une forte grille en fer, que Thor essaya en vain d'ouvrir. Désespérant de s'introduire d'une manière convenable, ils se glissèrent entre les barreaux. Ils entrèrent dans le château, et virent dans la première salle un grand nombre d'hommes, la plupart de haute taille, assis sur deux bancs. On les introduisit auprès d'Utgardloki : ils saluèrent le roi gigantesque. Utgardloki répondit négligemment à leur salut, puis les toisa avec une grimace dédaigneuse. Après les avoir examinés pendant quelques instants, il dit à ceux qui l'entouraient : « On prétend que ceux qui ont beaucoup vu, aiment parfois à se moquer de ceux qui les écoutent. Je ne dis pourtant que la pure vérité, en vous affirmant que ce nain-là est Oekuthor. Mais peut-être êtes-vous plus forts que vous n'en avez l'air, continua-t-il, en s'adressant à ses hôtes. Voyons, mes enfants, quelles sont les choses pour lesquelles vous vous croyez une aptitude particulière ? Car nul n'est admis parmi nous, s'il n'a fait preuve de quelque talent ou de quelque capacité qui le distingue entre tous. »

En entendant ces mots, Loki, qui s'était prudemment caché derrière les autres, s'écria : « Je sais un art, moi. Je gage qu'il n'y a personne ici qui mange aussi vite que moi. » — « Voilà sans doute un art, répondit Utgardloki, mais il faut bien l'entendre. Nous allons voir, du reste, si tu es aussi habile que tu le prétends. » Puis, se tournant vers les bancs, il fit signe à un certain Logi de s'avancer, et lui ordonna d'essayer ses forces contre le compagnon d'Oekuthor. Un pétrin fut apporté, on le remplit de viandes ; Loki se mit à un bout, son rival à l'autre. Sur un signe du roi, ils se mirent à manger avec une prodigieuse rapidité. Au bout d'un instant, ils se rencontrèrent au milieu du pétrin. Loki avait dévoré les os avec la chair ; mais Logi avait englouti la viande, les os et le pétrin. Il était clair pour toute l'assistance que Loki avait eu le dessous.

« Et ce jeune homme, dit le géant, en regardant Thialfi,

que sait-il faire ? » Thialfi répondit qu'il se mesurerait à la course avec tous ceux qu'il plairait au roi de lui opposer. « Voilà un art qui n'est pas à dédaigner, dit le roi, mais il faut que tu sois singulièrement exercé, puisque tu espères nous vaincre à ce jeu. Voyons, sans plus attendre, ce qui en est. » A ces mots il se leva et sortit de la salle ; tous les assistants le suivirent. Une vaste carrière s'étendait devant leurs yeux dans une plaine parfaitement unie. Un jeune homme, nommé Hugi, s'avança sur un signe de son maître, pour courir avec le frère de Røskwa. Les deux jeunes gens prirent leur élan. Hugi, arrivé au but, eut le temps de se retourner pour voir arriver son rival. « Allons, Thialfi, dit le géant, il faut que tu te secoues un peu mieux, si tu veux gagner la partie : je dois convenir cependant qu'il ne nous est encore venu personne qui ait su se servir de ses jambes comme toi. » La course recommença : mais quand Hugi se retourna au bout de la carrière, Thialfi se trouvait encore à une bonne portée de flèche. « Pas mal couru, ma foi ! dit le géant ; mais je commence à craindre que tu n'aies pas le dessus. Essayons encore. » Cette fois-ci Hugi avait fourni sa course, que Thialfi était à peine au milieu de la carrière. Tout le monde s'accorda à dire que la chose était jugée.

Le tour du fils d'Odinn était venu. « Dans quel art vas-tu nous montrer ta supériorité, lui dit Utgardloki ; ta réputation parmi les hommes est si grande que je suis très-curieux de te voir à l'œuvre. » Thor répondit qu'il se croyait le plus fort buveur de la société. Aussitôt l'échanson lui présenta la corne dans laquelle les courtisans avaient l'habitude de boire. « Celui qui vide cette coupe d'un trait, dit Utgardloki, passe pour fort chez nous ; quelques-uns s'y prennent à deux fois : mais personne ici n'est ni mauvais buveur qu'il n'en voie le fond au troisième coup. » Thor considéra la corne, et ne la trouva pas très-large, mais en revanche un peu longue ; mais qu'importe, il avait soif. Il porta le vase à ses lèvres, et se mit à avaler

d'immenses gorgées. Lorsque, hors d'haleine, il le déposa, il vit avec étonnement que la diminution du liquide était à peine sensible. « Ce n'est pas trop mal bu, dit Utgardloki; cependant il n'y a rien d'extraordinaire: je n'aurais jamais cru, pour mon compte, qu'Asathor ne sût pas mieux boire que cela. » Thor ne répondit rien, mais il reprit la corne et se mit à boire avec rage jusqu'à ce que l'haleine lui manqua. Hélas! quand il s'arrêta, il put s'assurer que sa seconde gorgée n'avait pas été plus grande que la première: on pouvait maintenant porter le vase, sans rien verser, voilà tout. « Eh bien, Thor! dit Utgardloki, tu te ménages, ce me semble, tu crains de te faire du mal. Si tu veux vider au troisième coup, le plus fort reste à faire. M'est avis que, si tu ne te rattrapes dans les autres exercices, tu ne seras pas chez nous un aussi grand personnage que chez les tiens. » Thor, furieux, fit un effort désespéré: le liquide baissa, mais faiblement. Alors le dieu vaincu rendit le vase à l'échanson, et déclara qu'il en avait assez. « Bien, dit Utgardloki, je vois maintenant que nous t'avons un peu surfait jusqu'ici; il faudra que nous en rabattions quelque chose, car tout cela n'est pas bien merveilleux. »

« Passons à d'autres exercices, l'interrompt Thor. Je serais bien étonné si jamais, chez les miens, une gorgée comme celle que je viens de boire, passait pour une bagatelle. Mais voyons, que puis-je faire encore? » — « Les jeunes gens de chez nous, répondit le géant, s'amuseut quelquefois à soulever le chat de la maison. Je ne te parlerais pas de cet humble exploit, si je n'avais pu m'assurer tout à l'heure du peu que tu sais faire. » En ce moment un chat gris, d'une assez belle taille, traversait la salle. Thor s'approcha de l'animal, lui passa la main sous le ventre, et essaya de le soulever. Le chat courba le dos, et ne bougea point, pendant que le dieu se consumait en impuissants efforts. Enfin, en se surpassant lui-même, il parvint à enlever du sol un des pieds qui semblaient y être cloués. Là se borna son succès. « C'est cela, dit Utgardloki, je l'avais bien

prévu. Le chat est de taille raisonnable, et Thor est bien petit, en comparaison de mes robustes gaillards. »

« Que l'un de vous sorte des rangs, s'écria Thor, et si petit que je sois, nous verrons s'il me vaincra à la lutte; car ma colère commence à s'enflammer. » Utgardloki regarda en souriant les hommes qui l'entouraient : « Je ne vois personne ici, dit-il, pour qui ce ne fût un jeu d'enfant de lutter avec toi. Mais attends : qu'on appelle Elli, ma vieille nourrice; Thor pourra lutter avec elle; elle a jeté par terre de plus forts champions que lui. » La vieille femme entra dans la salle, la lutte commença; à chaque effort que faisait le dieu, la vieille semblait devenir plus solide sur ses pieds. Tout à coup elle lui donna un croc-en-jambes, et la lutte continua, Thor ayant une jambe en l'air : enfin il tomba sur un genou, et Utgardloki donna l'ordre de cesser le combat. « Il serait absurde maintenant, dit-il à Thor, de provoquer quelqu'autre personne de ma cour. Finissons tout cela, voilà la nuit; mettons-nous à table, et permettez-moi de remplir les devoirs de l'hospitalité, en vous faisant passer agréablement la soirée. »

Le lendemain matin, au moment où Thor et ses compagnons se disposaient à quitter en silence le logis du géant, Utgardloki parut et leur fit servir un bon repas. Puis il les conduisit lui-même jusqu'à la porte du château. « Eh bien, Thor, dit-il, es-tu content de ton voyage, et penses-tu avoir rencontré plus fort que toi » — « J'avoue, répondit le dieu, que tout ce qui s'est passé hier ne m'a point fait honneur. Vous avez sans doute une pauvre opinion de moi, et cette pensée me tourmente. » — « Puisque te voilà sur le point de quitter cette maison, reprit Utgardloki, et j'espère bien que tu n'y mettras plus les pieds, je vais te dire la vérité. Tu ne serais jamais entré ici, si ta force prodigieuse, qui a failli causer notre perte, m'avait été connue. Sache que tout ce qui s'est passé depuis hier n'est qu'une suite d'illusions. L'homme que tu as rencontré dans la forêt, c'était moi-même. Te rappelles-tu la

besace que tu cherchais en vain à ouvrir ? Elle était fermée par des cercles de fer. Trois fois tu as cru me frapper de ton marteau ; le premier de tes coups était le plus faible, et il aurait suffi pour m'envoyer chez Hel. As-tu remarqué, non loin de ces murs, un immense bloc de pierre dans lequel se trouvent trois petits vallons carrés : ces cavités sont les traces de tes coups de marteau. A ton insu tu frappais sur ce rocher. Le même art magique a trompé vos yeux, pendant que vos amis luttaienent avec les gens de ma cour. Ton compagnon Loki a fort bien mangé ; mais Logi, son adversaire, était le feu lui-même ; il consuma les vivres et le péttrin. Thialfi, à la course, disputait le prix à un rival sur lequel il était impossible qu'il l'emportât : c'est ma pensée. Quand tu portas la corne à tes lèvres, tu fis un tour de force que j'aurais refusé de croire, si je ne l'avais vu de mes propres yeux. L'autre extrémité de la corne, à ton insu, plongeait dans la mer : la première fois que tu te trouveras sur ses bords, tu seras étonné de l'abaissement de son niveau ; le trouble que tu as causé dans ses eaux portera désormais le nom de marée. Mais ce qui, je l'avoue, nous fit tous pâlir d'effroi, c'est l'effort que tu fis en soulevant le chat. Le chat n'était pas si peu de chose qu'il en avait l'air : c'était le serpent de Midgard, dont le vaste corps s'enroule autour de la terre. Ton bras s'est élevé si haut que le serpent touchait presque le ciel, et que sa tête et l'extrémité de sa queue pendaient seules à terre. Ce fut aussi une belle chose à voir que ta lutte avec Elli. Personne ne lui a jamais tenu tête, et personne ne pourra jamais lui résister : car Elli est la vieillesse, qui renverse ce qu'il y a de plus fort au monde. Mais la vérité est, que voilà le moment de nous séparer pour toujours : il sera bon pour l'un et pour l'autre que nos rapports s'arrêtent là. Je saurai désormais entourer mon château de tant d'images trompeuses, qu'avec toute votre puissance vous ne pourrez rien contre moi. »

Quand le géant eut cessé de parler, Thor leva son marteau,

mais Utgardloki avait disparu. Le dieu revint sur ses pas, résolu à ne pas laisser pierre sur pierre de la maison de son hôte. Mais à l'endroit où il avait passé la nuit s'étendaient maintenant au loin des plaines superbes. Thor reprit donc, de fort mauvaise humeur, le chemin de Thrudwang, en réfléchissant aux moyens de se rencontrer une seconde fois avec le serpent de Midgard. Nous verrons qu'il y réussit depuis.

BECK.

(La suite à la prochaine livraison.)

EXÉCUTIONS DE SORCIERS ET SORCIÈRES

EN 1615

DANS LES POSSESSIONS DE MURBACH ET LE HAUT-MUNDAT

*ETAT de tous ceux qui ont été condamnés et exécutés pour
crime de sorcellerie depuis le 23 janvier 1615.*

A Guebwiller.

1. Vite Eberhart, le charbonnier.
2. Elisabeth Gewinnerin.
3. Anne Weberin, la pâtissière.
4. Marguerite Butzlerin.
5. Adam Guyath, le fabricant d'huile.
6. Barbe Hallerin, sa femme.
7. Catherine, femme d'Asmann Gack, le boulanger.
8. Marie, la coutelière.
9. Claire Zällerin, femme de Nicolas Kornmann.
10. Jean Pfaffenzeller, le joueur de violon.
11. Martin Wagner, le tourneur.
12. Barbe Rebmännin.
13. Barbe Weydtsticherin, l'arquebusière.
14. Catherine Pfaffenzellerin.
15. Agnès Hüglerin, femme de Beat Salzmann.
16. Catherine Hausser, femme de Michel Schuehmacher.
17. Anne Balzin, femme de Dietrich, le maçon.
18. Barbe Fördianin, dite la faiseuse de hotte.

A Murbach.

19. Anne Schaublerin.

A Bergholtz.

20. Ursule, femme de Martin Bernhart.

21. Marie Täschin.
22. Anne Metzin.
23. Marguerite Willerin.
24. La femme d'Ohlmann Weber.

Total des personnes qui ont été exécutées 24.

A Bühl.

1. Marguerite, la sage-femme.
 2. Lucie, la boulangère.
 3. Marguerite, femme de Conrad Jæger.
 4. La femme de Jean Gräck, le cordier.
- Ces quatre sont en prison, et n'ont pas encore été jugées.
Fait à Guebwiller, le 18 novembre 1617.

Signé, JEAN MEYER.

*ETAT des personnes qui ont été condamnées pour crime de
sorcellerie et exécutées dans le Haut-Mundat.*

A Ruffach.

1. Anne Magelerin, dite la Wasserweiblin.
2. Véronique Schillingerin, dite la Truttmännin.
3. Ursule Beckin, autrement dite la Rudennägerin.
4. Agnès, veuve de Nicolas Meyerhofer, le barbier.
5. Jacques Ruel, le vieux.
6. Odile Cuntz, veuve de Melchior Knechtlin.
7. Susanne Becherin, veuve de Walther Dideney.
8. Jean Nell, dit Pfeifferhänsel.
9. Anne Cuntz, dite Stromeyerin.
10. Madeleine Cuntz, veuve de Jacques Anselmann.
11. Anne Reiberin, femme de Valentin Maulbeck.
12. Marie Zopfferin, femme de Georges Schlegel.
13. Catherine Göglerin, femme de Gilles Engel.
14. Agnès, veuve de Louis Cuntz.

A Pfaffenheim.

15. Salomé Heckerin, femme de Jacques Thomann.

- 16. Ursule Schedlerin, veuve de Philippe Hänslin.
- 17. Rosine Nesslerin.

A Soultzmatt.

- 18. Madeleine Fischerin, femme de Michel Cuntzmann, le prévôt.
- 19. Gertrude Michlerin.
- 20. Anne Brumlerin, femme de Nicolas Aeplin.
- 21. Mathieu Gerber, le tailleur français.
- 21. Pierre Higelin, le charpentier.
- 22. Gertrude Löwin, dite Ruferin.

A Westhalten.

- 23. La veuve d'Offrian Henri Fischer.
- 24. Marthe Gilcherin, dite Siglerin.
- 25. Thiébaud Guley.
- 26. Dorothée Bartlerin, dite la vieille Tietschlerin.

NB. Appoline, veuve Hass, et femme en secondes noces de Jean Meyer de Westhalten, est encore en prison à Soultz.

A Soultz.

- 27. Colombe Wächlerin.
- 28. Agnès Kleinwehrlerin, dite Buzerin.
- 29. Catherine Brackhin, dite la vieille Spanerin.
- 30. Marguerite Schmidin.
- 31. Eve Fördianin.
- 32. Marguerite Hagerin, femme d'Antoine Gall.
- 33. Luc Weber.
- 34. Eve Göpfertin, l'ancienne gouvernante de M. Hennot.
- 35. Madeleine Maisterin.
- 36. Agnès Feyrtagin, femme de Thiébaud Keller.
- 37. Brigitte Söhnlerin, femme d'André Wagner.
- 38. Marguerite, fille de Beat Maurer.

A Wuenheim.

- 39. Sibylle Penzerin, dite la fondeuse en étain.

40. Agnès Lampertin, dite la Landwehrlerin.
41. Elisabeth Zimmermännin, dite la Störcklerin.
42. Brigitte Teschlerin, femme de Sigismond Weibel.
43. Marguerite Printaleine, une étrangère. Celle-ci avait été
incarcérée pour vol, mais ayant été reconnue comme
sorcière, elle a été condamnée à mort et exécutée.

(Anciennes archives du tribunal de Saverne.)

Communiqué par M. DAGOBERT FISCHER.

WILHELM, HÉLÈNE ET FRIDOLIN

ou

LES FORGES DU WASENBOURG

Avant de dérouler la poudreuse liasse,
Où dormait cet essaim d'antiques fabliaux,
Dans l'épître, où, dressant le bilan de l'Alsace,
Je signale les dons, les produits principaux
De ses fertiles flancs, de sa riche surface,
J'ai cité tout d'abord ses sources, ses métaux.
S'il t'en souvient, lecteur, ma liste si pressée
S'ouvre par ces deux biens. Les bassins, les fourneaux
De Niederbronn alors s'offraient à ma pensée.
Laissons, pour aujourd'hui, ses salutaires eaux :
Sur ses forges, voici de l'histoire passée
Un récit aussi vrai, qu'il paraît merveilleux.
 Quoique ce trait, où de la Providence,
 De sa bonté, de sa juste vengeance,
 Brille le doigt miraculeux,
Vous soit, Alsaciens, connu dès votre enfance,
J'y reviens cependant : pour sa moralité,
Il peut à votre esprit, votre oreille plus mûre,
Avec profit encore être représenté.

Schiller près de Saverne a placé l'aventure,
Je le sais, mais ma version,
Si mes vers sont moins beaux, me paraît aussi sûre,
Et plus conforme aux lieux que sa tradition;
Du maître, à cela près, c'est l'imitation.

Un pic, entre la Haute et la Basse-Fontaine,
(Ober et Nieder-Bronn), détaché de sa chaîne,
Aux baigneurs offre encore quelques pans du castel
De Wasenbourg; là, près de Wilhelm-le-Cruel,
Son dur époux, jadis vivait la douce Hélène.
Un bel adolescent, dès longtemps orphelin,
L'aimable et pieux Fridolin,
Servait de page à la comtesse.
Nourri du même lait qu'un enfant, dans sa fleur,
Ravi naguère à sa tendresse,
Il avait, par degrés, remplacé dans son cœur,
(S'il se peut que sur sa misère
A ce point s'abuse une mère),
L'objet de ses regrets, de sa longue douleur.
Fridolin n'avait pas seulement le même âge,
Qu'aurait eu son Hermann; c'étaient ses blonds cheveux,
Son port noble, son front, son gracieux visage;
C'était la même bouche et le même langage;
Le même ciel enfin brillait dans ses yeux bleus.
Aussi souvent la mère, et quelquefois la femme,
Sur le page arrêtait son humide regard;
Le beau Fridolin, de sa part,
Sans le savoir encor, dans le fond de son âme,
Pour sa maîtresse nourrissait
De l'amour le plus pur la moins discrète flamme.
Du matin jusqu'au soir, tout le jour se passait

Pour lui, près de sa chère et tendre bienfaitrice ;

Et, si parfois il la quittait,

C'était pour mieux remplir son gracieux office,

Porter un ordre, un don, servir un doux caprice.

Le jeune Fridolin était ainsi chéri,

Choyé, non seulement par la bonne comtesse,

Mais, pour son obligeance et pour sa gentillesse,

Du château tout entier c'était le favori.

Deux hommes seuls pour lui montraient moins de
tendresse,

Le farouche Wilhelm et Robert, son chasseur.

Ce dernier, aussi laid de taille et de visage,

Qu'il était brutal et sauvage

Dans ses gestes, sa voix, et méchant dans le cœur,

Du beau page enviait l'unanime faveur :

Il voulait, à tout prix, la changer en disgrâce.

Un soir donc, qu'au retour d'une lointaine chasse,

Le fourbe voit l'ennui, peut-être le soupçon

De son maître plisser la redoutable face,

Il s'approche et lui dit, en abaissant le ton :

- Oh ! monseigneur, après une chasse aussi belle,
- Après cinq débuchers, cinq hallalis joyeux,
- D'où vous vient aujourd'hui cet air tout soucieux ?
- La fortune pourtant ne vous est point cruelle :
- Vous êtes noble, riche et partant respecté,
- Chéri de vos vassaux, des voisins redouté ;
- Les rois mêmes n'ont pas une cour plus brillante ;
- Enfin, deux fois le jour, votre table riante
- Réunit à votre côté,

• Avec six beaux enfants, une épouse charmante,

• Et qui n'aime que vous ; car sa fidélité

• Ne peut être, sans doute, une vaine parade. »

— « Que me chantes-tu là, mon hardi camarade ?

Dit le comte, en ridant son terrible sourcil ;

- « Je ne devine point ton obscure charade.
- « La vertu de la femme est la neige d'avril ;
- « Le plus léger oiseau la marque de sa trace,
- « Et le vent le plus doux l'obscurcit ou l'efface ;
- « On le dit ; mais, Robert, ma paix, mon vrai bonheur,
- « Sur une base plus solide
- « Repose ; ne crois point que jamais tentateur
- « Soit voisin, soit vassal, téméraire, perfide,
- « D'un Wasenbourg, d'Hélène ose effleurer l'hon-
- neur. »
- « C'est bien mon sentiment ; oui, réplique le traître,
- « En fixant son regard sur celui de son maître,
- « Oui, le fou né valet, assez audacieux
- « Pour lever de coupables yeux
- « Sur la chaste beauté, qui, par sa bienfaisance,
- « Le tirant de la boue, éleva son enfance,
- « Loin d'exciter votre courroux,
- « Est digne tout au plus de votre raillerie.
- « D'un vilain, serviteur de table ou d'écurie,
- « Un comte souverain ne peut être jaloux. »
- « Que veux-tu dire, parle ; ou bien ton insolence... »
- « Est-il possible, monseigneur,
- « Que l'on vous ait caché la publique rumeur,
- « Que, partageant votre ignorance,
- « Madame même ait cru... mais je sais mon devoir ;
- « Quoi que je puisse entendre et voir... »
- « Achève donc, manant, si tu tiens à la vie. »
- « Puisque vous l'exigez, en dépit de l'envie,
- « Je vous dirai, seigneur, que le blond Fridolin,
- (« Mais vous n'en croirez rien peut-être),
- « Je vous dirai pourtant que ce vil orphelin
- « Ose outrager son trop bon maître. »
- « La preuve ? » — « Voici quelques vers,
- « Ou plutôt certains mots d'un infâme grimoire :

- Lisez-les ; tous m'ont dit (moi, j'ai peine à le croire),
 « Qu'ils sont l'œuvre de ce pervers.
 « L'ingrat à notre noble dame
 « Dont il profane la bonté,
 • Ne craint point d'étaler son insolente flamme,
 • Et le honteux espoir qu'il couve dans son âme.
 • Mais puisque, pardonnant cette témérité,
 « Pour ne point perdre un misérable.
 • Madame si longtemps a tu la vérité,
 • Peut-être trouvez-vous que je suis bien coupable
 • De laisser échapper... Car enfin, monseigneur,
 • Je tremble que, saisi d'une juste fureur,
 • Sur ce valet... » — « Assez, et qu'un profond silence
 « Enterre à jamais ce secret ;
 « Car l'oubliette ou la potence
 • Attend le curieux, punira l'indiscret. »

Comme il disait ces mots, au fond de la vallée,
 Il entend retentir, le long de la feuillée.

Les enclumes et les marteaux.

Il quitte ses chasseurs sous les premiers ormeaux
 Qui formaient du manoir la longue et haute allée.

L'infatigable destrier,

Qu'il lance à fond de train à travers la prairie,
 Le dépose bientôt devant la fonderie,

Où maint gigantesque ouvrier,

(Cyclope aux bras nerveux, à la robuste hanche,
 A la barbe, au front noirs, et n'ayant, tout au plus,
 Qu'un long sarrau de toile, une chemise blanche

Pour couvrir ses membres velus),

Attisait le foyer de la gangue brûlante,

Puis, ouvrant du profond mortier

La porte au fer liquide, à sa lave sifflante,
 Lui traçait dans le sable un lumineux sentier ;
 Où le lourd martinet sur la solide enclume

Tombant, se relevant, pour retomber toujours,
De ce métal impur, de la gueuse qui fume,
Qui crie, aplanissait les raboteux contours,
Et lançait au loin dans la brume.

Avec ses formidables sons,

Pendant la nuit surtout, ses rougeâtres rayons.

Il pénètre aussitôt dans la bruyante halle.

« Peter, dit-il au chef de ses noirs forgerons,
« Approche ; et vous, marauds, vite que l'on détale...
« Demain, quoique ce soit fête, jour de repos,
« Au premier chant du coq, redit par les échos,
« Lève-toi, reviens seul allumer cette braise ;
« Reste ensuite tranquille auprès de la fournaise ;
« Attise-là sans bruit : De ma part député
« Un varlet te viendra dire au coup de la messe :
« L'ordre de monseigneur est-il exécuté ?
« Saisis-le d'une main, de l'autre, avec adresse,
« Enveloppe sa bouche et ses yeux d'un bandeau ;
« Puis jette-le vivant au fond de ton fourneau ;
« Tu m'as compris ? » — « Oui, maître. » — « Et sans
pitié ni crainte,

« Tu jures d'étouffer ses sanglots et sa plainte ? »
— « Je le jure. » — « Qu'à tous un silence éternel
« Cache ce juste arrêt... qui peut sembler cruel. »
— « Et qui donc oserait soupçonner d'injustice ?... »
— « Il suffit ; mais j'entends te payer ton service :
« Voici vingt pièces d'or ; que, si jamais un mot...
« Nous ne manquons, tu sais, de hart ni de billot. »
— « Je sais que monseigneur tient toujours sa parole. »
— « Ainsi jusqu'à la fin tu retiendras ton rôle ? »
— « Je me garderai bien, maître, de l'oublier. »

De retour au château, Wilhelm, sur l'escalier,

Retrouve son chasseur, et dans la chambre obscure

Qui s'ouvrait au coin du palier.

L'attirant, il lui dit l'effroyable mesure
Qu'il a prise à l'instant pour venger son honneur.

Sur le prétendu suborneur,
Sur Hélène qu'il croit sans raison, sans justice.
De son coupable amour la perfide complice.
Sur ces deux innocents ou candides pervers,
Pendant tout le souper, l'oreille et l'œil ouverts

Il prend pour preuves de leur crime,
D'une adultère passion,

Un geste, un signe, un mot, de leur affection
La marque la plus chaste et la plus légitime.
A la fin se tournant vers le doux Fridolin,
Il lui dicte, le front plissé, son court message.
L'étourdi, qui d'Hélène au fait était le page,

Répond d'un petit air mutin :

« Je le ferai, seigneur, s'il plait à ma maîtresse. »
— « Vous n'y manquerez pas, ajoute la comtesse. »

Fridolin, je l'ai dit, n'était pas moins pieux
Qu'espiègle, tantôt grave, et plus souvent joyeux.
Aussi, le lendemain, lorsque sonna la messe,
Comme il passait devant la chapelle du val,

Il entendit du saint office

Commencer le chant matinal.

Il entra ; jusqu'au bout du divin sacrifice,
Qui dura ce jour-là (c'était l'Ascension),
Beaucoup plus qu'un dimanche, une fête ordinaire,

Le cœur plein de dévotion,

Pour ses parents défunts, pour sa seconde mère,
Pour le comte lui-même, il pria bien longtemps.
Enfin il se souvient de son pressant message ;
Il quitte la chapelle, il court, le front en nage,
Jusqu'au seuil de la forge. Entre les deux battants
De la porte qui s'ouvre, et dont le chêne plie
Sous une main puissante, il voit Pierre, il lui crie :

« L'ordre de monseigneur est-il exécuté ? »

— « Oui, page, mais pourquoi me l'as-tu répété ? »

Répond le noir cyclope ; et, sous l'épaisse suie

Qui recouvre sa lèvre, deux blancs cercles de dents

Grincent dans un sinistre rire ;

« Oui, tout est là-dedans

« Bien soigné, reprend-il, tu peux donc le redire

« A notre noble maître ; et de son serviteur

« Il loûra, j'en suis sûr, la ponctuelle ardeur. »

A ce discours, saisi de je ne sais quel doute,

Sans pouvoir s'expliquer sa secrète frayeur,

Fridolin du castel vite reprend la route.

Il découvre bientôt, au rebord du glacis,

Comme pour l'épier, le comte seul assis.

Celui-ci, d'aussi loin qu'il aperçoit le page,

Stupéfait et n'osant se fier à ses yeux,

« D'où viens-tu, petit malheureux ? »

— « De la forge, seigneur. » — « Quoi ! mentir à ton
âge ! »

— « Comte, je ne mens point. » — « Et pourquoi ce
retard ? »

— « Dans la chapelle du village,

« Quelque temps (mais nulle autre part),

« Je me suis arrêté ; pendant toute la messe,

« J'ai prié pour les miens, pour vous, pour ma maî-
tresse ;

« A moins d'une heure enfin mon retard s'est borné. »

Mais, de plus en plus étonné,

« Et Pierre, l'as-tu vu ? dit le comte tout pâle. »

— « Je l'ai vu. » — « Parle donc, que t'a-t-il répondu ? »

— « Je l'ai fort peu compris, mais très-bien entendu :

« Il était sur le seuil de sa fumeuse halle ;

« Il m'a dit, en tendant la main vers le brasier,

« Vers sa forge où flambait un arbre tout entier,

« L'affaire pour le mieux, Fridolin, s'est passée,
« Et le maître aujourd'hui loua son serviteur. »
Ces mots d'une froide sueur
Couvrent le front du comte; une horrible pensée
Traverse à l'instant son esprit.
— « En suivant le chemin que je t'avais prescrit,
« N'as-tu pas rencontré Robert? » — « Aucune trace
« Non plus que l'hypocrite face
« Du chasseur, dans le val, n'a frappé mon regard. »
— « Le ciel même a voulu, ce matin, ton retard :
« Il est bon, dit Wilhelm; mais juste, autant que sage,
« Il fait à la vertu comme au crime, sa part. »
Et puis, avec bonté, prenant la main du page,
Près d'Hélène surprise il le mène à l'instant.
Madame, lui dit-il, veillons sur cet enfant;
Dieu même le protège; il est la pure image
De l'ange qu'autrefois votre cœur a perdu,
C'est Hermann par le ciel à notre amour rendu.

J.-J. LAURENT.

9 mars 1870.

LA

CESSION DE LANDAU

A L'ALLEMAGNE

1815.¹

A partir du 12 août 1815, la place de Landau, assiégée par les ennemis, n'eut plus à souffrir qu'un simple blocus. Le 14, au soir, le brave général Michel Geithier, qui en était gouverneur, ayant appris les graves événements qui venaient d'arriver en France, fit arborer le lendemain le drapeau blanc et envoya à Strasbourg, auprès du Commandant en chef, une députation chargée de présenter au général la soumission au Roi des autorités civiles et militaires. Dès le 28 juin, Rapp avait envoyé à Paris son aide de camp, Marinier ou Marnier, chargé de lui rendre compte de la marche des événements. Cet officier, étant dans la capitale, ne connaissait plus, au bout de quelques jours, la situation militaire et politique de l'Alsace, lorsqu'il déclarait que Landau avait arboré le nouveau drapeau national, dès que le général Rapp avait appris le retour de Louis XVIII². Voici la lettre adressée au rédacteur du *Journal des Débats*, par cet officier supérieur :

¹ Ces quelques pages peuvent servir de complément au remarquable travail sur Landau, inséré dans la *Revue d'Alsace*, par M. L. Levrault, en 1858.

² « Sous la protection des alliés », écrivait naïvement Aufschlager en 1825.

Paris, 5 août 1815.

Monsieur,

« Je crois devoir relever une erreur qui s'est glissée dans votre Journal du 3 de ce mois. à l'article *Bâle*.

Le lieutenant général comte Rapp n'a pas envoyé *deux officiers à Paris pour s'assurer de la véritable position des choses, et mesurer sa conduite sur le rapport qu'ils lui feront*, mais bien une députation composée de deux généraux et des huit plus anciens colonels pour porter au Roi la soumission de l'armée du Rhin, ainsi que celle des places de l'Alsace, avec lesquelles on est en communication par une Convention conclue entre le prince de Hohenzollern, qui commande les alliés en Alsace, et le général Rapp : la preuve en est qu'à Strasbourg, Landau, Sélestadt, Neu-Brisach, Huningue etc., le drapeau blanc est arboré depuis le jour où le général Rapp a appris le retour du Roi en France, et que l'armée du Rhin et les différentes garnisons portent la cocarde blanche.

Il n'est donc pas possible que les alliés veuillent bombarder Strasbourg, puisque l'armée du Rhin est l'armée du Roi.

J'ai l'honneur, etc. »

Signé : JULES MARNIER, lieutenant-colonel de l'armée du Rhin, en mission près S. Exc. le Ministre de la Guerre.

Le général Geither licencia peu de jours après ce qui restait des gardes nationaux d'élite¹, et s'apprêta à défendre Landau avec la petite troupe de ligne ; mais le 10 septembre, il dut licencier ses soldats et laisser la défense de la ville à la brave garde nationale sédentaire. Du reste, il n'y avait plus de danger pour la place ; les Prussiens, qui la bloquaient, se prépa-

¹ Ils arrivèrent le 8 septembre à Strasbourg.

rèrent dès le lendemain à lever le camp d'observation. Le 15, le général dut, à son tour, résigner son commandement. Le sort de Landau allait être discuté, et si les bruits sourds qui circulèrent peu de temps après, ne se réalisèrent pas, on apprit bien vite que les puissances alliées avaient demandé à la France des garanties territoriales et plusieurs places fortes devaient être cédées. Bientôt on connut que, par suite du traité de Paris, Landau retournait à l'Allemagne avec tout le territoire de la rive gauche de la Lauter, sauf un petit rayon laissé devant Wissembourg. En vertu de l'article 9 de la Convention conclue par suite de l'article V du traité du 20 novembre 1815, les territoires cédés et les places de Landau et de Saarlouis durent être remis par les autorités et les troupes françaises dans le terme de dix jours, à dater de la signature du traité. Les places fortes étaient rendues dans l'état où elles se trouvaient le 20 septembre dernier.

Le général autrichien, baron de Wimpffen, commandant un corps d'armée, fut chargé par son souverain d'annoncer aux habitants des bords de la Lauter leur nouveau sort. Dans sa proclamation en langue allemande, datée de Haguenau du 7 décembre, on remarqua le passage suivant :

« Séparés de la France par le traité de Paris, du 20 novembre dernier, déliés de vos serments par S. M. le roi de France même, vous passez sous la domination de S. M. l'empereur d'Autriche. Ce passage ne saurait vous être douloureux ; Allemands d'origine, par votre langue et vos mœurs, vous redevenez Allemands, etc. . . . »

Les habitants de Landau furent aussi prévenus par la missive suivante, qui se trouva, un matin, affichée sur tous les murs de leur ville :

*Lettre de S. Exc. le ministre secrétaire d'Etat de l'Intérieur,
à M. le Maire de Landau*¹.

Paris, le 26 novembre 1815.

Monsieur le Maire,

Vous connaissez sans doute le traité conclu à Paris entre le Roi et les puissances alliées. Il est la suite de la criminelle conspiration qui a conduit l'usurpateur en France; quelques pénibles qu'en soient les conditions, le Roi a ordonné de le signer, pour mettre un terme aux calamités de toute espèce, qui accablaient notre patrie. Par ce traité, la France cède quatre places aux alliés; votre ville est une de ces places.

Je remplis, Monsieur, un devoir bien douloureux en vous priant de préparer vos concitoyens au triste sacrifice qu'ils sont forcés de faire. Le Roi m'ordonne de vous dire quelle a été sa profonde affliction, quand il a vu qu'une impérieuse nécessité le contraignoit à vous séparer de sa grande famille. Témoin des événements, vous avez pu les juger; vous avez vu quel honteux abandon des drapeaux de la patrie nous a conduits sur le bord d'un abyme : et vous avez dû pressentir qu'on ne pouvait la sauver sans des sacrifices. De tous les maux, dont la trahison vient d'accabler S. M., il n'en est pas de plus dur pour elle que l'ordre, qu'elle me donne aujourd'hui. Le lien qui vous unissait à la France est rompu, mais l'affection de S. M. pour vous subsistera toujours. Elle n'oubliera jamais les preuves de fidélité que vous lui avez données; ses descendants vous conserveront toujours le même intérêt, et les tristes pages de ces temps malheureux retraceront le souvenir de la profonde douleur dont votre séparation a pénétré le meilleur des Rois. Soyez son interprète auprès de vos

¹ M. Schattenmann.

concitoyens : Dites-leur que S. M. leur offre, au nom de la patrie, et en son nom, les tristes et dernières assurances de ses regrets et de son amour.

De nouveaux devoirs vous sont imposés. Remplissez-les avec le même zèle, la même loyauté, qui vous ont toujours distingués; cherchez dans votre constance à les remplir, et même dans la pensée, que le pénible sacrifice qui vous est demandé, concourt à sauver la France, un adoucissement à la cruelle séparation exigée de vous par une invincible fatalité.

J'ai l'honneur, etc.

Le comte, VAUBLANC.

Le 29 novembre, le colonel du génie Morlet, officier de la Légion d'honneur, directeur des fortifications à Strasbourg, se rendit à Landau, pour faire faire les préparatifs pour la remise de la place aux commissaires des puissances alliées et signer ensuite le procès-verbal.

Le 12 décembre, le comte de Bouthillier, préfet du Bas-Rhin¹, envoya la lettre suivante aux maires des communes de son département, qui devaient, d'après les dispositions du traité de Paris, faire partie désormais de l'Allemagne :

« M. le Maire, les dispositions du traité de Paris font passer votre canton sous la domination étrangère. Je n'en ai pas encore reçu la nouvelle officielle par le ministère; mais la position des troupes alliées annonce la prochaine occupation du territoire cédé. Je ne veux donc plus tarder à vous exprimer le sentiment pénible que j'éprouve en voyant ces communes cesser de faire partie du département que le Roi a confié à mes soins. Depuis mon arrivée, je n'ai eu que des charges à imposer à leurs habitants, ils les ont supportées avec

¹ Ancien sous-préfet de Minden (Prusse). Il était préfet du département du Var en 1815, et il avait tenu rigoureusement son serment au roi; chose rare à cette époque. M. de Bouthillier avait servi dans le régiment du Roi Infanterie.

un zèle et une abnégation au-dessus de tout éloge. Un sacrifice plus grand leur est commandé aujourd'hui. Ils vont être séparés de cette France, à laquelle des liens si chers les attachent, et cesser d'être gouvernés par la maison de Bourbon, qui depuis tant d'années s'était acquis leur amour par ses bienfaits. Ils le feront avec résignation ; une idée seule peut en adoucir l'amertume, celle d'être le prix du salut de leurs concitoyens, et du bonheur dont ils vont jouir de nouveau sous le règne de leur souverain légitime.

D'autres devoirs leur sont imposés aujourd'hui ; ils les rempliront avec une scrupuleuse exactitude ; le gage en existe dans leur conduite passée. Mais la fidélité du Souverain, avec lequel ils contractent un nouveau pacte, n'exclut pas les souvenirs. Les leurs, je n'en doute pas, se reporteront avec plaisir sur la France, et je serais heureux, M. le Maire, d'y conserver une place, malgré le peu de durée de mon administration, et les circonstances pénibles dans lesquelles je l'ai exercée. Les relations de bon voisinage qui existeront entre nous, me donneront souvent, je l'espère, la possibilité de vous prouver l'intérêt et l'attachement que je conserverai toujours pour vous et vos administrés. »

Recevez, etc. . . . »

En même temps, le général wurtembergeois, baron de Wölwarth, qui avait son quartier général à Bitschwiller, recevait l'ordre du généralissime Wellington, de se porter avec ses 5000 soldats dans le pays de Wissembourg, qui lui était assigné pour son cantonnement jusqu'à nouvel ordre¹. Lors que la cession de Landau eut été terminée, il prit position avec sa troupe entre la Lauter et la Queich. Le 19 décembre, le petit corps d'armée du général de Wimpffen quitta la France par Fort-Louis. Les dernières colonnes repassèrent le Rhin, le 24.

¹ L'hôpital général de l'ennemi était à Haguenau.

Quelques mois plus tard, la ville de Landau fut cédée le 1^{er} mai 1816 par l'Autriche à la Bavière. Cette dernière puissance sert ainsi de limite à la France sur une quinzaine de lieues. Landau est le seul point militaire, mais le sol se trouve défendu par des obstacles naturels, des gorges, des ravins, des rochers, au milieu desquels on trouve les petites villes du Palatinat. Par suite d'une convention arrêtée le 9 décembre 1825, la frontière française fut régularisée entre Bitche et Wissembourg. La France eut en plus 2,400 hectares et les villages de Ober- et Niedersteinbach, Altenstatt, les hameaux de Wengelsbach, Katzenthal, Welschtal et plusieurs censes, telles que celles du Fleckenstein¹, Fischeracker, Gimbel, Lischdorff, Frœnsbourg, etc. C'était un bien petit dédommagement pour une perte aussi considérable que celle de Landau.

Par suite de la malheureuse cession de cette ville, plusieurs villages de sa banlieue ou de ses environs qui appartenaient à la France avant 1792, suivirent le sort de leur chef-lieu de canton, ainsi : Artzheim, Dalheim, Eschbach, Herxheim, Herxheimer, Ingenheim, Nussdorf, Queicheim, Ransbach, Waldhambach, Waldrohrbach. Plusieurs autres communes disséminées dans les cantons de Bergzabern, Candel, Dahn, Lauterbourg, Wissembourg, qui étaient de la province d'Alsace, suivirent le sort de Landau en 1815. Qu'était devenu le traité de Lunéville et où était l'immortelle armée du Rhin ?

A. BENOIT.

¹ Une des belles excursions est de visiter, étant à Niederbronn, le vieux château de Fleckenstein.

UN POÈME ALSATIQUE

RELATIF AU COMTE ERNEST DE MANSFELD

ET AU SIÈGE DE SAVERNE EN 1622

AVEC QUELQUES AUTRES PIÈCES RARES DE LA MÊME ÉPOQUE

(Suite.)

II.

Le second document dont j'ai à parler maintenant est également un poème ; mais c'est son unique point de ressemblance avec la *Gigantomachie*. En effet, *l'Aiguillon d'honneur*, que je vais rapidement analyser à son tour, et dont plus bas je transcris le titre exact, est un poème français, écrit en l'honneur de Mansfeld, pendant son séjour en Alsace et dont l'auteur, loin de le maudire comme l'avocat épiscopal, regarde le général palatin comme un modèle de toutes les vertus. Je ne connais qu'un seul exemplaire de cette pièce curieuse, que je n'ai vu citée nulle part ; la plaquette en question se trouve au vol. 136 de la magnifique collection de feuilles volantes du XVI^e et du XVII^e siècle, formée il y a deux cents ans par J. J. Wencker, et faisant actuellement partie de la Bibliothèque du Séminaire protestant de Strasbourg. Le poème est intitulé

L'AIGUILLON

D'HONNEUR

POUR TOUS CEUX QUI DÉSIRENT D'ACQUÉRIR DE LA
GLOIRE PAR LES ARMES

MDCXXII.

Il compte, avec le titre, dix-huit feuillets non paginés, in-4°, et renferme environ six cents vers. Aucun lieu d'impression n'est indiqué. A la seconde page nous trouvons une épître dédicatoire « A Son Excellence Monseigneur le Comte de Mansfeld, Marquis de Castel-Novo et Boutiglière, Baron de Heldringen, Général des Armées de Sa Majesté de Bohême, Mareschal de Camp, Colonel des troupes Flamendes pour le Roy Très-Chrestien, et Général des gens de guerre de la Sérénissime République de Venise. » Le style en est des plus fleuris ; j'en citerai quelques passages. « Ces vers, Monseigneur, qui parlent de Votre Excellence, ne sont que des peintures en friscq (*al fresco*?) qui soutiennent néanmoins la tempeste et l'orage, encore qu'ils n'ornent que le dehors de l'édifice pour y attirer la veue des passants. Ils se pourmeneront dans les galeries où sont despeintes les rencontres et les batailles, les sièges, les assauts et les prises de ville que V. Exc. a gagnées sur l'ennemy et contempleront les Jardins où reverdissent encore les palmes et les lauriers qu'Elle s'est acquise par sa générosité. Aussi V. Exc. n'est entrée dans le temple de l'honneur que par celui de la vertu. Or, j'ay laissé encore tout exprès des niches vuides et des tables d'attente pour y loger et ciceler les victoires dont ceste grande Armée, qui marche maintenant sous vostre conduite, se trouve enceinte et lesquelles elle enfantera bientôt. » La phrase de la fin expliquera le titre de ce panégyrique. « Voyez donc, Monseigneur, d'un œuil favorable ce petit pourtrait raccourcy des vertus de V. Exc. que je donne à ceux de vostre Armée pour leur servir d'Aiguillon à conquérir de l'honneur, attendant que je face paroistre par quelque Lion bien achevé (dont je n'ay fait paroistre que l'ongle), combien je désire me conserver la qualité et l'honneur que Vostre Excellence m'a de longtemps accordée, d'estre son très-humble, très-affectionné et très-obéissant serviteur, D. Jocquet. » Nous apprenons ainsi le nom de l'auteur, mais c'est aussi tout ce que nous savons sur

son compte et nous devons nous contenter d'attirer sur cette nouvelle-énigme l'attention des bibliophiles alsaciens. Nous nous expliquerons tout à l'heure sur le temps et le lieu de cette composition, ainsi que sur le milieu dans lequel elle a vu le jour, selon nous, mais nous voulons d'abord analyser le poème lui-même. En voici le début :

L'aurore à peine encore entrouvroit ses Rideaux
 Pour aller deschasser les nocturnes flambeaux
 Quand le vaillant Mansfeld, le Prince des Soldats,
 Ce général d'Armée, invincible aux combats
 Vit venir une Roïne, avec la face morne
 Que Morphée amenoit par la porte de corne.

Suit une longue description des larmes de cette reine qui peut être une personnification, soit du protestantisme en général, soit de l'Allemagne protestante, soit plutôt encore la Bohême persécutée. Puis l'apparition nocturne adresse le discours suivant à Mansfeld :

Invincible guerrier, héros de qui la gloire
 Ne sortira jamais du temple de Mémoire
 De qui le juste bras délivre et sait venger
 Les peuples qu'un tyran prend plaisir d'outrager,
 Voy ma grande douleur, prend pitié de mes larmes,
 Ramasse tes soldats et ragueise tes armes,
 Pour chasser ce Néron qui m'a percé les flancs¹
 Et jusqu'aux Embrions massacré mes enfants.
 Il a meslé le sang avec les sacrifices
 Des Ministres vacquans à nos divins offices,
 Enyvré de mon sang ses horribles meurtriers,
 Egorgé mon Senat, pendu mes Officiers².

¹ Néron, c'est ici sans doute Ferdinand II d'Autriche. Sur la conduite de Ferdinand après la bataille de la Montagne-Blanche, je me permets de renvoyer à mon ouvrage : *La destruction du protestantisme en Bohême*, 2^e édit. Strasb. 1868.

² Allusion à la sanglante exécution de Prague, où le 20 juin 1621 vingt-six des premiers seigneurs de la Bohême, directeurs des Etats ou généraux rebelles, périrent sur l'échafaud.

Aux yeux de leurs maris faire forcer leurs femmes,
 Sur les Vierges souler ses luxures infâmes
 Et des jeunes tendrons le ceste virginal
 Ravir, rompre et forcer d'un appétit brutal
 Avant qu'un âge meur l'eût rendu desnouable,
 Puis sans compassion (o crime détestable!)
 Pires que l'estrigeons (*sic*) enfoncer leurs poignards¹
 Dans le sein pommelé de deux tétons mignards.....

Voilà ce qu'ont fait les mercenaires de mes ennemis, dit
 l'apparition, puis elle disparaît pour faire place à un vieillard
 qui profère à peu près les mêmes plaintes et avertit le général
 endormi :

Que si, mon cher Ernest, tu n'arrives bien tost
 Pour chasser l'ennemi, nous fuyrons comme Loth
 D'avec ces Italiens qui se monstrent encore
 Pire beaucoup que ceux de Sodome et Gomore.....²

Après avoir terminé son discours,

Ce vieillard transparut avecques son Lion
 Qui portait en sa griffe une boulette ronde
 Qui est hiéroglyphique à la sphère du monde³.

Mansfeld s'éveille alors, rassemble ses amis, leur raconte
 son rêve et prend la résolution de restaurer le roi de Bohême;
 il fait d'abord célébrer un jeûne général, et comme le duc de
 Bavière ne veut pas abandonner l'Electorat palatin,

Le général commande, amasse et met ensemble
 Son armée, par qui partout le monde tremble.

¹ Les Lestrigons, peuple plus ou moins mythologique de Sicile, habitant auprès de l'Etna, passaient dans l'antiquité pour particulièrement barbares.

² Parmi les troupes impériales qui combattirent en Bohême, se trouvaient de nombreux contingents italiens, envoyés par le pape, le grand-duc de Florence, l'Espagne, etc.

³ L'écusson de Bohême porte un lion debout; le globe terrestre surmonté d'une croix est l'emblème du Palatinat; c'est donc une personification de Frédéric V, Electeur Palatin et roi de Bohême, que le poète introduit ici.

Alors la Renommée apparaît dans le camp de Mansfeld, et s'adressant à ses soldats, les apostrophe de la sorte :

Si vous voulez orner vos testes de lauriers
 Si emporter le nom de valeureux guerriers
 Et faire buriner au temple de mémoire
 Vos exploits martiaux et vous charger de gloire
 Ensuvez les vertus du comte de Mansfel
 A qui chaque soldat doit dresser un autel
 Et donner des parfums comme au Dieu de la guerre
 Puisqu'il est des guerriers le père tutélaire.
 Ce foudre des combats, ce généreux Ernest
 Avec son frère entra dans la ville de Pest,
 A pétardé Sleyden, pris Beinheim et d'audace
 Par un siège emporté Pilsen si forte place,
 Forcé Pisseck aussi et le chateau de Thein.....¹

La Renommée continue ainsi à retracer l'histoire de Mansfeld en médiocres alexandrins, puis elle explique avec quelle peine son héros est arrivé aux hautes dignités, par son mérite seul et non par cabales. Elle entame ensuite une description de l'armée et du camp de Mansfeld au moment de la lutte. C'est un tableau très-pittoresque, qu'on ne lira pas sans intérêt, j'en suis sûr, et qui rappelle par moments *le Camp de Wallenstein*, de Schiller. On me pardonnera donc la longueur de la citation :

Jà dessous ses drapeaux marche le fier Anglois,
 Le Picte, l'Esclavon, le généreux François
 Le Lorrain, l'Hibernois, le Walon plein d'audace
 Le Gascon plein de feu, de courage et de grâce,
 Le Hollandais dressé aux exploits belliqueux
 Le Reistre empistolé, le Suisse furieux ;
 Bref de cent nations tousiours quelque famille
 En son camp redouté nombreusement fourmille.

¹ Pour la jeunesse de Mansfeld à laquelle se rapportent les détails historiques indiqués ici, voy. les biographies de Villermont et Scharffenberg et mon opusculé *E. von Mansfeld im böhmischen Kriege*. Brunswick. 1865.

Des Ducs et des Marquis, des Comtes, des Barons
 Militent dessous luy avec leurs escadrons.
 Le marchand hasardeux, quittant sa boutique
 L'Artisan son mestier, l'Advocat sa pratique
 Pour s'enroller sous luy, bref jeunes et vieux,
 Offrent de le servir et le suivre en tous lieux.
 Le laboureur transforme et son soc et son contre
 En casque et coutelas pour en percer tout outre
 Celuy qui l'a pillé, et le gheux vigneron
 Change sa besche en dague et suit notre escadron.

.
 Ce camp renommé qu'un chacun va chercher,
 C'est un gouffre profond où tout le monde arrive,
 C'est un vaste Océan qui n'a ni fond ni rive.
 Autant qu'on voit d'espics dans les jaunes moissons,
 Des oiseaux parmy l'air, dans la mer de poissons,
 Autant sont de mousquets, de pistolets, de picques
 Qui hérissent ce camp de phalanges antiques.

.
 Il (Mansfeld) parle à chacun d'eux
 En son propre langage, et son esprit heureux,
 Appelle nom par nom les chefs de son Armée,
 Mesme tous ses soldats qui sont de renommée.
 Il patist avec eux et souffre volontiers
 Les incommoditez des desertez quartiers.
 Que s'il manque d'argent, tout soudain il invente
 Quelque moyen de quoy la plupart se contente. ¹

Mais je dois m'arrêter ici, pour ne pas copier tout le poème.
 La Renommée ayant cessé de parler, Mansfeld adresse à son
 tour un discours à ses soldats. Je n'en relève que les derniers
 vers qui ont une tournure énergique, et dont l'un est même
 très-beau :

¹ Le poète dans son enthousiasme oublie que si les soldats de Mansfeld « se contentaient de ses inventions » quand il manquait d'argent, les malheureux paysans et citadins, pressurés par lui, criaient d'autant plus fort. Ses soldats eux-mêmes lui ont d'ailleurs plus d'une fois montré qu'ils n'étaient pas satisfaits, en refusant de se battre.

Encore que contre nous, ils soient des millions
 Ce ne sont que des cerfs, nous sommes des lions.
 Chacun pour ses autels doit hazarder sa vie,
 Le trespas est bien doux quand c'est pour la patrie.
 Il faut, il faut, Germains, récupérer l'honneur,
 Que d'aucuns de vos chefs ont perdu par la peur !

A la fin de ce dernier discours, le poète nous dépeint une bataille fantastique contre des ennemis indéterminés, puis après la victoire, Mansfeld prononçant l'oraison funèbre des morts et distribuant des lauriers aux vivants. Le poète reprend ensuite lui-même la parole et fait une longue digression sur la nécessité de mourir tôt ou tard et sur les avantages de la guerre, comme on l'entendait alors.

On y gagne des biens aussi bien que des coups,
 dit-il non sans raison. Après avoir dépeint la mort du brave et sa réception au Paradis, il reprend l'énumération des nombreux mérites de son héros, son affabilité, sa tolérance confessionnelle, laissant

..... chacun vivre en sa religion
 Sans avoir contre aucune, aucune passion ¹

 Et comme il récompense un bon cœur comme il faut
 Il punit le meschant dessus un eschaffaut ².
 Il ne craint des tyrans l'assassine pratique
 Ny ce que faire peut la secte Jésuitique ³
 Car celui que Dieu garde est tousiours bien gardé.

¹ Cette tolérance de Mansfeld, très-remarquable pour l'époque, fut poussée à un tel point que les historiens ne savent pas même au juste à quel culte il appartenait. Il était né catholique ; combattant pour la cause protestante, il en adopta sans doute les croyances, mais avec si peu d'enthousiasme qu'on ignore si réellement il s'est converti. Plus tard, les catholiques prétendirent qu'à l'article de la mort il s'était fait mahométan. (Il mourut en Turquie, comme on le sait.) Au fond, il semble avoir appartenu au « diocèse des libres-penseurs » d'alors.

² C'est une allusion à l'exécution du grand-prévôt de son armée, D. Leininger, que Mansfeld fit décapiter en 1621 pour crime de trahison.

³ Pendant que Mansfeld était au camp de Rosshaupt, dans le Haut-

Après l'énumération des vertus intimes et des mérites personnels de Mansfeld, le poète passe à celle des alliés et des protecteurs de son héros; Venise, la France, l'Angleterre, le duc de Savoie s'intéressent à lui.

Les Lorrains ont eu peur, Strasbourg prend garde à soy
 Depuis qu'il peut donner à l'Evesché la Loy
 Qu'il possède Haguenau et que mesme Saverne
 Avecques contribut sous le Joug se prosterne ¹.

Suit le dénombrement homérique de tous les colonels de l'armée palatine, les ducs de Weimar, les comtes de Limbourg, les Rhingraves, le comte d'Ortenbourg, le duc de Brunswick, le comte de Lewenstein, le duc de Saxe-Lauenbourg, le comte de Schlick, Lord Grey, Horatio de Veer, Villars, Slawata, Pœblitz, Obentraut, Carpezow, Megan, Goldstein, le baron de Beauveau, Streiff, de Lippe, Beck, Giffen, Kniphausen, de la Rive, Roger, Waltmannshausen, La Verdure, etc. etc. Chacun de ces braves reçoit quelques vers à son éloge ou du moins une poignée d'épithètes bien sonores. Ce long catalogue ne présente aucun intérêt au point de vue poétique, mais l'historien y trouve des indications précieuses sur la composition de l'armée de Mansfeld au printemps de 1622. Le poète termine par des vœux en faveur des entreprises prochaines que tentera l'armée contre ses ennemis.

Palatinat en été 1621, un Italien essaya de l'assassiner, se disant envoyé par Tilly et les Jésuites. Ces derniers firent publier à Amberg, en 1621, une brochure habilement rédigée, *Gespræch Kuntz Knollens und Friedrichs Besswirths, etc.*, pour se disculper de cette accusation.

¹ C'est là une fanfaronnade ou bien une erreur involontaire, à laquelle il est bien difficile de croire; jamais Saverne, autant que nous pouvons en juger par les documents qui existent, n'a payé de contributions à Mansfeld. Non qu'il n'en ait point demandées, mais on lui répondit qu'on aimait mieux consacrer les 10.000 *philippus* d'or qu'il réclamait, à acheter de la poudre et des balles pour se défendre contre lui. Des historiens modernes ont prétendu, je le sais, que Saverne avait payé 100,000 écus de rançon, mais sans indiquer leurs sources.

Ha ! vous puissé-je veoir, o mon cher Mœcenas
 Retourner triomphant du milieu des combats
 Vainqueur de l'Espagnol que tout le monde abhorre...
 Puissiez-vous donc longtemps, o généreux Achille
 Estre mon Mœcenas et moy vostre Virgile,
 Affin de faire ouïr aux coings de l'univers
 Vos guerrières vertus par le bruit de mes vers.
 Cependant, o Seigneur, veuillez ta main pesante
 Lever de dessus nous, pour ceste heure presente;
 Renvoye nous la paix cachée dans les cieux
 Et noye nos péchés dans le fleuve oublieux
 Qui sont cause des maux que nous donne l'Espagne
 En France, aux Pays-Bas, en Suisse, en Allemagne
 Et redouble sur luy le mal qu'il nous a fait
 Si ses meschants desseins il veut mettre en effect.
 Ou bien qu'estans unis, ces armées si belles
 Aillent de ta Sion chasser les Infidelles
 Et du Mahométan la blasphémante Loy
 Affin d'y replanter l'Estendart de la foy.
 Alors ton nom sera presché par tout le monde;
 Tu le peux, o grand Dieu, car c'est toy seul qui sonde
 Les cœurs des puissants Rois et réduits à l'envers
 Les desseins des meschans et leurs conseils pervers.
 Amen.

Tel est le contenu de *l'Aiguillon d'honneur*. Nous pensons que les lecteurs y auront remarqué quelques beaux vers, noyés dans une infinité de vers plus que médiocres, que nous leur avons épargné autant que possible. Il faut le placer en tout cas, au point de vue littéraire, au-dessus de la *Gigantomachie*, mais ce n'est là qu'un bien maigre éloge. L'intérêt historique de la pièce réside dans la préface qui nous apprend incidemment le nom de l'auteur de l'*Apologie pour le Comte de Mansfeld*, document des plus intéressants pour l'histoire de l'époque et dans l'énumération très-prosaïque, mais évidemment très-exacte des forces enrôlées sous les drapeaux du Palatin.

La date de la composition ne nous semble pas douteuse.

L'Aiguillon parle déjà de l'accord de Saverne, qui fut signé au commencement de janvier 1622; il promet d'autre part des luttes prochaines contre les Espagnols; c'est donc avant la réouverture de la campagne contre Cordova et Tilly, qui eut lieu en avril 1622, que le poème fut écrit. De plus l'auteur parle de *l'Apologie* comme d'un travail qui vient de se faire sous ses yeux. Or, un pamphlet très-curieux et très-violent contre Mansfeld, les *Acta Mansfeldica*, parus en 1623, nous apprennent que *l'Apologie* fut rédigée dans les quartiers d'hiver de Haguenau en 1622¹. Comme Jocquet dans sa dédicace appelle déjà Mansfeld « colonel des troupes flamandes pour le Roy Très-Chrestien », et que Mansfeld réclame encore ce titre en date du 11 février 1622, par les instructions données à son envoyé Guichard, on peut affirmer que le poème n'a pas été écrit avant la fin de février. C'est donc entre les mois de février et d'avril 1622 qu'il faut placer la composition de la pièce. Le lieu de la composition ne saurait non plus être difficile à établir. L'auteur est évidemment de l'entourage de Mansfeld; il connaît trop bien l'armée, il décrit avec trop de détails les routiers qui l'entourent, pour qu'il n'ait pas composé son poème en face même des soldats auxquels il le dédiait. Pour le lieu d'impression, la question est plus difficile à trancher. En l'absence de toute indication typographique, de tout nom ou emblème d'imprimeur, on ne peut juger que d'après la forme des caractères et les marques du papier. Or, nous ne nous sentons pas assez compétents sur la matière pour hasarder l'affirmation que la présente pièce ait été imprimée plutôt à Haguenau qu'autre part. Nous devons cependant dire que nous avons cru y remarquer une certaine ressemblance avec la disposition typographique de certains autres pamphlets,

¹ « Ich weiss doch für gewiss dass die (Mannsfieldische Apology) von dess Manssfelders, als er zu Hagenau überwintert... aignen Handen concipirt... ». *Acta Mansfeldica, gründtlicher Bericht von dess Mannsfelders Ritterthaten, etc.* Getruckt im Jahr 1623, p. 4.

imprimés à la même époque dans la forteresse de Franckenthal, au Palatinat, ville où se trouvait, à ce qu'il paraît, une imprimerie française. Quant à l'emploi que pouvait avoir Bocquet auprès de la personne de Mansfeld, il serait également téméraire de vouloir rien affirmer à cet égard. Mansfeld avait autour de lui beaucoup de Français¹, plusieurs de ses régiments en étaient formés et l'on aura remarqué plus d'un nom français dans la liste de ses colonels, citée plus haut. A en juger d'après le ton sérieux de son poëme et les sentiments religieux, manifestés à la fin de la pièce, on est tenté de le prendre pour un huguenot français²; certains de ses vers rappellent beaucoup les *Tragiques* de Théodore-Agrippa d'Aubigné, qui avaient été publiées il y a quelques années seulement³. Il est peu probable que Jocquet ait été soldat; en somme il est trop pacifique pour qu'on puisse le croire. Peut-être fut-il un des secrétaires de la chancellerie de Mansfeld; il en avait un assez grand nombre à son service, et ceux dont nous savons les noms sont également français ou connus du moins pour avoir rédigé des documents dans cette langue. Enfin l'on pourrait supposer aussi que Bocquet fut peut-être l'aumônier des protestants français dans l'armée palatine; à d'autres époques de sa carrière, Mansfeld possédait aussi des

¹ Il y en avait parmi le nombre, qui malheureusement ne contribuaient pas à conserver les traditions de l'honneur français. Ainsi, l'un de ses secrétaires, Flamand, était en correspondance réglée avec les Impériaux. (*Acta Mansfeldica*, p. 3). C'est probablement le même dont un agent politique de l'archiduc Léopold, écrivait le 15 mai 1622 dans une lettre interceptée, « mesmes il y a un françois, lequel est proche de Mansfeld, par lequel savons tout ce que se passe ». Archives de Strasbourg.

² Nous savons par une lettre adressée à M. de Puitsieux, secrétaire des Affaires étrangères, par un agent politique inconnu, à la date du 17/27 janvier 1622, que Mansfeld faisait lever beaucoup de troupes dans la principauté protestante de Sedan, alors encore indépendante. *Manusc. français de la Biblioth. impériale*, n° 15,932.

³ Ecrites près de trente ans auparavant, elles ne furent publiées qu'en 1616.

aumôniers dans son camp, et l'intérêt que l'auteur manifeste pour la conversion des « Mahométans blasphémateurs » de la Terre-Sainte, semble dénoter un homme d'église plutôt qu'un homme de robe ou d'épée. Toutes ces suppositions sont permises, mais aucune ne s'impose avec assez d'autorité pour exclure les autres.

ROD. REUSS.

(La fin à la prochaine livraison.)

QUATRIÈME PÉRIODE

WIELAND A WEIMAR

1779 à 1798.

(Fin.)

A ce moment naquirent en Allemagne deux partis, celui de *Francfort* et celui de *Gœttingue*. Tous les deux s'élevèrent contre Wieland qu'ils accusaient de manquer de Teutonisme, comme dit Gruber.

A Gœttingue autour de Boie se groupèrent Bürger, Hœlty, Voss, les Stolberg. Leur passion c'était la patrie et Klopstock. Or, Wieland à cette époque était bien loin de Klopstock. Faut-il s'étonner de l'auto-da-fé qu'ils firent un jour des *Contes comiques* et du portrait de leur auteur ! Mais père *Rhin* était bien pour moitié dans cet acte d'intolérance poétique.

L'auteur de *la Messiade* avait attaqué Wieland dans sa *République des savants* ; il lui reprochait de ne marcher qu'à l'aide des béquilles des étrangers. Wieland se permit une petite vengeance dans l'*Amour accusé* contre les chants rauques des bardes d'alors. Il avait encore plus en vue *Gerstenberg* que Klopstock, mais ceux de Gœttingue prirent fait et cause pour Gerstenberg ¹. L'*Almanach des muses* de 1775 publia des épi-

¹ Les lettres publiées par Gerstenberg sur les Curiosités de la littérature (Sleswick) étaient en partie dirigées contre Wieland (1766-71).

grammes de Voss contre Wieland. Le *Mercur* fut l'objet de maintes attaques; ainsi *Hœlty* fit la parodie en vers que *Jacobi* avait faite pour le 1^{er} numéro du journal. Wieland pardonnait à Voss cet excès de zèle pour la vertu; il se rappelait qu'autrefois, lui aussi, par des motifs semblables, avait proscrit Anacréon et l'Arioste.

A la tête du parti de Francfort étaient *Gœthe* et *Herder*, les représentants de la foi du sentiment, alors que Wieland demandait la conviction de la saine raison. Leurs principes de critique aussi étaient bien divergents; celle-ci d'ailleurs n'avait pas encore subi l'action vivifiante et réformatrice de *Lessing*; on ne jurait que par *Batteux* et *Baumgarten*. La correction, voilà tout ce que l'on demandait. Les *Amusements de l'intelligence et de l'esprit* (Leipzig) et le *Journal de Brême* n'allaient guère au-delà. Les *Lettres sur la littérature* et la *Bibliothèque des belles-lettres* entrèrent d'abord dans la nouvelle voie; on commença à briser les barrières françaises; sur les pas de *Harris*, *Burke*, *Hutcheson*, *Home* on fit dériver les règles de la poésie de l'étude du cœur humain. Contre l'étroit point de vue d'autrefois, contre celui de *Hotz*, de *Sulzer* et consorts, *Herder* commença la lutte dans ses *Fragments sur la littérature allemande*, dans ses *Forêts critiques*, et dans ses feuilles volantes sur le genre et l'art allemands, et *Gœthe*, l'enfant de la nature, vint prouver la puissance de cet art émané des sources mêmes de la nature. Aussi de *Nice Sulzer*, tout épouvanté de cette invasion du Herdérisme, écrivit-il à *Gleim*: « Wieland seul est capable de l'arrêter. » Mais Wieland n'était pas un chef de parti; il finit par se brouiller avec tous. Il n'avait jamais juré d'une manière absolue par la parole d'aucun maître. Alors qu'il étudiait encore à *Tubingue*, il avait envoyé à *Bodmer* une critique de sa théorie de l'élegie de *Tibulle*. Il défendit *Gellert* contre lui. Il disait: « Je ne puis trouver des défauts chez les personnes que j'aime. » Cet aveu suffit peut-être à expliquer la violence qu'il mettait quelque-

fois à défendre ses amis, par exemple, dans son annonce d'une *Dunciade* par les Allemands (1755) contre Gottsched. Il se repentit vivement plus tard de ses attaques contre Uz dont il aimait beaucoup les poésies lyriques. Il finit par quitter le parti des Suisses et depuis 1768, depuis la mort de Hagedorn, il mena une vie fort retirée.

Ce n'était jamais la critique qui l'offensait, mais seulement le ton de la critique, comme il le dit dans des lettres à Zimmermann. Il se plaint souvent de ce ton de la part de la *Bibliothèque allemande universelle*, surtout de la part de *Nicolaï*. Bodmer lui-même, ne pouvant lui pardonner le changement de sa manière de voir, finit par écrire contre lui. A Sulzer il ne parut plus ni assez moral, ni assez utile. N'écoulant plus aucun parti, il ne prit dès lors sur le vrai et le juste, d'autre arbitre que son propre jugement. Il fit un pas considérable en avant, en faisant cesser l'ancienne opposition entre le beau et l'utile: « *L'utile*, dit-il, en tant qu'on l'oppose au beau et à l'agréable, nous le partageons avec la brute. » Pour lui, sans le sentiment du beau, tous les progrès de l'humanité n'auraient pas été faits. Les œuvres de l'art et de la poésie ne doivent pas charmer pour un instant seulement; non, elles s'emparent de l'âme tout entière, mettent en jeu tous les organes du sentiment, etc.¹ S'il faut pour être poète un don naturel, il faut aussi une soigneuse étude. Il ne voulait nullement rejeter les règles, mais il ne voulait pas de règles arbitraires. Personne ne sentait mieux que lui le besoin de la correction, de l'harmonie²; seulement il ne croyait pas que ce fût là tout; au fond, comme ce parti de Francfort qui lui fut hostile, il voulait plus le génie que la règle.

En septembre 1773 parut dans le *Mercure* une critique étendue et bienveillante de *Gatz de Berlichingen*. Gæthe, dans

¹ Lettre à un jeune poète. V. 24.

² Lettre à un jeune poète. V. 45, 6, 190 et 191.

Fiction et Vérité, l'attribue à quelqu'esprit borné et vit avec plaisir Wieland contredire celui-ci. Pourtant c'est ce qui le détermina à écrire sa farce : *Dieux, Héros et Wieland*. Voici comment Goethe en explique l'origine. « Wieland, dans ses notes sur Shakespeare, que nous idolâtrions, s'était permis sur cet auteur des critiques qui nous exaspérèrent. Cela nous porta jusqu'à méconnaître ses services ! Puis il se prononça aussi contre nos idoles, les Grecs. Les dieux et les héros grecs reposent non sur des qualités morales, mais sur des qualités physiques transfigurées ; de là leur beauté. Or Wieland avait formé dans son *Alceste* des héros et des demi-dieux à la manière moderne. Cela lui était permis. Mais dans les lettres qu'il inséra dans le *Mercure* sur cet opéra, il ne voulut pas reconnaître la saine nature dans les productions des anciens. Un dimanche après midi, auprès d'une bonne bouteille de bourgogne, j'écrivis toute la pièce. J'en envoyai le manuscrit à Lenz, à Strasbourg ; enchanté, il voulait qu'on l'imprimât aussitôt. »

Goethe était plus que Wieland homme à saisir l'esprit antique. Wieland le reconnut en ne recevant pas dans ses œuvres complètes les *Lettres sur l'Alceste* (*Mercure*, 1773). Il pardonna à ces jeunes génies à cause de leur jeunesse. Il rendit constamment pleine justice à Goethe : il fut du petit nombre de ceux qui surent mettre les *Souffrances de Werther* dans leur vrai jour ; à propos de *Clavigo* il dit qu'il louerait l'auteur sans restriction, si l'on ne demandait beaucoup à qui a beaucoup. Une fois pourtant sa susceptibilité blessée lui fit louer les *Joies du jeune Werther* de Nicolai, cet ouvrage si peu spirituel. C'est qu'il attribuait à Goethe une autre farce dramatique, *Prométhée, Deucalion et ses critiques*, dont en réalité Wasner était l'auteur.

La farce de Goethe, *Héros, Dieux et Wieland*, fit grande sensation à Weimar. Même les augustes élèves de Wieland en rirent beaucoup. En passant à Francfort pour aller en France

ils voulurent en voir l'auteur¹, et quand en 1775 le prince héréditaire arriva au pouvoir, son premier soin fut d'attirer à sa cour Goethe dont il avait deviné le *génie*, et Goethe y fit appeler la même année son ancien ami de Strasbourg, Herder. Ces trois grands esprits ne tardèrent pas à s'aimer et à s'estimer. Un autre Ferrare allait fleurir sur les bords de l'Ilm. Dans le cercle de la duchesse Amélie tout ce qui paraissait de nouveau en poésie et en musique était lu et joué. Les Muses étaient ici comme chez elles : elles embellissaient toutes les fêtes aussi bien à la campagne qu'à la ville, comme Wieland l'a si bien peint dans ses *Poésies à Olympia*².

Ettersbourg, Tieffurt avec sa paisible vallée, le romantique Wilhelmsthal près d'Eisenach, les sombres forêts d'Ilmenau étaient tour à tour le théâtre où Goethe faisait représenter en plein air les petits drames qui avaient pris naissance en ces lieux, où mille badinages spirituels, éclos du cerveau de M. d'*Einsiedel* ou de l'ingénieuse M^{me} de *Gächhausen*, divertissaient la société ! Il y eut même un journal resté manuscrit, le *Journal de Tieffurt*, pour lequel chacun des spirituels membres de la société fournissait son contingent.

Wieland pourtant se tenait à l'écart le plus qu'il pouvait ; le cérémonial de la cour lui pesait, et il fallait en passer par là même à la petite cour de Weimar. L'étude au milieu des siens, voilà ce qui avait le plus de charme pour lui.

H. SCHMIDT.

¹ GOETHE, *Aus meinem Leben*.

² 1 vol. 9, I. 3. Conf. avec la poésie de Goethe, intitulée *Ilmenau*.

CURIOSITÉS LINGUISTIQUES

(Fin.)

II. THEOS.

Il y a trente ans, j'ai montré non-seulement que le mot grec *theos* correspond exactement au latin *deus* et au sanscrit *dévas*, mais surtout que la notion exprimée primitivement par ces mots est celle de *céleste*.

Cette explication n'a pas été admise par les linguistes, les uns objectant, sans doute, que *th* en grec ne correspond pas à *d* en sanscrit, les autres que *e* bref dans le latin *deus*, ne correspond pas à *e* long dans le sanscrit *dévas*, tous, enfin, ne voyant pas comment la forme grammaticale du sanscrit *dévas*, dérivé d'une matière première *div* signifiant *être brillant*, a exprimé naturellement la notion de *céleste*. Nous allons reprendre notre thèse, et, en la démontrant de nouveau, répondre aux objections qu'on a produites et détruire les difficultés qu'on a inutilement supposées.

La matière première dont s'est formé le mot sanscrit *dévas* est *DeVe*, composé de la dentale douce *De*, signifiant *ce! là!* suivie de la labiale douce *Ve* signifiant *sur*, de sorte que ce thème, conçu d'abord dans le sens actif, signifie naturellement *tomber sur*. Car *DeVe* est la prononciation adoucie de *TèPe*, qui, comme lui, énonce qu'un objet est dans le mouvement de *là-dessus!* c'est-à-dire qu'il *atteint* un autre objet, qu'il tombe sur lui, qu'il le frappe et le *tâpe* en quelque sorte. *DeVe*, comme *TèPe*, est donc la matière première signifiant *taper*, ou

dont se forment les mots de la famille *taper*. Le thème *DeVe*, étant la prononciation addoucie de *TePe* (tomber sur, frapper), signifie atteindre doucement, comme le fait un corps qui en atteint un autre de ses traits ou rayons de lumière; aussi signifie-t-il, plus particulièrement, *frapper de sa lumière*. Au point de vue grammatical le thème *DaVa* avec la voyelle thématique active *a* signifie *répandre de la lumière, briller*; avec la voyelle thématique intransitive *i*, *DiVa* signifie *être brillant*. Aussi les lexicographes hindous disent-ils que le thème (dhatou) *DiV* signifie *être frappant, éclatant, brillant*.

Le nom sanscrit *div-s* (brillant) s'est changé euphoniquement en *diu-s*, et est devenu le nom désignant le *ciel*, comme étant le *brillant* par excellence. En effet, les hommes primitifs n'ont pas tardé à s'apercevoir que la lumière, ou la clarté ne vient pas de la terre opaque, mais qu'elle vient d'en haut, de ce qu'ils appelaient l'éther, ou la voûte céleste qui produit le jour (lat. *dies*, brillant), par le soleil, et brille, la nuit, par l'éclat de la lune et des étoiles.

Le Ciel (*Dius*), reconnu comme la cause de la lumière, de la chaleur et de tous les bienfaits qui résultent d'elles, a été naturellement adoré comme divinité zoomorphe ou comme dieu *Ciel*. Les grecs primitifs adoraient ce dieu Ciel sous le nom de *DiF-s* correspondant au sanscrit *diu-s*; mais ce nom grec s'est changé plus tard euphoniquement en *Zeus* (génit. *dios*, p. *diFos*).

Dans la suite, la notion de *ciel* devint plus abstraite et plus vraie; le ciel fut considéré plutôt comme un *objet* que comme une personne ou dieu zoomorphe. Aussi pour désigner le ciel comme objet on s'est servi en sanscrit du neutre *diu* au lieu du masculin *dius* (gr. *zeus*; lat. *juvs*, génit. *jovis*). L'ancien latin possédait également le mot neutre *dium* pour désigner le ciel: il en est resté l'ablatif dans l'expression *sub diu* (sous le ciel), pour dire en plein air. Pour désigner le dieu Ciel les latins disaient *Jupiter* (Ciel-Père).

Plus tard les mythologies s'étant développées, les différentes

divinités qui, dans l'origine, étaient adorées chacune séparément et nommées chacune d'après son caractère particulier ou sa puissance spéciale, furent rapprochées les unes des autres, réunies en famille, et considérées comme formant une race divine. Elles devinrent alors naturellement anthropomorphes, de zoomorphes qu'elles avaient été généralement dans l'origine. Formant une race divine elles eurent outre leur nom spécial aussi un nom commun général, exprimant leur nature divine. Comme on assignait pour domicile aux dieux le ciel par opposition à la terre, qui était le domicile des hommes, le nom général pour désigner les dieux fut emprunté à leur domicile le ciel, de sorte qu'ils furent nommés, par les peuples de race indo-germanique, les *célestes*.

Pour former régulièrement le mot signifiant *céleste* on n'avait qu'à ajouter au mot *div* (ciel) la terminaison dérivative *ia* (*io*, *iu*). Il s'est donc formé en sanscrit le nom adjectif usité de *divia-s* (céleste, f. *diviā*, n. *divīam*), en grec ancien *diFios* (f. *diFia*, n. *diFion*), en latin *divius* (f. *divia*, n. *divium*). Mais, de très-bonne heure, on préféra désigner les dieux, considérés comme des personnes, par un nom ayant non la forme *adjective* dérivative en *ia* mais une forme gramaticale *substantive*. A cet effet, en sanscrit, en grec et en latin, le *i* de la terminaison dérivative se rejeta après la voyelle thématique, de sorte que les formes adjectives *divias*, *diFios*, *divius* se changèrent en les formes substantives *divas*, *diiFos*, *divus*. De cette manière la voyelle thématique, de simple qu'elle était originairement, devint double et par suite *longue*; ce qui était conforme au principe de la dérivation grammaticale et logique, d'après lequel les mots dérivés *logiquement* préféraient prendre *grammaticalement* à la place de la voyelle primitive simple la voyelle thématique *longue* exprimant la dérivation.

Or la voyelle *longue* ne se distingue pas assez nettement par la nature du son, de sa voyelle correspondante *brève*. C'est pourquoi les langues, pour mieux faire ressortir, par le

son même, la voyelle longue comme signe de dérivation, ont préféré remplacer les deux voyelles brèves unisonnes par deux voyelles ayant deux sons différents ou se prononçant comme des diphthongues. C'est là précisément l'origine des diphthongues, qui ne sont autre chose que les voyelles longues *i* (ii) et *ou* (uu) qu'on a prononcées successivement *ii*, *éi*, *èi*, *âi* et enfin *aï*, et *ou-ou*, *o-ou*, *ö-ou*, *èou*, *äou* et enfin *aou*; de sorte que *aï* et *aou* sont à considérer comme l'apogée de la prononciation diphthongale. Cette prononciation diphthongale d'une voyelle *longue* repose sur le principe de la *dissimilation*, d'après lequel la langue aime rendre différents des éléments similaires, tout comme elle aime, dans d'autres cas, rendre semblables, par l'*assimilation*, des éléments différents. Comme la diphthongue doit son origine à la voyelle *longue*, elle n'a pas par elle-même, dans le mot une signification *grammaticale* particulière, différente de celle de la voyelle longue correspondante. En effet la diphthongue *aï*, par exemple, dans le mot anglais *mine* (prononcez *maïne*) n'a pas, dans ce mot, une fonction ou signification *grammaticale* autre que le *i* dans le mot anglo-saxon correspondant *mīn*. La diphthongue *aou*, dans le mot anglais *pound* (prononcez *paound*) n'a pas, dans ce mot, une fonction ou signification *grammaticale* autre que le *u* (ou) dans l'anglo-saxon *pūnd*. Les diphthongues, même celles qui sont à l'apogée comme *aï* et *aou*, n'ont donc que la signification *grammaticale* de *i* et de *ou* dont elles dérivent; leur caractère propre est purement *euphonique*; elles remplacent les deux voyelles similaires par deux voyelles *dissimilées*, et, partant de la prononciation de deux voyelles presque semblables comme *mīn* et *pūnd*, elles arrivent successivement à la prononciation de voyelles plus dissemblables comme *mein*, *mèin*, *māin*, ou *pound*, *pöund*, *päund*, jusqu'à ce qu'elles atteignent l'apogée de la prononciation diphthongale dans les deux voyelles les plus dissemblables *aï* et *aou* comme, par exemple, dans *main* (mine) et *paound* (pound).

On comprend d'après cela comment et pourquoi le sanscrit *diivas* formé de *divias* (céleste), s'est changé, d'abord, en *dévas*, en dissimilant *ii* en *ei*, et, ensuite, en *dévas*, en assimilant *ei* en *é*; comment et pourquoi le grec *diïFos*, formé de *diFios* (céleste) s'est changé, dans l'ancien grec, en *deiFos*; comment et pourquoi le latin *diivus*, formé de *divius* (céleste), s'est changé, dans l'ancien latin, en *deivus*.

Plus tard le *F* du grec *deiFos* (céleste, dieu) s'est changé en *h*, de manière que ce mot s'est prononcé *deihos*; mais le *h* a été éliidé entre les deux voyelles; et, suivant son habitude, pour ne pas se perdre (voy. ci-dessus) il s'est rejeté sur la consonne initiale *d* qu'il a changé en *dh*, que les grecs ont rendu par *th*, comme la forme ancienne *androhópos* a produit régulièrement la forme de *anthropos* (voy. ci-dessus), de sorte que *deihos* a pris naturellement la forme de *theios*.

Theios (céleste), comme adjectif, s'est conservé en grec sous cette forme avec la signification de céleste. Mais employé comme substantif avec la signification de dieu (le céleste), ce mot s'est changé en *théos*.

Le mot latin *deivus* (céleste), écrit plus tard *divus*, s'est conservé sous cette forme comme adjectif ayant la signification de céleste. Mais employé comme substantif avec la signification de dieu (le céleste), *deivus* s'est changé en *déus*, comme le grec *theios* s'est changé en *theos*; et, ensuite, *déus* s'est changé en *deus*, d'après la règle générale qui veut qu'une voyelle longue devant une brève devienne brève. Le latin *deus* (dieu) ne diffère donc du grec *theos* qu'en ce que le *v* latin ne s'est pas changé, comme le *F* du grec, en *h*, et que le *d* de *deus* ne s'est pas changé en *th* parce qu'il n'a pas subi, comme en grec, l'influence de cette aspiration.

Du sanscrit *dévas* (dieu) on a pu former ensuite régulièrement l'adjectif *dévas* (divin), comme *divias* (céleste) s'est formé de *div-s* (ciel); et de même que *divias* s'est changé en *dévas*, de même *dévas* s'est changé en *dévas* et enfin en *dairas*.

D'après ce que nous venons de démontrer on comprend que l'explication que Bopp mon maître et en partie les grammairiens hindous ont donnée de l'origine des voyelles longues *é* et *ô*, comme issues de *gouna* (renforcement), et des voyelles diphthongues *aï* et *aou*, comme issues de *verddhi* (accroissement), ainsi que ce qu'ils disent de la signification ou de la nature grammaticale de *gouna* et de *verddhi*, n'est plus admissible.

Bopp explique le *gouna é* ou *ô* comme formé de la voyelle radicale *i* ou *u* devant laquelle est venu se placer, on ne sait de quel droit et à quel titre, un *a* intrus, qui, avec la voyelle *i*, a formé *ai* qu'on a prononcé *é*, et, avec la voyelle *u* (ou), a formé *au*, qu'on a prononcé *ô*. Il semble considérer ce prétendu *a* inséré comme un moyen *grammatical* pour indiquer, par cette voyelle ainsi renforcée, la dérivation soit logique de la notion, soit grammaticale de la forme. Mais d'abord le *gouna é* ne se forme pas par l'intrusion d'un *a* devant la voyelle radicale, mais il dérive de l'introduction d'un *i* qui, sorti de la partie dérivative du mot, vient se placer après la voyelle radicale *i*, de sorte qu'il n'est autre chose qu'un *i* long, changé, par dissimilation phonique, en *éi* et ensuite, par assimilation purement phonique, en *é*. Ainsi le *gouna* dans *dévas* est formé de *divias*, *diivas*, *dévas* changé enfin en *dévas*, exactement, comme en grec, *hupéir* (sur) est formé de *huperi*, *kheir* (main) de *kheri*, *aig-s* (chèvre) de *agis*, *kairos* (occasion) de *kurios*, *xeinos* de *xenios*, *phainô* de *phanio*, *leino* de *tenio* (lat. *tendo*). Evidemment cet *i* introduit près de la voyelle radicale ne change pas la signification logique du mot; il n'en change que la forme. Le *gouna* n'a donc pas de fonction grammaticale; il n'est, de sa nature, que phonique; et si, par exception, il a une signification grammaticale, il la tient non de sa nature propre, mais de la nature de la voyelle longue qu'il représente et dont il n'est qu'une variété phonique.

Bopp explique le *verddhi aï* et *aou* comme formé de la voyelle radicale *é* ou *ô* devant laquelle vient se placer un *a*

qu'il semble considérer comme un moyen grammatical pour indiquer, par l'accroissement de la voyelle *é* ou *ô* changé en *ai* et *au*, un degré supérieur de dérivation logique ou grammaticale. Mais le *verddhi*, ainsi que le *gouna*, ne résulte pas d'un *a* inséré; il résulte d'un *i* dérivatif introduit auprès d'un *é* ou *ô*, de sorte que *é* et *ô* étant déjà le signe d'une première dérivation, le *verddhi* indique généralement qu'il y a dans la forme du mot une seconde dérivation; comme, par exemple, en grec les mots *xeinios*, *hetairios* renferment une espèce de *vreddhi*, en ce que le premier *i* indique une première dérivation *xeinos* (p. *xenios*), *hetairos* (p. *hetarios*), et le second *i* une seconde dérivation *xeinios* (dérivé de *xeinos*), *hétairios* (dérivé de *hetairos*). Par le renforcement de la voyelle radicale ou par sa prononciation diphthongale la plus forte possible, le *verddhi* a quelquefois en sanscrit une fonction grammaticale; mais dans beaucoup d'autres langues cette forte diphthongue n'a généralement qu'un caractère purement *phonique* en ce qu'elle exprime, par des voyelles dissimilées, des voyelles semblables répétées.

Disons comme conclusion de ce travail qu'il est prouvé par ce qui précède que le sanscrit *dévas*, le grec *theos* et le latin *deus* sont originairement des noms identiques, et que tous les trois ont exprimé, dans l'origine, la notion de *céleste*, et que *céleste* a été considéré comme synonyme de *dieu*.

BERGMANN,

Doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg

LES

ÉCRITS PERDUS D'ARISTOTE

*Fragmenta Aristotelis collegit disposuit illustravit Æmilius Heitz, in
Gymnasio Argentoratensi Litt. Ant. Professor. Parisiis Editore
Ambrosio Firmin Didot. gr. 8. 1869.*

(Fin.)

III

Sans vouloir en aucune manière contester le mérite et la compétence de notre auteur quant au triage des fragments qu'il a fait entrer dans son travail, je me permettrai de hasarder une simple observation relativement à l'origine de ces mêmes fragments; je la soumets humblement à l'appréciation de M. Heitz. Il me paraît certain que la tradition concernant la bibliothèque de Nélée et les restaurations d'Apellicon n'a joui d'une vogue aussi extraordinaire que parce qu'on trouvait l'économie des écrits d'Aristote très-obscur, et parce que les traditions des anciens et les opinions individuelles laissaient planer une foule de doutes sur l'authenticité totale ou partielle de ces ouvrages. Nous savons, par les commentateurs d'Aristote, qu'un grand nombre de traités différents sur une seule et même question, sur les Catégories et les Analytiques, par exemple, se répandirent sous le nom du philosophe, ainsi que

plusieurs ouvrages qui n'étaient pas de lui. Il est à peu près reconnu que les péripatéticiens Théophraste, Eudème, Pharnias, devenus les émules du maître, écrivirent « à l'envi de celui-ci », comme dit Ammonius, sur les sujets qu'il avait traités et sous les titres mêmes qu'il avait choisis. Or, il ne serait pas facile, dans bien des cas, de distinguer l'œuvre du maître de celle des disciples, d'autant plus que ceux-ci durent s'appliquer, selon toute probabilité, à imiter avec fidélité, non seulement la manière de penser, mais encore la manière d'écrire de leur modèle, et que le genre d'Aristote porte des caractères tellement frappants, qu'ils ne semblent pas même exiger un grand talent pour être imités de manière à faire complètement illusion. Ajoutons à cela le système peu ferme des écrits d'Aristote, qui a souvent fait naître des doutes sur l'authenticité des parties, lors même que l'authenticité du tout semblait être démontrée, la critique du texte encore trop négligée jusqu'ici, et la grande masse de connaissances scientifiques qu'exigerait la critique parfaite de tous ces ouvrages. Cette simple observation, si elle devait paraître quelque peu fondée, nous conduirait tout droit à une question qui ne laisserait pas que d'avoir son importance, et qui pourrait se résumer en ces termes : tous ces divers fragments qui ont été recueillis comme provenant d'ouvrages perdus d'Aristote, doivent-ils être attribués au maître seulement ? n'en revient-il pas une part quelconque à ses disciples, qui, dans plus d'une occasion, auront cru devoir abriter leurs écrits derrière l'autorité d'un nom placé au-dessus de toute contestation ? C'est là, je le répète, une question que je ne fais que poser, laissant le soin de la résoudre à des juges plus compétents, et parmi ces juges, je n'hésite pas un seul instant à ranger le savant éditeur des fragments.

Il me resterait encore à passer en revue ces précieux documents, qui ont été classés avec tant de patience et de perspicacité, et surtout avec une si parfaite intelligence des lettres

anciennes. Mais ce serait une entreprise qui dépasserait assurément les limites que je me suis tracées; car pour apprécier avec connaissance de cause, il faudrait tout citer, et dans ce cas, nous préférons renvoyer au livre lui-même; il y aura tout gain pour les lecteurs. Je me bornerai à glaner dans ce vaste champ, trop heureux si, par le choix très restreint que je ferai, j'ai réussi à fixer l'attention sur une des reliques les plus remarquables et les plus considérables que l'antiquité nous ait léguées. Il y aurait beaucoup de citations curieuses à emprunter aux divisions de l'ouvrage, qui ont rapport à la logique, à la rhétorique, à la poétique, à la morale et à la physique; mais j'ai pensé qu'il n'y avait pas lieu de s'y arrêter, ce terrain-là étant précisément celui où Aristote nous est le mieux connu. Je ferai remarquer toutefois que, dans le chapitre qui s'occupe des questions homériques, nous nous trouvons parfois en présence de subtilités qui ne sont pas de nature à nous faire regretter bien vivement la perte des ouvrages où Aristote doit avoir consigné ses jugements sur l'Iliade et l'Odyssée (p. 129-151). Comment se fait-il, demande Aristote (p. 134), que le Soleil, qu'Homère représente comme voyant et entendant toutes choses, soit si mal renseigné sur le sort de ses bœufs qui lui ont été dérobés? C'est, répond-il, que le Soleil voit toutes choses, cela est vrai; mais non toutes à la fois. Je regrette de ne pouvoir, à cause du manque de place, reproduire l'argumentation plus que singulière d'Aristote, lorsqu'il s'efforce d'expliquer la division de la nuit en trois parties, telle qu'elle se trouve dans un passage de l'Iliade (p. 138-139); mais je ne crois pas devoir passer sous silence deux assertions du philosophe relatives à l'épisode de Calypso, dans l'Odyssée. — Si les dieux ne boivent que le nectar, d'où vient que Calypso sert à Mercure cette boisson mêlée à de l'eau? Si le mélange est réel, les dieux ont donc aussi bu de l'eau, et pas seulement du nectar. Aristote tranche la question en disant que le mot *μέλας* du texte, signifie

verser, et non mélanger ! (p. 145.) — Pourquoi, demande-t-il encore, Ulysse refuse-t-il l'immortalité qui lui est offerte par Calypso ? Il la refuse, répond Aristote, non parce que le don ne lui paraît pas admirable, mais parce qu'il doute que cette divinité soit sûrement qualifiée pour lui faire un présent aussi considérable (p. 150).

Dans la division qui a été réservée aux doctrines des philosophes, et principalement des Pythagoriciens, de Platon et de Démocrite, nous lisons qu'Aristote a publié des extraits du Timée de Platon, ainsi qu'un abrégé de sa République. Le chapitre intitulé *Divisions de Platon*, m'a paru offrir un grand intérêt (p. 91-113).

Parmi les 21 dialogues admis par M. Heitz dans son catalogue, il en est un dont la perte, à en juger du moins par les 32 fragments qui en ont été conservés, est assurément fort regrettable, c'est celui qui avait pour titre : *Sur la philosophie*, et qui doit avoir surpassé de beaucoup, par la richesse des détails, le traité de la métaphysique que nous possédons. Dans l'*Eudème*, dont nous avons 11 fragments, Aristote traite une question qu'il n'avait pas cru devoir soulever dans son livre sur l'*Âme*, mais que Platon a développée dans le Timée, celle de l'entrée de l'âme dans le corps et de sa sortie (p. 49); dans ce même dialogue, il définissait l'âme une *harmonie* (p. 53). Dans un autre dialogue, qui avait pour titre : la *royauté*, Aristote paraît traiter autrement que son maître une question à laquelle celui-ci attachait une grande importance. Platon avait dit quelque part, dans son traité de la République, que le mal ne disparaîtrait du milieu des hommes que du moment où les philosophes seraient rois, ou que les rois seraient philosophes. Aristote trouve ce jugement hasardé : « Toute cette philosophie, dit-il, non seulement n'est point indispensable chez un roi, mais peut encore être pour lui un embarras, un empêchement. Un roi, en effet, doit signaler son règne, non par des paroles, mais par des actions d'éclat ; pour ce qui concerne

la philosophie, il suffit qu'il témoigne de la déférence et de la soumission à l'égard de ceux qui s'y adonnent (p. 60).

Il nous est resté d'un autre dialogue consacré à l'éducation et à l'instruction, plusieurs fragments fort intéressants, entre autres celui où Aristote développe cette vérité toute moderne, que l'homme ne vaut qu'autant qu'il sait et agit (p. 61 à 62). Je crois devoir recommander tout particulièrement cet autre, où il déclare qu'entre les gens instruits et ceux qui ne le sont pas, il existe la même différence qu'entre les vivants et les morts; et où il fait ressortir l'obligation pour les parents d'élever convenablement leurs enfants (p. 62). M. Heitz cite également deux fragments d'un dialogue sur la *noblesse* (p. 55-57); nous y trouvons de très-belles pensées, mais nous n'osons nous y arrêter, à cause des doutes soulevés par Kopp et Ritter au sujet de leur authenticité.

Les fragments historiques occupent une large place dans le travail dont nous avons entrepris l'analyse (p. 218 à 319); la république d'Athènes s'y trouve tout particulièrement favorisée dans 93 fragments (p. 218-251); sa constitution tout entière y est passée en revue, avec des détails fort intéressants, mais que je me trouve dans l'impossibilité de reproduire, malgré leur importance relative. Je me bornerai à rappeler trois faits historiques qui y sont mentionnés, et qui m'ont paru dignes d'intérêt. Aristote, qui paraît partager la croyance peu historique que les cendres de Solon furent dispersées autour de l'île de Salamine (p. 228), cite parmi les citoyens d'Athènes, comme s'étant le plus distingués par leurs vertus civiques, Nicias, Thucydide, fils de Mélésios, et Thérémène (p. 232). Il rappelle, en outre, qu'au moment où Thémistocle donna de la réponse de l'oracle l'interprétation que tout le monde connaît, la pénurie du Trésor ne permettant pas aux Athéniens d'équiper une flotte convenable, les membres de l'Aréopage leur vinrent en aide en distribuant des secours en argent aux combattants, 8 drachmes par tête (p. 230). Plus loin,

en parlant des libéralités de Cimon, il a soin de nous prévenir que ce grand citoyen traitait à sa table, non pas tous ses concitoyens indistinctement, mais seulement ceux de sa tribu (p. 231).

Voici encore quelques détails que j'ai trouvés dans les 135 fragments relatifs aux autres peuples de la Grèce. Les Eginètes comptaient dans leur sein 47,000 esclaves, et les Mégalo-politains, 10,000 guerriers (p. 251-253). Chez les Thébains, le suicide était considéré comme déshonorant (p. 260). Suivant Aristote, Lycurgue aurait été contemporain d'Iphitus, et aurait contribué à l'institution des jeux olympiques (p. 269); de plus, ce législateur, en interdisant aux Spartiates les voyages à l'étranger, aurait eu principalement en vue de les empêcher de se familiariser avec les lois et les mœurs des autres peuples, et cette interdiction se serait adressée à tous les citoyens indistinctement, et non pas seulement aux guerriers, ainsi qu'Isocrate le donne à entendre (p. 272). Les jeunes Athéniens qui furent envoyés dans l'île de Crète, pour être sacrifiés au Minotaure, ont-ils réellement péri? Aristote ne le pense pas; ils atteignirent, selon lui, un âge très-avancé au milieu des Crétois, qui les employaient à des travaux salariés (p. 289). Denys le jeune, tyran de Syracuse, se livrait à la boisson; il lui arriva plus d'une fois de s'enivrer pendant 90 jours consécutifs (p. 290). Dans l'île de Ténédos, les individus convaincus d'adultère périssaient par la hache; le roi prenait place au milieu de ses sujets, armé d'une hache, pour leur rendre la justice, et c'est lui qui, dans ce cas, frappait les coupables (p. 291).

Je terminerai cet examen, déjà trop long, par quelques citations empruntées aux *Chries* et aux pensées d'Aristote. M. Heitz a soin de nous prévenir que les sources auxquelles il les a puisées ne disent point à quels ouvrages d'Aristote il convient de les rapporter, et que, pour son compte, il serait assez disposé à les considérer comme provenant des entretiens mêmes du philosophe (p. 333-345).

Le poète Anacréon ayant reçu en don un talent d'or du tyran Polycrate, le rendit en disant : « Je n'ai que faire d'un présent qui me priverait de mon sommeil. » Cela ne nous rappelle-t-il pas la fable bien connue du savetier et du financier ?

Gélon de Syracuse sentait de la bouche. Un de ses amis l'ayant un jour rendu attentif à cette infirmité, il tança assez rudement sa femme, lui reprochant de ne lui en avoir jamais rien dit : « Je croyais, lui répondit celle-ci, que tous les hommes se trouvaient dans le même cas. »

On demandait à Démosthène comment il s'y était pris pour devenir un orateur aussi renommé : « En consommant plus d'huile que de vin », répondit-il.

Zénon, voyant un de ses amis se préoccuper trop vivement d'une petite propriété qu'il possédait, lui dit : « Si tu ne la perds pas, elle te perdra »

« Celui qui dompte ses passions est plus fort que celui qui triomphe de ses ennemis. »

« Celui-là est fait pour l'amitié, qui sait supporter les injures. »

« Qui ne sait se taire ne sait non plus parler. »

« Celui-là est bien près d'être innocent, qui confesse franchement sa faute. »

« Il faut sortir de la vie comme d'un banquet, c'est-à-dire sans avoir soif, et sans avoir trop bu. »

Je ne sais si j'ai réussi, par cette analyse, assurément fort incomplète, à faire apprécier à sa juste valeur le savant ouvrage de notre compatriote. Mais une chose me paraît certaine, c'est qu'il aurait pu, en tous cas, se passer de mon suffrage ; car j'ai la conviction que c'est une œuvre qui restera. J'ai cru qu'il appartenait à un membre de la Société littéraire de Strasbourg de remercier son auteur d'avoir renoué le fil de la tradition et d'avoir prouvé aux amis des lettres anciennes que notre province n'a pas failli à sa réputation bien méritée, et que pour elle, noblesse oblige.

Strasbourg, 15 Novembre 1869.

Ed. GOGUEL.

ARCHIVES

DU TRIBUNAL DE SAVERNE

DÉFENSE aux sujets de l'évêché de Strasbourg de s'enrôler et de prendre du service à l'étranger.

Comme Son Altesse sérénissime l'évêque de Strasbourg ¹, notre gracieux seigneur, vient d'apprendre avec déplaisir que malgré ses défenses on sait faire des enrôlements dans diverses parties de ses terres, et que des racoleurs étrangers obtenaient des engagements de ses sujets en les enivrant, ou en employant toutes sortes de moyens, et attendu qu'elle ne veut absolument plus tolérer de tels enrôlements; c'est pourquoi il est enjoint par les présentes à tous baillis, prévôts, gens de justice et officiers de l'évêché de faire défenses et inhibitions très sérieuses et très expresses aux sujets de l'évêché, de s'enrôler et de prendre du service en aucune façon, sous peine de punition corporelle et de confiscation de leurs biens meubles et immeubles. Il leur est également enjoint, si des racoleurs se trouvaient dans un lieu quelconque de l'évêché ou dans les lieux circonvoisins, de retirer de leurs mains tous les sujets de l'évêché qui se seraient engagés malgré les défenses susdites.

Sera la présente ordonnance lue et publiée dans chaque localité, afin que les racoleurs ni personne n'en prétendent cause d'ignorance et que chacun puisse se régler là-dessus.

Décreté à la Chambre du conseil de la Régence à Saverne, le 30 septembre 1671.

Par ordonnance du conseil, signé: JEAN-THÉODORE SCHENECK.

¹ François-Egon de Furstemberg, élu en 1663, décédé en 1682.

LETTRE du conseil de la Régence au procureur fiscal de l'évêché, par laquelle il lui dénonce une atteinte portée à la susdite ordonnance.

Les conseillers du conseil de la Régence de l'évêché de Strasbourg informent M. Etienne Kestler, procureur fiscal, que quatre fils de bourgeois de Dambach se sont audacieusement permis de s'engager à Danwiler¹ sous les drapeaux de la France en violation du décret du 30 septembre dernier, et que les actes ci-inclus constatent leur engagement et l'état de leurs fortunes respectives, pour que, conformément au susdit décret, il puisse sauvegarder les intérêts de notre gracieuse seigneurie.

Donné en chambre du conseil, à Saverne, le 20 janvier 1672.

DÉFENSE par le gouvernement français de laisser visiter les couvents des Recollets, situés en Alsace, par le père provincial de cet Ordre qui est allemand et sujet de l'empereur.

Lettre écrite par Monseigneur de Louvois à Monsieur De la Grange, intendant d'Alsace.

A Paris, le 21 octobre 1686.

Le Roy ayant esté informé que le père provincial des Recoletz, allemand, qui est suiet de l'empereur, fait des visites dans les couvents de cet Ordre, scituez dans les pays de l'obéissance de Sa Majesté, elle m'a commandé de vous faire scavoir qu'elle désire que vous ne souffriez point que luy ny aucuns autres provinciaux allemands de quelqu'Ordre que ce soit à la reserue des Jésuites en fasse en Alsace.

Signé : DE LOUVOIS.

LETTRE de M. de la Grange, intendant d'Alsace, au magistrat de Saverne.

A Strasbourg, le 31 octobre 1686.

Je vous envoie, Messieurs, la coppie d'une lettre que

¹ Thanvillé, village du canton de Villé.

Monseigneur de Louuois m'a fait l'honneur de m'crire, par laquelle vous verrez que l'intention du Roi est que les couvents de vostre ville ne soient plus visités par les prouvinciaux dudit Ordre qui sont allemands, affin que vous en donniez communication aux chefs desdits couvents, pour qu'ils s'y conforment, et en vostre particulier je vous prie d'auoir l'œil à ce qu'ils obseruent exactement ce qui est en cela des intentions de Sa Majesté, et en cas qu'ils y contreuiennent, vous m'en donnerez s'il vous plaist aduis.

Je suis, Messieurs, vostre très humble et très affectionné seruiteur.

Signé : DE LA GRANGE.

(Archives de Saverne.)

Communiqué par M. DAGOBERT FISCHER.

LÉGENDES DE L'EDDA

(Suite.)

Thor et le Serpent de Midgard.

Thor ne pouvait se consoler de ce qu'Utgartloki se fût moqué de lui. Le serpent de Midgard avait été pour quelque chose dans sa ridicule aventure, et ce fut à lui que le dieu résolut de faire sentir sa colère. Sa rage ne lui laissa point de repos. A peine revenu de son voyage d'Utgard, il quitta sa demeure avec tant de précipitation, qu'il y laissa son char et ses boucs, et qu'il ne songea point à appeler ceux qui d'habitude l'accompagnaient dans ses expéditions. Seul et à pied, sous l'extérieur d'un jeune homme, il franchit les limites de Midgard, et le même soir demanda l'hospitalité dans la cabane d'un géant, nommé Hymir.

Le lendemain, Hymir se leva au point du jour, et s'étant muni de ses engins de pêche, se disposa à quitter son logis. Au moment où il allait sortir, il remarqua que Thor s'était levé aussi, et s'apprêtait à le suivre. « Mais que veux-tu que je fasse de toi ? » lui dit-il, « tu es si jeune et si frêle, que tu mourras certainement de froid, si je pousse jusqu'à l'endroit où j'ai coutume de pêcher. » — « Ne t'inquiète pas de cela », répondit le jeune homme, « nous verrons qui de nous sera le plus pressé de revenir ». En parlant ainsi, Thor serrait le manche de son marteau. Il parvint pourtant à retenir sa colère, car il avait mieux à faire, pour le moment, que de châtier

un simple Jotne. « Et de quelle amorce nous servirons-nous ? » demanda-t-il. « C'est ton affaire », répondit le géant, « chacun fera comme il l'entendra. » Le troupeau d'Hymir était dans le voisinage. Thor choisit le plus beau des bœufs, l'étendit à ses pieds d'un coup de marteau, et lui coupa la tête. En attendant l'autre avait détaché sa barque. Thor prit place à ses côtés, et se mit à jouer des rames avec une telle vigueur, que son compagnon le regardait faire avec admiration. Au bout de quelque temps, Hymir cessa de ramer, et fit remarquer à son hôte qu'ils étaient arrivés à l'endroit où il s'arrêtait d'habitude. Le jeune homme continua à faire voler la barque, sans tenir aucun compte de cette observation. Quelques instants après, les yeux d'Hymir se tournaient avec inquiétude vers la haute mer. « Il serait dangereux », dit-il, « d'aller plus loin, à cause du serpent de Midgard. » Le jeune homme déclara qu'il était décidé à ne pas s'arrêter encore ; Hymir, inquiet et mécontent, le laissa faire.

Enfin Thor voulut bien déposer ses rames. Il attacha un grand hameçon à une forte ligne, et la tête du bœuf à l'hameçon. L'énorme amorce descendit dans les eaux. Tout-à-coup une secousse terrible renversa le pêcheur sur le bord de la nacelle. Le dieu, irrité de sa chute, songea alors seulement à se revêtir de toute sa vigueur divine : il se raidit si bien contre les efforts du monstre pris à l'hameçon, que ses deux pieds firent deux trous dans la barque, et allèrent toucher le fond de l'océan. Ainsi appuyé, il se mit à tirer de toutes ses forces, et bientôt l'horrible tête du serpent de Midgard parut sur le bord de la nacelle. Jamais un œil humain ne contempla une aussi effroyable scène : le dieu semblait vouloir percer le monstre de son regard ardent, et celui-ci fixait sur son ennemi des yeux non moins terribles, tout en soufflant vers lui un noir venin. Hymir avait changé de visage ; pâle et tremblant, il regardait tantôt la monstrueuse vipère, tantôt sa barque où les eaux entraient en bouillonnant. Mais au moment où Thor

leva son marteau, hors de lui d'effroi, il fit un pas en avant, et coupa la ligne avec son couteau. Le monstre retomba dans l'abîme : le marteau, lancé avec force, le suivit, et quelques-uns prétendent que le serpent eut la tête brisée au fond de la mer. Après avoir lancé Miölnir, Thor se retourna, et d'un coup de poing envoya le géant dans les flots. Puis il regagna la côte en marchant.

Le marteau enlevé.

Un jour Thor, en se réveillant, s'aperçut que son marteau lui avait été volé. Après l'avoir cherché dans toutes les parties du ciel, éperdu, la barbe hérissée de colère, il s'adressa à Loki. « Apprends, Loki », lui dit-il, « ce que personne ne soupçonne encore sur la terre, personne dans les cieux : mon marteau m'a été enlevé ! »

Aussitôt Loki se rend auprès de Freiya, et lui demande son manteau ailé, pour aller à la recherche de Miölnir : « Je te le donnerais quand il serait d'or, dit la déesse, quand il serait d'argent, tu l'aurais ». Bientôt le vêtement empenné faisait retentir les airs : Loki s'éloignait à tire d'aile du pays des Ases, se dirigeant vers l'empire des Jotnes.

Sur une colline était assis Thrym, le prince des Thurses, occupé à mettre à ses chiens des colliers d'or, et à peigner la crinière de ses chevaux. « Qu'y a-t-il de nouveau chez les Ases », dit-il, en voyant arriver Loki : « que viens-tu faire tout seul dans les contrées des géants ? » — « Cela va mal chez les Ases », répondit le dieu, « est-ce toi qui as enlevé le marteau de Hlorridi ? »¹ — « C'est moi qui ai enlevé le marteau de Hlorridi ; il est enseveli à huit milles de profondeur dans le sein de la terre. Je jure que personne ne l'aura, s'il ne m'amène Freiya, pour qu'elle devienne mon épouse. »

Thor était couché devant la porte de son palais quand le

¹ Surnom de Thor, le dieu étincelant.

messenger revint. « As-tu fait ta commission ? » lui dit-il ; « permets que d'ici j'écoute ton discours. Assis, on manque parfois d'idées ; on imagine mieux une ruse adroite quand on est couché. » Loki lui rapporta la réponse de Thrym. Aussitôt il se lève, court chez Freiya. « Vite », dit-il, « couvre ton visage du voile nuptial : nous allons ensemble au pays des géants. » A ces mots, la colère de la déesse s'enflamme ; ses yeux étincellent, et tous les brillants bijoux qui ornaient son cou, tombent à terre, les palais des dieux tremblent sur leurs fondements. Bientôt on vit de toutes parts accourir les dieux effrayés ; toutes les déesses accoururent, et Asengard tout entier, rassemblé autour de Hlorridi, délibéra sur ce qu'il y avait à faire pour ravoir son marteau.

Heimdall, le plus brillant des dieux, dont la sagesse égale celle des Wanes, proposa de revêtir Thor du costume des fiancées, et de l'amener à Thrym, le visage caché sous un voile : il pouvait, à la faveur de cette ruse, reprendre lui-même l'arme qu'on lui avait dérobée. L'avis fut généralement goûté ; Thor seul y trouvait à redire. Ce dieu, qui redoutait le ridicule, refusa absolument de se prêter à ce déguisement féminin. Il fallut toute l'éloquence de Loki, qui lui montrait les dieux sans défense, et les géants bientôt maîtres d'Asengard, pour vaincre son entêtement. Enfin il se laissa faire. Les déesses se mirent à l'œuvre. En un clin d'œil, Thor fut revêtu du costume des fiancées : un superbe collier ornait son cou ; à chaque pas qu'il faisait, les clefs retentissaient à sa ceinture : les amples plis d'une robe de femme flottaient autour de ses genoux ; de sa poitrine, couverte de pierres précieuses, semblaient jaillir des éclairs, et un grand voile lui cachait la tête. « Maintenant », lui dit Loki, « je prends le rôle de ta servante, et nous faisons ensemble le voyage d'Jötunheim. »

Quand les dieux se trouvèrent prêts, on fit descendre de la montagne les boucs de Thor, et on les attacha à son char superbement voûté. Des rochers se fendirent, des étincelles

volèrent sur le passage du fils d'Odinn, quand il fit le voyage d'Jötunheim.

Thrym ne put modérer sa joie en voyant arriver les habitants du ciel. « A l'œuvre, géants », s'écria-t-il, « semez des fleurs sur tous les sièges, et amenez-moi ma fiancée, Freiya, la fille de Niördr, de Noatun. Des vaches aux cornes dorées, des bœufs noirs comme des corbeaux, remplissent mon parc, et réjouissent mon cœur de géant. J'ai de riches trésors, mille parures précieuses. Il ne me manquait qu'une épouse comme Freiya. »

De bonne heure les invités accoururent, et remplirent le palais. L'ael coulait à flots pour assouvir la soif des géants. La fiancée semblait en appétit : elle dévora un bœuf tout entier et huit saumons ; puis elle fit main basse sur toutes les friandises destinées aux femmes, et but trois cuveaux de meth. Thrym, le prince des Thurses ne revenait pas de son étonnement. « Jamais », dit-il, « je n'ai vu pareil appétit à une fiancée ; je ne crois pas que jamais jeune fille ait bu autant de meth. » Mais la gentille soubrette, assise à côté de sa maîtresse, prêtait l'oreille et avait réponse à tout. « Freiya », dit-elle, « n'a rien mangé pendant neuf nuits, si grande était son impatience de voir les contrées des géants. » Sa présence d'esprit fut encore plus utile, lorsqu'au milieu du festin, le Thurse eut envie d'un baiser. Il s'approche, soulève légèrement le voile virginal, et, saisi d'effroi, recule de toute la longueur de la salle. « Quel terrible éclat », dit-il, « jaillit des yeux de Freiya ; son regard, ce me semble, est brûlant comme du feu. » Mais la gentille soubrette, assise à côté de sa maîtresse, avait réponse à tout. « Pendant huit nuits », dit-elle, « Freiya n'a pas goûté le sommeil, si grande était son impatience de voir le pays des géants. »

En ce moment, la sœur de Thrym entra pour son malheur ; elle venait demander un présent à la fiancée. « Donne-moi ces anneaux d'or », dit-elle, « si tu tiens à mon affection. » Alors aussi le géant se leva, et dit à son entourage : « Apportez

le marteau, placez-le sur les genoux de Freiya, qu'il consacre ma fiancée¹, et qu'on nous unisse suivant le rite matrimonial. »

Oh ! comme la poitrine de Hlorridi se gonfla de joie, lorsqu'il reconnut son Miölnir au cœur inflexible ! Thrym tomba d'abord, le prince des Thurses, et après lui toute sa race fut assommée. Sa vieille sœur périt aussi : au lieu de pièces d'or elle eut des blessures, au lieu des anneaux qu'elle avait convoités, des coups de marteau.

Ce fut ainsi que Thor rentra en possession de son marteau.

Thor et Hrungrnir.

Un jour, Odinn passait à cheval près de la demeure du géant Hrungrnir, à Jötunheim. « Quel est cet homme », dit le géant, « qui traverse les airs et les eaux, la tête couverte d'un casque d'or ? Il a, ma foi, un excellent cheval. » Odinn s'arrêta : « Je parie ma tête », dit-il, « qu'il n'y a pas dans tout Jötunheim, une bête comparable à celle-ci. » — « Ton cheval n'est pas mauvais », répondit Hrungrnir, « j'en conviens, mais je vais te faire voir que le mien saute mieux. » Là-dessus il sella son coursier, et se mit à la poursuite d'Odinn, résolu à lui faire payer cher sa vanterie. Le dieu pressa les flancs de Sleipnir, et gagna une forte avance. Le géant qui volait derrière lui n'y voyait plus de rage, et franchit les murs d'Asgard, sans s'en apercevoir.

Les Ases le reçurent à la porte avec toutes sortes de prévenances, et l'invitèrent à leur banquet. Hrungrnir se sentait échauffé par la course qu'il venait de faire ; il se mit à table avec ses hôtes, et vida d'un trait l'immense coupe dans laquelle Thor buvait habituellement ; ce dieu faisait son voyage annuel en Orient, pour combattre les monstres. Lorsque le vin commença à troubler les sens du géant, il se mit à débiter

¹ Le marteau de Thor consacrait les fiancées. Il est probable qu'un instrument qui le représentait, servait dans les cérémonies matrimoniales des Scandinaves et des Germains.

les fanfaronnades les plus impertinentes. Il voulait, disait-il, transporter Valhall à Jötunheim, jeter Asgard à la mer, et tuer tous les habitants du ciel, excepté Lif et Freiya, qu'il admettrait au nombre de ses femmes. Freiya s'approcha de lui pour remplir sa coupe : il en prit occasion pour dire qu'il se sentait disposé à boire à lui seul tout l'ael des dieux, que ce serait chose facile, qu'il ne leur en laisserait pas une goutte. Ces sottises finirent par irriter les dieux : ils prononcèrent le nom de Thor, et Thor parut. A la vue de l'étrange convive, qui était assis sur son siège, l'époux de Sif brandit son marteau avec colère. « Quoi, » s'écria-t-il, un chien d'Jötune vient boire à Asgard ! Un Hrungrnir entre à Valhall, et Freiya lui remplit sa coupe ! »

Le géant jeta à l'ennemi de sa race un regard où s'exprimait toute sa haine. « Odinn », dit-il, « m'a invité, je suis sous sa protection ». Puis, remarquant que Thor ne pouvait contenir sa fureur : « Tu ne te couvriras pas de gloire », lui dit-il, « en égorgeant un ennemi désarmé. Il y aurait plus de courage à accepter un combat singulier sur la limite de nos deux empires, à Griottunagardr. Faut-il que je sois sorti de ma maison sans emporter mes armes, mon bouclier et ma grande pierre à aiguiser ! Si j'avais été plus prévoyant, nous pourrions nous mesurer ensemble dès à présent. Mais tu commettrais une action indigne si tu assassinais un ennemi sans défense. » Thor accepta le défi de l'Jötune : c'était la première fois qu'il s'entendait provoquer au combat.

BECK.

(La suite à la prochaine livraison.)

ÉTUDES

SUR QUELQUES VALLÉES VOSGIENNES

La vallée de Cleurie.

LE SOL. La vallée de Cleurie, qui se dirige du Tholy à Saint-Amé, direction nord-est sud-ouest, n'est que le dernier prolongement de la profonde dépression qui prend naissance au pied du Hohneck sous le nom de val de Longemer, et qui forme ensuite le bassin de Gérardmer. Au midi du lac qui avoisine ce bourg, la vallée reçoit le nom du Beillard, hameau de la localité, puis se resserre près du Tholy entre deux montagnes sablonneuses. Ce passage même a dû être comblé dans les temps qui ont suivi l'époque glaciaire, par une moraine dont l'existence est encore facile à constater. C'est de ce point — au village du Tholy — que la dépression que nous suivons prend le nom de *Basse* de Cleurie, dans les anciens titres et dans l'idiome vulgaire du pays. Ce nom vient de Cleurie, petite commune sans hameau et sans village, formée, comme les autres circonscriptions municipales de la vallée, de maisons éparses. Le nom de Cleurie se rencontre dans les plus anciens titres et a pu être formé de l'idiome patois ancien : *Tiè-rupt* (clair rupt), terme qui aurait servi à dénommer la Cleurie, ruisseau très limpide qui arrose le fond de la vallée depuis le Beillard à Saint-Amé.

Les montagnes rocheuses qui forment l'encadrement de la vallée sont granitiques, mais presque toutes les roches appar-

tiennent à la formation du leptynite ou granit à petit grain. On y voit aussi des eurite, et sur les hauteurs le granite commun, qui semble être comme la transition entre le leptynite des vallées et le porphyre à larges cristaux de la région élevée. Presque tous les points culminants des montagnes qui entourent la vallée de Gérardmer à Saint-Amé sont couverts d'assises plus ou moins puissantes de grès vosgien, qui s'est déposé à une époque antérieure à la dislocation qui a accompagné le soulèvement de la partie inférieure de la chaîne des Vosges.

Le sol est en général très peu profond sur les versants, siliceux et caillouteux. Le sable pur, l'argile, se trouvent par couches profondes sur beaucoup de points.

La terre arable manque de consistance et ne renferme pour ainsi dire aucune trace de calcaire; l'argile y fait aussi défaut. Ce n'est que par de fortes fumures qu'on obtient de bons produits dans les champs. Les principales branches de la culture sont celles des prairies naturelles, base de l'industrie du pays : la fabrication des fromages et la culture de la pomme de terre. Cette dernière industrie, qui a presque doublé depuis une vingtaine d'années, la récolte trouvant un placement bien rémunéré dans les féculeries, nuit beaucoup à la culture fourragère dans bien des fermes. Le fermier cultive beaucoup, emploie presque tout son fumier pour les champs et néglige forcément d'en donner aux prés. De là la rapide dépréciation des prairies sèches des coteaux qui demandent, pour fournir une herbe abondante, une fumure annuelle ou bisannuelle, les eaux propres à l'amendement et au colmatage des prairies faisant presque partout défaut, sauf au voisinage des cours d'eau, et encore les ruisseaux du pays étant fort peu riches en principes fertilisants.

PRODUIT DU SOL. En outre de la culture fourragère, le sol de la vallée produit des pommes de terre, du seigle, de l'avoine, du blé et de l'orge de mars, du chanvre, du lin et des légumes.

Les arbres fruitiers réussissent bien dans la plupart des vergers.

Voici la moyenne du produit par hectare des principales récoltes :

Prairies	4000 kilogrammes de fourrage.
Pommes de terre	160 hectolitres.
Seigle	20 hectolitres.
Navets et carottes	20 quintaux métriques.
Navette colza (peu cultivés)	9 hectolitres.
Chanvre (graines)	10 hectolitres.
Chanvre (filasse)	200 kilogrammes.
Lin (graines)	40 hectolitres.
Lin (filasse)	150 kilogrammes.

Jardin potager (valeur en argent): 1,000 fr. par hectare.

Le sol est éminemment propre à la culture forestière, principalement dans les localités où le sol est formé des débris du granite et du grès vosgien. Les forêts immenses du canton de Gérardmer, dont l'étendue est de 212,000 hectares¹, n'ont pas de plus beaux arbres que ceux qu'on voit dans certains cantons forestiers du val de Cleurie. Ici toutefois l'extension de la culture, suite naturelle de celle qu'a prise la population depuis deux siècles, a fait reculer les forêts jusqu'aux sommets des montagnes, et sur les pentes, dans les parties rocheuses du territoire. L'Etat et les communes, mais surtout ces dernières, sont propriétaires de la presque totalité de ces bois, qui couvrent une surface de plus de 20,000 hectares sur les territoires du Tholy-Laforge, Cleurie et Syndicat, communes dont se compose la *Vallée de Cleurie*. Une grande partie des terres communales, qui autrefois étaient affectées au pâturage, se sont couvertes de bruyères et de genévriers, et sont ainsi devenues improductives dans la plus large acception du mot. Plusieurs municipalités ont songé à reboiser ces cantons, mais ce projet ne

¹ *Topographie du canton de Gérardmer*, par M. l'abbé Jacquel, p. 20.

pourrait être mis à exécution sans soulever de la part des propriétaires, qui ont des fermes au voisinage de ces landes, de vives réclamations. L'ombrage des forêts finirait par rendre tout à fait stériles les sols montagneux exploités.

Les essences forestières sont le sapin (*abies pectinata*), l'épicéa (*abies excelsa*), le pin (*pinus sylvestris*), le hêtre, le charme, l'aulne. Le chêne forme encore quelques futaies, mais dans les aménagements on tend à le remplacer par les essences résineuses. Le bouleau abonde dans les landes, dans les haies et au bord des bois. C'est le bois employé dans le pays pour la confection des sabots ordinaires : l'érable (*acer pseudoplatanus*), employé pour les sabots vernis, devient assez rare.

Les haies qui bordent les héritages ou qui diaprent les pentes des montagnes, appartiennent aux particuliers, et sont composées de chêne, de hêtre, de bouleau, de charme et d'autres arbres ou arbrisseaux propres à toute la région montagnaise des Vosges.

Le goût de l'arboriculture était aussi prononcé chez nos ancêtres que parmi la génération actuelle. Dans bien des fermes on voit des pommiers, des poiriers, des noyers qui datent de près d'un siècle et d'autres arbres fruitiers plantés depuis longtemps. Les espèces de fruits les plus communes ne sont pas précisément bonnes, bien qu'on en voie partout que les arboriculteurs de nos jours portent dans leurs catalogues. On a toujours préféré, dans une région où le climat est froid et inconstant, les espèces rustiques à celles qui exigent, pour produire, beaucoup de chaleur et un sol riche. La nature du sol et l'exposition influent considérablement sur la végétation des arbres fruitiers. Dans la vallée de Cleurie, le versant dit de Cleurie, qui est exposé au sud-est, est naturellement plus favorable à cette culture que celui dit de l'envers de Cleurie, qui lui fait face, et qui, sur une partie de sa surface, est exposé au nord. Les diverses espèces de pruniers qui fructifient pour ainsi dire chaque année dans la riche vallée de la Moselotte,

de Remiremont à Saulxures, et dans la partie inférieure des montagnes bien exposées jusqu'à 600 mètres d'altitude, cessent de donner des fruits sur le coteau de l'envers de Cleurie, à 500 mètres d'élévation. Quelques prunes à moitié sauvages, nommées dans le langage local *ofèi* et *raisin*, fructifient toutefois jusqu'à une hauteur de 700 mètres à une mauvaise exposition.

Après le prunier vient le poirier, dans la catégorie des arbres fruitiers sur lesquels l'exposition a le plus d'influence. Sur un coteau exposé au midi, quelques espèces : *Saint-Marin*, *Paneuse*, *Grande-Queue*, etc., donnent du fruit à 780 mètres d'altitude, tandis qu'à l'exposition du nord nous n'avons jamais remarqué de poiriers fertiles au-dessus de 600 mètres, et encore leurs fruits sont durs, crevassés, à moins que l'année n'ait été exceptionnellement chaude.

A bonne exposition le noyer fructifie jusqu'à 800 mètres, de même que le pommier¹. Sur le coteau de l'envers de Cleurie, les fleurs du noyer et du pommier sont rarement gelées, beaucoup plus rarement que sur d'autres coteaux mieux exposés, car la floraison y est plus tardive et peut ainsi échapper aux gelées printanières.

Les cerisiers sont peu productifs dans la vallée de Cleurie, par la raison qu'on en voit assez peu qui aient été greffés. Partout c'est la merise des bois, noire ou rouge, améliorée par la culture, qui a été plantée dans les vergers et les prairies. Cette merise est sans contredit plus succulente, plus sucrée que la cerise greffée, mais donne plus de bois que de fruits dans bien des localités.

On commence à distiller cette merise, dans les années d'abondante production, et on en obtient un kirsch excellent.

¹ En 1868 nous avons vu à la Bresse, au-dessus de la dernière maison qui est près du chemin qui monte au lac des Corbeaux, un noyer et un pommier qui avaient beaucoup de fruits. Cette ferme est à une altitude qui ne peut être inférieure à 800 mètres.

On distille aussi beaucoup de prunes, surtout les espèces médiocres ou mauvaises qui sont les plus productives.

Nous renvoyons à une étude, que nous adresserons un jour à la *Revue*, tout ce qu'il nous reste à dire sur l'époque de la floraison des arbres fruitiers et la maturité des fruits, selon les altitudes et les expositions, dans l'arrondissement de Remiremont. Nous avons à ce sujet des observations très détaillées faites année par année depuis vingt ans, que provisoirement nous serions heureux de communiquer à ceux qui auraient besoin de ces renseignements.

CLIMATOLOGIE. D'après dix-huit années d'observations, nous avons trouvé pour la moyenne de la température, sur le plateau de l'envers de Cleurie, les données ci-après :

Moyenne du printemps 1 ^{er} avril—1 ^{er} juillet.	11° 19'
» de l'été.....	14° 65'
» de l'automne.....	3° 77'
» de l'hiver	2° 07'
Moyenne de l'année	<u>7° 09'</u>

La moyenne de la température du 1^{er} octobre au 1^{er} avril serait, d'après ces données, de $-2^{\circ} 92'$, et celle du 1^{er} avril au 1^{er} octobre de $12^{\circ} 92'$. Dans notre climat, on n'a guère, en effet, que deux saisons bien tranchées : l'hiver, du 15 octobre au 15 avril, et l'été, du 15 avril au 15 octobre.

Dans le plus grand nombre des années, ce n'est ni l'été ni ni l'automne qui empiètent sur l'hiver ; le froid commence avant le 15 octobre et continue jusqu'en mai¹. Ainsi pour l'hiver 1869—1870, la température moyenne du 1^{er} octobre au 1^{er} avril n'a été que de $0,54 +$. Calculée du 15 octobre au 15 avril, cette moyenne serait descendue à 0.

En prenant le total des températures les plus élevées de

¹ Voir les tableaux annexés au chapitre *Météorologie* de notre ouvrage *La Vallée de Cleurie*, 460 pages, avec carte. Humbert, éditeur à Mirecourt, 1869.

chaque jour, du 1^{er} mai au 1^{er} octobre, on trouve les moyennes suivantes, calculées depuis 1853 à 1867, et indiquant la somme de chaleur reçue en moyenne pendant chaque mois de notre été.

Mai: 510°; juin: 575°; juillet: 608°; août: 681°; septembre: 465°. D'où il suit que la chaleur, qui augmente insensiblement en mai, juin et juillet, s'abaisse brusquement en septembre.

Les causes qui influent sur la longueur des hivers, sur les variations brusques de la température dans les Vosges, sont différentes, ce nous semble, de celles qui agissent sur le climat de l'Alsace. « La chaîne des Vosges abrite cette partie du continent contre les vents d'ouest; de l'autre côté, les montagnes de la Forêt-Noire la protègent contre les vents d'est. Ce n'est guère qu'au sud-ouest, entre les dernières collines du Jura et la chaîne des Vosges, au nord, entre les Vosges et la Forêt-Noire, que la plaine d'Alsace manque d'abri et se trouve ouverte aux mouvements de l'atmosphère. » C'est par ce passage du sud-ouest que le courant des vents chauds de l'équateur, après avoir remonté la vallée où roule le Rhône, puis la Saône, pénètrent en Alsace, et par la chaleur qu'ils ont retenu pendant ce long parcours, réagissent sur le climat. Dans les vallées occidentales des Vosges et dans toute la Lorraine, le vent du sud-ouest est bien toujours dominant, mais pendant l'hiver et à dater de l'équinoxe d'automne, il incline très souvent à l'ouest; de même le vent du nord est plus commun que celui de l'est. Ces vents d'ouest, nord-ouest, nord, refroidissent considérablement l'atmosphère, et comme le changement du courant du sud à l'ouest est brusque, il s'ensuit que l'abaissement de température qui en résulte est aussi très rapide et se produit en toute saison. Nous avons vu une fois la température baisser de 20° en deux heures au mois de juin, rien que par l'effet d'un changement de vent, à la suite d'une bourrasque orageuse.

A part cette infériorité du climat des Vosges sur celui de

l'Alsace. au printemps et en automne surtout, il résulte des observations météorologiques faites des deux côtés de la chaîne des Vosges, que le froid rigoureux en hiver, par les vents du nord, est plus accentué dans la plaine du Rhin que dans la région montagneuse que nous habitons. Les accidents de terrain, les forêts étendues qui couvrent nos contreforts vosgiens, ont une grande influence sur la température. A une distance de quelques kilomètres, le thermomètre, à la même heure, peut indiquer une différence considérable de température. Par exemple, le 13 février dernier, à 620 mètres d'altitude, le froid était de 3°—, et à 800 mètres, au sommet de la même montagne, il indiquait à la même heure, 8°+-. Le même fait s'est produit le 13 mars dernier. Ces inégalités de température qu'on observe chaque jour pour ainsi dire et en toute saison dans la montagne, selon les stations, les voisinages de forêts, les expositions, etc., sont pour beaucoup dans la température, moins froide, relativement à l'altitude, que celle que nous aurions à constater si le pays était un plateau uniforme.

Année moyenne nous avons constaté 63 jours où la température est de 20° et au-dessus, du 1^{er} mai au 1^{er} octobre. En 1860 il n'y a eu que 27 jours de cette température, tandis qu'il y en a eu 93 en 1868.

La quantité moyenne d'eau tombée annuellement est de 1^m,47. C'est presque le double de ce qu'il en tombe à Mirecourt et dans la plaine de l'Alsace. Ceci tient à ce que les vents du sud-ouest et d'ouest, comme aussi les courants ascendants, amènent sur nos hautes régions une masse de vapeurs aqueuses qui s'y condensent et tombent en forte pluie ou en neige abondante. Chose assez curieuse : il y a à Mirecourt un plus grand nombre de jours de pluie que dans la vallée de Cleurie, et la somme des quantités d'eau météorique reçue y est bien inférieure à celle que nous constatons. Evidemment il faut que les ondées soient moins abondantes, donnent moins d'eau, dans la plaine des Vosges que dans la montagne.

Nous renvoyons à notre ouvrage : *La vallée de Cleurie* pour tous les autres détails relatifs à la météorologie et à la climatologie de la région.

POPULATION. On n'a trouvé dans le val de Cleurie aucun vestige de l'époque gauloise; les Romains mêmes, qui occupèrent l'emplacement de Remiremont et qui avaient un camp sur le mont Habend (Habendum castrum), aujourd'hui le Saint-Mont, n'ont laissé ni construction, ni monnaies, ni aucun vestige de leur passage dans cette vallée de 30 kilomètres de longueur qui s'étend de Saint-Amé à Gérardmer. Dans la partie inférieure de cette région, au hameau de Bémont, on constate des ruines d'édifices, et les plus anciens titres qu'on possède sur le pays font mention d'une seigneurie qui aurait eu son siège en ce lieu, nommé alors Buffegnecourt.

Il est certain toutefois que plusieurs siècles avant l'arrivée de Saint-Amé et de Saint-Romaric dans les solitudes du mont Habend, une population de race kymrique exploitait le territoire au-dessous de Bémont et dans la vallée de la Moselotte.

Au-dessus de Bémont le sol était encore presque complètement boisé au moyen âge.

Les plus anciennes habitations de la vallée, au-dessus de ce hameau, se trouvent au Beillard et dans la partie de la commune du Tholy qui avoisine Rehaupal. Elles portaient les inscriptions de 1511 et 1516. Ce n'a donc été que pendant le xvi^e siècle que des peuples sortis d'Alsace ou de l'arrondissement de Saint-Dié sont venus habiter les bords du lac de Gérardmer, puis ont ensuite poussé vers la vallée de Cleurie en se dirigeant vers le midi et l'ouest. Les forêts furent peu à peu défrichées: des habitations, toutes en bois, furent élevées, et en 1662, la paroisse actuelle du Tholy, qui compte environ 3,000 âmes, n'avait que 97 granges, fort éloignées l'une de l'autre, bâties dans les clairières des bois, et habitées par des laboureurs éleveurs de troupeaux et marcaires.

Aujourd'hui le territoire a une population d'environ 200 habitants par 100 hectares de superficie. Si cette surface était un terrain complètement cultivable, le pays pourrait passer pour riche; mais plus du tiers de la superficie ne produira jamais que du bois, des bruyères, ou est destiné à rester rocheux et stérile.

La vie moyenne des habitants du val de Cleurie, qui de 1800 à 1820 était de 30 ans, est aujourd'hui de 39 ans.

Cet accroissement de la longévité est la suite de l'amélioration que la civilisation et le progrès dans l'aisance ont apportés. Il meurt beaucoup moins d'enfants en bas âge qu'autrefois, et, à n'importe quelle époque de la vie, il y a progrès dans l'hygiène.

Une seule chose contribue plus qu'autrefois à abrégier l'existence d'un trop grand nombre d'habitants. Ce n'est pas seulement à Gérardmer qu'on consomme une effroyable quantité d'eau-de-vie. Les paysans de la vallée de Cleurie, et en général de toute la région montagneuse, usent et abusent de cet alcoolique, au plus haut point pernicieux.

L'hébètement, la folie, la ruine sont à l'ordre du jour dans un trop grand nombre de familles.

Si l'épidémie de l'alcoolisme continue à s'étendre comme elle le fait depuis une quinzaine d'années, la moyenne de la vie humaine dans la région rétrogradera, et bien des générations finiront par s'éteindre ou par ne donner que des rejetons rachitiques. On peut voir d'ailleurs que l'hérédité dans la passion de l'alcool est un fait. Les enfants de l'ivrogne sont donc comme destinés à une vie misérable, et par le sang et par l'exemple de leurs pères !

Le peuple de nos vallées vosgiennes est bon, franc et laborieux. Les croyances religieuses se sont maintenues jusqu'à ce jour dans toute la simplicité de la foi de nos aïeux. Aux grandes vérités qui forment l'enseignement religieux, un trop grand nombre pourtant mêlent la superstition, et ajoutent

croissance aux plus naïves pratiques. Un certain nombre d'hommes même, voulant trancher de l'esprit fort, se sont comme une religion à eux, mélange hétéroclite de libre pensée, de catholicisme et de superstition¹.

INDUSTRIE, COMMERCE. Dans le canton de Gérardmer, où le sol est peut-être moins productif encore que dans les parties les moins fertiles de la vallée de Cleurie, à cause du climat plus rigoureux qui y règne, la population vit plutôt des produits de son industrie que de l'agriculture. Ainsi le veut la nécessité. Les travaux de boissellerie ont été pendant longtemps pour ces montagnards une ressource précieuse et fort lucrative. Quand la vaisselle en fer battu et en fer blanc est devenue à bon marché et a détrôné celle en bois, le tissage et le blanchissage des toiles de lin a occupé les bras et amené l'aisance dans plus d'un ménage. Mais dans le val de Cleurie il n'y a jamais eu d'industrie proprement dite qui soit venue, comme ressource accessoire à l'agriculture, faire affluer le numéraire dans la localité. On doit toutefois excepter l'industrie de la broderie, qui est arrivée providentiellement, vers 1850, et qui, pendant les années calamiteuses qui se sont succédées jusqu'en 1858, a donné à tous les ménages le moyen de gagner de quoi acheter la subsistance que les champs refusaient à cause de l'inclémence des saisons. Vers 1860, l'industrie dont nous parlons s'est éteinte peu à peu, le travail n'étant plus rétribué suffisamment. Après avoir amené des millions dans les Vosges, dont a profité pour une large part la population pauvre de notre vallée, la broderie n'emploie plus aujourd'hui une seule ouvrière dans nos communes rurales.

Il est assez étonnant que la population de la vallée de Cleurie n'ait pas plus tôt, à l'exemple de celle de la vallée du Beillard, introduit chez elle le tissage des toiles de lin. Ce n'est

¹ Nous avons traité ce sujet en détail dans notre ouvrage précité : *La vallée de Cleurie*, pages 309 à 367.

que depuis quelques années que cette industrie existe dans les ménages où il y a des hommes jeunes et robustes. Les femmes qui, à Gérardmer, sont presque toutes tisserandes dans leur jeunesse, n'exercent encore pas ce métier ici. En hiver, elles s'occupent à filer le lin et le chanvre de la récolte; ce produit est transformé en toile pour l'usage de la famille. Ces toiles ne sont pas blanchies dans la vallée, et sont confiées aux habitants du Beillard, qui font de cette industrie leur spécialité. Il est impossible de s'occuper du blanchissage des toiles dans le val de Cleurie, les emplacements favorables pour les étendre sur une prairie, à proximité d'une eau limpide, sont beaucoup trop rares.

L'industrie de la coupe et de la taille du granit, qui occupe beaucoup de bras chez les robustes montagnards du canton de Saulxures, emploie aussi quelques ouvriers dans la partie du territoire que nous décrivons, principalement au voisinage du Tholy, où existent de très beaux granits, employés partout dans le pays pour les constructions.

Dans cette vallée, comme ailleurs dans nos communes rurales, la même industrie emploie rarement des ouvriers spéciaux. Un tailleur de granit est aussi cultivateur, ou charron, ou maréchal; un menuisier est aussi ébéniste, vitrier, charpentier, charron, etc. Ce n'est qu'en professant ainsi plus d'un état que le petit cultivateur artisan réussit, s'il est économe, à se créer quelques économies pour la vieillesse, économies qui, avec une bonne conduite, lui assurent quelquefois un mariage avantageux sous le rapport de la fortune.

Tous les cultivateurs — et presque tous les habitants cultivent un coin, soit comme propriétaires ou comme fermiers — exercent une profession quelconque. ne fût-ce que celle qui consiste à savoir réparer les instruments de labour, faire des paniers, des ruches d'abeilles, de la toile, etc. C'est ainsi que la plupart des hommes trouvent utilement à occuper les loisirs de la longue saison d'hiver, après qu'a eu lieu le battage

en grange. La fabrication des sabots est pour un certain nombre l'occupation de l'hiver, et le chef de ménage qui est menuisier, s'occupe à faire des meubles qu'il vend à l'occasion.

Mais la grande industrie en hiver est la fabrication du fromage, façon *Géromé*. Depuis que les chemins de fer ont donné au commerce une grande extension, les fromages ont augmenté considérablement de prix. On les vendait à peine 25 francs les 50 kilogrammes, il y a vingt-cinq ans; les hivers derniers, les marchands les payaient 50 francs le même poids. Le prix moyen est d'environ 40 francs. Les marchands de la vallée de Cleurie en ont expédié, en certaines années, jusqu'à 400,000 kilogrammes. Des fabricants de boîtes en sapin, dans lesquelles on place les fromages pour les expédier, sont attachés en qualité d'ouvriers à presque toutes les maisons de commerce de fromages.

Il y a dans la vallée de Cleurie 4 scieries, 4 moulins, 1 tissage de fil de lin et 1 tissage de calicot. Ces établissements industriels occupent un grand nombre d'ouvriers et alimentent un commerce considérable.

Ainsi, un certain nombre d'habitants sont voituriers et vont prendre en forêt le bois exploité par les bûcherons. pour le conduire aux scieries. D'autres, en grand nombre, vont charger les planches, les bois de charpente aux scieries, et les conduisent à la gare de Remiremont. Ce sont surtout les scieries de Gérardmer et du Beillard qui alimentent cet actif roulage.

Il y a peu de commerce agricole dans le val de Cleurie, autre que celui du bétail et des fromages. Quelques cultivateurs vendent, comme nous l'avons dit, des pommes de terre, mais presque tous achètent du seigle, des farines, etc. Ce n'est que par une sévère économie que le cultivateur de cette région arrive à joindre les deux bouts à la fin de l'année, selon l'expression populaire.

Il y a loin de l'aisance dont jouit l'habitant de l'Alsace¹ à cette gêne qui enserme la grande majorité des exploitants du sol dans notre région, et qui paralyse au plus haut point le progrès agricole. « Si j'avais de l'argent, je gagnerais des sous », dit-on souvent; c'est-à-dire qu'avec un fond de roulement suffisant, le cultivateur achèterait des fourrages, de la paille, de l'engrais, pour augmenter le produit de ses terres, drainerait, défricherait des sols improductifs, et ferait en un mot beaucoup d'améliorations désirables, qui sont ajournées indéfiniment, faute de ce levier puissant des nations et des individus, l'argent.

Du reste, il en coûterait beaucoup dans certains domaines pour les améliorer convenablement, et certes en faisant cette dépense, on placerait son argent à très petit intérêt.

C'est d'après cette considération que le comice agricole ne juge pas toujours opportun d'accorder des primes aux défrichements. Mieux vaut bien soigner un coin de prairie, un lopin de champs, que d'étendre le fumier avec parcimonie à tout un canton de landes écobuées à grands frais et dont la terre restera toujours maigre.

X. THIRIAT.

Au Syndicat, le 14 avril 1870.

(La suite à la prochaine livraison.)

¹ *Etude sur l'Economie rurale de l'Alsace*, par MM. Tisserant et Lefébure.

BONCOURT AU QUINZIÈME SIÈCLE.

La *Revue d'Alsace* enregistre des faits divers qui intéressent plus ou moins l'histoire de la province. Permettez aussi à un vieux pionnier de faire encore une tournée aux limites du Haut-Rhin, pendant que sa vue affaiblie lui en laisse la faculté. L'année dernière, j'ai déjà touché à cette contrée en parlant de Milandre et de la fée Arie. J'ai pénétré alors dans sa caverne, sans attendre le jour de Noël et la messe de minuit, au moment solennel où le prêtre, en récitant l'Evangile qui contient la généalogie de Jésus-Christ, donne le pouvoir de braver le dragon mytique jusque dans son antre et de lui ravir le trésor qu'il garde. Aussi n'ai-je pas réussi dans cette dernière entreprise. Voilà à quoi on s'expose quand la foi s'affaiblit avec l'âge, et qu'on va droit à son but sans suivre les sentiers sinueux qui plaisaient tant à nos pères. Il est vrai que depuis lors, et sans choisir l'heure, j'ai visité plusieurs autres cavernes, sœurs de la Baume de Milandre. L'une, dédiée à une sainte Colombe quelconque, renferme également une fontaine à miracles, et pour la voir opérer, il ne faut qu'une foi robuste. L'autre a été mise sous la protection de la croix, afin que les sorcières, si communes jadis, ne viennent plus y battre l'eau de la source qu'elle recèle, pour en former des nuages de grêle¹. Dans ce Jura que je fouille depuis plus de

¹ La caverne de Sainte-Colombe est près d'Undervilier, et l'autre voisine de Courfaivre, au val de Delémont. Celle-ci était célèbre dans les procès de sorcellerie du xvi^e au xvii^e siècle.

cinquante ans, on retrouve à chaque pas le souvenir du culte des fontaines, des arbres, des rochers, culte aussi vieux que les montagnes, et dont le peuple conserve la tradition plus ou moins voilée. Laissons-lui cette satisfaction et revenons près de Milandre.

Entre ce vieux donjon en ruine et la petite ville de Delle, en voie de prospérité, un charmant village étale ses maisons blanches dans la prairie que féconde la rivière d'Alle. La fertilité de son territoire lui a fait donner le nom de Boncourt, *bona curia*, bonne courtine. Les Allemands l'ont appelé Bumbendorf, village des garçons, peut-être parce que les Teutons, en s'emparant de la contrée, ont rencontré de beaux gars gallo-romains. Par la suite des temps, ce lieu est devenu la propriété des comtes de Montbéliard, puis de Ferrette. L'évêque de Bâle, en veine de s'arrondir en Elsgau, a jeté aussi son grappin sur Boncourt, et pendant nombre de siècles les coseigneurs de ce lieu se sont chamaillés pour savoir jusqu'où allait la limite de leurs droits.

La querelle se raviva lorsqu'en 1461 l'évêque de Bâle racheta le Porrentruy aux comtes de Montbéliard, et qu'il se trouva en face de la maison d'Autriche, héritière de Ferrette, à Delle et à Boncourt. Ce dernier lieu était alors moitié Ajoulot, moitié Austro-alsacien, et ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'un traité l'a enfin adjugé à l'Eglise de Bâle.

Boncourt était étranger à la seigneurie de Milandre, dont les domaines, les droits, la juridiction étaient absolument indépendants et formaient une mouvance spéciale de l'évêché de Bâle. Le village dont nous parlons avait un hobereau particulier, nullement seigneur du lieu, quoiqu'il résidât dans une maison forte, avec fossés peuplés de grenouilles, mais le sire n'avait que des droits fort restreints : point de gibet pour pendre les gens du lieu ; point de billot pour leur couper nettement la tête, pas de machine à provoquer les aveux. C'était simplement un gentilhomme très-inoffensif, faute de droits de

justice, devant se contenter du premier banc à l'église, de la place d'honneur aux processions, de trois coups d'encensoir à l'office, avec pain béni et bénédiction, moyennant naturellement certaines redevances au curé. Il jouissait de quelques droits dans les pâturages, recevait du bois comme pour deux ménages, chassait et pêchait dans le ban, commandait des corvées pour la bâtisse et l'entretien de son manoir, et avant tout, il prenait le titre de sire de Boncourt. Peut-être que dans les anciens temps, il avait eu des droits plus étendus que ceux qu'on vient d'énumérer, et qui existaient encore au *xvii^e* siècle ; mais alors et depuis longtemps, les évêques de Bâle avaient peu à peu mis la noblesse au régime, et réduit sa pitance pour améliorer la leur propre. Ce qui fait penser que jadis, au beau temps de la féodalité, les nobles de Boncourt avaient été de plus grands seigneurs, c'est que plusieurs d'entre eux, dès le *xiii^e* siècle, portèrent le titre de chevalier. Plus tard, en 1345, une branche de leur famille devint vassale des barons d'Asuel, et prit le nom de ses suzerains, à cause de la maison que ceux-ci lui inféodèrent alors dans la cour même de leur château. Le dernier des Boncourt-Asuel mourut à Porrentruy en 1624, en y laissant la réputation d'une espèce d'ogre, toujours affamé, battant femme, enfants et valets, s'il ne les mangeait pas.

Le rameau de Boncourt proprement dit s'éteignit vers la fin du *xiv^e* siècle, et son manoir, fief de l'évêché de Bâle, parvint aux Spæchbach, lorsque les gentilshommes alsaciens étaient encore dans toute leur splendeur, possédant des titres et des seigneuries diverses en Alsace et autres lieux ; mais déjà le moment approchait où ils allaient décliner, comme la féodalité, et tomber en ruine avec elle.

Si vous tenez à faire connaissance avec les descendants de cette vieille race de chevaliers alsaciens, vous en trouverez encore de beaux échantillons parmi les paysans de Miécourt, et même dans l'ancien manoir de ce lieu, transformé, à son

tour, en un établissement rural. A quoi serviraient actuellement ses fossés, ses pont-levis, ses tourelles, ses créneaux ? On fauche les doutes où jadis les carpes s'engraissaient dans les herbages ; des bœufs, courbés sous le joug, ramènent des chars de foin et de blé dans cette cour où piaffaient autrefois les destriers. Le châtelain, un noble des Spæchbach, n'est plus qu'un vieux campagnard, encore droit et robuste, et dans le temps, ses trois filles étaient les plus belles du village. Il n'y a en cela rien d'étonnant ; de temps à autres cette vieille souche pousse de vigoureux bourgeons, dont quelques-uns se sont distingués dans les armées de la France et l'un d'eux porte vaillamment l'épaulette dans les plaines brûlantes de l'Algérie.

Les Spæchbach m'ont entraîné loin de leur manoir de Boncourt, de cette demeure féodale changée aussi en une maison privée ; aussi, après les nobles, nous allons parler des villageois.

Au ^{xv}^e siècle, Boncourt était peuplé de deux sortes d'hommes, comme on disait alors. Les uns reconnaissaient l'évêque de Bâle pour leur souverain, et les autres prêtaient serment à l'archiduc d'Autriche. Jadis ils avaient des mainmortables, corvéables et taillables à merci, mais peu à peu ils avaient obtenu plus de libertés, et parmi celles-ci, ils avaient le droit de choisir leur souverain, avec faculté d'en changer à trois moments de la journée, mais moyennant certaines conditions et en tous cas sans révolution. Pour cela, il fallait que l'homme en veine de changement ne dût rien au seigneur qu'il allait délaisser ; il devait donner douze deniers au maire ou représentant du souverain, et il fallait, avant tout, s'abstenir de coucher avec sa femme pendant six semaines entre le soleil couchant et le soleil levant. Durant le restant du jour de ce carême matrimonial, l'homme pouvait vaquer à ses affaires. Mais quand la nuit arrivait, il fallait déguerpir du logis, et gare à lui, si on le surprenait près de sa moitié entre les quatre murailles de sa maison. Un tel méfait lui faisait perdre à jamais son privilège de changer de seigneur, et il payait

une grosse amende dont une partie revenait à ses concitoyens plus stables qui avaient fait le guet autour du logis prohibé au mari. C'est par ce moyen qu'ils s'indemnisait de leur veille.

Les actes ne disent pas si ce veuvage de six semaines était accepté sans compensation par la femme du mari changeant de maître, mais bien que cette mutation, nonobstant ses inconvénients, était assez fréquente pour apporter de notables perturbations dans le nombre des hommes du seigneur évêque ou de l'archiduc. Celui-ci faisait régir ses gens par son châtelain de Delle, demeurant sur la roche ou au château dudit lieu. L'évêque avait pour représentant son châtelain de Porrentruy et, pour certains cas, le maire de Bure, comme chef de la grande mairie de ce nom de laquelle ressortait Boncourt.

En ce dernier lieu, chacun de ces deux souverains prétendait y posséder la justice haute, moyenne et basse, avec les émoluments. Leurs officiers s'arrachaient les accusés pour les justicier d'une manière profitable. En affaire civile, il était plus ou moins admis que les hommes et leurs héritages relevaient de la justice de leur seigneur respectif; mais comme les causes mixtes étaient naturellement fréquentes, on composait la cour en prenant autant de jurés d'une seigneurie que de l'autre. Le maire ou châtelain de Delle, pour le duc, et le maire de Bure, pour l'évêque, étaient les présidents de droit, mais il s'agissait toujours de savoir lequel des deux devait avoir la préséance, ou s'asseoir le plus haut. L'officier du duc se disait plus élevé en dignité que celui de l'évêque. Si les deux présidents étaient de même condition roturière, ils parvenaient quelquefois à s'entendre, en se faisant des concessions. Si l'un d'eux était noble, cette qualité tranchait le différend; mais souvent on ne parvenait pas à concilier les prétentions, et alors on congédiait la cour en laissant les causes en litige pour un temps indéfini.

S'agissait-il de savoir quels poids et mesures on devait em-

ployer, les gens de l'évêque revendiquaient, pour le vin, la channe en usage dans le pays d'Ajoie; c'était celle des moines de Lucelle et des chanoines de Grandval, réputés connaisseurs en capacité de bouteilles. Quand, en si bons lieux la mesure légale était perdue, alors le vieble ou huissier de la seigneurie de Porrentruy parcourait les treize francs villages d'Ajoie, prenant deux œufs de poule dans chacun, et du liquide que produisaient ces vingt-six œufs, il reconstituait la channe, selon un usage immémorial, soigneusement consigné dans les actes. Les hommes du duc ne se plaignaient pas de cette manière de procéder, mais ils entendaient que l'étalon en cuivre devait être conservé à l'église et marqué au coin de leur souverain.

Quant à la mesure pour les matières sèches, les curés, interpellés, indiquèrent le gros boisseau, si avantageux pour la perception des dimes, et les décimés plaidèrent pour le petit boisseau.

La pêche et la chasse donnaient lieu à de fréquents conflits. Les officiers de chaque seigneur en prétendaient chacun l'usage exclusif. On était parvenu à régler la régle de la pêche, mais pour la chasse, cette grande affaire de la noblesse, c'était tout autre chose. Lorsque le châtelain autrichien était un personnage important, comme le baron de Morimont, il ne souffrait pas que les officiers de l'évêque fissent faire des haies ou tendissent des cordes pour chasser dans le ban de Boncourt. Il faisait rompre ces clôtures par ses garde-chasse, appelés Breniers et Brauconniers. Ceux-ci, dépassant souvent leurs ordres, poussaient leurs excursions jusque dans les bois de Milandre, où l'Autriche n'avait aucun droit.

Chacun des deux souverains entendait avoir le droit exclusif de faire sonner la cloche d'alarme, le *furéri*, en cas de feu ou de guerre. Parfois, le cas échéant, les hommes de chacun de ces sires se disputaient pour tirer le cordon, et durant la querelle, un sire de Varambon avait mis le feu dans le vil-

lage. L'usage voulait que l'on coupât sur la corde même de la cloche les mains de celui qui se permettait de sonner le beffroi sans autorisation. C'était de la justice expéditive, comme de couper les doigts de la main droite au parjure, comme d'enlever l'huis ou la porte du contribuable refusant de payer l'impôt. Cela épargnait les frais d'avocats qui avaient deux sols par plaidoyer.

En 1481, les officiers du duc présentèrent un rotule renfermant leurs prétentions consignées en treize articles. Ceux de l'évêque en exhibèrent un autre, en renfermant onze. Ne pouvant tomber d'accord, les souverains eurent recours au mode admis en pareil cas, consistant dans l'audition de nombreux témoins. Afin de rendre la déposition de ceux-ci plus indépendante, on les releva du serment de fidélité, et l'enquête commença à la fin du mois de janvier de l'année précitée. On entendit trente-quatre témoins; chacun d'eux rapporta à sa façon ce qu'il savait, relativement à ces divers articles, et plusieurs de ces dépositions contiennent des détails intéressants.

Deux habitants de Delle s'étant pris de querelle dans le cabaret du Bon-Hôte, à Boncourt, l'un d'eux blessa son adversaire et se sauva dans le cimetière, qui jouissait du droit de refuge. A cette époque, une quarantaine d'années avant l'enquête, le comte de Montbéliard était encore en possession du pays de Porrentruy. Ses hommes de Boncourt entourèrent aussitôt le cimetière pour que le réfugié ne put s'en échapper et afin de le livrer à la justice du comte. Mais le châtelain de Delle envoya quinze ou seize bons compagnons qui assaillirent le cimetière et enlevèrent leur compatriote.

Plusieurs cas de même nature furent racontés par les témoins, mais de telle sorte qu'après les avoir entendus, on ne savait trop à qui appartenait réellement la justice. On entrevoit seulement que chaque souverain aurait dû justicier ses hommes propres et en toucher les émoluments, mais qu'ils

devaient se réunir pour les causes mixtes et étrangères, et en partager les produits.

Ce partage des habitants d'un même village entre deux seigneurs occasionnait toutes sortes d'anomalies et de conflits. Les hommes devaient le service militaire ou de labour au souverain qu'ils avaient choisi. Ils étaient astreints à certaines corvées à l'égard de tous les deux. L'une des plus curieuses et des plus anciennes consistait à entretenir la toiture de la tour Réfouse, au château de Porrentruy. Cette vigie romaine a été sans toit durant bien des siècles, ayant une plate-forme pavée et bien cimentée. Un des souverains de Porrentruy, probablement un comte de Montbéliard, voulut couvrir ce donjon d'un toit, mais nous n'avons pu trouver pourquoi on imposa cette charge aux habitants de Boncourt. Une enquête, levée à ce sujet, en 1697, n'a rien révélé.

Toutefois, ce village à deux maîtres jouissait déjà au *xv*^e siècle d'une somme de libertés que ne possédaient pas bien des villages de la contrée, car dans le pays de Porrentruy, en Franche-Comté, dans la haute Alsace, il restait encore des mainmortables, des gens attachés à la terre qu'ils cultivaient. On les vendait avec celle-ci, les seigneurs partageaient les familles de leurs serfs comme des troupeaux de moutons¹. Un serf ne pouvait se marier avec une femme appartenant à un autre seigneur, parce que les enfants suivaient la condition de la mère. Serve, si elle épousait un homme libre, ses enfants étaient serfs. Si tous les serfs d'un seigneur avaient épousé des femmes serves d'un autre, ou même des femmes libres, ils auraient tantôt perdu tous leurs vassaux, et leurs terres seraient restées sans culture. Aussi les seigneurs devaient avoir l'œil toujours ouvert pour empêcher ces sortes de mariages, et les actes disent que lorsqu'on les informait d'un de ces cas, ils devaient courir pour le prévenir, n'eussent-ils chaussé qu'une botte.

¹ Partage des serfs de Boncourt, en 1328.

Le village de Bourogne, que les actes du ^{xv}^e au ^{xvii}^e siècle appellent Boulogne, avait, en 1613, des hommes appartenant à 6 seigneurs différents. La maison d'Autriche possédait 26 hommes ou chefs de famille, et 3 veuves ; les nobles de Brunighofen, 31 hommes et 4 veuves ; les Reinach, 17 hommes et 2 veuves ; les Spæchbach, 5 hommes ; les Thiancourt, 2 hommes ; et une église aussi 2 hommes. C'était donc 83 chefs de famille et 9 veuves sur lesquels il fallait que les seigneurs veillassent pour prévenir des mariages compromettants pour leurs intérêts.

D'après la coutume de Montbéliard, la fille mainmorteable devait gésir ou coucher dans la maison de son père la première nuit de ses noces, sous peine d'être privée de sa succession.

Le sire de Boncourt poussait ses prétentions plus loin. Quand, sans sa permission, un de ses serfs épousait une femme libre d'une autre seigneurie, il allait enlever de force les époux pour les faire coucher cette première nuit à Rocourt, pensant par là asservir l'épouse et son premier-né. Ce hobereau du ^{xv}^e siècle ne reconnaissait aucun suzerain et disait qu'il ne relevait que de Dieu et de son épée. En effet, Boncourt était une seigneurie indépendante, mais ses possesseurs étaient vassaux des comtes de Montbéliard, pour Abévillers. La seigneurie de Rocourt, à une lieue de Porrentruy, ne consistait qu'en un village avec château, mais tous les hommes qui l'habitaient n'appartenaient pas aux nobles de Rocourt. Ceux-ci les maintenaient dans la plus lourde servitude, lorsque déjà tous les villages voisins étaient plus ou moins affranchis de mainmorte. Aussi ces serfs tentaient fréquemment de s'échapper de ce lieu pour aller habiter ailleurs ; mais au milieu du ^{xv}^e siècle leur seigneur, Ferri de Rocourt, passa une partie de sa vie à poursuivre ses serfs déserteurs ; allant les reprendre partout où il les rencontrait, et quand il ne pouvait saisir les hommes, il tâchait du moins de leur enlever tous leurs biens

meubles, qu'il confisquait ou qu'il donnait à d'autres serfs avec les maisons ou les terres abandonnées. Cette chasse aux serfs se faisait à main armée jusque sur les terres d'autres seigneurs; on reprenait son bien où l'on pouvait le trouver, et il était rare qu'un fugitif put échapper à ces poursuites en se réfugiant dans les villes jouissant de la faculté de leur accorder la liberté après un an de séjour, sans réclamation du seigneur. Nous avons trouvé de curieux détails dans une enquête levée alors au sujet d'un des mainmortables de ce Ferri de Rocourt. Un jour que son maire lui avait parlé avec peu de respect, le sire lui dit en patois : « Tais-toi, Jean, tu sais bien que tu es mon homme, et que je pourrais te mettre une corde au pied et te conduire au marché comme un pourceau. » Ce chasseur d'hommes luttait contre l'émancipation de ses serfs, mais la féodalité se mourait, le mainmortable plaidait déjà alors contre son maître pour obtenir sa liberté, et l'évêque de Bâle le soutenait quelquefois. Un jour que Ferri se trouvait devant la cour, et qu'il plaidait pour ravoir un de ses hommes, il dit qu'il sacrifierait 100 florins pour y parvenir, et l'évêque répliqua qu'il en donnerait deux cents pour le lui enlever. Est-ce que ces sommes représentaient la valeur de l'homme en litige ? Nous ne le pensons pas. C'était tout bonnement une question d'amour-propre, comme celle qui saisit les avocats défendant une cause de 50 francs, et qui trouvent moyen de faire 15,000 francs de frais.

Le sire de Rocourt avait aussi de bons moments; un de ses hommes ayant laissé sa tête à Montbéliard et une orpheline, il laissa la première à la justice du comte et garda la seconde, qui lui rendit de bons services. Il finit toutefois par la donner à un de ses hommes, avec un maix vacant, comme les grands rois faisaient don à leurs courtisans d'une grande dame qu'ils ne voulaient plus. Les hommes du sire Ferri racontèrent tout cela en détail, quand on les interrogea un jour sur un sujet de cette nature. On voit qu'ils surent saisir avec joie cette

bonne occasion de médire un peu de leur maître, tout comme font encore les valets de grandes et peut-être de petites maisons bourgeoises.

Ces tableaux de mœurs du xv^e siècle nous ont paru mériter quelque intérêt. Ils représentent les hommes et les choses d'alors à la frontière d'Alsace. Beaucoup qui se plaignent des temps modernes feraient bien de jeter un regard en arrière et il est probable qu'ils opteraient pour garder ce qu'ils ont.

A. QUIQUEREZ.

UN POÈME ALSATIQUE
RELATIF AU COMTE ERNEST DE MANSFELD
ET AU SIÈGE DE SAVERNE EN 1622
AVEC QUELQUES AUTRES PIÈCES RARES DE LA MÊME ÉPOQUE

(Fin.)

III.

Après avoir terminé l'étude de ces deux productions littéraires qu'on pourrait difficilement qualifier d'œuvres d'art, nous voulons examiner en quelques mots deux brochures historiques qui se rattachent au même sujet. Après tout ce que nous venons de dire, soit dans notre texte, soit dans les notes, nous pouvons être bref. La première de ces feuilles volantes est intitulée :

FAMÆ MANSFELDIANÆ
CONTINUATIO PRIMA
ODER
KURTZE ERZEHLUNG WIE DER
HOCHWOLGEBORNE GRAFF UND HERR
HERR ERNST GRAFF VON MANSFELDT, ETC. DIE
STATT UND LANDVOGTEY HAGENAW EINGENOMMEN,
BESETZT, UND WEITERS IN'S ELSASS VERRUCKT.
GEDRUCKT ZU FRANCKENTHAL, DURCH JACOB CANDI,
IM JAHR CHRISTI 1622. in-4°.

C'est une brochure de quelques pages seulement; je l'ai découverte jadis à la bibliothèque d'Erfurt; je n'en connais pas

d'autre exemplaire. C'est la suite d'une brochure apologétique, publiée par ou pour Mansfeld, l'année précédente, sous le titre de *Fama Mansfeldiana*. Elle contient un exposé officiel des raisons pour lesquelles Mansfeld pénétra sur les terres de l'Evêché de Strasbourg, et un résumé très court de ce qu'il y fit, après avoir pris Haguenau. Le récit ne renferme guère que des faits connus déjà d'autre part. L'impression de la brochure doit avoir eu lieu dans les premiers jours de janvier 1622, puisqu'elle se termine par la nouvelle du premier siège de Saverne, entrepris par Mansfeld, qui (dit-elle), « d'après quelques récits, se seraient même déjà rendu maître de la ville ». L'échec du général palatin n'était donc pas encore connu lors de la publication de la pièce. Le récit se termine par une strophe de cantique, qui semble avoir été ajoutée par l'imprimeur, car elle ne cadre guère avec le reste de la brochure. On doit supposer que cet écrit émane du quartier général de Mansfeld et qu'il a été rédigé par quelqu'un qui avait été jusqu'à Haguenau, mais qui n'avait pas suivi le général en chef plus loin. La valeur historique de ce document est minime. La seconde de ces pièces est plus intéressante à certains égards; elle porte, comme tant de productions analogues de la Guerre de Trente Ans, un titre bizarre; le voici :

DER VIERDTE
 TEUTSCHE BRUDER-FREUNDT
 WELCHER UNS
 DISS SENDSCHREIBEN UMB DAS GRAFF-
 LICH MANSFELDISCH HERZ
 SYNCERIANISSIMUM MANSFELDIANUM.
 ZU ERSEHEN
 COMMUNICIRT
 DASS IST
 EIN WIDERANTWORTLICH SCHREIBEN
 SO GRAF ERNST VON MANSFELD
 AN EINE VORNEHME FÜRSTLICHE STANDESPERSON
 WELCHE AN IHRO GNADEN WARUMB SIE MIT

SO GROSSER KRIEGSMACHT IN'S ELSASS GEFALLEN
ZU WISSEN BEGERT, ABGEHEN LASSEN
ETC. GEDRUCKT ZU ELSÉN,
BEY JACOB KUNZMANN,
IM JAHR CHRISTI 1622. 4°.

N'ayant pas vu la brochure moi-même, je ne saurais la décrire exactement. J'en possède une copie, prise à la Bibliothèque de Dresde, par mon ami, M. le docteur Fischer, de Berlin. En dehors de l'exemplaire saxon de cet *alsatique*, on n'en a jamais, à mon su, signalé d'autre. N'ayant pu découvrir dans aucun dictionnaire géographique la ville d'Elsen, mentionnée sur le titre de la brochure, je penche à regarder ce lieu d'impression comme fictif. Mais ce ne sont pas les dehors seuls de la pièce, si je puis m'exprimer ainsi, qui me paraissent suspects. Le document tout entier me semble inventé par un écrivain qui tenait à dire aux catholiques allemands quelques dures vérités, et qui l'a fait en empruntant le nom de Mansfeld. La brochure est trop longue pour avoir été jamais une lettre, la date et l'adresse manquent l'une et l'autre; enfin ce ne sont que des lieux communs assez vagues, sur la nécessité de protéger le protestantisme contre les menées incessantes des papistes. Tandis que le but principal de la lettre, d'après le titre lui-même, doit être d'expliquer au prince étranger à laquelle elle s'adresse, les motifs qui ont poussé Mansfeld à s'établir en Alsace, l'auteur de la lettre déclare dès le commencement que le moment n'est pas encore venu de donner des explications sur ce point, que d'ailleurs il n'a de comptes à rendre qu'au roi de Bohême, etc. Cela aussi contribue à nous rendre cette épître suspecte. Car Mansfeld ne cachait nullement alors ses projets sur la préfecture de Haguenau. Il la demandait à Louis XIII, en écrivant dans ses instructions à Guichard, déjà mentionnées plus haut, que le Roi devait « le protéger et conserver en l'estat et ville de Hagnau, soubz la recognoissance et dependance de Sa Ma-

jesté¹ ». Il la demandait dans ses négociations avec l'infante Isabelle-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas espagnols². Il n'aurait donc pas affecté cet air mystérieux vis-à-vis d'un allié protestant, et je crois pouvoir conclure pour tous ces motifs que la lettre dont nous parlons n'est pas de lui. C'est d'ailleurs un fait assez fréquemment signalé, depuis que l'on étudie plus à fond cette époque, que l'existence de pièces falsifiées ou fictives, jetées alors dans le public, soit pour nuire à un personnage dont on voulait dénaturer les intentions en le faisant parler lui-même, soit pour exploiter un nom connu, au profit de la cause que défendait l'auteur véritable.

IV.

Nous terminons cette trop longue notice par la description d'une pièce d'un autre genre, qui se rattache également à notre sujet. C'est une feuille, grand in-folio, renfermant une gravure allégorique en l'honneur de Mansfeld, et accompagnée au bas du dessin, d'une courte pièce de vers explicative en français. Elle se trouve dans notre propre collection de pièces contemporaines, relatives à la guerre de Trente Ans, et nous ne l'avons point vue ailleurs. Je tâcherai de la décrire aussi exactement que possible, ne pouvant joindre à ma notice la reproduction de cette curieuse feuille volante. Au haut de la feuille se lit le mot *Emblema*, un peu plus bas *Labor vincit omnia*. Ces mots entourent un nuage au milieu duquel est figuré en caractères hébreux, fort inexactement retracés, le nom de Jéhovah. Du nuage sortent des rayons lumineux qui se réfléchissent sur trois soleils, dont les rayons convergent sur la tête de Mansfeld, placé au centre de la gravure. A côté de ces trois soleils figurent les écussons de France, de Bohême et du Palatinat, ainsi que celui de Venise, c'est-à-dire des pays

¹ Instruction à Guichard, 11 février 1622, § 2. — Manuscrits de la Bibliothèque impériale.

² VILLERMONT, E. de Mansfeld, I, p. 363. Scharffenberg, p. 409.

au service desquels se trouvait alors Mansfeld ; leur présence explique la signification symbolique de cette triple irradiation. Mansfeld lui-même, en costume antique, casque en tête, dirige une charrue, attelée de six chevaux richement caparaçonnés, symboles de la Vigilance, du Courage, de la Générosité, de l'Expérience, de la Prudence et de la Fidélité. L'Honneur marche en tête une palme à la main, et plus près de son héros, la Renommée ailée, mais malheureusement très chauve, embouche son clairon, d'où sortent les mots : *Ernestus Mansfeldiae Comes*. Le général palatin a déjà fait passer le soc de sa charrue sur une série de villes, éparses dans le champ qu'il laboure ; Pilsen, Dan¹, Beinhelm, Magdebourg², Sleyden³. Dans la partie non encore labourée, l'on remarque les villes de Haguenau, Landau, Wissembourg, Ladenbourg et Bruchsal⁴. Devant ses yeux, un bras sortant du nuage mentionné plus haut, tient une balance ; sur l'un des plateaux sont amoncelées des mitres, des crosses épiscopales et la tiare pontificale ; dans l'autre on voit une épée nue, qui fait pencher la balance, avec la légende : *Non mihi satis*. Au haut de la gravure, à gauche, on aperçoit la planète Mars, sous les traits d'un guerrier armé du glaive et de l'épée ; formant pendant sur la droite, une flamme bizarre (que le dessinateur explique sagement par le mot *Cometa*) brille au-dessus de trois collines sur lesquelles se trouvent les trois villes de Spire, Saverne et Würz-

¹ Petite ville du Palatinat. Dahn est située entre Bergzabern et Pirmasenz.

² Ce n'est pas, bien entendu, Magdebourg, en Saxe, si célèbre par le siège de 1630, mais bien le petit fort de Maidenbourg dans le Palatinat, près de la Hardt, occupé par les Espagnols.

³ C'est par la prise de Schleyden, en 1609, que Mansfeld s'était fait connaître pour la première fois, pendant la guerre de la succession de Juliers. Il était alors colonel au service de l'archiduc Léopold d'Autriche.

⁴ La gravure porte *Bruxelles* ; en général les sources allemandes de cette époque appellent très souvent du nom de *Brüssel*, la ville badoise, qu'il faut se garder de confondre pour cela avec la capitale de la Belgique actuelle.

bourg¹. Un verge de feu plane en outre d'une façon fort menaçante au-dessus de Saverne. Ces trois collines forment le fond du tableau, mais marchant derrière Mansfeld, au premier plan; sur la droite, s'avancent trois évêques qui sont évidemment ceux de Spire, de Strasbourg et de Würzbourg, tenant à la main de grands sacs remplis d'argent et semant à pleines mains leurs écus dans les sillons ouverts par la charrue de Mansfeld. De ces sillons sortent en grand nombre des soldats armés, à pied et à cheval, qui s'élancent vers des champs de blés, placés devant eux, fourmillant de têtes d'hommes et de mousquets, et qui se mettent à les couper avec des faucilles. C'est sans doute pour remplir le reste de la feuille, que le dessinateur a encore ajouté vers la gauche, deux soldats, en face d'un village incendié, abattant des maisons avec des fléaux, puis tout au bout des couronnes, des chaînes d'or, des armes, des coupes précieuses, des panaches tombant du ciel. Audessous du dessin, se trouvent disposés sur quatre colonnes, les quatrains suivants; malgré leur extrême médiocrité, ils sont si courts que je les citerai en entier; c'est la répétition rimée et peu lucide des explications que je viens de donner en prose; inutile de dire qu'ici comme partout, je respecte l'orthographe du texte.

Ce Laboureur armé maistre de la Campagne
Renverse avec son coultre des Villes et chasteaux
Et si est assisté de trois soleils nouveaux
Qui tous trois ennemis se montrent de l'Espagne.

Ce Laboureur n'est pas courbe de sa personne,
Ains comme son cœur est, son corps est droit aussy
Il a le dos tourné à l'orcan²; son souey
N'est que de rendre au Roy le Droit de sa Couronne.

¹ Mansfeld avait horriblement dévasté, en 1621, les évêchés de Würzbourg et de Spire. On peut voir à ce sujet les lamentations des *Acta Mansfeldica* et la brochure citée plus haut *Occupatio Episcopatus Spirensis*, etc.

² Le rimeur voulait sans doute dire *ouragan*.

Ce Laboureur ayant bien labouré la terre
 Les Evesques s'en vont seme dans les sillons
 De l'or et de l'Argent, d'où sort des Bataillons
 Pour faire à l'Espagnol et au Pape la guerre.

La Comete d'en hault ses Verges leur demonstre
 Pour les punir du mal qu'ils ont sur nous brassé
 Tant pour le temps présent que pour le temps passé
 Mais l'Eternel sious (?) fait avoir le bon en contre.

De ses braves coursiers chacun d'eux represente
 Quelque Vertu qu'au cœur porte le Laboureur,
 La Renommée aussy les conduit et l'Honneur
 Soubs l'Estoile de Mars qui sur eux est Luisante.

Le Premier c'est la Force, l'autre la Vigilance
 Et L'autre est la Vaillance et magnanimité
 Au cinquiesme se voit de la fidelité
 Et au sixiesme enfin apparroit la Prudence.

Ces Soldats terre-nez, poussez de grands Courages
 Vont Sciant l'Ennemy comme des champs de bleds,
 Sy que dessoubs leurs pieds on les voit accablez.
 D'autres avec leurs fléaux vont battre les villages.

Ces Exploits Achevéz du ciel tombe une Pluye
 De Courronnes, d'honneurs, de Septres, de Lauriers
 Pour payer les Travaux des Valeureux Guerriers
 Affin que leurs Vertus pour Jamais ne s'oublie.

Au bas de la feuille se trouve le chronogramme suivant :
 Ernest Vs VIt Vte sVa DebeLLabIt PapaM, ce qui donne la
 date de la composition de cette gravure curieuse, à savoir
 l'année 1622. Elle a évidemment été exécutée avant que Mans-
 feld quittât pour la seconde fois l'Alsace, en juin 1622. Une
 fois que Mansfeld eut passé en Lorraine, tout espoir de jamais
 punir Saverne de sa double résistance devait être abandonné,
 et la menace d'un châtement tout particulier exprimée par le
 compositeur de la présente gravure à l'adresse de cette ville,

n'aurait plus eu de sens. Tout l'ensemble du dessin défend d'ailleurs d'en reporter l'origine à une époque postérieure. Elle ne peut, d'autre part, être antérieure, même abstraction faite de la date indiquée au bas du dessin, au mois de janvier 1622, car on n'aurait pas pu y faire figurer l'écusson aux lys de France, Mansfeld n'ayant été nommé maréchal de camp au service de Louis XIII, qu'à cette époque. L'exécution artistique de notre gravure est très médiocre; l'orthographe du texte, qui n'est pas imprimé au bas de la feuille, mais gravé sur la même plaque de cuivre que le dessin lui-même, est si fautive, qu'on en peut conclure que le travail tout entier a été fait par un ouvrier allemand plutôt que français. Cependant il serait très difficile de préciser le moins du monde en quel lieu le travail a été exécuté. Ce n'est que comme une probabilité, résultant de l'ensemble de la situation de Mansfeld en 1622, et non comme un fait absolument certain, que je me hasarde à revendiquer l'origine alsacienne de cette pièce. La seule chose certaine, c'est qu'elle date de l'époque où Mansfeld séjournait dans notre pays¹; cela suffit pour lui donner le caractère d'*alsatique*.

Il ne me reste plus qu'à remercier les lecteurs, s'il en est qui m'ont suivi jusque-là, de leur patiente attention. Les documents dont je termine ici l'analyse, ont une valeur que je ne voudrais pas avoir l'air d'exagérer et méritaient à peine un aussi long examen. Si l'on trouve peut-être, qu'entraîné par

¹ Je possède encore une autre plaquette analogue, feuille in-folio oblong, intitulée *Verzeichnus der fürnemsten Oerter, als Stædt, Schloesser und Marckflecken, so Grave Ernst von Mansfeld und der Oberste Johann Michael von Obentraut im 1622 Jahr erobert und eingenommen*. A droite et à gauche, au haut de la feuille, se trouvent les portraits de Mansfeld et d'Obentraut; le reste de la gravure est occupée par vingt vues de villes et châteaux. On y voit, entre autres, Lauterbourg, Saverne, Haguenau, la Wantzenau, Wissembourg, Brumath, Heiligenstein, Bischwiller et Seltz; mais, autant que j'en puis juger, ce sont des vignettes de fantaisie, ou du moins des esquisses fort inexactes.

mes études spéciales, je me suis laissé aller à de trop minutieux détails sur ces infiniment petits de notre histoire, j'invoquerai comme circonstance atténuante le fait que personne n'en avait encore parlé avant moi. J'ajouterai, comme consolation dernière, qu'il est peu vraisemblable que quelqu'un soit tenté d'en venir entretenir une seconde fois le public.

ROD. REUSS.

DOCUMENTS HISTORIQUES

SUR

LE MARCHÉ ET LES FOIRES DE SAINTE-MARIE-AUX-MINES

Dès le milieu du ^{xr} siècle, il y avait un marché public dans le val de Lièpvre : Gérard d'Alsace, duc de Lorraine, s'était emparé, à cette époque, des collectes et droits de marché, dont le prieur de Lièpvre jouissait dans la vallée de ce nom¹. Son fils, Thierrî le Vaillant, rendit, en 1078, au prieur Manassés, *collectam et forum quod est in valle Leporis*². Ce marché se tenait à Lièpvre, qui était alors le chef-lieu de la vallée. « Il est constant, dit M. D. Risler³, que Lièpvre était aux ^{xv} et ^{xvi} siècles l'endroit le plus considérable de la vallée de Lièpvre, ce que prouvait d'ailleurs son palais de justice et la tenue régulière d'un marché, qui y avait lieu à cette époque; car Sainte-Marie. . . . n'était alors qu'une bourgade de peu d'importance, et ce ne fut qu'en 1668 que le duc de Lorraine, Charles IV, autorisa la tenue des marchés et des foires dans la partie lorraine de cette ville. » Dom Calmet⁴ et l'abbé Grandidier⁵ placent aussi en 1668 la date de l'érection des foires à Sainte-Marie; mais de nombreux documents, conservés à la Bibliothèque impériale, attestent l'existence d'un marché franc à Sainte-Marie, au ^{xvi} siècle, et l'établissement de deux foires dans cette ville, en 1626. Le dépôt des mar-

¹ GRANDIDIER, *Oeuvres historiques inédites*, t. I^{er}, p. 194.

² *Ibidem*, t. VI, p. 23.

³ *Environs de Sainte-Marie-aux-Mines*, p. 17.

⁴ *Notice de la Lorraine*, article de *Sainte-Marie-aux-Mines*.

⁵ *Vues pittoresques de l'Alsace*, livraison de *Sainte-Marie-aux-Mines*.

chandises ou *Kaufhaus*, dont parle également Grandidier, remonte à la même époque que les foires.

1^{re} Partie. — Marché.

Parmi les noms des villes et bourgs du duché de Lorraine, dont Thierry Alix, président de la Chambre des comptes de Nancy, a dressé la liste, en 1594, on trouve les suivants : Sainte-Marie, *marché*; Saint-Hippolyte, etc¹.

Le 26 décembre 1562, les nommés Gros-Didier et Demenge de Rawe, demeurant à Sainte-Marie, reconnaissent avoir reçu du sieur Jacques de Reynette, capitaine de Spitzemberg et surintendant du val de Lièpvre, la somme de six francs, *pour cause de la précédente année qu'ils ont eu le regard sur le marché dudit Sainte-Marie, comme leurs est en charge*².

Le 3 septembre 1562, une femme de Sainte-Croix-aux-Mines est expulsée du val de Lièpvre, pour avoir volé un sac de blé *sur la place du marchez de Sainte-Marie*³.

Dans une requête présentée au duc de Lorraine, le 16 mars de la même année, *les manans et habitans bourgeois* du val de Lièpvre déclarent que, si on leur ôte leurs privilèges, franchises et exemptions, plusieurs bourgeois et mineurs passeront la rivière et iront demeurer *du costé d'Allemagne*, c'est-à-dire dans la partie alsacienne de Sainte-Marie : *et néantmoins ne laisseront à faire leur profitz et gagner leur vie de vostre costé, tant sur le franc marché que en voz mynes et aultrement*⁴.

Dans une autre requête du 25 mars 1589, les deux justiciers des mines et les syndics, bourgeois, manants et habitants du val de Lièpvre exposent que le duc Charles III, l'archiduc

¹ *Histoire et dénombrement du duché de Lorraine*, ms. du fonds fr. 18,839, p. 128.

² *Coll. de Lorraine*, t. 138, fol. 53.

³ *Ibidem*, fol. 51.

⁴ *Ibidem*, fol. 54.

d'Autriche et leurs prédécesseurs ont, *de temps immémorial, toujours et jusques au présent*, tenu et laissé ledit val, le *marché de Sainte-Marie* et toutes sortes de marchandises, denrées et vivres, y arrivant de Lorraine ou d'Allemagne, pour francs, libres et exempts de tous péages, gabelles et impôts, et supplient Son Altesse de les laisser, *ensemble ledit marché de Sainte-Marie*, francs et libres de l'impôt dernièrement accordé par les Etats du duché sur les marchandises et denrées qui s'y vendront. Sinon, ajoutent-ils, *vostre marché dudit Sainte-Marie, là où il n'i a présentement que deux petites bouticles et marchandises, s'en iroit en décadence, et s'en redresseroit ung autre du costé de Ribaupierre, là où plusieurs riches marchands sont résidans, et ne pourroit vostre Altesse par ce moyen tirer que bien peu de deniers desdits impôts en vostre dit val*¹.

Le 23 octobre 1612, une nouvelle requête est présentée au duc Henri II, de la part de ses chers et bien aimés les mineurs, charbonniers, charretiers et tous autres ouvriers travaillant en ses mines et fonderies au val de Lièpvre. Les suppliants disent *qu'à leur faveur ayant esté estably ung marché audit val, jour de samedy, au lieu de Sainte-Marie, afin qu'ils puissent plus commodément recouvrir vivres à prix raisonnables, l'observance auroit toujours esté telle que personne avant les unze heures ne pouvoit rien acheter, pour donner loisir auxdits remonstrans de se pourvoir de vivres, et pour à quoy prendre garde lesdits officiers (le surintendant du duc de Lorraine et le Bergrichter de l'archiduc d'Autriche) commettoient ung desdits mineurs garde sur ledit marché, pour avoir l'œil qu'il ne s'y commette aucun abus en la levée du bled par les revendeurs, lequel leur est à ce moyen renchéry*. Le 19 décembre suivant, Henri le Bon confirme le privilège accordé aux mineurs du val de Lièpvre, de se fournir des vivres et

¹ Coll. de Lorraine, t. 138, fol. 70.

denrées nécessaires pour leur entretien et celui de leurs familles, *avant tous autres et jusques aux onze heures du matin*, et ordonne que l'un des deux hommes préposés par le surintendant à la garde du marché de Sainte-Marie sera un mineur, qui prêtera serment de bien et fidèlement s'acquitter de sa charge¹.

2^e Partie. — Foires.

Articles proposez par le sieur Christophle Mory, marchand, résidant à Sainte-Marie, pour parvenir aux fins de la requête présentée à Son Altesse².

Et premier :

Demande ledit sieur permission à S. A. de se rendre bourgeois à Sainte-Marie de son costé.

2. Où estant, son bon plaisir soit de luy permettre de faire ériger une *Caufhause* ou réceptacle à ses despens, de quarante pieds tant en fond qu'en largeur, comme elle se trouvera, audit lieu de Sainte-Marie, du costé de Sadite Altesse, en laquelle toutes marchandises, soit emballées ou autrement, qui s'y chargeront, se pèseront en reconnoissance de la souveraineté de S. A.

3. Lesquelles estant pesées, demande qu'il soit ordonné que pour chacun cent pesant soit payé un gros et six deniers pour celles qui seront au dessoubz de diz escuz, et ce tant pendant les foires et marchez de tous endroitz que hors iceulx, estant obligé ledit Mory de les garder en seureté, ainsi qu'il se pratique par toutes les villes d'Empire.

4. Demande en outre qu'il soit ordonné de payer pour chacune mesure de vin qui passera sur le district dudit Sainte-Marie six deniers.

5. Pour chacun résal de grain qui se vendra au marché, deux blans.

¹ *Coll. de Lorraine*, t. 138, fol. 82.

² *Ibidem*, t. 172, fol. 81.

6. Que sy il y en reste après ledit marché, qu'il soit ordonné de le conduire à ladite *Caufhause*, pour là estre gardé en seureté jusqu'à un autre marché, ne demandant ledit Mory qu'un blan par résal pour la garde d'iceluy.

7. Qu'il soit ordonné que tout ce qui se pèsera aux marchés, comme bœur, graisses.

8. Pour chacune mesure d'huyle, tant celles qui passeront que celles qui se deschargeront à ladite *Caufhause*, dix-huit deniers.

9. Pour chacun porc qui se vendra sur le marché dudit Sainte-Marie au-dessus de six escus, un gros.

10. Pour ceulx qui passeront, un blanc par pièce.

11. Pour chacun cheval qui se vendra, comme dessus, audit marché, trois gros.

12. Idem pour les bœufs ou vaches, soit en foires ou marchés.

13. Pour faire valoir lequel droit, ledit sieur Mory dit qu'il est du tout nécessaire d'ériger et establir trois foires, attendu qu'il n'y en a point ez saisons qu'il propose : la première desquelles seroit le premier de mars, et dureroit icelle jusqu'au sixième dudit mois ; la seconde le deuxième juin, et durera jusqu'au sixième dudit mois ; la dernière et troisième le 24 octobre, et durera six jours ; lesquelles foires ainsy establies par V. A., demande le proposant droit de hallage et recours des estaulx que tiendront les marchands selon la valeur, qualité et quantité de leurs marchandises, le tout à la seule reconnoissance de la souveraineté de Vostre dite Altesse.

A l'érection de laquelle *Caufhause* se submet ledit proposant, pourveu qu'il pleust à Vostre Altesse luy accorder la maistrise d'icelle avec franchise de toutes tailles et aydes, tant ordinaires qu'extraordinaires, comme aussy la moitié dudit droit, quarante ans durans, pour luy, ses héritiers et ayans causes.

Responses aux articles proposez par le sieur Christophle Mory, marchand, résident à Sainte-Marie¹.

Les soubscripts surintendant et contrerolleur du val de Lièpvre, qui ont eu communication de la requête présentée à Son Altesse par le sieur Chrestofle Mory, subject du seigneur de Ribaupierre à Sainte-Marie, ... tendant icelle à ce qu'il plaise à Sadite Altesse luy permettre l'érection d'une *Kaufhaus* ou bastiment au lieu dudit Sainte-Marie, à loger et garder marchandises, et d'y tenir un poid et balance pour peser les denrées et icelles marchandises, avec aucuns droits d'acquitz et redebvances mentionnées en la déclaration par luy produite, laquelle lesdits soubscripts ayant examiné et sur icelle ouy ledit sieur Mory, advertissent et disent soubz correction de mieux.

Que le premier article par lequel il demande d'estre receu bourgeois audit Sainte-Marie, du costé de Son Altesse, qu'il se peut et doit octroyer sans difficulté, ce que se fera estant receu et admis en telle qualité par ledit surintendant, en la mesme forme, soubz les mesmes droits, redebvances et serment que prestant et rendent ordinairement tous les autres bourgeois dudit Sainte-Marie

Faict à Sainte-Marie, le vingtiesme d'Aprvil 1626.

FOURNIER. BAILLY.

Responses secondes des sieurs surintendant et controlleur de Sainte-Marie aux articles proposez par le sieur Christophle Mory, marchand².

Les soubscripts surintendant et controlleur du val de Liepvre, pour satisfaire à ce que leur est ordonné par la rescription du premier moy 1626, à eulx faicte par Messieurs

¹ *Coll. de Lorraine*, t. 172, fol. 73.

² *Ibidem*, fol. 69.

Bardin et Rennel, conseillers et auditeurs des comptes de Lorraine, commis et députés à l'examen et reconnaissance des articles proposés par le sieur Chrestophle Mory, de Sainte-Marie, pour ériger audit lieu, du costé de Son Altesse, une *Kaufhaus* et poid de ville, et l'érection de quelques foires, disent et advertissent comme s'en suit :

.....

Et pour ce qu'est de l'establisement des foires demandées, ceux de la ville de Saint-Diey en ayant eu communication aux fins de sçavoir quel intérêt leur en pourroit arriver, n'ont donné autre déclaration, sinon que par rescription du sieur prévost dudit lieu cy-jointe, par laquelle il conste que bonne partie des plus signalés ne trouvent aucune difficulté à tel establisement, ains seulement la populace, laquelle sans autre raison ne voudroit les permettre; disant sur ce lesdits soubscripts que les foires qui pourront estre à l'advenir establies audit Sainte-Marie, ne leurs apporteront aucun intérêt, attendu que de tout temps les marchés dudit lieu ont esté francs, aussi bien et plus que lesdites foires pourront estre, n'y ayant oncques eu aucune plainte d'intérêt par eulx, soit pour leur marché ou foires de bestail que pour toutes autres marchandises, moins pour leurs impôts, ce que leur pourroit encor moins arriver par lesdites foires qu'elles seront moins franchises que les marchés du passé, ausquels ne s'est jamais fait (du moins que bien petit) trafic de bestail, hors que francs de tous impôts, et que, lorsqu'il s'y en est fait quelque vente sur le marché dudit Sainte-Marie par ceulx de la prévosté dudit Saint-Diey, ceulx qui ont l'admodiation dudit impost à ladite prévosté, le font payer au bureau dudit lieu.....

Faict à Sainte-Marie, le treizième jour de juillet 1626.

FOURNIER. BAILLY.

*Rapport de Messieurs des Comptes de Lorraine sur la requeste de Christophle Mory, marchand à Sainte-Marie, touchant l'érection d'un magasin et deux foires à Sainte-Marie-aux-Mines*¹.

Pour très humblement satisfaire au décret de Son Altesse, escrit après la requeste cy-jointe présentée à ses grâces par Christophle Mory, marchand, résidant à Sainte-Marie-aux-Mines, du costé du sieur de Ribaupierre, suppliant que son bon plaisir soit de le recevoir bourgeois et lui permettre résidence sur la part de Sadite Altesse audit Sainte-Marie, après avoir abjuré son éréxie comme il auroit fait en ce lieu de Nancy, ez mains des P. Jésuites du noviciat d'illecq, hautement et publiquement, la veille de la feste dernière de l'Assumption Nostre-Dame, et prest de prester le serment de fidélité de subject à Sadite Altesse, ez mains du surintendant du val de Liepvre, ou tels autres qu'il plaira à Sadite Altesse à ce de commettre et députer

Semble ausdits des Comptes (soub correction très humble) Sadite Altesse debvoir octroyer l'establisement de deux foires, au lieu des trois demandées par le remonstrant.

Faict en ladite Chambre à Nancy, le quatorzième d'aoust 1626. Ledit président et les auditeurs, Bermant, Bardin, etc., présens.

*Au dos de la requête de Christophe Mory, on lit la note suivante*²:

Le contenu au rapport de Messieurs des Comptes est octroyé, sauf que les quarante ans que le suppliant demande sont réduits à 27 ans seulement.

Du 28 aoust 1626. Les sieurs Baron, comte de Torne, etc.

AUG. KRÖBER.

¹ Coll. de Lorraine, t. 172, fol. 61.

² Ibidem, fol. 68.

*Le conseil de la Régence de l'évêché de Strasbourg se
plaint au cardinal Armand-Gaston de Rohan
du conseil souverain d'Alsace.*

Monseigneur,

Nous avons donné en tout temps à Votre Altesse Eminen-
tissime des preuves de notre zèle dans l'administration de la
justice, qu'elle nous a confiée dans l'étendue de son Evêché,
nous osons même nous flatter d'avoir acquis par nos soins à
la rendre, l'amitié et la confiance des peuples, et nous espé-
rions mériter l'applaudissement des juges supérieurs de la
province à ce sujet, avec d'autant plus de raison, que nous ne
nous sommes jamais éloigné de la subordination qui leur est
due; cependant nous avons le malheur de leurs déplaire de-
puis longtemps, et ils ne laissent échapper aucune occasion
de nous mortifier.

En l'année 1733, l'on a porté pardevant nous l'apel d'une
sentence rendue au baillage de Schirmeck, l'affaire était som-
maire, cependant le juge de première instance l'auoit appointé,
ce qui était contre l'ordonnance, nous auons redressé ce def-
aut de formalité en la jugeant à l'audience, ainsi que l'or-
donnance le requiert; il y eut appel de notre jugement au
conseil supérieur d'Alsace, il fut cassé, et nous fûmes con-
damnés aux dépens, sous prétexte de n'auoir pas appointé les
parties; à la vérité, l'ordonnance veut que les causes-appointé-
es en première instance, le soient aussy en cause d'appel,

mais pouvions-nous faire mieux, dans un cas de cette nature. la faute avait été faite par le juge de première instance, quant à nous, il étoit plus naturel de juger à l'audience une cause qui n'étoit point appointée en elle-même et qui ne pouvoit l'être en aucun temps, que de tomber dans la même faute qu'auoit fait le bailli en l'apointant ; et si nous eussions appointé, nous aurionsourny un prétexte beaucoup plus plausible que n'étoit le premier à nous faire condamner.

La conduite que nous auons tenue dans cette occasion n'étoit point reprehensible, ainsy qu'il conste par un mémoire qui a été dressé delors et que nous auons l'honneur de joindre icy. Cependant nous n'auons osé importuner V. A. E. en nous plaignant du procédé du conseil supérieur d'Alsace à notre Egard, mais comme nous venons de subir le même sort par une seconde condamnation beaucoup plus forte, et que nous auons cependant encore moins méritée que la première, laquelle a été suivie d'un arrêt de scission qui nous ordonne de connoistre de nouveau dans la même affaire que nous auons jugée, ce qui est directement contraire aux lois et à l'ordonnance, nous sommes obligés de réclamer la protection de V. A., notre honneur s'y trouve engagé et d'ailleurs nos gages ne suffiroient pas pour subvenir aux frais continuels des procédures dont on a pris à tâche de nous rendre responsables, l'avantage que nous auons d'appartenir à V. A. E. auroit deu nous tenir lieu de quelques Egards auprès des juges supérieurs, dont la plus saine partie, à la vérité, sçait nous rendre justice, mais il semble que la seule qualité d'officier de l'évêché suffise auprès du plus grand nombre pour nous rendre odieux, ce qui nous fait présumer est que les autres tribunaux subalternes de la prouince, qui suiuent leur ancienne méthode de juger, sans s'attacher comme nous faisons aux formalités des ordonnances, sont néanmoins traittés avec circonspection et plus de ménagement que nous, nous prenons la liberté d'enuoyer encore cy-joint à V. A. E. un mémoire cir-

constancié qui a donné lieu à cette seconde condamnation intervenue contre nous, et des moyens que nous auons pour nous pourvoir en cassation contre ce jugement, nous la supplions très-humblement de vouloir bien faire examiner ce mémoire que nous soumetons aux lumières des personnes qu'elle aura choisy pour luy en rendre compte, nous nous conformerons sur le tout aux ordres qu'elle voudra bien nous donner à ce sujet. espérants qu'elle aura la bonté d'interposer son autorité pour faire cesser, de manière ou d'autre, les charges qu'on nous impose continuellement.

Nous avons l'honneur, etc.

A Sauerne, le 3 mars 1742.

A la Minute est écrit : *expediatur vicedom.*

(Anciennes archives du tribunal civil de Saverne).

Communiqué par M. DAGOBERT FISCHER.

REVUE CELTIQUE

publiée avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du continent, et dirigée par H. GAIDOZ. — Première année. — Première livraison. — Paris, librairie Franck.

Les lecteurs de la *Revue d'Alsace* n'apprendront peut-être pas sans intérêt la fondation d'un recueil destiné à donner une nouvelle impulsion à une branche importante de la science, en même temps qu'à encourager les études locales auxquelles se livrent plusieurs d'entre eux. Je veux parler de la *Revue celtique*, publiée sous l'intelligente direction de M. Henri Gaidoz.

Dès l'abord, elle se distingue par deux innovations des plus heureuses : elle est polyglotte, internationale, c'est-à-dire elle accueille dans leur langue originale les articles écrits en allemand, en anglais, en latin, etc., et en second lieu elle embrasse le domaine tout entier des choses celtiques, l'archéologie, les beaux-arts, la littérature, aussi bien que l'histoire et la philologie. Double progrès dont les résultats ne se sont pas fait attendre, et qui, dès le premier numéro, vaut à la *Revue* son noyau si remarquable de collaborateurs, et un choix fort varié de travaux. Qu'on en juge par la liste des noms et des articles suivants !

A. DE BARTHÉLEMY, ancien président de la Société des antiquaires de France : *De la divinité gauloise assimilée à Dis Pater, à l'époque gallo-romaine* (avec gravures). — UNGER, professeur à l'Université de Göttingue : *La miniature irlandaise, son origine et son développement*. (Etude capitale sur ce style si curieux et si mystérieux, dont une de nos voisines, la Suisse, renferme tant de magnifiques monuments. L'histoire

de sa diffusion y est presque épuisée, mais non celle de son origine.) — WATTENBACH, professeur à l'Université de Heidelberg : *Un Évangélaire à miniatures d'origine irlandaise*, appartenant au prince d'Ottingen-Wallerstein (avec gravures). — HENNESSY, membre de la Royal Irish Academy : *The ancient irish Goddess of War*. — NIGRA, ministre d'Italie à Paris : *Un manuscrit irlandais de Vienne, les Gloses irlandaises de Milan*. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, correspondant de l'Institut : *Etude phonétique sur le breton de Vannes*. — LUZEL : *Koadalan*, conte populaire breton. (Depuis vingt ans, M. Luzel s'occupe de réunir les contes populaires, les légendes, les chansons de sa patrie, comme l'a fait avec tant de bonheur pour l'Alsace M. Aug. Stæber, et il se trouve aujourd'hui en possession d'une collection superbe qui doit prochainement voir le jour. Dans ceux de ses contes qui sont déjà publiés à titre d'échantillons, ainsi que dans ceux qu'il a bien voulu me communiquer en manuscrit, on trouve les analogies les plus frappantes avec nos contes allemands, mêmes héros, mêmes événements, à tel point qu'on les croirait souvent découpés dans les *Kinder- und Hausmärchen*. Leur comparaison présente un intérêt d'autant plus grand, qu'elle n'a jamais été tentée — Wilhelm Grimm, dans ses *Anmerkungen* n'en connaît qu'un fort petit nombre — et M. Luzel, en indiquant les sources précises auxquelles il a puisé, a donné à ses découvertes ce caractère d'authenticité qui manque au recueil célèbre et brillant de M. de La Villemarqué. Mais où je ne saurais l'approuver, c'est dans son respect aveugle pour la tradition orale qui lui fournit ces contes ; à sa place, j'aurais fait disparaître ce cachet furieusement moderne et prosaïque que les *pillaouers* et *braz* actuels ont imprimé à ces vénérables restes d'un autre âge, et comme tous ses devanciers, j'aurais cherché à leur restituer leur forme ancienne et primitive.) — R. KÖHLER, conservateur de la bibliothèque grand-ducale de Weimar : *Observations sur le conte de M. Luzel*. — MAX

MULLER, professeur à l'Université d'Oxford : *The name of the Danube*. — LIEBRECHT, professeur à l'Athénée de Liège : *Le vrai nom de Gargantua*, etc. etc.

Est-il nécessaire d'ajouter, en face de noms pareils, que l'esprit qui règne dans le recueil de M. Gaidoz est des plus scientifiques, et que nulle trace de la *celtomanie* n'y subsiste. Une telle assertion serait superflue, comme aussi toute autre recommandation. Qu'il me soit seulement permis, en terminant, d'engager les savants de l'Alsace à accorder leur concours à la Revue nouvelle et de leur signaler deux passages qui les intéressent spécialement; celui où M. A. de Barthélemy étudie l'autel en pierre du Musée de Strasbourg, trouvé à Oberseebach, et celui où M. Unger examine les manuscrits à miniatures de Kronweissenburg, qui sont allés échouer à la bibliothèque de Wolfenbüttel, comme le manuscrit d'Otfrid a été exilé à la bibliothèque impériale de Vienne et la *Colmarer Handschrift* avec les *Meisterlieder* à celle de Munich.

EUGÈNE MÜNTZ.

AUX LECTEURS DE LA REVUE

Au mois d'octobre de l'année 1870 commença, pour la *Revue d'Alsace* et son directeur en particulier, une période de souffrances qui n'a cessé que vers la fin du mois de juillet 1871. Le respect que l'on doit au malheur public nous interdit de nous appesantir sur la part qui nous a été mesurée dans le désastre : si nous y faisons allusion, c'est parce qu'il est de notre devoir de porter à la connaissance d'un grand nombre de nos abonnés, qui les ignorent, les causes qui ont interrompu notre publication depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de l'année 1870. A cette époque, l'invasion de l'Alsace avait supprimé tout moyen régulier de communication ; la dernière livraison parue n'a pu même être expédiée qu'à une faible partie des souscripteurs. On était d'ailleurs dans l'une de ces crises suprêmes où chacun dut remplir son devoir dans la mesure de ses forces et comme sa conscience le lui dictait ; pour avoir obéi à cette règle, notre personne eut à subir des rigueurs extrêmes, et nous fûmes placé dans l'impossibilité absolue de continuer les travaux littéraires auxquels nous nous livrions depuis plus de vingt années avec de nombreux et honorables collaborateurs.

Nous mettons sous les yeux du lecteur le document qui le prouve et qui nous justifiera, nous osons l'espérer, de l'interruption dont nous devons lui rendre compte.

Colmar, le 10 mai 1875.

EXTRAIT

des Archives déposées au secrétariat du Conseil de guerre établi à Strasbourg pour la province d'Alsace.

AU NOM DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

Dans sa séance publique du 8 février 1871, le Conseil de guerre établi à Strasbourg, siégeant :

En qualité de juges civils, MM. de Cuny, assesseur au tribunal civil de Bonn, président, et Osius, juge royal du bailliage de Hanau, naguère auditeur du gouvernement général en Alsace ;

En qualité de juges militaires, MM. de Giese, capitaine, chef de compagnie au 1^{er} régiment d'infanterie de Thuringe N° 31 ; Looß, capitaine, chef de compagnie au bataillon de marche N° 67 ; de Morstein, capitaine commandant de la 3^{me} compagnie des pionniers de fortifications du 4^{me} corps d'armée ;

En qualité de ministère public, M. Hünten, procureur au tribunal d'Elberfeld, et en qualité de secrétaire, M. Zwirner, du tribunal de Coblenze ;

A rendu le jugement suivant :

Sur l'accusation portée contre J. Liblin, directeur de la *Revue d'Alsace* et rédacteur du *Glaneur alsacien*, domicilié à Colmar,

Amené de la prison devant le Conseil.

Où la défense de l'accusé,

Où le réquisitoire du ministère public tendant « à ce que l'accusé « soit déclaré coupable et, en vertu de l'article 2 du décret du gouvernement du 17 décembre 1870, condamné à cinq ans de prison. »

Après en avoir délibéré.

Considérant que la « prétendue » lettre du pasteur Delmas, de La Rochelle, au roi de Prusse, contient une longue série d'outrages les plus malicieux et les plus infâmes contre le commandant en chef de l'armée allemande ;

Que l'accusé Liblin, en qualité de rédacteur responsable du *Glaneur alsacien*, ou *Elsässischer Sammler*, a inséré cette lettre traduite en alle-

mand dans le N° 52 du 25 décembre de l'an passé ; qu'il ne désavoue pas en avoir connu la teneur avant de la donner à l'impression ; qu'en outre il a fait tirer à part, en forme de supplément au N° 52 du *Gleaneur alsacien*, ladite lettre en français et en allemand, et qu'il a ainsi contribué à lui donner une publicité plus étendue ;

Par ces motifs :

Et après avoir pris connaissance de l'article 2 du décret du 17 décembre 1870, ainsi conçu :

« Quiconque outrage le commandant en chef de l'armée allemande, « Sa Majesté le roi de Prusse, ou l'un des souverains des Etats alliés « allemands, sera puni d'un emprisonnement qui ne pourra être au-dessous de deux mois, ou de la détention dans une forteresse pour un « temps qui pourra s'élever jusqu'à cinq ans. »

Le Conseil de guerre déclare l'accusé Liblin convaincu d'avoir, dans le N° 52 du *Gleaneur alsacien* du 25 décembre 1870 et dans un supplément de ladite feuille, offensé et outragé Sa Majesté le roi de Prusse ;

En conséquence, condamne l'accusé à deux années de détention dans une forteresse allemande.

Signé : DE CUNY.

Signé : ZWIRNER.

Pour copie conforme délivrée à J. Liblin, de Colmar.

Strasbourg, le 17 août 1871.

Signé : ZWIRNER.

Nous avons d'abord l'intention de combler la lacune de 1870 et de 1871 en essayant de reprendre la publication immédiatement après notre mise en liberté ; mais diverses circonstances, dont il est inutile de rendre compte, se sont opposées à l'exécution de ce projet, de sorte que la lacune a dû subsister jusqu'à présent. Nous clôturons aujourd'hui par ces quelques pages le volume de 1870. C'est tout ce que des souscripteurs raisonnables et bienveillants exigent de nous.

Quant à l'année 1871, nous nous proposons de la représenter par un volume qui contiendra la Table générale des matières renfermées dans les vingt et un volumes de la collection. Le travail est achevé. Il dépendra de nos lecteurs de

nous en rendre l'exécution possible, ou de la faciliter seulement par une adhésion préalable que nous sollicitons de tous nos souscripteurs qui désireront être en possession de ce répertoire.

Notre *nouvelle série* a commencé avec l'année 1872, en vertu du laissez-passer qui nous a été remis le 24 février de la même année, et dont voici le texte :

« Der Herr Oberpräsident hat das Wiedererscheinen der von Ihnen früher herausgegebenen *Revue d'Alsace* in der Voraussetzung genehmigt, dass in der *Revue* eine feindselige Tendenz gegen die deutsche Regierung nicht beobachtet werde. »

(24 février 1872.)

Les premières années de la série nouvelle ont donc paru :
la cinquième est commencée. J. L.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1870

HISTOIRE — ARCHÉOLOGIE

	Pages
PAUL HUOT La Commanderie de Saint-Jean (maison Ri- chart) à Colmar.....	5
1 ^{re} suite.....	49
2 ^{me} suite.....	97
3 ^{me} suite.....	167
4 ^{me} suite.....	222
5 ^{me} suite et fin.....	257
SABOURIN DE NANTON. Delle et le baron Nicolas de Montjoie.....	15
Suite et fin.....	65
J.-J. LAURENT..... La Châtelaine d'Uffholtz.....	33
— Wilhelm, Hélène et Fridolin, ou les Forges du Wasenbourg.....	328
F. BLANC..... Le Servage dans les possessions alsaciennes de la maison d'Autriche aux XVI ^e et XVII ^e siècles.....	37
Suite et fin.....	88
BECK.. Légendes de l'Edda.....	78
1 ^{re} suite.....	108
2 ^{me} suite.....	174
3 ^{me} suite.....	277
4 ^{me} suite.....	314
5 ^{me} suite.....	378
VOULOT Un mot sur quelques cloches alsaciennes ...	132
JULES RATHGEBER.... Un humaniste de l'école de Schlestadt.....	155
ARTHUR BENOIT..... Recherche sur le lieu de naissance du chroni- queur strasbourgeois Godefroi d'Ensmingen	204
AUG. KRÆBER..... Le cardinal Armand-Gaston de Rohan, évêque- prince de Strasbourg.....	215

	Pages
AUG. KRÆBER..... Le cardinal Guillaume-Egon de Furstemberg, évêque-prince de Strasbourg.....	264
DAGOBERT FISCHER. Les anciennes Lauben en Alsace.....	239
— Le Conseil de la régence de l'évêché de Stras- bourg se plaint au cardinal Armand-Gaston de Rohan du Conseil souverain d'Alsace....	427
— Exécutions de sorciers et sorcières en 1615, dans les possessions de Murbach et le Haut- Mundat.....	324
— Archives du tribunal de Saverne.....	375
ROD. REUSS..... Un poème alsatique relatif au comte Ernest de Mansfeld et au siège de Saverne en 1622. . .	289
1 ^{re} suite.....	344
2 ^{me} suite et fin.....	410
A. BENOIT..... La cession de Landau à l'Allemagne (1815)....	337
A. QUIQUEREZ..... Boncourt au XV ^e siècle.....	399

LINGUISTIQUE

BERGMANN..... Curiosités linguistiques,.....	241
1 ^{re} suite.....	307
2 ^{me} suite.....	361

DOCUMENTS HISTORIQUES

AUG. KRÆBER..... Lettre du Conseil des Treize de Strasbourg au roi de France.....	137
— Documents historiques sur le marché et les foires de Sainte-Marie-aux-Mines.....	419

ÉTUDES LITTÉRAIRES

ED. GOGUEL..... Les écrits perdus d'Aristote.....	185
1 ^{re} suite.....	269
2 ^{me} suite et fin.....	368

TABLE DES MATIÈRES

439

H. SCHMIDT.....	Quatrième période. Wieland à Weimar (1772 à 1798).....	Pages 303
	Suite et fin	356

AGRICULTURE — VOYAGES — TOPOGRAPHIE

R. DE TURCKHEIM..	L'enquête agricole en Alsace.....	145
—	Suite et fin	233
CHARLES GRAD....	Une mission commerciale dans l'extrême Orient	193
X. THIRIAT	Études sur quelques vallées vosgiennes.....	385

BIBLIOGRAPHIE

FRÉDÉRIC KURTZ...	Bulletin bibliographique.....	47
—	Idem	141
MAX. DE RING....	Bulletin bibliographique.....	287
EUG. MÜNTZ.....	Revue celtique.	430
J. LIBLIN	Causes de l'interruption de la publication de la Revue au mois d'octobre 1870. — Jugement du Conseil de guerre de Strasbourg. — Nou- velle série de la <i>Revue</i> à partir de 1872....	433
<i>Table des matières.....</i>		437





PRINCETON U.



a32101



006543563b

Princeton University Library



32101 080215435



